Facoltà di Ingegneria
Sapienza Università di Roma

Digitized by Google

UNIVERSITÀ DI ROMA
Biblioteca Generale "F. Parone"
F.A.
Mon.
02
18
16
Inv. 899
Facoltà di Economia
Sapienza Università di Roma
FACOLTA' DI ECONOMIA
F. A.
Mon.
02
18
16
ROMA 2828

T. VII. 33

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME SEIZIÈME.

EX LIBRIS
Prof. D.r V. GROSSI

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

8.1.16

RMSC 2811
RMSC 8888

8.140

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE XII.

Hiſtoire Naturelle des Antilles.

Hiſtoire Naturelle.

QUELQUES OBSERVATIONS, diſperſées dans nos articles, ſur la température particulière de chaque Iſle, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un réſumé plus étendu ſur la nature générale du climat.

Hiſtoire Naturelle.

Climat.

On ſait que les Antilles, étant ſituées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zône Torride ; & que, dans cette partie du Globe Terreſtre, qui a paſſé long-temps pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux ſaiſons, l'Eté & l'Hiver ; c'eſt-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puiſſe donner le nom de Printemps, ni celui d'Automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux ſaiſons. L'Hiver & l'Eté même de ces régions ſont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs cauſes comme dans leurs effets. C'eſt la préſence du Soleil qui cauſe ici l'Eté ; là, c'eſt ſon éloignement ; & ſa préſence, au contraire, fait l'Hiver. Lorſque cet aſtre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience conſtante apprend que, juſqu'à ſon retour en-deçà de la Ligne, c'eſt-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, l'air n'a preſque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaiſons. Il demeure ſi ſerein, ſi ſec & ſi pur, qu'on peut, non-ſeulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mais voir en même jour le déclin & le croiſſant de la Lune. Si les jours ſont chauds, les nuits ſont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du

Soleil ouvre les pores de tout ce qui ſe trouve ſous lui, la fraîcheur nocturne vient reſſerrer l'air, l'épaiſſir, le réſoudre & le faire diſtiller en une roſée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y inſinue, y pénètre ; & delà vient la facilité que tous les corps ont à ſe corrompre ſous la Zône Torride ; c'eſt ce qui fait naître les vers dans les bois, & tant d'inſectes qui ſont une des principales incommodités des Iſles ; c'eſt ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, ſi les jours ſont d'une grande pureté dans cette ſaiſon, les nuits ne ſont pas moins claires & moins ſereines : dès le premier quartier de la Lune, on peut lire, à ſa lumiere, juſqu'aux petits caracteres d'écriture.

Hiſtoire Naturelle.

Pendant tout ce temps, il ne pleut preſque point dans toutes les Baſſes-terres des Iſles ; & c'eſt ce qui fait donner le nom d'Eté à cette ſaiſon, quoiqu'une partie de ſes effets reſſemble à ceux que l'Hiver cauſe en Europe ; car cette grande ſéchereſſe dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres ; elle ſeche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baiſſer la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte, & capable de réſiſter aux injures du temps, le Pays deviendrait auſſi triſte que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les ani-

Hiſtoire Naturelle.

maux mêmes, ſur-tout les inſectes & les amphibies, abhorrent & fuient cette aridité, ſe cachent dans le creux des arbres, ſous des rochers, dans des précipices, & ſemblent y chercher une humidité néceſſaire à leur conſervation. On nomme ce temps l'arriere-ſaiſon, parce que les Habitans ont auſſi beaucoup de peine à vivre, & que, s'ils n'étaient ſecourus par les rafraîchiſſemens qui viennent de l'Europe, ils n'auraient ſouvent que leur maïs pour reſſource. Leur ſoulagement eſt la briſe, qui eſt plus réglée & qui ſe fait plus agréablement ſentir dans cette ſaiſon que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repaſſé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ſes rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans leſquelles il ſe forme d'horribles tonnerres ; &, lorſqu'ils viennent à ceſſer, le temps ſe met à la pluie, qui dure huit, dix & quelquefois douze ou quinze jours ſans interruption. Ces pluies refroidiſſent l'air & la terre ; & c'eſt ce qui fait nommer cette ſaiſon l'Hiver. Pendant ſept mois à peine ſe paſſe-t-il une ſemaine ſans pluie. Un Hiver ſi pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des apoſtumes & des

ulceres. On ne voit que des malades dans toutes les Iſles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premieres pluies, qui ſont un peu abondantes, tous les arbres ſe parent de leur premiere verdure & pouſſent toutes leurs fleurs. Les fotêts exhalent des odeurs qui ne le cèdent point aux meilleurs parfums. En un mot, la terre s'embellit de toutes parts ; &, ce qu'on nomme l'Hiver aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens ſur le Printemps de l'Europe. Tous les animaux deſcendent de leurs montagnes. Les teſtacées changent de coquille. Les reptiles prennent une nouvelle peau. Les poiſſons, qui ſe ſont retirés en pleine mer pendant le temps ſec, ſe rapprochent des côtes, entrent dans les rivieres, & ſemblent s'offrir aux filets des Pêcheurs. Toutes les eſpèces de tortues croiſſent en ſi grande abondance, qu'après s'en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre une riche proviſion en réſerve pour l'arriere-ſaiſon.

Hiſtoire Naturelle.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du Continent d'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes, on doit juger que la plupart de ſes productions naturelles y ſont les mêmes. Auſſi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui ſemblent y porter un caractere de diſtinction, ſoit par leur culture ou par quelque propriété

Hiſtoire Naturelle.

particuliere, ſeules raiſons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoyer à cet article. Telles ſont le ſucre, le cacao & quelques autres marchandiſes, qui ſont la matiere d'un riche commerce.

Sucre.

Labat, auquel nous croyons devoir ici nous attacher, définit le ſucre, « un ſuc de canne ou » de roſeau, qui étant purifié, cuit, blanchi & » ſéché, ſe tranſporte par tout, & ſe conſerve » auſſi long-temps qu'on le préſerve de l'humi» dité ou de l'eau qui le fait diſſoudre. » Son extrême douceur, ajoute-t-il, pourrait le faire nommer un ſel doux. Quelques Ecrivains ont cru les cannes de ſucre originaires des Indes Orientales ; mais la plupart des Voyageurs rendent témoignage qu'elles croiſſent naturellement en diverſes parties de l'Amérique. On doit reconnaître ſeulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le ſecret d'en tirer le ſuc, c'eſt-à-dire l'art d'en faire du ſucre. Les Eſpagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle-Eſpagne & au Bréſil, long-temps avant que les autres Européens ſe fuſſent établis aux Antilles ; mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étaient employés juſqu'alors qu'à conquérir le pays, à découvrir les mines d'or & d'argent, à faire pêcher les perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à

ſucre ſuivit celle du tabac : cette derniere plante prenant beaucoup de terrain, il fallut défricher de nouvelles terres pour la planter ; & celles qui devenaient trop maigres pour elle, furent employées à la culture des cannes. On a vu que le premier établiſſement des Français & des Anglais entre les deux Tropiques ſe rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquerent d'abord qu'au tabac, à l'indigo & au coton. Les Anglais commencerent à faire du ſucre à Saint-Chriſtophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par les Français de la premiere de ces deux Iſles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, ſous la direction des Hollandais, qui s'y réfugierent du Bréſil, & ceux de la Martinique un peu plus tard. Hiſtoire Naturelle.

La ſeule différence, entre la canne de ſucre & les roſeaux communs qui ſe trouvent dans les lieux marécageux, c'eſt que la peau ou l'écorce des derniers eſt dure & ſeche, & leur poulpe ſans ſaveur ; au lieu que la peau des cannes de ſucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matiere ſpongieuſe qu'elles renferment eſt pleine d'un ſuc ou d'un jus dont la quantité & la douceur ſont proportionnées à la bonté du terrain qu'elles occupent, à ſon expoſition, à leur âge & au temps de leur récolte. De ces quatre circonſtances dépendent leur hauteur, leur groſſeur,

Hiſtoire Naturelle.

leur bonté & la facilité de purifier leur ſuc, de le cuire & de le réduire en ſucre. Suivant la qualité du terrain, les cannes ſont groſſes ou menues, longues ou courtes ; &, ſuivant leur expoſition au Soleil, elles ſont plus ou moins ſucrées ; la ſaiſon, où elles ſont recueillies, leur donne plus ou moins de ſuc ; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

Les feuilles de la canne ſont longues & étroites, avec une ſeule nervure, qui les partage au milieu dans toute leur longueur. Cette nervure eſt auſſi caſſante, lorſque les feuilles ſont ſeches, que ſouple & liante, lorſqu'elles ſont vertes, ou ſeulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille ſont tranchans, & comme armés de petites dents, preſqu'imperceptibles, qui coupent la peau lorſqu'on y paſſe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne ; celles qui ſortent aux différens nœuds, où la canne s'eſt arrêtée en croiſſant, tombent auſſi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une canne eſt mauvaiſe, ou du moins fort éloignée de ſa maturité ; les bonnes cannes n'ont qu'un bout de ſept ou huit feuilles au ſommet.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naiſſent les feuilles, ont peu de ſubſtance, & ſont naturellement durs. Un vide, qui eſt au

milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la canne qu'il ſépare : il eſt rempli de la même matiere que le reſte de la canne, mais plus preſſée, plus dure, plus colorée, plus ſavoureuſe & comme plus mûre. On n'obſerve aucune régle pour la diſtance des nœuds; plus le terrain eſt bon, plus ils ſont éloignés les uns des autres, & plus la canne contient de ſuc, parce que les nœuds en contiennent moins que le reſte. On a vu des cannes de vingt-quatre pieds de long, ſans y comprendre la tête, & du poids de vingt-quatre livres; mais, outre que ce volume eſt extraordinaire, c'eſt moins une marque de la bonté du ſuc, que la preuve d'un terrain gras, aquatique, & qui produit abondamment un ſuc cru, peu ſucré, plein d'eau, qui conſume par conſéquent beaucoup de bois & du temps, ſans rendre jamais beaucoup de ſucre. Lorſque les cannes ont depuis ſept juſqu'à dix pieds de longueur, qu'elles ont entre dix & quinze lignes de diamètre, qu'elles ſont bien jaunes, que leur peau eſt liſſe, ſeche & caſſante, qu'elles peſent beaucoup, que leur moëlle eſt griſe, & même un peu brune, que leur ſuc eſt doux, gluant & comme un peu cuit; elles ſont dans leur perfection, qui conſiſte à donner, ſans peine, de beau ſucre en abondance.

Hiſtoire Naturelle.

La terre qui paſſe pour la plus propre à porter

Hiſtoire Naturelle.

des cannes de cette nature, eſt légere, poreuſe, profonde, & doit avoir aſſez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie ; elle doit être expoſée au Soleil depuis qu'il ſe lève, juſques vers ſon coucher. Une terre graſſe & forte produit de grandes & groſſes cannes, mais preſque toujours vertes, pleines d'un ſuc aqueux & peu ſucré. Leur jus eſt gras, difficile à purifier & à cuire ; & le ſucre qu'on en tire eſt toujours mollaſſe, peu grené, ſujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plupart des terres uſées des baſſes-terres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produiſent que de petites cannes, pleines de nœuds ; elles durent peu, parce que leur racine ſe ſeche & ſe brûle.

Cependant, ſi ces terres ont de la pluie les premiers mois après que les cannes ſont plantées, & quelquefois enſuite juſqu'à leur maturité parfaite, elles ne laiſſent pas de ſe remplir d'un bon ſucre, extrêmement doux & gluant : les terres baſſes & marécageuſes, qui ſont comme de niveau avec le bord de la mer, telles que la Grande-Terre & les Culs-de-ſac de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martiniqne & preſque toutes les Iſles Anglaiſes & Hollandaiſes, à l'exception de Saint-Chriſtophe & de la Jamaïque,

produiſent de belles cannes, longues, groſſes & peſantes; mais, comme ces terres ne manquent jamais d'être ſalées & nitreuſes, elles communiquent leur défaut aux cannes, dont le ſucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui ſe trouvent à la Cabeſterre de la Martinique, depuis la Riviere-Rouge juſqu'à celle du cul-de-ſac-Robert, & à la Guadeloupe, depuis la Grande-Riviere de la Cabeſterre juſqu'à la Riviere du Lézard, portent des cannes longues, groſſes & pleines d'un ſuc aſſez ſucré, lorſqu'elles ſont coupées dans la bonne ſaiſon, c'eſt-à-dire depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans ſans avoir beſoin d'être replantées. Les terres environnées de bois, ou ſituées dans les hauteurs des montagnes, ſont fort ſujettes aux pluies, aux grandes roſées, aux fraîcheurs de la nuit; & n'étant gueres échauffées des rayons du Soleil, elles ne produiſent que de groſſes cannes fort aqueuſes, vertes & ſucrées : auſſi leur ſuc eſt-il gras, cru & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'eſt-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni ſemées, dans leſquelles on met des cannes auſſi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très-groſſes cannes & remplies de beaucoup de ſuc, mais gras, cru, peu ſucré & très-difficile à cuire.

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

Pour avancer leur bonté, on a trouvé le ſecret de les couper à l'âge de ſix mois, de retirer ce qui doit ſervir à planter & de mettre le feu au terrain, pour conſumer les pailles, dont la pourriture augmenterait encore la graiſſe des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un ſucre parfait. Le profit de cette méthode eſt conſidérable ; 1.° parce qu'on fait de bon ſucre, au lieu du mauvais, qui aurait demandé beaucoup de bois & de peine ; & le retardement n'eſt que deux mois, qui ne doivent point entrer en parallèle avec un tel avantage. 2.° Les cannes, coupées à ſix mois, ne ſont pas entierement inutiles : non-ſeulement on en replante d'autres terrains, à quoi leur groſſeur & la force de leur ſuc les rend fort propres ; mais elles ſervent à faire de l'eau-de-vie, qui eſt toujours une bonne marchandiſe. 3.° La terre ſe trouve dégraiſſée, &, dès cette premiere coupe, elle devient propre à porter de très-bonnes cannes ; ce qui n'arriverait pas en cinq ou ſix autres coupes, parce que les feuilles, dont elles ſe dépouillent en croiſſant, ſe pourriſſent & ne font qu'augmenter la graiſſe qu'on doit chercher à diminuer.

Avant que de planter les cannes, on nettoie ſoigneuſement la terre. Il ne ſuffit pas de couper les mauvaiſes plantes, ſur-tout les lianes, parce

que pullulant beaucoup, elles s'attachent aux cannes, les couvrent & les abattent. A l'égard des ſouches qui ſont demeurées en terre, on brûle celles des bois mous, qui pouſſent aiſément des rejettons. Enſuite, ſi le terrain eſt uni ou d'une pente douce, on le partage en quarrés, de cent pas chacun, entre leſquels on laiſſe un chemin pour le paſſage des cabrouets. Cette diviſion ſert auſſi à prévenir la communication du feu, qui s'allumerait dans un des quarrés, donne plus de facilité à ſarcler, fait appercevoir d'un coup-d'œil au Maître s'il n'eſt pas trompé par les ouvriers, ſert enfin à l'embelliſſement d'une Habitation, & joint même l'utilité à l'agrément; car, le long de ces chemins, on plante des pois d'angole ou pois de ſept ans, arbriſſeaux dont on eſtime le fruit, & qui forment des allées pour la promenade. Ceux qui veulent épargner le terrain, ſe contentent de laiſſer un petit ſentier de chaque côté de l'ouverture, pour viſiter le travail & cueillir facilement les pois : ils plantent tout le reſte en manioc ou en patates.

Hiſtoire Naturelle.

Lorſque le terrain eſt diviſé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les cannes en lignes droites. Les rangs ſont plus ou moins éloignés entr'eux ſuivant la bonté du fond. Si tout le terrain eſt d'une égale bonté, on laiſſe, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de diſtance en tout

EX LIBRIS
PROF. L. ...SSI

Hiſtoire Naturelle.

ſens. Cette méthode demande plus de temps que ſi les rangs & les foſſes ſe faiſaient ſans régle ; mais elle a diverſes commodités, telles que de rendre le ſarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les ſerpens, qui ſont fort communs à la Martinique, & de donner une vue plus libre du travail des Nègres.

L'alignement n'eſt pas plutôt achevé, qu'on place les Nègres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, ſur le manche de leur houe, la diſtance qu'ils doivent laiſſer entre les foſſes qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque foſſe doit avoir quinze ou vingt pouces de long, la largeur de la houe, qui eſt de quatre à cinq pouces, & ſept à huit pouces de profondeur. A meſure que les Nègres, qui font les foſſes, avancent chacun ſur ſa ligne, quelques jeunes Nègres, ou ceux qui ne ſont pas capables d'un plus grand travail, les ſuivent & jettent dans chaque foſſe deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long. Ces ſemeurs ſont ſuivis d'autres Nègres, avec des houes, pour ajuſter les deux morceaux de canne l'un contre l'autre, de maniere que le bout, qui vient du côté de la tête, ſoit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité oppoſée, le bout de l'autre morceau ſoit placé de même ; après quoi, ils rempliſſent la foſſe de la terre que les pre-

miers en ont tirée. Les morceaux de canne que l'on met en terre, ſont pris ordinairement à la tête de la canne, un peu au-deſſous de la naiſſance des feuilles. On leur donne quinze à dix-huit pouces de long. Plus ils ont de nœuds ou d'*yeux*, ſuivant le langage des Iſles, plus on juge qu'ils pouſſeront de rejettons & qu'ils prendront promptement racine.

Hiſtoire Naturelle.

Jamais les voiſins ne ſe refuſent des cannes pour planter ; mais comme il faut du temps pour couper les bouts des cannes, & pour les mettre en paquets, celui qui en a beſoin eſt obligé d'envoyer ſes propres Nègres pour ce travail. Labat parait perſuadé que les têtes des cannes n'en produiſent jamais de ſi belles que les tronçons qui ſe coupent dans la canne, & qui devant avoir plus de ſeve, doivent, dit-il, pouſſer de meilleures racines & des rejettons plus vigoureux. Le temps propre pour planter eſt la ſaiſon des pluies, depuis ſon commencement juſqu'à ſes deux tiers. La terre ſe trouvant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement ; l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont beſoin ; au lieu que dans un temps ſec la terre, aride & comme brûlée, attire & conſume tout le ſuc du plant. On ne peut avoir trop d'égard à cette différence de ſaiſon, parce que delà dépend le bon ou mau-

Hiſtoire Naturelle.

vais ſuccès des cannes. Le plant n'a pas été cinq ou ſix jours en terre, qu'on le voit lever heureuſement ; &, ſuivant la bonté du terrain & de la ſaiſon, il produit à vue d'œil des feuilles & des rejettons. C'eſt alors qu'on ſe hâte de ſarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, ſur-tout lorſqu'elles ſont nettes & humides. Cette partie de la culture des cannes eſt la principale. Sont-elles ſeules à tirer le ſuc de la terre ; elles croiſſent & groſſiſſent parfaitement ; mais lorſqu'elles ſont accompagnées d'autres plantes, elles n'acquierent jamais de groſſeur ni de ſuc. Il faut ſe garder ſur-tout de laiſſer grainer les herbes ; dès que les graines peuvent être emportées par le vent, elles infectent une terre entiere. En un mot, on ne peut pouſſer l'attention trop loin pour les cannes, juſqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puiſſent étouffer toutes ſortes d'autres plantes. Lorſqu'elles ont été ſarclées deux ou trois fois, on les laiſſe croître en repos juſqu'à l'âge de cinq ou ſix mois ; & l'on recommence alors le ſarclage pour n'y plus penſer juſqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres ennemis que les rats, dont on s'efforce de les garantir par diverſes ſortes de piéges.

Le temps où l'on doit couper les cannes ne peut être fixe ; & Labat reproche là-deſſus beaucoup

coup d'erreurs à la plupart des Habitans. Ils s'imaginent, dit-il, qu'une pièce coupée depuis quatorze ou quinze mois ſe trouve en état de l'être encore : ils la coupent ; & ſouvent les cannes ne donnent qu'un ſuc gras, verd & difficile à cuire : c'eſt qu'il n'eſt point aſſez mûr. Il eſt moins aiſé de faire de bon ſucre avec des cannes qui n'ont point encore leur maturité qu'avec celles qui ſont au-delà ; parce que le premier de ces deux maux eſt ſans remède, au lieu que pour le ſecond, il ſuffit de ne pas employer les vieilles cannes, c'eſt-à-dire celles qui, après avoir fleuri, ſe ſont renverſées par terre, où elles ſe ſont attachées par des filamens, comme par autant de nouvelles racines, & d'employer ſeulement les rejettons qu'elles ont pouſſés de tous leurs nœuds. On ne ſaurait donc trop obſerver quel eſt leur degré de perfection & de maturité. Il ne dépend point de leur âge ; car celles qui ont été coupées en Janvier ont reſſenti toute la chaleur & l'aridité de la ſaiſon ſeche, qui dure juſques dans une partie de Juillet, & qui les ayant long-temps arrêtées, ne leur a permis de pouſſer que de faibles rejettons. Mais celles qui ſont coupées vers la fin de la ſéchereſſe, c'eſt-à-dire, dans le cours de Juin & de Juillet, reçoivent le ſecours des pluies qui humectent la terre. De-là vient qu'aux mois de Septembre & d'Octobre, on les voit auſſi

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

grandes & auſſi fournies, que celles qui ont été coupées en Janvier & Février.

Toutes les cannes, qui ſe trouvent âgées d'onze ou douze mois, lorſque la ſaiſon des pluies arrive, ne manquent point, comme les roſeaux communs, de pouſſer à leur ſommet un jet d'environ trois pieds de long. C'eſt ce qu'on nomme *leur fleche*, par alluſion aux fleches des Américains, qui ſont compoſées du jet des roſeaux communs. Ainſi, dans le langage des Iſles, les cannes ſont *en fleche*, lorſqu'elles ont leur jet; & les cannes ont *fléché*, quand ce jet eſt tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne ſont qu'un panache de petits filets, dont les extrémités ſont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouiſſant, une houpe renverſée. Depuis qu'elles ont commencé à pouſſer, juſqu'à leur chûte, il ſe paſſe 18 à 20 jours, aux derniers deſquels la fleche, ou le bout de la canne, ſe ſeche, parce qu'il ne reçoit plus de nourriture, ſe détache, & tombe à terre. Alors la canne ceſſe de croître & de groſſir. Jamais une même canne ne fleurit deux fois. Si elle n'eſt pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fléché, elle s'abaiſſe peu-à-peu, juſqu'à ſe coucher par terre, où, jettant des filets qui prennent racine, elle pouſſe quantité de rejettons. Avant qu'elle pouſſe ſa fleche, & près d'un mois après avoir fléché, elle

a peu de ſuc, & ſon milieu eſt creux, parce que toute la ſubſtance qui gonflait ſes fibres, s'eſt portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les cannes ne doivent pas être coupées dans cet état; on n'en pourrait faire, ni du plant, ni du ſucre, ni même de l'eau-de-vie. Hiſtoire Naturelle.

Lorſqu'on les croit mûres, ce qui ſe reconnait à divers eſſais, on diſpoſe les Nègres le long de la pièce, pour la couper plus également, c'eſt-à-dire ſans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les cannes n'ont que ſept ou huit pieds de hauteur, on commence par abattre, avec une ſerpe, les têtes des rejettons de toute une ſouche, à trois ou quatre pouces au-deſſus de la plus baſſe feuille, dans l'endroit où il ne parait plus de verd. Auſſi-tôt que la touffe eſt coupée, on coupe les cannes par le pied, avec l'attention de ne les pas taillader, parce que ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur du Soleil, font évaporer la ſeve, & nuiſent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des cannes, qu'on a coupées de la ſouche, on la diviſe en deux ou trois parties, après y avoir paſſé la ſerpe, pour ôter les barbes qui y ſont attachées. On ne laiſſe gueres, à ces parties, plus de quatre pieds de longueur; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne ſoient de cette petite eſpèce qu'on nomme *rottins*, & qui, venant dans

Hiſtoire Naturelle.

les terres maigres & uſées, ne ſont pas naturellement plus longues. Quatre ou cinq Nègres jettent en un monceau toutes les cannes coupées, afin qu'elles ſe trouvent aſſemblées pour ceux qui doivent les lier, & qui ne s'en perde point ſous les feuilles. On met ordinairement de jeunes Nègres, ou quelques Négreſſes, à lier les cannes en paquets. Les extrémités des têtes, qu'on appelle *l'œil de la canne*, ſervent de liens, avec trois ou quatre feuilles qui ſe tirent aiſément. On noue d'abord enſemble les feuilles de deux yeux, pour donner plus de longueur au lien; enſuite, ſelon la longueur des cannes, on étend à terre deux liens, à deux pieds l'un de l'autre, & les cannes ſont couchées deſſus, en travers, au nombre de dix ou douze. On les ſerre enſuite, comme on lie les fagots en Europe. La coupe ceſſe, lorſqu'il en eſt temps, par l'ordre du Commandeur, qui fait porter au bord du chemin les paquets de cannes; & les cabrouets viennent les prendre, pour les emporter au moulin. Jamais on ne coupe plus de cannes, qu'on n'en peut conſommer dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Si l'on en coupait pour deux ou trois jours, elles s'échaufferaient dans cet intervalle, elles fermenteraient, elles s'aigriraient, & deviendraient inutiles pour faire du ſucre, ſur-tout pour le ſucre blanc.

L'uſage commun eſt de couper les cannes le amedi, pour commencer l'opération du moulin le lundi à minuit. Quand on ne fait que du ſucre brut, on prend cette avance, ſans oublier de couvrir les cannes de feuilles, dans la crainte qu'elles ne s'échauffent. Mais, ſi l'on travaille en ſucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de quelques heures, que de s'expoſer au riſque d'y employer des cannes échauffées. Labat veut qu'on ne les coupe que le lundi, de fort grand matin, & que tous les Nègres d'une Habitation y ſoient employés, pour hâter l'ouvrage. Comme il n'y a point de Voyageur qui ait parlé avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des cannes à ſucre, & de la maniere de tirer cette précieuſe marchandiſe, c'eſt l'extrait de ſes obſervations qu'on a donné juſqu'ici, en regrettant que les bornes qu'on s'eſt impoſées ne permettent point de le ſuivre, dans les détails de la fabrique & des inſtrumens qu'on y emploie. On y renvoie ceux qui cherchent à s'inſtruire. Du Tertre, borné preſqu'uniquement à l'Hiſtoire, fait à peine quelques remarques générales ſur le ſucre. Il obſerve, par exemple, que les cannes de Madere n'ont pas plus de deux pouces de groſſeur, ſans qu'il ſache, dit-il, ſi ce défaut vient du terroir ou du défaut de pluie. Mais il aſſure que le ſucre de cette Iſle

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

ne laiſſe pas d'être beaucoup plus fort que celui des Antilles.

Rocou.

Le *rocou*, que nous avons tant de fois nommé, ſans l'avoir décrit, n'eſt cultivé, nulle part, avec plus de ſoin qu'aux Antilles. On a vu, dans les Relations du Mexique, que les Eſpagnols le nomment *achiote*. C'eſt une teinture rouge, qui ſert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune, en verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du rocouvier eſt rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique eſt ordinairement de la grandeur d'un prunier, mais beaucoup plus touffu : ſon écorce eſt rouſsâtre ; ſes feuilles ſont aſſez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui reſſemblent aſſez aux roſes ſauvages, auxquelles ſuccèdent des touffes de gouſſes, couvertes de piquans, comme les châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines aſſez ſemblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laiſſe tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

C'eſt cette pellicule, macérée & cuite, qui compoſe la teinture qu'on nomme *rocou*. On con-

Histoire Naturelle.

nait que la graine eſt mûre, & qu'elle a ſa parfaite couleur, quand la gouſſe, ou la coſſe, s'ouvre d'elle-même. Il ſuffit qu'une ou deux ſoient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, ſuivant la bonté du terrain. Les Nègres, grands & petits, ouvrent les gouſſes qui ne le ſont pas aſſez, en les preſſant de leurs doigts, & font ſortir avec l'ongle du pouce les graines qui ſont dedans, qu'ils recueillent dans des couis, c'eſt-à-dire, dans des moitiés des calebaſſes. Toutes ces graines ſont miſes dans de grandes auges de bois, tout d'une pièce, avec de l'eau, pour y demeurer ſept ou huit jours, juſqu'à ce que l'eau commence à fermenter. Alors on les remue fortement, avec de grandes ſpatules de bois; enſuite on les pile, avec des pilons, auſſi de bois, pour en détacher la pellicule rouge. Cette opération eſt recommencée deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'il ne reſte aucune pellicule aux grains; après quoi, l'on paſſe le tout dans une eſpèce de crible, fait de roſeaux refendus, ou de lataniers, dont les trous ſont aſſez petits pour ne pas laiſſer paſſer les grains. L'eau qu'on en tire eſt épaiſſe, rougeâtre, & de fort mauvaiſe odeur. Elle ſe met dans des chaudieres; on l'y fait bouillir; & pendant qu'elle bout, on recueille ſon écume dans de grands baſſins. Lorſqu'elle ceſſe d'en

Hiſtoire Naturelle.

rendre, on la jette, pour mettre à ſa place, dans les chaudieres, l'écume qu'on en a tirée. On la fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en la remuant ſans ceſſe, de crainte qu'elle ne s'attache à la chaudiere, où elle pourrait ſe brûler ou ſe noircir. On connait qu'elle a la cuiſſon qui lui convient, lorſqu'elle commence à ſe détacher d'elle-même de la ſpatule. Alors, l'ayant fait refroidir dans des auges de bois, on en fait des pelottes de deux ou trois livres chacune ; & pour empêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui donnant cette forme, on ſe les frotte de temps en temps avec de l'huile de *palma Chriſti*, nommée auſſi *carapat* d'après les Américains. On enveloppe les pelottes, pour les conſerver, dans des feuilles de baliſier, amorties ſur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus ſur la préparation du rocou ; mais il nous ſuffit d'obſerver encore que le temps de le planter eſt depuis le mois de Mars juſqu'à la fin de Mai : il ne viendrait pas moins, quand on le planterait dès le mois de Janvier ; mais il n'en rapporterait pas plutôt. On le cueille deux fois l'an, vers la Saint-Jean & vers Noël.

Les Américains épluchent les gouſſes, comme les Européens ; mais, au-lieu de mettre les graines dans l'eau & de les y laiſſer fermenter, ils les frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées au-

paravant dans l'huile de carapat, juſqu'à ce que la petite pellicule incarnate ſoit détachée de la graine, & réduite en pâte très-claire & très-fine. Alors ils la raclent de deſſus leurs mains avec un couteau, & la mettent ſur une feuille pour la faire ſécher à l'ombre, de peur que le ſoleil ne change & ne diminue ſa couleur. Ce travail eſt d'une longueur qui ne convient qu'à l'indolence des Caraïbes; mais il leur fait un rocou infiniment plus fin & plus brillant que celui des Européens des Iſles. Lorſqu'il eſt ſec, ils en font auſſi des pelottes de la groſſeur du poing, qu'ils enveloppent dans des feuilles de balifier ou de cochibou. Le matin, dès qu'ils ſont ſortis de leurs hamacs, ils vont ſe laver tout le corps à la mer, ou dans quelque riviere; &, venant s'aſſeoir ſur une ſelette au milieu de leur carbet, ils s'y font peigner & trouſſer les cheveux par leurs femmes. Enſuite elles prennent un peu d'huile de carapat, dans laquelle elles font diſſoudre du rocou, dont elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de leurs maris. Cette peinture leur conſerve la peau, la défend des impreſſions trop vives du ſoleil, & la préſerve ſur-tout des piquures d'une infinité d'inſectes aîlés, qui ne s'éloignent jamais de leurs caſes.

Hiſtoire Naturelle.

Le tabac, plante originaire de l'Amérique, & ſi propre à cette grande partie du monde, qu'avec

Tabac.

Hiſtoire Naturelle.

quelque ſoin qu'on l'ait cultivée dans les autres, où l'on a porté ſa graine, on n'y en a jamais pu élever d'auſſi bon, fait le fond d'un commerce conſidérable aux Antilles. On y en reconnaît quatre eſpèces, qu'on diſtingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleuriſſent & portent tous une graine également capable de ſe reproduire. Chaque eſpèce ſe multiplie d'elle-même, ſans autre altération que celle qui peut venir du terrain où elle eſt ſemée ou tranſplantée.

La premiere eſt le tabac, ou petun verd, que les habitans nomment ſimplement le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze pouces de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très-beau verd; mais, comme elles ſont délicates & remplies de ſuc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'eſt-à-dire, lorſqu'étant ſuſpendues à des perches on les expoſe à l'air, pour les faire ſécher. Cette diminution a refroidi les habitans pour la culture du grand petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *tabac à langue*.

Cette ſeconde eſpèce a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne paſſe point ſept ou huit pouces. C'eſt la

reſſemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf, qui lui a fait donner le nom de tabac à langue. Elles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand petun ; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, & qu'elles ſe conſervent mieux. Le tabac à langue eſt donc l'eſpèce que cultivent le plus les Iſles du Vent, c'eſt-à-dire, à la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Chriſtophe, les Saints, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigo, Nevis, Montſerrat, la Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Sainte-Croix & les Vierges. Hiſtoire Naturelle.

La troiſieme eſpèce eſt le tabac d'Amazone ; ainſi nommé, parce que la graine vient des environs de la grande riviere des Amazones. Sa feuille eſt auſſi longue que celle des deux eſpèces précédentes ; mais elle eſt beaucoup plus large, & ronde à l'extrémité. Ce qui la diſtingue encore des autres, c'eſt que les petites nervures, ou côtes, qui ſoutiennent la feuille, tombent perpendiculairement ſur la groſſe côte du milieu ; au-lieu que dans les autres eſpèces, elles ſuivent le contour de la feuille, & vont en biaiſant vers la pointe. Les feuilles de ce tabac ſont fort épaiſſes, très-charnues, bien nourries ; & quoiqu'elles paraiſſent fort remplies de ſuc, elles ne diminuent preſque point à la pente. Auſſi cette eſpèce paſſerait-elle

Hiſtoire Naturelle.

pour la meilleure des trois, ſi l'on pouvait en faire auſſi-tôt uſage que des autres ; mais l'odeur en eſt d'abord ſi forte & ſi déſagréable, que ſi l'on n'y eſt accoutumé, elle étourdit, & provoque même au vomiſſement, ſoit en fumée, ſoit en poudre, & plus encore en machicatoire. On aſſure néanmoins qu'elle perd ce défaut en vieilliſſant, & qu'elle devient excellente après avoir été gardée plus d'un an. Labat donne même une méthode pour la rendre tout-d'un-coup fort douce ; c'eſt de l'expoſer une ſeconde fois à l'air avant que de la mettre en corde, lorſqu'elle a paſſé à la pente le temps ordinaire.

La quatrieme eſpèce eſt celle qu'on appelle *tabac de Verine*, du nom d'un petit village ſitué près de la ville de Cumana dans la Terre-ferme, d'où l'on prétend que ſa graine eſt venue aux Iſles. C'eſt le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces : elles ſont étroites, rudes, ridées, fort pointues, & ne laiſſent pas d'être aſſez nourries ; mais, comme elles ont beaucoup de ſuc, elles diminuent ſi conſidérablement à la pente, qu'elles ſont d'un très-médiocre profit. Cependant le tabac de Verine paſſe pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur eſt douce, aromatique, tirant ſur celle du muſc qu'il a naturellement, qu'il conſerve en fumée comme en poudre, & qu'il communique ſi facilement aux

autres eſpèces, qu'un tiers ou un quart de la ſienne, mêlé avec une autre, ſuffit pour transformer le tout en Verine. Il eſt ſurprenant qu'avec cet avantage, on en cultive très-peu aux Iſles du Vent; & Labat en fait un reproche amer à ces Colonies. Hiſtoire Naturelle.

Les fleurs de ces quatre eſpèces de tabac ſont les mêmes, pour la forme & la couleur, & ne different que par la grandeur, qui eſt toujours proportionnée à celle de la tige. Elles ſont portées ſur une queue aſſez forte, compoſées de cinq feuilles qui, d'un tuyau d'environ ſix lignes de longueur, s'épanouiſſent ſans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un piſtil, qui, venant à s'alonger, ſe change en une petite ſilique où ſont renfermées les ſemences de la plante. Ces graines ſont noires, aſſez fermes, à-peu-près de la groſſeur, de la figure & de la conſiſtance de celles du pavot. A meſure qu'elles mûriſſent, la fleur change: de couleur de chair qu'elle était d'abord, elle devient feuille morte; elle ſe fane enfin, ſe ſeche & tombe, quand la graine arrive à ſa parfaite maturité. Si l'on ne prenait pas ſoin d'arrêter la plante, elle ne ceſſerait pas de croître; on en a vu, aux Iſles Françaiſes, de cinq ou ſix pieds de haut: mais on l'arrête à la hauteur d'environ deux pieds, non-ſeulement parce qu'à la fin

Hiſtoire Naturelle.

les feuilles manqueraient de nourriture, mais encore pour l'empêcher de grainer. Le ſuc & la force de la plante concourent plutôt à la conſervation de l'eſpèce, qu'à la nourriture des feuilles: ce ſeroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandiſe. On ne laiſſe croître que les plantes qu'on deſtine à fournir de la ſemence pour l'année ſuivante.

Le tabac demande une terre graſſe, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne ſoit ni trop humide ni trop ſeche, le moins expoſée qu'il eſt poſſible aux vents forts & au grand ſoleil. Le froid lui ſeroit encore plus nuiſible : mais il n'eſt connu, aux Antilles, que ſur quelques hautes montagnes. Cette plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puiſſe l'améliorer. Auſſi la même terre ne produit-elle pas long-temps du tabac de la même qualité. C'eſt ordinairement au mois de Novembre qu'on le ſeme, environ trois ſemaines avant la fin des pluies. On choiſit, autant qu'il eſt poſſible, un terrain neuf & frais, tel qu'on le trouve facilement à la liſiere d'un bois. On mêle la graine avec ſix fois autant de cendre ou de ſable, parce qu'autrement ſa petiteſſe la ferait lever d'une épaiſſeur qui l'étoufferait, & qui ne permettrait pas de tranſplanter les plantes ſans endommager trop les racines. Elle lève ordinairement dans l'eſpace de quatre ou cinq

jours. Dès qu'elle ſort de la terre, on doit la couvrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du ſoleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrain où elle doit être tranſplantée : ſi c'eſt une terre neuve, on arrache les herbes & l'on brûle ſoigneuſement les ſouches & les racines des arbres qu'on a fait abattre. Les terres, qui ont déjà ſervi, demandent encore plus de ſoins : ce ſont des ſources preſqu'inépuiſables de toutes ſortes de plantes, qu'il faut continuellement ſarcler, ſi l'on veut que celles du tabac croiſſent bien. On partage enſuite le terrain en allées paralleles, éloignées d'environ trois pieds les unes des autres, ſur leſquelles on plante des piquets en quinconce, à trois pieds de diſtance entr'eux. L'expérience fait connaître qu'il vaut mieux planter en quinconce qu'en quarré, parce que les plantes ont plus d'eſpace pour étendre leurs racines, & pouſſer leurs tiges & leurs feuilles. Chaque plante de tabac doit avoir au moins ſix feuilles, pour être tranſplantée. Il faut que le temps ſoit pluvieux, ou ſi couvert, que la pluie paraiſſe prochaine. On ajuſte le trou, à la place de chaque piquet; & l'on y met une plante bien droite, les racines étendues. On l'enfonce juſqu'à la naiſſance des plus baſſes feuilles, & l'on preſſe mollement la terre autour des racines, pour ſoutenir la plante ſans la comprimer. Elle reprend dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſans que

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

les feuilles mêmes aient ſouffert la moindre altération.

Un champ, de cent pas en quarré, doit contenir dix mille plantes à la Guadeloupe, où le pas n'eſt que de trois pieds, & douze mille cinq cens à la Martinique, où il eſt de trois pieds & demi. On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de tabac. Il eſt ordinairement quatre mois en terre, avant que d'être coupé. On connaît qu'il approche de ſa maturité, lorſque ſes feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verd s'obſcurcit. Bientôt elles penchent vers la terre, comme ſi la queue qui les attache à leur tige avait peine à ſoutenir le poids du ſuc dont elles ſont remplies. Leur odeur ſe fortifie, & ſe répand bien plus loin : enfin, lorſqu'en les pliant on s'apperçoit qu'elles caſſent plus facilement, c'eſt une marque certaine de maturité. On attend, pour couper la plante, que la roſée ſoit tombée, & que le ſoleil ait deſſéché toute l'humidité qu'elle avait répandue ſur les feuilles. Alors on coupe toutes les plantes par le pied, à deux pouces de terre ; on les laiſſe tout le reſte du jour près de leurs ſouches, avec le ſoin de les retourner pluſieurs fois ; on les tranſporte le ſoir aux caſes, & l'on évite ſur-tout de leur laiſſer paſſer la nuit à découvert, parce que rien ne leur eſt ſi contraire

que

que la roſée, qui eſt fort abondante dans ces climats chauds. Hiſtoire Naturelle.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le tabac n'appartient point à notre deſſein ; mais obſervons qu'on lui donne pluſieurs formes. La plus grande partie ſe file de différentes groſſeurs ; & le plus gros n'excède pas un pouce de diamètre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'eſt le petit tabac, mis en rôle, & nommé *briquet*, dont on a fait long-temps un fort grand commerce à Dieppe, & qui était la baſe de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rôles eſt depuis dix juſqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Bréſil ſont couverts ordinairement d'un cuir verd, c'eſt-à-dire, d'une peau ſans apprêt. Mais, quoique cette précaution ſoit utile pour les conſerver, elle n'eſt point en uſage aux Iles du Vent, parce que les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'employer les feuilles du tabac : on les met en andouille, en torquette & en paquets. Ce qu'on nomme *andouille* eſt une eſpèce de fuſeau, tronqué par les bouts, qui ſe fait en étendant des feuilles les unes ſur les autres, en les roulant, lorſqu'elles ont l'épaiſſeur qu'on veut leur donner, & les couvrant enſuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de mer, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laiſſe dans cet état, juſqu'à ce que les feuilles ne

Hiſtoire Naturelle.

faſſent plus qu'un ſeul corps. Cette méthode eſt fort uſitée à Saint-Domingue. Les torquettes ſe font à-peu-près de même, avec cette différence, qu'elles ſont plus longues & moins preſſées. Leur uſage ordinaire eſt pour faire le tabac en poudre, & pour les bouts que l'on fume; car on ſe ſert peu de pipes en Amérique. Les Eſpagnols, les Portugais, quantité de Français & d'Anglais, tous les Caraïbes, & preſque tous les Nègres, fument en bouts. Ces bouts, que les Eſpagnols nomment *cigales*, ſont de petits cylindres de ſix à ſept pouces de long, & de cinq à ſix lignes de diamètre, compoſés de feuilles de tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robe, tournée autour de celles qui compoſent le milieu, & dont on arrête le bout avec un fil: c'eſt cette partie qu'on tient à la bouche, pendant que l'autre eſt allumée. Il eſt rare de trouver les Eſpagnols ſans leur proviſion de *cigales*, qu'ils portent ordinairement dans de petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près ſemblables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne manquent, ſur-tout en ſortant de table, de préſenter des *cigales* à leurs convives.

Quoique les torquettes ſervent à faire du tabac en poudre, les Iſles Françaiſes n'en font plus de commerce au-dehors, & conſument tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il eſt aſſez rare

auſſi qu'on tranſporte, hors des Iſles du Vent, les feuilles de tabac en paquets; mais cette préparation a ſes avantages. On n'y emploie que le tabac de Verine, que la petiteſſe de ſes feuilles y rend plus propre que la grande eſpèce. Lorſqu'elles ont été ſechées à la pente, on les détache de leur tige, pour les étendre les unes ſur les autres, entre des feuilles de baliſier amorties. On les couvre d'une groſſe pierre, qui, les tenant étendues, achève de leur faire jetter, dans cette ſituation, l'humidité qui leur reſte. Enſuite on en fait des paquets, de vingt-cinq feuilles chacun, qu'on lie par les queues; &, pour les conſerver long-temps ſaines, on les met dans un lieu qui ne ſoit ni trop ſec ni trop humide. Ce tabac n'eſt ſuſceptible d'aucune fraude : comme on le voit ſous toutes ſes faces, on eſt ſûr qu'il n'eſt pas mêlé de feuilles ſuſpectes ni de rejettons. Hiſtoire Naturelle.

Ce qu'on nomme *rejetton* eſt une quantité de nouvelles feuilles, qui repouſſent au tronc de la plante qu'on a coupée à deux pouces de terre, & qu'on laiſſe croître juſqu'à leur maturité. Elles ſe reſſentent de ſa foibleſſe; c'eſt-à-dire qu'elles ne ſont jamais ſi grandes, ſi charnues, ni ſi fortes que les premieres. Cependant, par une économie mal entendue, les Habitans ne laiſſent pas de les y mêler. Quelques-uns même pouſſent l'avarice juſqu'à faire ſervir les troiſiemes feuilles que la

Hiſtoire Naturelle.

plante continue de produire après les rejettons. C'eſt ce mêlange qui a décrié les tabacs des Iſles du Vent, qui avaient toujours été de pair avec les meilleurs tabacs du Bréſil. Si les Portugais du Bréſil, les Eſpagnols des grandes Antilles, les Anglais de la Virginie, & les Français de Saint-Domingue ne négligent pas les rejettons, c'eſt que leur terrain étant plus uni, plus gras, plus profond, & ſouvent plus neuf que celui des Iſles du Vent, les plantes reçoivent plus de nourriture, & ſont plus en état de fournir à la production de ces nouvelles feuilles. D'ailleurs ils feraient beaucoup mieux, eux-mêmes, de ne pas les employer. Leur tabac en vaudrait mieux; car ils ne peuvent déſavouer que ces ſecondes & troiſiemes productions ne ſoient toujours fort inférieures à la premiere. Labat joint ici d'utiles conſidérations : « Quand » cette économie, dit-il, aurait été ſupportable » dans l'origine des Colonies, & lorſqu'on y a » commencé à planter le tabac, parce que les terres » y avaient alors toute leur force, il eſt certain » qu'elle eſt pernicieuſe à préſent, ſur-tout ſi l'on » emploie les terres qui ſont depuis long-temps en » valeur. Pour rendre ſon ancienne réputation au » tabac des Iſles Françaiſes, il faudrait le cultiver » dans des terrains neufs qui n'y manquent point » encore, (ſans compter ce que la France poſsède » en terre ferme), & défendre abſolument le tabac

» de rejetton ; il faut ordonner que les plantes » ſoient arrachées, au lieu d'être coupées à deux » pouces de terre. Nos Iſles auront alors du tabac » qui ira de pair avec celui du Bréſil & de la » Nouvelle-Eſpagne, & beaucoup meilleur que » celui de Virginie & de la Nouvelle-Angleterre. » Alors on rétablira un commerce qui fera la ri- » cheſſe de la France & de ſes Colonies de l'Amé- » rique. »

Hiſtoire Naturelle.

Il eſt conſtant, ſi l'on s'en rapporte à l'expérience du même Voyageur, que les terres de Cayenne, & de la partie Françaiſe de Saint-Domingue, ſont auſſi bonnes & auſſi propres pour le tabac, que les meilleures de toute l'Amérique. Il reſte de très-grands terrains neufs à la Guadeloupe, & dans la grande terre de cette Iſle, à la Deſirade, à Marie-Galante, à la Grenade, à Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, & dans quelques quartiers de la Martinique, auſſi favorables qu'on puiſſe le deſirer à la culture du tabac, à-préſent incultes, & menacés d'être bien des ſiécles ſans habitans, ſi l'on ne remet pas cette marchandiſe en valeur ; & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elles puiſſent être employées autrement que par la culture du tabac. Tout le monde n'eſt pas en état de commencer un établiſſement par la conſtruction d'une ſucrerie. Il en coûte pour cette entrepriſe ; &, quand il ſe trouverait aſſez d'aveu-

Hiſtoire Naturelle.

turiers riches, il faudrait un grand nombre d'années pour dégraiſſer le terrain qu'ils auraient fait défricher, & le rendre propre à donner des cannes dont on pût tirer de bon ſucre blanc. D'ailleurs les ſucreries ſont déjà ſi nombreuſes, que le Royaume ne peut conſommer la moitié du ſucre qui ſe fait à préſent dans nos Colonies. « C'eſt » donc à la culture du tabac qu'il faut penſer ſur » toutes choſes, & ſe ſouvenir que c'eſt à cette » plante que nous ſommes redevables de l'éta- » bliſſement de nos Colonies. C'était le com- » merce libre du tabac, qui attirait à Saint Chriſ- » tophe une multitude de vaiſſeaux de toutes les » Nations, & des habitans en ſi grand nombre, que » dans la ſeule partie Françaiſe de cette Iſle, on » comptait plus de dix mille hommes capables de » porter les armes; au-lieu que par la ruine de ce » commerce, depuis que le tabac a été mis en » partie, on s'y eſt vu obligé de s'attacher preſ- » qu'uniquement à la fabrique du ſucre; ce qui » a tellement diminué le nombre des habitans, » qu'on n'y a pu raſſembler enſuite plus de deux » mille hommes. La Martinique, la Guadeloupe, » & les autres Colonies Françaiſes, ſont dans le » même cas. Ceux qui les ont connues ancienne- » ment ne peuvent voir, ſans gémir, l'état où » elles ſont aujourd'hui, dépeuplées d'habitans » blancs, & peuplées ſeulement de Nègres que

» leur grand nombre met en état de faire des
» ſoulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a
» réſiſté juſqu'à préſent que par une faveur par-
» ticuliere du Ciel. C'eſt le nombre des Blancs
» qui fait la force des Colonies : la multitude des
» Eſclaves eſt inutile pour la défenſe du Pays, &
» pernicieuſe même lorſqu'il eſt attaqué. Mais la
» multitude des Blancs ne peut être compoſée que
» de ce qu'on nomme petits habitans ; & ces petits
» habitans ne peuvent ſubſiſter que par la culture
» & le commerce libre du tabac. »

Hiſtoire Naturelle.

Labat avoue néanmoins que le commerce & la manufacture des ſucres ſont des objets de la plus haute importance : mais il veut qu'on lui accorde que c'eſt ce qui a dépeuplé, & par conſéquent affaibli les Iſles ; parce que le terrain néceſſaire pour une ſucrerie, ſur laquelle il n'y a que quatre ou cinq blancs, & ſouvent bien moins, était occupé par cinquante ou ſoixante habitans portant les armes, capables de défendre le pays, & faiſant une conſommation de denrées & de marchandiſes de l'Europe, beaucoup plus conſidérable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres & des Eſclaves d'une ſucrerie, en quelque nombre qu'on veuille les ſuppoſer. On a vu que quatre ou cinq aunes de groſſe toile, avec un peu de viande ſalée, ſuffit pour l'entretien & la nourriture d'un eſclave. « On ne lui donne ni bas, ni ſouliers »

Hiſtoire Naturelle.

» ni chapeau, ni chemiſes, étoffes, perruques, gants;
» ni mille autres choſes dont les Blancs ont beſoin
» pour ſe vêtir, & ſe conformer aux modes de
» l'Europe. Les eſclaves ne conſomment ni vin, ni
» liqueurs, ni fruits ſecs, ni huile, ni farine de fro-
» ment, ni épiceries, ni meubles, argenterie, draps,
» dentelles, étoffes d'or & de ſoie, armes, muni-
» tions, en un mot, une infinité d'autres choſes,
» dont les Blancs ſe font une néceſſité d'être tou-
» jours fort abondamment pourvus. Cependant ce
» ſont ces denrées & ces marchandiſes qui forment
» le fond d'un commerce immenſe, que la France
» peut avoir avec ſes Colonies; moyen ſûr & tou-
» jours infaillible pour l'enrichir, en faiſant rouler
» ſes manufactures, & travailler une infinité d'ou-
» vriers & de matelots. »

Cacao.

On ne parlera ni de l'indigo, ni du café, dont on a déjà traité dans la deſcription des Indes Orientales, & qu'une heureuſe culture ne fait pas moins proſpérer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *cacaotier* & *cacaoyer*, croît naturellement & ſans culture, dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux tropiques. On en trouve des forêts entieres aux environs de la riviere des Amazones, ſur la côte des Caraques & de Carthagène, dans l'iſthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras,

les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Soconusco, de Nicaragua, de Costa ricca, & quantité d'autres. Les Isles de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaique & de Portoric, en produisent beaucoup, qu'on regarde à présent comme sauvages, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voyageurs, ils méritent une véritable préférence. Les petites Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; sur-tout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe, quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les bois de cette Isle : mais il n'ose conclure qu'elle n'en ait point, parce que les cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection.

Histoire Naturelle.

On a reconnu, depuis long-temps, que la Martinique est celle des Isles Françaises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les Français n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif, nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déjà fait observer, qui planta une cacaoyere, en 1660. Elle subsistoit encore en 1694 : mais le cacao ne passant point encore pour une bonne marchandise en France, parce que le chocolat n'y était pas fort en usage, & qu'il était chargé de gros droits d'entrée, les habitans de la Martinique ne s'attachaient qu'au sucre, au tabac, à l'indigo, au rocou, au coton,

Hiſtoire Naturelle.

&c. dont la grande conſommation rendait le débit plus ſûr. Enfin le chocolat s'étant mis fort à la mode, on penſa ſérieuſement à cultiver les arbres qui produiſent le cacao, vers 1684. C'eſt l'année qu'on donne pour date des cacaoyeres qui ont ſuivi celle d'Acoſta.

Le cacaotier ſauvage croît fort haut, fort gros & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds; non-ſeulement pour ſe donner plus de facilité à cueillir leur fruit, mais encore pour les expoſer moins aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils ſont d'une délicateſſe ſurprenante. L'écorce en eſt brune, vive, mince, adhérente au bois, qui eſt blanchâtre, léger & poreux : il a les fibres longues, droites, aſſez groſſes, & ne laiſſe pas d'être ſouple. En quelque ſaiſon qu'il ſoit coupé, on y remarque beaucoup de ſeve; ce qui peut venir du terrain où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. La feuille eſt ordinairement longue de huit à neuf pouces; quelquefois plus, mais rarement moins, ſi ce n'eſt dans un mauvais fond. Elle a, dans ſa plus grande largeur, un peu plus du tiers de cette longueur; elle eſt pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur, par-deſſus, eſt d'un verd vif, & plus chargée

par-deſſous. Son contour, & ſon plus grand diamètre juſqu'à ſa pointe, eſt d'une très-belle couleur de chair; & cette partie eſt ſi délicate, que le moindre vent, où les rayons du Soleil, la grillent bientôt. Les fibres ou nervures, qui ſoutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du cerifier. Hiſtoire Naturelle.

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ſes feuilles: celles qui tombent ſont auſſi-tôt remplacées par celles qui ſont prêtes à paraitre. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an, comme la plupart des arbres de l'Amérique. On peut dire même qu'il produit ſans ceſſe, puiſqu'il n'eſt jamais ſans fleur ou ſans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes ſe font vers les Solſtices, c'eſt-à-dire, vers Noël & la Saint-Jean, avec cette différence, que celle de Noël eſt la meilleure.

On eſt étonné qu'un fruit ſi gros vienne d'une ſi petite fleur: le bouton qui la renferme, n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur. Cependant on y compte, lorſqu'il eſt ouvert, dix petites feuilles, qui forment un petit calice, au centre duquel eſt un fort petit piſtil alongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles ſont couleur de chair pâle, mêlées de taches & de pointes rouges; les filets d'un rouge de pourpre; les étamines d'un blanc argenté, & le bouton

Hiſtoire Naturelle.

d'un blanc moins clair : c'eſt ce bouton, qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. Elles viennent toujours par bouquets, dont la plupart tombent. L'arbre ne pourrait ſoutenir ſes fruits, ſi toutes les fleurs ſe nouaient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croiſſent point au bout des branches, comme aux arbres de l'Europe; elles ſortent depuis le pied du tronc, juſqu'au tiers des cinq groſſes branches. On obſerve qu'elles naiſſent aux endroits qui avaient des feuilles dans la jeuneſſe de l'arbre, comme s'ils étaient les plus tendres & les plus faciles à s'ouvrir.

Les fruits, qui ſuccèdent à ces fleurs, reſſemblent à des concombres : ils ſont pointus par un bout, partagés dans toute leur longueur, comme les melons à côtes, & parſemés de petits tubercules. L'écorce du fruit, ſuivant ſa groſſeur & celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois juſqu'à cinq lignes d'épaiſſeur, & le fruit entier, depuis ſept juſqu'à dix pouces de long, ſur trois à quatre pouces de diamètre. Sa groſſeur fait ſentir pourquoi la Nature l'a placé au tronc de l'arbre, & au gros des cinq principales branches : les petits rameaux rompraient, s'il venait à leurs extrémités. On diſtingue des cacaos de trois couleurs; les uns d'un blanc pâle, tirant un peu ſur le verd; les autres, d'un rouge foncé, & les

troiſiemes, rouges & jaunes; mais le dedans, & les amandes qu'ils contiennent, ſont de même couleur, de même ſubſtance & de même goût. Auſſi les trois couleurs de l'écorce ne ſont-elles pas des eſpèces différentes; & ceux qui en diſtinguent trois ou quatre, ſe trompent. Il n'y en a qu'une ſeule, aux Iſles comme dans le Continent. La couleur des gouſſes, en-dedans, eſt de chair pâle : elles renferment une ſubſtance de même couleur, aſſez légere, & très-délicate, à-peu-près du goût des pepins de grenade. C'eſt cette poulpe, qui ſe nomme cacao : elle environne vingt-cinq amandes, qui y ſont attachées par de petits filamens. Il eſt très-rare d'en trouver moins, ſi ce n'eſt dans les gouſſes avortées, & plus rare encore d'en tirer davantage. Les arbres les plus puiſſans, les mieux nourris, à l'âge même de dix ou douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes; mais elles ſont plus groſſes, & c'eſt la ſeule différence qu'on remarque dans les cacaoyers des Iſles du Vent, de Saint-Domingue, des Caraques, & de la Nouvelle Eſpagne. Ces amandes, ou cacaos, ſont longues, aux Iſles, de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement; leur diamètre eſt de cinq à ſept lignes : la chair eſt d'un blanc qui tire ſur l'incarnat; compacte, aſſez peſante pour ſon volume. Lorſqu'on la tire de la

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

gouſſe, elle eſt huileuſe, amere, fort douce au toucher, & couverte d'une pellicule fort unie de même couleur. Si l'on tire de terre des amandes de cacao, qu'on y ait laiſſées deux ou trois jours, & qui ſe diſpoſent à rompre leur enveloppe, on voit que leur ſubſtance n'eſt compoſée que de deux feuilles, pliſſées & engagées l'une dans l'autre, qui pattent d'un petit piſtil rond, & d'environ la longueur d'une ligne, poſé au gros bout de l'amande, qui eſt le germe de l'arbre, & qui pouſſe en terre ſa racine.

Le cacao des Iſles du Vent eſt le plus petit. Celui de Saint-Domingue, de Cuba & de Portoric, eſt toujours plus gros, mieux nourri & plus peſant. Celui des Caraques eſt plus plat, plus grand, & ne reſſemble pas mal aux groſſes feves de marais. Lorſque les amandes de cacao ſont ſeches, elles ſont toutes d'un rouge-brun.

Nous laiſſons aux curieux le ſoin d'étudier dans Labat, la bonne méthode de cultiver les cacaoyers; mais nous obſerverons que l'amande n'eſt que ſept ou huit jours à pouſſer, qu'elle pouſſe en même-temps par les deux bouts, que le plus gros rompt ſa pellicule pour former l'arbre, & que le petit pouſſe en terre, pour faire la groſſe racine; enfin que le gros ſort de terre couvert de la pellicule, comme un bouton, qui acheve de la rompre & la fait tomber en s'épanouiſſant.

Quinze ou vingt jours après, il a cinq ou ſix pouces de haut, & quatre ou ſix feuilles. A dix ou douze mois, l'arbre a près de deux pieds de hauteur, & juſqu'à ſeize feuilles. A deux ans, il arrive à la hauteur de trois pieds & demi, ſouvent de quatre; & le bouton, qui s'eſt toujours ſoutenu au centre des deux dernieres feuilles, s'ouvre alors, pour ſe partager en cinq branches, rarement en ſix, & jamais en ſept. On coupe la ſixieme, parce qu'elle gâterait la diviſion ordinaire des branches de l'arbre, qui fait une partie de ſa beauté. Alors les feuilles ceſſent de croître ſur le tronc, & pouſſent ſur les maîtreſſes branches, qui en produiſent de plus petites à meſure qu'elles s'élèvent, pendant que le tronc croît lui-même & groſſit, à proportion du ſuc qu'un terrain frais lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A ſix, il eſt dans toute ſa force. Hiſtoire Naturelle.

Il ſe trouve des cacaoyers, qui portent juſqu'à deux cens cinquante gouſſes; mais ce ſont des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien défendus contre tous les vents. On ne compte ordinairement la récolte de Noël, que ſur le pied d'une livre, ou d'une livre & demie par arbre, & celle de la Saint-Jean ſur le pied d'une livre. Il faut quatre cens amandes ſeches pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins du cacao des Iſles du Vent; car il en faut moins

Hiſtoire Naturelle.

aux Iſles de Saint-Domingue & de Cuba, où il eſt plus gros ; & moins encore aux Caraques. Ainſi, ſeize gouſſes produiſent une livre d'amandes ſeches : mais, comme la peſanteur du cacao diminue de moitié en ſechant, huit gouſſes donnent une livre d'amandes vertes. Vingt Nègres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyers, & faire encore du manioc, du maïs, des pois, des patattes, des ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donneront au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amandes ; qui, vendues à ſept ſols ſix deniers, prix médiocre, & le plus bas auquel on ait jamais vu le cacao, produiſent la ſomme de 37500 livres. Ce profit eſt d'autant plus conſidérable, que, demandant peu de frais, il entre preſqu'entierement dans la bourſe du Maître. C'eſt un avantage conſidérable que la culture des cacaoyers a ſur celle des cannes à ſucre. On a vu qu'une ſucrerie, pour rapporter la même ſomme en ſucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'eſclaves, de moulins, de charrettes, des bœufs, des chevaux, différentes ſortes d'ouvriers, & de raffineurs, qui mettent leurs ſervices à fort haut prix. Labat ſe croit en droit de conclure, depuis que le chocolat s'eſt mis à la mode, qu'une cacaotiere eſt une riche mine d'or,

d'or, pendant qu'une ſucrerie n'eſt qu'une mine de fer.

Hiſtoire Naturelle.

Dans le partage des opinions ſur la nature du cacao, l'expérience & les obſervations du même Voyageur, doivent être d'un grand poids. Les écrivains Eſpagnols & les Médecins déclarent qu'il eſt froid & ſec. Ecoutons Labat : « On » ne peut diſconvenir, dit-il, qu'il ne ſoit » huileux & amer ; or tout ce qui a ces deux » qualités eſt chaud, & d'autant plus qu'il les » a dans un plus haut degré. Il n'y a point » de fruit dont on puiſſe tirer plus d'huile » que du cacao, ni qui ſoit d'une plus grande » amertume ; il n'y a point de fruit plus chaud : » comment ſerait-il donc tempéré ? Serait-ce » en y mêlant du ſucre, de la canelle, du girofle » & de l'eſſence d'ambre ? mais toutes ces drogues » ſont très-chaudes ; &, quoiqu'elles ne doivent » entrer qu'en petite quantité dans la compoſition » du chocolat, il eſt viſible que leur chaleur, jointe » à la chaleur tempérée du cacao, doit former » un compoſé très-chaud. Les Eſpagnols juſtifient » aiſément l'uſage qu'ils ont de mêler avec le cacao » quantité d'ingrédiens fort chauds, puiſqu'ils le » croient très-froid, juſqu'à prétendre qu'il eſt » capable de faire tomber en phthyſie ceux qui en » prennent avec excès. C'eſt ſur ce principe, qu'ils » y mêlent une quantité conſidérable de canelle,

Hiſtoire Naturelle.

» de ſucre, de piment, de graine de bois d'Inde, » de girofle, d'ambre, de muſc, & ſur-tout de » vanille ; ingrédiens que tout le monde reconnait » très-chauds. Ils nous aſſurent que le cacao, fondu » avec toutes ces drogues, compoſe un tout ex- » trêmement tempéré. Leur raiſonnement parait » bon, & s'accorde bien avec leur principe. Un » écrivain Français prouve la bonté du chocolat » par la prodigieuſe conſommation qui s'en fait » dans toute l'Amérique : il pouvait ajouter qu'elle » n'eſt pas moindre en Eſpagne, en Portugal, en » Italie, en Angleterre & dans tout le Nord ; & » que, ſans le prix exceſſif où il eſt en France, » l'uſage n'y en ſerait pas moins commun. Il ajoute » que de tant de Peuples qui en uſent, ſans diſ- » tinction d'âge, de ſexe, ſouvent ſans régle & » ſans modération, pas un ne s'eſt encore plaint » d'en avoir reſſenti la moindre incommodité ; » qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanche » la ſoif, qu'il rafraîchit, qu'il engraiſſe, qu'il » répare en un inſtant les forces perdues par le tra- » vail, qu'il fortifie, qu'il procure le ſommeil, » qu'il aide à la digeſtion, qu'il adoucit & purifie » le ſang ; en un mot qu'il conſerve la ſanté & » qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout ; rien » n'eſt plus vrai : mais que cet écrivain convienne » auſſi, qu'à l'exception des Français des Iſles, » tous ces peuples prennent le chocolat préparé

» à la maniere Eſpagnole. S'il eſt donc certain que » le cacao préparé à la maniere Eſpagnole, c'eſt- » à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, eſt » encore tempéré, comme il doit l'être pour pro- » duire tant de bons effets, ne doit-on pas con- » clure que de lui-même il n'eſt pas tempéré, » & qu'au contraire il eſt froid, puiſqu'il a beſoin » de tant de chaleur étrangere pour devenir tem- » péré, ou que, malgré tant d'ingrédiens chauds, » auxquels on le joint, il ne ceſſe pas d'être » tempéré. »

Hiſtoire Naturelle.

Labat joint à ce raiſonnement, la maniere dont on prépare le chocolat en Amérique. On fait brûler, ou rôtir, les amandes du cacao dans une poëlle, comme le café. Cette premiere préparation eſt abſolument néceſſaire : elle dépouille le cacao de la pellicule dure & ſeche qui le couvre; & le mouvement, qu'elle excite dans ſes parties, donne l'iſſue à l'huile dont elles ſont remplies. On le fait brûler plus ou moins, ſuivant la différence des goûts. Les Eſpagnols d'Amérique le brûlent, juſqu'à ce que les amandes ſoient tout-à-fait noires; les Américains & les Français des Iſles le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le ſucre s'y incorpore plus facilement. A la vérité, les amandes, qui ſont rôties juſqu'à l'excès, ſe pilent plus aiſément, & ſe paſſent mieux ſur

Hiſtoire Naturelle.

la pierre : mais leur ſubſtance eſt alors changée ; l'huile eſt exhalée ; à peine conſervent-elles aſſez d'amertume pour faire connaitre ce qu'elles ont été. Labat ſe déclare pour la méthode des Américains & des Inſulaires Français : ils ne brûlent les amandes, qu'autant qu'il le faut pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter le mouvement néceſſaire à leurs parties, mais ſans endommager la ſubſtance, & ſans la priver de cette huile ſpiritueuſe, qui fait la plus grande partie de ſa bonté. Auſſi le chocolat des Iſles Françaiſes eſt-il plus nourriſſant, & demande-t-il plus de ſucre pour abſorber ſon amertume.

Lorſque les amandes ſont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de gayac, bois très-dur, & preſque ſans pores. Le pilon eſt du même bois. C'eſt ainſi qu'on les réduit en pâte ; mais, comme elle ſerait encore groſſiere, on la broie ſur une pierre, avec un rouleau de fer poli, pour la rendre auſſi fine, auſſi déliée qu'elle puiſſe l'être. Les pierres qu'on y emploie, doivent être fermes, un peu poreuſes, afin que le feu qu'on met deſſous les échauffe plus facilement ; mais elles ne doivent point être ſujettes à ſe fendre, non plus qu'à ſe calciner ; & leur grain doit être aſſez dur pour ne pas s'égrainer. Elles doivent être polies, & ſoigneuſement lavées, lorſqu'on a ceſſé de s'en ſervir. On leur donne

ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, sur deux pieds & demi de longueur. Elles sont concaves, c'est-à-dire creusées dans toute leur longueur, épaisses de trois ou quatre pouces, avec quatre petits soutiens, de six pouces de hauteur aux quatre coins, pour se donner le moyen de mettre du feu dessous. Le rouleau est de fer poli, ou de marbre, ou de bois de gayac. Dans les pays fort chauds, il n'est pas besoin de mettre du feu sous la pierre; la chaleur du climat est suffisante, sur-tout si l'on travaille au Soleil. On met quelque toile autour de la pierre, pour recueillir les fragmens de la pâte qui peuvent tomber. Aux Isles, ce sont des feuilles de balisier qu'on emploie. On met peu de pâte à-la-fois sur la pierre; on la broie en l'étendant, & la pressant avec le rouleau, comme les pâtissiers étendent la pâte pour feuilleter. A mesure qu'elle s'étend sur la pierre, on la ramasse avec un couteau, on recommence à l'étendre, à la presser, jusqu'à ce que l'œil, ou le doigt, la fasse juger d'une extrême finesse. C'est dans ce travail que consiste la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties se dissolvent si parfaitement dans l'eau, qu'il ne reste rien au fond des vases, qui puisse faire connaitre la matiere dont il est composé. Histoire Naturelle.

Lorsqu'on veut le conserver long-temps, ou

Hiſtoire Naturelle.

l'envoyer dans un pays éloigné, il ne faut mêler dans la pâte, ni ſucre, ni épicerie : on ſe contente de la bien travailler ſur la pierre, de la laiſſer raſſeoir, refroidir & ſécher à demi. Enſuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos; on acheve de les faire ſécher à l'ombre, & l'uſage eſt de les envelopper dans du papier. Il ſe conſerve long-temps dans cette ſituation. Il n'eſt pas ſujet à ſe moiſir, comme il arrive ſouvent, lorſqu'on y a mis du ſucre, qui eſt fort ſuſceptible d'humidité. Aux Iſles Françaiſes, ſoit qu'on ſe propoſe de le conſommer dans le pays, ou de l'envoyer en Europe, on n'y met jamais de ſucre, ni d'épiceries. Le muſc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais; & ce n'eſt ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'uſage; on a l'expérience qu'elles changent entierement la nature du cacao. On ſe contente de joindre au ſucre, qu'on y met en le diſſolvant dans l'eau chaude, un peu de canelle en poudre, avec une très-petite pointe de girofle.

Il reſte à donner la méthode des Iſles pour faire le chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut employer; deux onces, par exemple, pour huit taſſes d'une grandeur ordinaire; on les met dans la chocolatiere, avec trois

onces de ſucre, & juſqu'à quatre onces, lorſque la pâte eſt récente, parce qu'alors elle eſt plus huileuſe & plus amere : on y joint un œuf frais, blanc & jaune, & tant ſoit peu d'eau froide ou chaude ; de la canelle en poudre, paſſée au tamis de ſoie, autant qu'il en peut tenir ſur un liard ; & ſi l'on veut que cette poudre ait un goût plus piquant, on la compoſe de deux onces de canelle & de douze clous de giroſle bien pilés. On délaie ſoigneuſement la pâte, le ſucre & la canelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint. Alors on verſe peu-à-peu, dans la chocolatiere, une chopine d'eau bouillante, & l'on agite fortement la matiere avec le moulinet, non-ſeulement pour bien ſéparer & diſſoudre les parties du cacao & du ſucre, mais principalement pour la faire bien mouſſer. Lorſque toute la chopine d'eau eſt dans la chocolatiere, on la met au feu, pour l'y laiſſer juſqu'à ce que l'écume ou la mouſſe ſoit prête à paſſer pardeſſus. Enſuite, la retirant, on recommence à faire marcher le moulinet, afin que cette mouſſe qui eſt la plus huileuſe partie du cacao, ſe répande par toute la liqueur, & la rende également bonne. On remet la chocolatiere au feu, avec une grande attention à faire marcher le moulinet, chaque fois que la matiere s'élève. On lui laiſſe prendre ainſi quelques bouillons, pour la

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

cuire. Enfin, l'ayant retirée du feu, on fait agir encore le moulinet; & à meſure que l'écume s'amaſſe en haut, on la fait tomber doucement dans les taſſes. Ce qui reſte de liqueur, qu'on n'a pu réduire en mouſſe, s'y verſe enſuite ſans autre précaution. Plus le cacao eſt frais & bien préparé, plus il produit de mouſſe: elle doit être griſe, épaiſſe, à petits yeux, & ſi légere qu'une taſſe, contenant plus d'un demi-ſeptier, ne doit pas peſer trois onces. Quand on veut mettre un tiers, ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met point d'eau; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lait, avant que de les mettre dans la chocolatiere. Il ſuffit que l'eau ſoit bien chaude, & tout le reſte s'obſerve de même.

Tous les partiſans du chocolat prétendent que cette méthode le rend d'une délicateſſe & d'une bonté merveilleuſe; qu'il eſt léger & très-nourriſſant; que pris à jeûn, il ſoutient dans le travail; qu'après le repas, il aide à la digeſtion, & qu'il eſt propre à toutes ſortes de tempéramens. Labat, qui en conſeille ardemment l'uſage, ajoute, en faveur de ceux qui ſont arrêtés par la dépenſe, que c'eſt au contraire une véritable épargne. « Année commune, dit-il, on peut avoir la pâte » de cacao à vingt-cinq ſols la livre. On avoue que, » pour huit taſſes, il ne faut que deux onces de » pâte, qui reviendront à trois ſols, & trois onces

» de ſucre, qui ne coûteront pas plus, ſi l'on ſe
» contente d'employer de bonne caſſonade. Il ne
» faut pas pour ſix deniers de canelle. Qu'on en
» mette autant pour un œuf ou un poinçon de lait,
» chaque taſſe de chocolat ne reviendra pas à plus
» d'un ſol. Ainſi quand, pour ſe fortifier dans le
» plus pénible travail, on prendrait deux taſſes de
» chocolat le matin, la dépenſe n'irait qu'à deux
» ſols, & ſervirait à ſoutenir bien mieux les forces,
» que le pain, le vin, & d'autres ſecours qui coû-
» tent beaucoup plus. Auſſi les Français de Saint-
» Domingue & des Iſles du Vent, ſur-tout ceux
» du quartier de la grande Anſe & de la Marti-
» nique, font-ils un uſage ſi fréquent du chocolat,
» de l'eau-de-vie & du tabac, que ces trois
» choſes leur ſervent d'horloges & de meſures
» itinéraires. Lorſqu'on leur demande à quelle
» heure ils ſont partis de quelque lieu, & quand
» ils ſont arrivés, ils répondent; je ſuis parti au
» coup d'eau-de-vie, & je ſuis arrivé à la cho-
» colade; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont partis au point
» du jour, & qu'ils ſont arrivés ſur les huit heures
» du matin, parce que c'eſt le temps où ils pren-
» nent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut ſavoir
» d'eux la diſtance d'un lieu à un autre, ils diſent
» qu'il y a deux ou trois bouts de tabac; c'eſt-à-
» dire, qu'allant de ce lieu à l'autre, & ne
» manquant point de fumer dans leur marche, ils

Hiſtoire Naturelle,

Hiſtoire Naturelle.

» ont fumé en chemin deux ou trois bouts de » tabac. »

On tire du cacao une eſpèce d'huile, nommée ordinairement *beurre de cacao ;* mais la maniere dont on la tire dans les Pays chauds, ne réuſſiſſant pas toujours en Europe, où l'on ne peut ſe procurer du cacao frais, Labat donne une autre maniere de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaiſance encore, ſur la découverte qu'il fit à la Martinique, d'une liane qu'il donne pour la véritable vanille, mais que divers contretemps ne lui permirent pas de cultiver avec aſſez de ſoin, pour vérifier parfaitement ſes idées. Il paraît même ignorer ſi ceux qu'il laiſſa informés de ſon ſecret, en tirerent avantage après ſon départ.

La vigne qu'on a plantée aux Iſles, étant venue de France, ne s'eſt pas naturaliſée facilement au terroir, & l'on aſſure même que, juſqu'à préſent, le raiſin n'arrive jamais à ſa parfaite maturité. Ce n'eſt pas faute de chaleur ni de nourriture ; mais le climat eſt humide & chaud ; les grains mûriſſent trop tôt, & les uns avant les autres ; de ſorte que, dans une même grappe, il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le muſcat qui eſt venu de Madere & des Canaries, eſt exempt de ce défaut ; & mûrit parfaitement ; cependant on obſerve que les ſeps

s'améliorent en vieilliſſant. Ce que la vigne a de plus remarquable aux Iſles, c'eſt qu'elle porte du fruit deux fois l'an, & ſouvent trois fois en quatorze mois, ſuivant la ſaiſon où elle eſt coupée & le ſep taillé. Labat rend témoignage que des ſeps qu'il avait plantés, donnerent du fruit ſept mois après. Les figuiers y viennent de bouture, & portent toute l'année, ſans autre ſoin que de mettre du fumier au pied, & de les arroſer dans le temps de la ſéchereſſe.

Hiſtoire Naturele.

Une régle fort importante, pour tranſporter des arbres, des plantes, ou des graines, d'un pays froid dans un pays chaud, eſt de les prendre dans le pays le plus voiſin, & de la température la plus approchante. Aux Iſles, par exemple, on conſeille de les faire venir de Provence, ou de la Côte d'Eſpagne, ou plutôt encore de Madere & des Canaries. A l'égard des graines, on doit toujours les apporter dans leurs coſſes ou leurs épis. Ce ſoin même n'empêche point que les premieres récoltes ne ſoient toujours imparfaites; mais elles ſe naturaliſent enſuite, & le temps les perfectionne. En ſemant des pois à toutes les lunes, on en a de verts aux Iſles, pendant toute l'année. Le froment y croît très-bien, lorſque celui qu'on y met en terre eſt né dans le pays même. Quelques Voyageurs ont publié fauſſement, qu'il était défendu aux ha-

Hiſtoire Naturelle.

bitans des Iſles de ſemer du bled, & de cultiver des vignes, & que le motif de cette défenſe était la crainte de nuire au commerce, parce que le fond principal des cargaiſons eſt le vin & la farine. Jamais il n'y eut d'ordonnance de cette nature; mais l'expérience a fait connaître que la culture du bled était inutile. Preſque perſonne n'y mange du pain de froment. Les Nègres, les engagés, les domeſtiques & les ouvriers ne vivent que de caſſave. La plupart des Créoles, ceux mêmes qui, dans une grande fortune, font ſervir du pain de froment ſur leur table, en faveur des étrangers, ou par affectation de grandeur, lui préferent auſſi la caſſave. Il n'en eſt pas de même du vin; la conſommation en eſt ſi grande, que, dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve à le vendre. Mais la petiteſſe du terrain rend la culture des vignes comme impoſſible. Il eſt employé beaucoup plus utilement en cannes, en cacao, en coton, en rocou & d'autres marchandiſes. Le même eſpace de terre qu'on mettrait en bled & en vignes, pour fournir le pain & le vin néceſſaires à la ſubſiſtance de dix hommes, ſuffira pour en nourrir cinquante, s'il eſt employé en marchandiſes du pays. D'ailleurs, qu'y viendraient faire les vaiſſeaux d'Europe, ſi les habitans tiraient du bled & du vin de leur fond? De quoi ſe

chargeraient-ils, & que pourraient-ils eſpérer des Iſles ?

Hiſtoire Naturelle.

Il eſt défendu aux Eſpagnols du Mexique & de toute la Nouvelle-Eſpagne de la Province d'Yucatan, des côtes des Caraques & de Carthagène, des Iſles de Cuba, de Saint-Domingue & de Portoric, & des autres lieux voiſins du golfe de Mexique, de cultiver la vigne & les oliviers. Les Jéſuites ont eu ſeuls la permiſſion de faire une certaine quantité de vin pour la Meſſe. Autrement les galions n'auraient pas de quoi faire leur charge ; & ces deux denrées, qui ſont fort abondantes en Eſpagne, y demeureraient preſqu'inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili ne ſont pas ſujets à cette défenſe. On y fait quantité de bon vin. A l'égard du bled, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle-Eſpagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique perſonne ne doute qu'il pût être cultivé avec le même ſuccès dans les pays voiſins du golfe de Mexique, les habitans de la côte des Caraques, de Carthagène, & ceux des grandes Iſles, ne ſement aucune ſorte de bled d'Europe ; ils aiment mieux acheter des Français & d'autres étrangers, des farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un habitant de Marie-Galante recueillait annuellement ſa proviſion de vin, qui croiſſait ſur ſon habitation, & qu'il était

Hiſtoire Naturelle.

excellent. Son défaut était de ne pouvoir ſe garder ; mais quelle néceſſité de le conſerver long-temps, puiſqu'on en fait chaque année deux récoltes ?

Les Antilles ont quatre ſortes de jaſmins ; le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre ; un jaſmin rouge à cinq feuilles, avec un double de même couleur. La quantité de jaſmins blancs, qui croiſſent par-tout à la Martinique, & juſqu'au fond des forêts, où l'on ne peut ſuppoſer qu'ils aient été plantés par les Caraïbes, fait juger que cette plante eſt naturelle aux Antilles. Labat en donne la deſcription : « c'eſt, dit-il, un ar-» briſſeau, qui pouſſe quantité de tiges droites ; » elles s'entrelacent aiſément ; elles multiplient » & ſe fortifient, ſans autre ſoin que de les tailler » deux fois l'année, au commencement & à la fin » de chaque ſaiſon pluvieuſe. Le pied de l'ar-» briſſeau eſt couvert de deux écorces ; l'inté-» rieure, qu'on pourrait prendre pour le bois » même, verte, liſſe, & ſi adhérente, qu'il n'eſt » pas aiſé de la ſéparer du bois ; elle eſt couverte » d'une autre écorce, de couleur griſe, mince ; » friable, qui ſe détache d'elle-même, & qui ſe » roule. Le dedans du bois eſt mêlé de gris & » de verd pâle ; il eſt aſſez tendre ; caſſant, » léger & rempli d'une moëlle qui n'a pas beau-

» coup d'humidité. Ses tiges, qu'il pouſſe en grand » nombre, ſont unies, liantes, d'un verd foncé, » & chargées de feuilles ; elles ſont d'un très- » beau verd, pointues par les deux bouts, beau- » coup plus longues qu'il ne ſemble convenir à » leur largeur : elles tiennent aux branches, par » une queue courte, & ſont toujours accouplées. » C'eſt à l'extrémité des branches que naiſſent les » fleurs ; elles viennent toujours par bouquets, » & commencent par un bouton alongé, dont le » bout eſt couleur de pourpre ; il s'ouvre, & ſe » partage en cinq feuilles, dont le fond eſt tourné » en petit calice, au milieu duquel s'élève un » petit piſtil, qui porte dans ſa maturité une » gouſſe qui renferme deux petites graines, à » côté l'une de l'autre, applaties par les faces, qui » ſe touchent, & rondes du côté oppoſé. C'eſt la » ſemence de la plante ; mais, comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à mettre » ces ſemences en terre. Les jaſmins doubles, » rouges & blancs, ne different des ſimples, que » par le nombre des feuilles. Leur odeur eſt éga- » lement douce, & ne laiſſe pas de s'étendre » aſſez loin, ſur-tout le matin & le ſoir ; car, en » plein ſoleil, il n'y a point de fleur dont l'odeur » ne s'affaibliſſe beaucoup. »

Hiſtoire Naturelle.

La plupart des légumes qu'on nomme pois aux Antilles, devraient porter le nom de féves, puiſ-

Hiſtoire Naturelle.

qu'ils en ont réellement la figure. On ſe borne ici aux pois d'Angola, dont on a eu l'occaſion de parler pluſieurs fois. Ils ſont originaires du Royaume de ce nom, ſur la Côte d'Afrique, d'où ils ont été apportés par les vaiſſeaux qui vont à la traite des Nègres. Leur couleur eſt brune, & leur forme à-peu-près celle des petites féves d'Europe; mais ils ont la propriété ſinguliere de former un arbriſſeau fort agréable, qui dure ſept ou huit ans, & quelquefois plus, ſuivant le terrain auquel il eſt confié; il fleurit, & porte du fruit, pendant preſque toute l'année: ſon écorce eſt mince & fort verte; il jette beaucoup de branches. Ses feuilles ſont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Le bois d'Inde, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougiſſent un peu vers l'extrémité, & qui forment de petits bouquets, auxquels ſuccèdent de petites graines de la conſiſtance des noix muſcades, & de la groſſeur commune des capres, dont l'odeur & le goût repréſentent un mêlange de girofle, de canelle & de muſcade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent ces graines, & les mangent avec une avidité ſurprenante: elles les engraiſſent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Iſle de Sainte-Croix, à la Grande terre de

de la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Marie-Galante, dans les montagnes du vieux Fort de la même Iſle, au gros Morne de la Martinique, au quartier des Tartanes, & vers le dernier Cul-de-ſac des Salines. Les habitans emploient la graine de bois d'Inde dans les ſauces, & pour ſaler la chair de porc, qu'ils en ſaupoudrent autant que de ſel. Labat, qui trouvait cette préparation charmante, n'eſt pas étonné, dit-il, qu'il ſoit défendu de tranſporter une ſi délicieuſe graine en France, parce que, pouvant ſuppléer à toutes les épiceries, elle en ruinerait le commerce.

Hiſtoire Naturelle.

Un article aſſez curieux, dans le même Voyageur, eſt celui qui regarde la culture des légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y proſperent, & d'autres s'y affoibliſſent juſqu'à changer preſqu'entierement de nature. Deux ou trois plantes d'oſeille ſuffiſent pour en peupler un jardin. On les partage en petites portions, qu'on plante aſſez loin les unes des autres : elles reprennent facilement ; & paraiſſant rendre à ſe rapprocher, elles s'élargiſſent ſi bien que, dans l'eſpace de cinq ou ſix ſemaines, elles couvrent toute la ſurface du terrain. Plus on les coupe, ſur-tout dans le temps des pluies, plus elles croiſſent & ſe répandent. La graine d'oignons ne produit que des ciboules, qui viennent en touffes. Auſſi les ma-

Hiſtoire Naturelle.

telots gagnent-ils beaucoup ſur les oignons qu'ils apportent ; ils ſont ſûrs de les vendre deux ou trois écus le cent, & quelquefois plus. Les échalottes croiſſent en perfection aux Antilles ; mais, lorſqu'elles ont repris, il faut ôter la terre qui les couvrait, & ne laiſſer que la chevelure enterrée, ſans quoi elles ne produiſent que des feuilles. Au contraire, plus on a ſoin de les déchauſſer, plus elles multiplient & groſſiſſent. Une échalotte en produit juſqu'à vingt, dans une ſeule touffe. Le cerfeuil, la pimprenelle & le perſil viennent fort vîte & très-bien, ſi l'on a ſoin de les couper ſouvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles, & juſques dans les bois. On obſerve que la premiere herbe, qui vient dans un champ qu'on a défriché, eſt le pourpier : il s'en trouve du commun & du doré. Les raves, les panais, les carottes, les ſalſifis & les betteraves ne viennent parfaitement que lorſqu'ils ſont ſemés de graine créole, c'eſt-à-dire, née dans le Pays. La graine de la Nouvelle-Angleterre donne des carottes, qui peſent juſqu'à trois & quatre livres. Les graines Françaiſes & Eſpagnoles de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée & de pois verts, ſe perfectionnent aux Iſles, par une augmentation ſurprenante de groſſeur & de bonté. Toute ſaiſon & toute terre ſont propres aux

melons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe d'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou cinq grains de ſemence, eſt la ſeule culture qu'ils demandent, avec le ſoin de les arroſer en temps ſec. Cependant, de cent melons, il eſt rare d'en trouver un mauvais. L'odeur en eſt auſſi charmante que le goût : avec une chair ferme, ils ont une couleur qui rejouit la vue ; & de quelque maniere qu'on les mange, l'excès même n'en eſt jamais nuiſible. On nomme melons de France, ceux dont la chair eſt rouge, & melons d'Eſpagne, ceux qui l'ont blanchâtre, tirant ſur le verd. Les choux pommés croiſſent en perfection. Il n'en faut qu'un pour peupler tout un jardin ; on le coupe ; ſa tige pouſſe une infinité de rejettons, qu'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant replantés, produiſent en quatre mois un autre chou bien pommé. Enſuite la nouvelle tige en produit d'autres, ſans qu'il ſoit jamais beſoin d'en ſemer. Cette facilité à faire des jardins potagers, ne les rend pas plus communs. La plupart des habitans comptent ſur les légumes & les herbages que leurs Nègres cultivent le long des bois, & dans quelques coins de terre qu'on leur laiſſe.

Hiſtoire Naturelle.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe, on en cultive trois eſpèces qui ne ſont pas connues dans notre climat. La premiere, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou ſix pieds en hau-

Hiſtoire Naturelle.

teur ; ſes feuilles, qui ſont grandes, ridées, rudes & découpées, reſſemblent aſſez à celles de la guimauve. Sa fleur eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, & ſans odeur particuliere. C'eſt une eſpèce de cloche, compoſée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme un piſtil en forme de clou, avec de petites étamines de couleur jaune. Ce piſtil ſe change en un fruit de la groſſeur d'un œuf moyen, & compoſé de pluſieurs côtes. Il contient beaucoup de graines griſâtres, de la groſſeur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute ſorte de viande. Les femmes & les filles Créoles en mangent beaucoup, dans un mets qui eſt propre à leur ſexe, où elles font entrer toutes ſortes d'herbes, ſans en excepter les plus dégoûtantes, & qu'on nomme *callarou*. Une autre eſpèce de guingambo porte, avec les mêmes feuilles, des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe eſt recourbée comme celle des cornichons.

On appelle *mouſſembey*, une ſeconde herbe potagere des Antilles, dont la tige eſt fort branchue, & chargée de deux ſortes de feuilles ; les unes, fort petites, ſoutenues trois à trois, par une queue aſſez courte ; les autres, beaucoup plus grandes, diviſées par quatre coupures, en cinq parties inégales, & ſoutenues par une queue ronde

& veloutée. La fleur ſe forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu deſquelles ſort un petit pied, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit eſt ſoutenu par ce pied, & n'eſt qu'une ſilique, qui contient beaucoup de petites ſemences griſâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces ſiliques ont quatre à cinq pouces de long, ſur cinq à ſix lignes de large. On ne mange que les feuilles du mouſſembey. Hiſtoire Naturelle.

La troiſieme eſpèce d'herbe ſe nomme *ſacramallon :* elle s'élève à la hauteur de cinq pieds. Sa feuille, ſeule partie qu'on puiſſe manger, eſt longue d'environ ſix pouces, peu chargée de nervures, épaiſſe & fort verte. La tige n'excède gueres la groſſeur du doigt : elle ſe charge de pluſieurs grappes, comme de panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, ſont agréablement mêlés, & qui ſe convertiſſent en petits fruits, de la groſſeur d'un pois, d'un violet tirant ſur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du raiſin, une ſubſtance molle, aqueuſe, d'une odeur déſagréable, au milieu de laquelle croît une eſpèce d'amande, aſſez ſeche, qui eſt la ſemence de la plante.

On a parlé trop ſouvent de la farine du manioc & de la caſſave, pour laiſſer cet aliment

Hiſtoire Naturelle.

ſans explication. C'eſt le pain de la plupart des habitans, blancs, noirs & rouges des Antilles, c'eſt-à-dire, des Européens, des Nègres & des Américains.

Manioc.

Le manioc eſt un arbriſſeau, dont l'écorce eſt griſe, rouge, ou violette, ſuivant les différentes eſpèces de bois qu'elle couvre, mais fort mince dans toutes les eſpèces. Il croît juſqu'à la hauteur de ſept ou huit pieds, & ſon tronc eſt alors de la groſſeur du bras. Le tronc & les branches ſont remplis de nœuds, aſſez proches les uns des autres, avec de petites excreſcences, qui marquent la place des feuilles tombées; car à meſure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de ſorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois eſt mou, caſſant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un treſle alongé, ou, ſi l'on veut, celle d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures, & qui n'aurait plus, de chaque côté, que cinq ou ſix lignes de large. Sa principale racine en pouſſe trois ou quatre autour d'elle, & juſqu'à ſix ou ſept autres de différentes longueurs, ſuivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrain. On en voit d'auſſi groſſes que la cuiſſe; mais leur groſſeur ordinaire eſt celle des plus groſſes betteraves. L'écorce de

toutes les racines eſt de la couleur de celle de l'arbre, c'eſt-à-dire, griſe, lorſque le bois eſt gris, & rouge, quand il eſt rouge; mais l'intérieur eſt toujours blanc, & de la conſiſtance des navets. Il ſe trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre qui les produit, manioc blanc ou d'oſier. Les autres eſpèces, telles que le manioc à grandes feuilles & le manioc rouge, ont beſoin de quatorze, & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité. Hiſtoire Naturelle.

Cet arbriſſeau venant de bouture, on ſe contente, pour le planter, de faire une foſſe d'un pied & demi de long, & de cinq à ſix pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de ſon bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laiſſe un des bouts un peu hors de terre; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La diſtance ordinaire eſt de deux pieds, d'une foſſe à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à meſure qu'on en a beſoin; & c'eſt toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent ſans effort. Des Nègres deſtinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant couteau, & les jettent dans un baſſin d'eau,

Hiſtoire Naturelle.

où elles ſont bien lavées. Enſuite on ſe ſert d'une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui reſſemble à la groſſe ſciure de bois, & qui eſt portée à la preſſe, pour en exprimer le ſuc. Ce ſuc eſt regardé comme un poiſon mortel, non-ſeulement pour les hommes, mais pour tous les animaux qui mangent les racines avant qu'il ſoit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaiſe qualité à l'excès de ſa ſubſtance. Labat ſe croit mieux fondé à faire conſiſter ſa malignité dans l'excès de ſa froideur, qui eſt capable d'arrêter la circulation du ſang, & d'engourdir les eſprits. Cependant les animaux qui s'accoutument par degrés au manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraiſſer. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs ſauces, n'en reſſentent pas non plus les mauvais effets, parce qu'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

On ſe ſert de ce ſuc pour faire de l'amidon, en le faiſant deſſécher au ſoleil, où il devient blanc comme la neige. Il prend alors le nom de *mouchache*, terme Eſpagnol, qui ſignifie un enfant, & que les Français ont adopté comme les Américains. La mouchache ſert à compoſer de petits gâteaux auſſi délicats, dit-on, que s'ils étaient de la plus fine fleur de froment. Les Euro-

péens & les Américains ont différentes méthodes, pour exprimer le ſuc du manioc. C'eſt de ce qui reſte après cette opération, qu'on fait la caſſave & la farine de manioc, qui ſervent de pain à preſque toute l'Amérique. Hiſtoire Naturelle.

Pour mettre cette farine en caſſave, on a des platines de fer fondu, rondes, épaiſſes d'un demi-pouce, & larges d'environ deux pieds. On les poſe ſur un trépied, ou ſur des pierres, & l'on fait du feu deſſous. Lorſque la platine eſt échauffée, on y met du manioc grugé & preſſé, qu'on a fait paſſer par une eſpèce de crible, pour en rompre les grumeaux. L'épaiſſeur doit être d'environ trois doigts ſur toute la platine. Cette maſſe de pâte s'affaiſſe en cuiſant, & toutes ſes parties ſe lient enſemble. On aide à leur liaiſon, en y paſſant une ſpatule de bois, qu'on appuie légerement. Lorſque le côté qui touche la platine eſt cuit, ce qu'on reconnaît à la couleur, qui devient rouſſe, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la ſpatule & de la main gauche. Elle acheve de cuire; enſuite on l'expoſe pendant deux ou trois heures au ſoleil, pour deſſécher ce qui peut y reſter d'humidité. Cette eſpèce de pâtiſſerie, ou de pain, qui prend alors le nom de caſſave, a trois ou quatre lignes d'épaiſſeur dans ſes bords, un peu plus dans ſon milieu, & peſe environ deux livres, quand elle a vingt-trois à vingt-

Hiſtoire Naturelle.

quatre pouces de diamètre. Le dedans demeure blanc comme la neige, & les deux côtés ſont d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. Elle peut ſe conſerver fort long-temps, ſans autre ſoin, que de la mettre dans un lieu ſec, & de l'expoſer quelquefois au ſoleil. C'eſt une excellente nourriture, qui ſe digere aiſément, & pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes, quoiqu'à d'abord elle leur ſemble inſipide. La caſſave s'enfle à vue d'œil, lorſqu'on l'humecte avec du bouillon, ou qu'on la trempe ſimplement dans l'eau; ce qui prouve aſſez qu'elle renferme beaucoup de ſubſtance.

Pour conſerver le manioc en farine, comme on le fait dans toutes les Habitations, on eſt fourni d'une grande cuve de cuivre, montée ſur un fourneau de maçonnerie, avec un bord de pierre de taille qui l'enchaſſe bien juſte, & qui augmente ſa hauteur de cinq ou ſix pouces. On l'échauffe un peu, pour y mettre le manioc paſſé, & pour l'y remuer avec une petite pelle de bois. Ce mouvement, qui empêche la farine de s'attacher à la cuve, & de ſe lier, lui fait prendre la forme d'un gros ſel roux, lorſqu'elle eſt cuite & bien ſeche. Il ne reſte alors qu'à la faire refroidir, pour la mettre dans des barils, où elle ſe conſerve des années entieres, pourvu qu'elle ſoit dans un lieu ſec, ou qu'on la faſſe paſſer

tous les ſix mois, par la poële. Elle peut être mangée ſeche, comme du pain en miettes, ou comme les Orientaux mangent leur riz. Une cuve, ou poële de trois à quatre pieds de diamètre, peut cuire, en dix ou douze heures, trois barils de cette farine, chacun de cinquante pots, meſure de Paris; & trois barils ſuffiſent par ſemaine pour la nourriture de cinquante Nègres. Hiſtoire Naturelle.

Les Américains ne mangent point de farine cuite, & n'uſent que de caſſave, qu'ils font cuire tous les jours, ſouvent autant de fois qu'ils en ont beſoin, parce qu'ils aiment à la manger chaude. Avant que les Européens leur euſſent procuré des platines de fer, ils faiſaient leur caſſave ſur de grandes pierres plates & minces, qu'ils rendaient propres à cet uſage, en diminuant leur épaiſſeur. Il ſe trouve beaucoup de ces pierres au bord de la mer. C'eſt une eſpèce de grès, ou de caillou, couleur de fer, ovale, & long ordinairement de deux à trois pieds. Au lieu de rapes de cuivre, pour gruger le manioc, les Américains ſe ſervaient d'une petite planche de racine d'arbre, dans laquelle ils fichaient de petites pointes de caillou. Ils en font encore uſage, lorſque les rapes de cuivre leur manquent. Pour exprimer le ſuc du manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nomment une *couleuvre*, qui eſt un cylindre de roſeau

Hiſtoire Naturelle.

refendu, de ſix à ſept pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de diamètre, dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre, ou au faîte de leur carbet. A l'autre bout, ils lient une groſſe pierre, dont le poids, tirant la couleuvre, la fait rétrecir, & ne manque point d'en faire ſortir tout le ſuc du manioc. Outre cette maniere de lui ôter ſa mauvaiſe qualité en le purgeant de ſon ſuc, les Nègres Marrons en ont deux autres, qu'ils pratiquent dans les lieux déſerts, où ils ſe retirent. L'une conſiſte à le couper en morceaux, qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante, pendant ſept ou huit heures; le mouvement des parties de l'eau, ouvrant les pores de la racine, entraîne cet excès de ſubſtance. La ſeconde maniere eſt de faire cuire le manioc entier ſous la braiſe: l'action du feu produiſant un effet encore plus certain, on le mange alors ſans aucune crainte, comme des marrons ou des patates. D'ailleurs il paraît certain qu'il y a une eſpèce de manioc, qui n'a point de qualité dangereuſe. Labat confirmant cette remarque, nous apprend qu'on le nomme *camanioc*, c'eſt-à-dire, en langue Américaine, chef des maniocs; qu'en effet, ſon bois, ſes feuilles & ſes racines, ſont plus grands que ceux des autres, & qu'on le mange ſans précaution; mais qu'étant beaucoup plus long-temps à croître, & ſes racines rendant

beaucoup moins de farine, parce qu'elles ſont plus légeres & plus ſpongieuſes que les autres, on le néglige, & que peu de gens en plantent. Hiſtoire Naturelle.

Comme la caſſave eſt le pain ordinaire des Iſles, la boiſſon commune eſt l'ouycou, dont les Européens ont appris l'uſage & la compoſition des Américains. On y emploie de grands vaſes de terre griſe, qui ſe font dans le Pays, qu'on appelle *canaris*, nom que les Européens, qui l'ont emprunté auſſi des Sauvages, étendent aux vaiſſeaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux, dont on ſe ſert pour compoſer l'ouycou, contiennent ſoixante & quatre-vingt pots. On les remplit d'eau juſqu'à cinq ou ſix pouces du bord; on y jette deux groſſes caſſaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre, qu'on nomme patates, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de ſyrop de cannes, ou, ſi l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux & bien écraſées, avec autant de bananes mûres, qu'on écraſe auſſi. Après ce mêlange, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du canaris, pour le laiſſer fermenter deux ou trois jours, à la fin deſquels on leve avec une écumoire, le marc, qui a formé une croûte au-deſſus. La liqueur, qui ſe trouve alors dans le canaris, reſſemble à de la biere forte: elle eſt rougeâtre, pourriſſante & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enivre

Hiſtoire Naturelle.

aiſément. On s'y accoutume auſſi facilement qu'à la biere. Les Canadiens en font d'extrêmement forte, ſur-tout lorſqu'ils la deſtinent pour quelque feſtin. C'eſt dans l'ivreſſe de cette liqueur que, ſe ſouvenant des moindres offenſes, ils maſſacrent leurs ennemis ſans pitié. Les Européens des Iſles, qui manquent de vin à leurs repas, ne boivent auſſi que de l'ouycou, après quoi ils avalent un verre d'eau de cannes.

Le maby eſt une autre boiſſon, qui n'eſt gueres moins en uſage. On met dans un canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de ſyrop clarifié, & douze patates rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin clairet, auſſi fin, dit-on, que le meilleur poiré de Normandie. Il eſt plus rafraîchiſſant & plus agréable que l'ouycou, mais plus dangereux: outre qu'il enivre plus facilement, il eſt ſi venteux, que le moindre excès donne la colique.

Les Nègres des ſucreries font une boiſſon, qu'ils appellent *grappe*. C'eſt du jus de canne, qu'ils prennent lorſqu'il eſt bien écumé, & dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons. Cette liqueur, qui ſe boit chaude, eſt d'un excellent uſage pour la poitrine; elle ſoutient, elle déſaltere; en un mot, elle produit l'effet du meilleur bouillon.

Hiſtoire Naturelle.

L'eau-de-vie de cannes, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait aux Iſles avec les écumes & les ſyrops du ſucre, eſt la paſſion commune des Américains, des Nègres, & des Européens mêmes qui ne ſont point aſſez riches pour faire proviſion de celle de France. Il leur ſuffit que cette liqueur ſoit forte, & qu'elle ſoit à vil prix, pour leur faire oublier qu'elle eſt rude & déſagréable. On en porte quantité aux Eſpagnols de la Côte des Caraques, de Carthagène, de Honduras & des grandes Iſles: ils n'y mettent aucune différence d'avec le vin, pourvu qu'elle ſoit dans des bouteilles de verre d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des canevettes Hollandaiſes de dix ou douze flacons. Les Anglais, qui en conſomment auſſi beaucoup, ont inventé deux ou trois ſortes de liqueurs, qui en ſont compoſées, & dont l'uſage, ou plutôt l'abus, eſt paſſé aux Iſles Françaiſes. Telles ſont le punch, qui s'eſt communiqué en Europe, & dont la compoſition y eſt fort adoucie, mais qui ſe fait aux Iſles, de deux parties d'eau-de-vie ſur une d'eau, avec les autres ingrédiens que perſonne n'ignore aujourd'hui; le *ſang gris*, qui eſt compoſé d'eau-de-vie, de vin de Madere & de jus de citron, avec de la canelle & du girofle en poudre, beaucoup de muſcade, & une croûte de pain brûlé; la *limonade Anglaiſe*, qui ſe fait avec de l'eau-de-vie

Hiſtoire Naturelle.

& du vin de Canarie, du ſucre & du jus de citron, toutes ſortes d'épiceries, & de l'eſſence d'ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la derniere, comme de la plus nuiſible. Ceux qui craignent des plaiſirs ſi dangereux, font piler des pommes d'acajou, & bouillir le jus pendant deux jours dans un vaſe de terre. Il s'éclaircit, & forme une eſpèce de cidre, dont on vante l'agrément. Le ſuc, ou le jus d'ananas, bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en eſt belle, l'odeur & le goût délicieux; mais il eſt fumeux, il enivre; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, ſi naturelle à ſon fruit, que ſi le couteau, dont on s'eſt ſervi pour le couper, demeurait quelques heures ſans être eſſuyé, on en trouverait la lame rongée, comme ſi l'on y avait mis de l'eau forte. Auſſi ne mange-t-on gueres d'ananas crû, ſans l'avoir coupé en tranches, qu'on laiſſe tremper, pendant une heure, dans le vin & le ſucre.

Un aliment que la nature produit libéralement aux Iſles, & qui fait la reſſource ordinaire des Américains & des Nègres, ſans être négligé même des Européens, eſt la crabe de terre, dont on diſtingue deux eſpèces; la grande, qui eſt peu différente de celle de mer, & la petite, qu'on nomme vulgairement *tourlouroux*. Leur deſcription

tion eſt curieuſe. La ſeconde eſpèce eſt ſi petite en effet, que les plus gros tourlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au plus de largeur. Leur écaille eſt aſſez dure, quoique mince : elle eſt rouge ; le milieu du dos eſt d'un rouge-brun, qui s'éclaircit inſenſiblement juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge fort clair. Leurs yeux ſont noirs & durs comme la corne ; ils ſortent & rentrent, comme ceux des écreviſſes. Les tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat, & terminé en pointe ; c'eſt de ces huit jambes qu'ils ſe ſervent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont d'ailleurs deux mordans, bien plus gros, dont les extrémités, ſemblables à celles des crabes de mer, pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture : le mordant gauche eſt toujours plus petit que le droit. S'ils rencontrent quelque choſe qui les effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme s'ils voulaient menacer leurs ennemis. Lorſqu'on les prend par une jambe ou par un mordant, ils laiſſent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat aſſurent également, que leurs jambes & leurs mordans ſe détachent ſi facilement de leurs jointures, qu'on ne les y croirait que collés, & que

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

ces parties étant arrachées, il leur en revient d'autres l'année ſuivante. Ils changent d'écaille chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelque temps, après s'en être dépouillés, on les appelle *crabes bourſieres :* leur écaille n'eſt pas plus dure alors que du parchemin mouillé : elles ſont extrêmement faibles ; elles ne peuvent ſouffrir l'air, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté qui lui convient. Le repos, & la nourriture dont elles ont fait proviſion, avant que de ſe retirer dans leur trou, les rend fort graſſes pendant cette métamorphoſe.

Les tourlouroux & les crabes mâles, ſont diſtingués des femelles par la forme de leur queue. Les deux ſexes l'ont repliſſée ſous le ventre, & compoſée de pluſieurs rangs de petites écailles, qui ſont attachées ſur une membrane peu épaiſſe, forte comme du parchemin, où l'on remarque pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa largeur, & qui ſervent à faciliter le mouvement des écailles de ſa partie extérieure. La partie intérieure eſt garnie de pluſieurs poils, longs & raboteux. Aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au corps, juſqu'à la naiſſance des premieres jambes de derriere, où elle finit en pointe. Celle des femelles eſt également large dans toute ſa longueur, & ſe termine en arc de cercle. La femelle a beſoin

de cette large queue, pour couvrir & conſerver ſes œufs : à meſure qu'ils ſortent, ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les ſoutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le ſable, les herbes, ou d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puiſſe détacher. Les deux queues, c'eſt-à-dire celles du mâle & de la femelle, s'emboîtent ſi juſte dans une cavité qui eſt à l'écaille du ventre, qu'à peine les apperçoit-on. Hiſtoire Naturelle.

C'eſt une régle générale, que les crabes & les tourlouroux, comme les ſerpens, les lézards, & d'autres reptiles, deſcendent tous les ans à la mer pour ſe baigner, & changer de coquille ou de peau. Les crabes & les tourlouroux y vont auſſi pour faire leurs œufs ; opération d'autant plus facile, qu'étant hors du corps des meres, attachés ſeulement aux poils de leur queue, elles ne font que la ſecouer dans l'eau où elles ſe baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux de la carpe, ſe détachent des poils qui les retenaient, & tombent dans la mer, pour y éclore. Auſſi-tôt les petites crabes s'attachent aux rochers ; quelque temps après, elles ſortent de l'eau, & ſe retirent ſous les premieres herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent enſuite aux montagnes voiſines, avec leurs meres.

C'eſt après ce voyage & la ponte, que les

Hiſtoire Naturelle.

crabes & les tourlouroux quittent leur écaille. Ils en ſortent avec tant d'adreſſe, qu'il eſt impoſſible de juger comment ils ont pu ſe dégager de tant de jointures, ſans en rompre aucune. On trouve les dépouilles entieres; cependant Labat croit avoir découvert que l'écaille s'ouvre ſous le ventre, entre les naiſſances des jambes; &, comme on ne peut appercevoir cette ouverture ſans un peu de violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, il obſerve qu'elles retournent comme un reſſort dans leur ſituation naturelle, auſſi-tôt qu'on ceſſe de les tenir écartées; d'où il conclut que la même choſe arrive, lorſque le corps de l'animal en ſort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à concevoir comment les jambes peuvent ſortir de leur étui, & ſe débarraſſer de tant de jointures, ſurtout les mordans, qui ſont beaucoup plus gros à leur extrémité qu'au milieu. Cependant on peut ſuppoſer que ces jointures, qui ne ſont compoſées que de cartilages & de peaux, telles que du parchemin, s'élargiſſent, s'étendent, ou ſe rétreciſſent, ſuivant le beſoin de l'animal.

Les crabes & les tourlouroux emploient bien près de ſix ſemaines à deſcendre des montagnes, à ſe baigner dans la mer, à faire leurs œufs, & à changer de peau. Il ne faut pas s'imaginer que chaque mere conduiſe ſes petits, comme une poule mene ſes pouſſins; il ne paraît pas même qu'elles les connaiſſent.

Leurs œufs, comme ceux des écreviſſes & des poiſſons, tiennent les uns aux autres; ils rougiſſent en cuiſant. Avant qu'ils ſortent du corps, & qu'ils s'attachent aux barbes qui ſont ſous la queue, on les trouve dans le corps en deux pelotons, ſéparés l'un de l'autre par une petite membrane & revêtus d'une matiere épaiſſe, qui devient blanche lorſqu'elle eſt cuite. Les mâles, avec cette matiere blanche, ont, au lieu d'œufs, une autre matiere verdâtre, qu'on appelle *taumalin*, & qui ſert de ſauce pour les manger. On répète que les crabes ne different des tourlouroux que par la grandeur; mais il y en a de blanches & de violettes. Celles-ci ſe trouvent dans les montagnes, dans les champs de cannes & d'autres lieux éloignés de la mer, excepté pendant la ſaiſon de leur bain. Les crabes blanches n'habitent que des lieux bas & marécageux; elles ſont beaucoup plus groſſes que les violettes. On en voit à la Guadeloupe de ſept ou huit pouces de large: elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux mordans dont les pinces ſont en forme de tenailles, d'un ſi grand diamètre, qu'on peut paſſer le poing au milieu de leur circonférence. Les trois eſpèces de crabes terreſtres ont le mordant droit plus gros d'un tiers que le gauche. Celle des tourlouroux paſſe pour la plus délicate, & les crabes blanches ſont les moins recherchées. Tous les Voyageurs

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

parlent de ces animaux comme d'une vraie manne pour les Iſles. Les Caraïbes n'ont preſque point d'autre nourriture ; les Nègres en mangent au lieu de viande ſalée, que leurs Maîtres négligent ſouvent de leur donner, malgré l'ordonnance ; les Blancs mêmes ne ſont pas indifférens pour les crabes, & l'on en ſert ſur toutes les tables.

La maniere ordinaire de les prendre, eſt d'aller la nuit autour des cannes & dans les bois avec un flambeau : c'eſt alors qu'elles ſortent de leurs trous pour chercher leur nourriture, & la lumiere du flambeau les fait découvrir. Il eſt aiſé de les prendre pardeſſus le dos & de les jetter ainſi dans un ſac ; mais, au moment qu'on veut les ſaiſir, elles ſe renverſent quelquefois & préſentent leurs mordans ; on les prend alors par les pieds de derriere où les mordans ne peuvent atteindre ; &, ce qui eſt encore plus ſûr, on les renverſe ſur le ventre pour les prendre pardeſſus le dos. Il faut être prompt ; car elles s'écartent peu de leurs trous, ou lorſqu'elles en trouvent d'autres, elles s'y retirent fort vîte. Une autre maniere eſt de fouiller les trous avec une ſerpe. On l'emploie pendant le jour, parce qu'il eſt rare alors de trouver les crabes hors de leurs retraites, ou dans le temps qu'elles changent d'écaille, & qu'elles ſont cinq ou ſix ſemaines ſans ſortir.

Labat parle d'une quatrieme eſpèce de crabes,

nommées *ciriques*, qui ne ſe trouve aux Iſles que dans les rivieres & ſur les rochers qui bordent la mer. Elles ſont beaucoup plus plates que les autres ; leur écaille eſt plus épaiſſe & plus dure : leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins ; elles ont moins de chair & de graiſſe que les autres. C'eſt à leur peu de valeur qu'elles doivent le repos qu'on leur laiſſe. Il faut que les Nègres ſoient bien affamés pour avoir recours à cette chaſſe. Hiſtoire Naturelle.

La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne ſe trouve, ſuivant Labat, que dans ces deux Iſles, & qui diſpenſerait les Habitans de tout autre ſoin pour leur nourriture, s'ils en jouiſſaient ſans interruption ; mais elle ne leur arrive que dans un certain temps de l'année. C'eſt un oiſeau, qu'ils nomment *diable* ou *diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ſes petits dans quelques parties de leurs montagnes. Il eſt à-peu-près de la groſſeur d'une jeune poule. Son plumage eſt noir ; il a les ailes longues & fortes, les jambes aſſez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes ; ſon bec eſt long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui ſervent admirablement la nuit, mais dont il tire ſi peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut ſupporter

Hiſtoire Naturelle.

la lumiere ni diſcerner les objets ; de ſorte que, s'il eſt ſurpris par le jour hors de ſa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre.

Les *diables* vivent du poiſſon qu'ils prennent la nuit en mer. Après leur pêche, ils retournent aux montagnes, où ils ſe nichent dans des trous, comme les lapins, & d'où ils ne ſortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appellaient ou ſe répondaient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux-à-deux dans chaque trou. Ils y demeurent juſqu'à la fin de Novembre ; enſuite ils diſparaiſſent, ſans qu'on en voie & qu'on en entende un ſeul, juſqu'au milieu de Janvier, qu'ils ſe font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, juſqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la mere avec deux petits. Dans ce temps, les petits ſont couverts d'un duvet épais & jaune, comme les oiſons, & ce n'eſt qu'un pelotton de graiſſe. On les nomme des *cottons*. Ils ſont en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Auſſi partent-ils alors, & l'on ceſſe tout-à-fait de les voir & de les entendre juſqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'obſerver, ſur l'arrivée & la demeure des *diables* aux Iſles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulierement chaque année. Leur chair

eſt noirâtre & ſent un peu le poiſſon, mais d'ailleurs elle eſt bonne & nourriſſante. Les cottons ſont beaucoup plus délicats. C'eſt une vraie manne, répète Labat. Pendant toute la ſaiſon, les petits Habitans & les Nègres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre ſert à la conſervation de l'eſpèce, qui ſerait détruite il y a long-temps, s'ils ne ſe retiraient dans des lieux d'un accès fort difficile.

Donnons cette chaſſe dans les termes de Labat, que la curioſité ſeule y conduiſit avec un jeune Créole & quatre Nègres. C'était à la Guadeloupe, dans la montagne de la Soufriere, dont on a vu la deſcription. « Malgré les dangers, dit-il, » & les incommodités de l'entrepriſe, nous nous » mîmes en marche le long de notre riviere, juſ- » qu'à l'endroit où la rive moins eſcarpée permet » de monter. Nous n'y montâmes néanmoins que » les uns après les autres, en nous aidant des » épaules de ceux qui étaient en bas, & que nous » tirâmes enſuite à nous avec des lianes. Je me » crus quitte de tous les mauvais pas ; mais on » en rencontrait d'autres, chaque fois qu'il y avait » des ruiſſeaux ou des rivieres à paſſer ; ce qui » nous arriva ſept ou huit fois, avant que d'être » à la Montagne des Oiſeaux, qui touche à celle » de la Soufriere. Il était ſix heures du ſoir, lorſ- » que nous nous vîmes dans le lieu où les Chaſ-

Hiſtoire Naturelle.

» ſeurs s'étaient propoſés de nous faire une » cabane ; on ſe mit à travailler. L'un coupa des » branches d'arbres, un autre amaſſa de la fou- » gere, tandis que deux Chaſſeurs allerent cher- » cher des *diables* pour notre ſouper. J'avais eu » la précaution de faire porter mon manteau, un » flacon de vin de Madere & du pain, avec de » l'eau-de-vie & de la farine pour les Nègres. » Notre cabane fut bientôt dreſſée : nous la cou- » vrîmes de feuilles de cachibou que nous avions » coupées en chemin. Nous fîmes une litiere de » fougere, & nous allumâmes un grand feu.

» Les deux Chaſſeurs revinrent aſſez promp- » tement avec quinze *diables*. Chacun ſe mit » d'abord à plumer. Mon partage fut de faire » des broches de bois. Après avoir flambé ces » oiſeaux, on les ouvre par le dos. Tous les in- » teſtins, avec les têtes, les pieds & les bouts » des ailes ſervirent à faire ſouper nos chiens. On » embroche les corps diagonalement, c'eſt-à- » dire d'une cuiſſe à l'épaule oppoſée. On plante » la broche en terre devant le feu ; on la tourne » par degrés pour faire cuire la viande de tous » les côtés ; &, lorſqu'elle eſt preſque cuite, on » jette du ſel deſſus. Une feuille de cachibou ou » de baliſier ſert d'aſſiette. Il faut avouer qu'un » *diable*, mangé ſans autre préparation, eſt un » mets délicieux. La nuit fut belle & ſans pluie.

» Nous la paſsâmes tranquillement, quoique ſou-
» vent éveillés par les *diables*, qui ſortaient de
» leurs retraites en criant, & qui n'y rentraient
» pas avec moins de bruit. Hiſtoire Naturelle.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, nous
» commençâmes à leur faire ſérieuſement la guerre.
» Chaque Chaſſeur eſt armé d'une gaule, de la
» groſſeur d'un pouce, longue de ſept à huit
» pieds, avec un crochet au bout. Les chiens,
» que nous avions amenés, quêtaient & flairaient
» dans les trous. La montagne en eſt percée comme
» une garenne. Dès que nos chiens y ſentaient
» un *diable*, ils jappaient & ſe mettaient à gratter;
» mais on les empêche de gâter les entrées,
» parce que ces oiſeaux n'y rentreraient pas l'an-
» née ſuivante. On ſe contente d'enfoncer une
» gaule dans le trou juſqu'à ce qu'on rencontre
» l'oiſeau, qui la prend avec le bec & la ſerre, &
» ſe laiſſe plutôt entraîner dehors que de lâcher
» priſe. Lorſqu'il eſt à la bouche du trou, la
» lumiere l'aveugle; il eſt ébloui, il veut reculer,
» mais le Chaſſeur l'arrête du pied. Il ſe renverſe
» alors ſur le dos, en tendant le bec & les griffes
» pour ſe défendre. On le prend par la tête, on
» lui tord le cou, & le Chaſſeur l'attache à des
» cordes qu'il porte en ceinture. On eſt obligé,
» pour continuer cette chaſſe pendant une partie
» du jour, de s'éloigner beaucoup des cabanes,

Hiſtoire Naturelle.

» & de ſe haſarder dans des lieux fort difficiles.
» A midi, nous avions pris plus de deux cens
» *diables*, dont nous mangeâmes quelques-uns,
» & nous partîmes chargés du reſte. »

Après ce récit, Labat cherche où les *diables* ſe retirent pendant qu'on ne les voit point aux Iſles, & ſe rappelle, dit-il, d'avoir lu dans une Relation que, depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un oiſeau de paſſage, qui leur eſt tout-à-fait ſemblable.

Toutes les Antilles produiſent différentes ſortes de ſerpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte-Lucie, où leurs piquures paſſent pour mortelles ; & du Tertre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Iſles, à l'intempérie du climat. « On connait, dit-il, des terres voiſines, » & preſque ſous le même degré, où ces ani» maux ne ſont pas ſi dangereux. » Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui eſt extrêmement pierreux, & tout ſemblable à celui que les viperes aiment en Europe. Il rapporte auſſi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenait d'eux-mêmes. Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il eſt certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de ſerpens nuiſibles. Le même Auteur en diſtingue particulierement

trois ſortes : « Les uns, gris veloutés & tachetés » de noir en pluſieurs endroits ; les autres, jaunes » comme de l'or, & les troiſiemes de couleur » rouſſe. Il croit volontiers, dit-il, que les pre- » miers ſont de véritables viperes, de celles qui » ne portent gueres plus de deux pieds de long. » Quelques-unes ſont plus groſſes que le bras ; » & cette groſſeur eſt égale, juſqu'à deux ou » trois pouces de la queue, qui ſe termine tout- » d'un-coup en pointe par un petit ongle. Elles » ont la tête plate, à-peu-près large comme la » main, armée de quatre, & ſouvent de huit » dents, qui ſont ordinairement longues d'un » pouce. J'en ai vu, continue du Tertre, j'en ai » même apporté en France, de longues comme » la moitié du doigt, pointues comme des ai- » guilles & courbées en forme de croc. Chacune » eſt percée d'un petit trou, qui pénètre depuis » la racine juſqu'au bout ; & c'eſt par-là qu'elles » font gliſſer le venin dans la plaie. »

Hiſtoire Naturelle.

Les autres, c'eſt-à-dire les jaunes & les roux, ont la tête en forme de trèfle ; & cette marque fait diſtinguer les ſerpens dangereux de ceux qui ne le ſont pas. Ils ſont bien armés auſſi de dents aigues, & d'une taille ſi démeſurée, qu'il s'en trouve de la groſſeur de la jambe & de ſept à huit pieds de longueur. Les uns, comme les autres, naiſſent ſouvent d'une même mere ; ce qui fait

Hiſtoire Naturelle.

croire à du Tertre que les mâles s'accouplent indifféremment avec les femelles de chaque eſpèce. « Un jour, dit-il, il trouva une vipere, groſſe » comme la jambe & ſi faible, qu'à peine pou- » vait-elle ſe remuer, au milieu de plus de ſoi- » xante petits ſerpens de toutes les ſortes, qu'elle » venait de mettre bas. Dans une autre occaſion, » il ouvrit pluſieurs femelles, dont les œufs étaient » revêtus d'une membrane ; mais il fait obſerver » que ces œufs ne ſortent jamais du ventre de la » mere ; que les petits s'y forment, mangent la » coque & même la membrane qui les environne, » & rongent quelquefois la mere même, juſques » proche du nombril ; ce qui n'arrive pas néan- » moins à toutes les meres ; car la plupart vivent » après avoir fait leurs petits : elles en font même » pluſieurs fois dans une année.

» Il a remarqué dans ces viperes trois ſortes de » venins, dont la couleur & les qualités ne ſont » pas les mêmes. Leur venin eſt contenu dans » de petites veſſies, de la groſſeur d'un pois, qui » environnent les dents. Les jaunes ont le venin » un peu jaunâtre, & plus épais que les autres ; » & c'eſt le moins dangereux : les griſes l'ont » comme de l'eau un peu trouble ; & les rouſſes, » clair comme de l'eau de roche ; c'eſt le plus » ſubtil. Les unes & les autres ſe trouvent, en » toute ſaiſon, dans toutes les parties de l'Iſle ;

» mais elles paraiſſent plus ſouvent dans le cours » de Mai & d'Avril ; temps où les crabes & les » tourlouroux deſcendent des montagnes, ſe ni- » chent dans toutes ſortes de trous, & les en font » ſortir. Les rats & les poules les attirent autour » des caſes. Rencontrent-elles une poule qui couve ? » elles ſe mettent ſur les œufs, ſe font couver » par la poule, juſqu'à ce que les petits ſoient » éclos, les avalent tout entiers & mordent la » poule, qui meurt auſſi-tôt de ſa bleſſure. Elles » ont la ruſe de glouſſer & de contrefaire les » poules, pour attirer les petits, après avoir tué » la mere. Sous mes yeux, ajoute du Tertre, une » vipere avala neuf poulets, qui avaient plus de » trois ſemaines. »

Hiſtoire Naturelle.

Labat confirme une partie de ces obſervations dans le récit de deux aventures qui lui donnerent une dangereuſe occaſion de s'inſtruire. Il admire particuliérement combien ces animaux multiplient. La Martinique, dit-il, en ſerait bientôt couverte, juſqu'à devenir inhabitable, s'ils ne ſe détruiſaient pas entr'eux. Les couleuvres, qu'on nomme *couraſſes* dans cette Iſle, en dévorent un grand nombre ; les fourmis leur font une rude guerre, & leur mangent les yeux. Une partie des petits eſt mangée auſſi, ou meurt avant qu'ils ſoient en état de trouver leur ſubſiſtance.

Au commencement des pluies, toutes les eſpèces

Hiſtoire Naturelle.

de ſerpens quittent les montagnes & les bois, comme les crabes & les tourlouroux, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, ils paſſent entre quelques arbriſſeaux épineux ; & s'y accrochant par le cou, ils y laiſſent leur peau entiere. Enſuite ils vont ſe cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelques trous, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ſoit aſſez endurcie pour ſupporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, & ſi faibles, qu'ils ont peine à ſe tourner. C'eſt dans la ſaiſon de leur chaleur qu'ils ſont le plus redoutables. Ils ſifflent, ils s'appellent & ſe répondent. La chaſſe n'eſt pas alors ſans danger. J'en ai trouvé, raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. « Ils étaient cordés enſemble, & paraiſſaient » comme les tourillons d'un gros cable. Ils ſe » ſoutenaient tout droits, ſur les deux tiers de » leur longueur, la gueule ouverte comme s'ils » avaient voulu ſe dévorer, avançant la tête l'un » vers l'autre, ſifflant, bavant, écumant d'une ma» niere hideuſe. Oh ! quels amours. »

On ne voit, dans les autres Antilles, que des couleuvres, ſans aucune ſorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux rats. Elles ſont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très-groſſes, qu'on nomme *têtes-de-chien*, parce qu'elles ont la tête groſſe & courte,

courte, & qu'elles paraiſſent toujours diſpoſées à mordre ; mais leur morſure n'eſt pas venimeuſe. Quoique leur ſifflement cauſe de l'effroi, elles n'en veulent qu'aux rats, aux oiſeaux & aux poules. Hiſtoire Naturelle.

La graiſſe des viperes, ou ſerpens venimeux de la Martinique & de Sainte-Lucie, eſt un ſpécifique fort vanté pour les rhumatiſmes, les douleurs froides, la ſciatique, les contractions & les foulures des nerfs. Elle ſe trouve dans leur corps, attachée au-deſſous & des deux côtés des vertèbres, diviſée en deux maſſes, plus ou moins groſſes. On la fait fondre au ſoleil, ou ſur le feu, pour la verſer dans quelque flacon, où elle ſe conſerve fort long-temps. Quoique jaune, lorſqu'elle ſort du ſerpent, elle devient blanche, auſſi-tôt qu'elle eſt fondue & figée. L'odeur & le goût n'en ſont pas mauvais. Pour l'uſage, on la fait fondre ſur une aſſiette, & l'on y mêle de l'eſprit-de-vin, ou de l'eau-de-vie la plus forte. On commence par en oindre la partie malade ; enſuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compreſſe imbibée de ce qui reſte. La graiſſe des *têtes de chien* paſſe pour meilleure encore que celle des viperes. On l'emploie, non-ſeulement pour les mêmes maux, mais avec un merveilleux ſuccès pour la goutte. Ce-

Hiſtoire Naturelle.

pendant Labat convient que, dans les pays froids, ſes effets ne ſont pas ſi certains qu'en Amérique. Du Tertre donne pluſieurs antidotes, contre le venin de tous ces ſerpens; mais ils ne nuiſent, dit-il, que lorſqu'ils ſont offenſés. D'ailleurs, s'ils entrent dans une maiſon, on en eſt averti, ſoit par les Nègres, qui les ſentent, ſoit par les rats, qu'on entend piper, ſoit par les petits oiſeaux, qui s'attroupent en criant. Les chaſſeurs prennent ordinairement de grandes bottes, qui les défendent fort bien des ſerpens, ſur leſquels ils peuvent marcher; mais ils n'en ſont pas moins expoſés aux attaques de ceux qui ſe trouvent ſur les branches des arbres, ou ſur les rochers, & qui, pour peu qu'ils ſoient offenſés, s'élancent ſur tout ce qui les bleſſe. Un chaſſeur qui ſe trouve mordu, loin des habitations, n'échappe gueres à la mort, s'il eſt ſeul : quelque ligature qu'il puiſſe faire au-deſſus de la plaie, dans l'eſpace d'une heure ou deux, le venin lui gagne le cœur; les ſyncopes le prennent; il tombe, & jamais ne ſe relève.

Gingembre.

La chaleur du climat n'empêche point qu'on ne conſomme aux Antilles une grande quantité de gingembre. C'eſt la racine d'une plante aſſez touffue, dont les feuilles longues, étroites, aſſez douces au toucher, reſſemblent à celles des roſeaux, mais ſont beaucoup plus petites. La tige

ne croît jamais à plus de deux pieds de haut ; ſes feuilles ſe coupent des deux côtés, & ſont d'abord d'un verd gai ; elles jauniſſent en mûriſſant, & ſe ſechent tout-à-fait, lorſque les racines ont toute leur maturité. Ces racines croiſſent plates, larges & de différentes figures, la plupart ſemblables à des pattes d'oie ; & de-là vient qu'on les nomme pattes, plutôt que racines : elles ſont noueuſes, chargées d'excreſcences & de petits boutons, & peu enfoncées, ſouvent même preſque hors de terre, & tout-à-fait découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main, & de l'épaiſſeur d'un pouce. Leur peau eſt mince, couleur de chair, lorſqu'elles ſont vertes, & griſe, lorſqu'elles ſont ſeches. Leur ſubſtance eſt blanche & ferme, de la conſiſtance du navet, aſſez compacte & peſante ; elle eſt traverſée par des nervures, qui partent de l'endroit par lequel elle tient à la tige, & qui ſe répandent dans toute ſa largeur & ſa longueur, comme les muſcles & les veines dans le corps humain. Ces nervures ſont remplies d'un ſuc plus piquant & plus fort que le reſte de la chair, qui eſt d'autant plus douce, qu'elle eſt éloignée des nervures, ou qu'elle a moins de maturité. Hiſtoire Naturelle.

Le gingembre demande une bonne terre, mais un peu légere. On le plante vers la fin de la ſaiſon

Hiſtoire Naturelle.

des pluies, c'eſt-à-dire, en Octobre & Novembre. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, de pied en pied, un petit morceau de plante, conſervée de la derniere récolte, ſur-tout de celles qui ſont les plus chevelues; on le couvre de trois à quatre doigts de terre: il pouſſe, en ſept ou huit jours, à-peu-près comme les ciboules, & ſe fortifie par degrés. Ses feuilles s'étendent, juſqu'à couvrir leur terre, qu'on doit tenir extrêmement nette. Il jette ſes pattes, ou racines, plus ou moins grandes, ſuivant la bonté du terrain, que cette plante dégraiſſe & mange beaucoup. Sa maturité ſe connaît à ſes feuilles, qui jauniſſent, ſe fanent & ſe ſechent à la fin; alors on arrache la plante avec ſes pattes, dont on ſépare la tige; on les étend ſur des claies, expoſées à l'air & au vent, jamais au ſoleil, ni au feu, parce que leur ſubſtance eſt ſi délicate, que bientôt elle deviendrait trop ſeche. Le gingembre, préparé avec ce ſoin, ſe conſerve fort long-temps; mais, comme le temps ne laiſſe pas de diminuer ſa bonté, on doit préférer le plus récent, ce qu'il eſt facile de connaître à ſon poids. Lorſqu'il eſt bien ſec, il ne ſe corrompt point aiſément dans l'eau même, ſoit douce ou ſalée; mais, pour peu qu'il lui reſte d'humidité, il s'altere tout-d'un-coup, & Labat

obſerve qu'on doit ſe défier, là-deſſus, de l'ignorance des Marchands, ou de l'infidélité des Commis. Hiſtoire Naturelle.

Le fret de cette marchandiſe n'eſt pas cher, parce qu'elle ſe met en grenier, c'eſt-à-dire, en langage de tranſport, qu'on en remplit les ſoutes & les vides des barils; ſur quoi, remarque le même Voyageur, les propriétaires trouvent toujours d'autant mieux leur compte, qu'étant vendue au poids, l'humidité qu'elle contracte pendant le voyage, l'augmente beaucoup, comme il arrive au girofle des Hollandais, qui ont même la mauvaiſe foi de l'arroſer d'eau de mer.

Quoique la culture du gingembre ſoit facile, & le fret ſi peu conſidérable, on l'a vu valoir juſqu'à douze & quatorze livres le cent; ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'exceſſive conſommation qui s'en fait, dans un pays où l'on eſt perſuadé que l'uſage en eſt néceſſaire pour réſiſter à l'extrême humidité du climat. D'ailleurs les épiciers de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre, en les pilant & les paſſant enſemble au tamis. Ils vendent ce compoſé aſſez cher, ſous le nom d'épice douce, quoiqu'il ſoit certain que le gingembre, qui eſt ordinairement à très-bon marché, en faſſe au-moins les trois quarts.

Il ſe mange crû, lorſqu'il eſt verd; mais le

Hiſtoire Naturelle.

gingembre confit eſt beaucoup meilleur. Labat donne la maniere de le confire. On le cueille, dit-il, long temps avant qu'il ſoit mûr, & lorſqu'il eſt encore ſi tendre, que ſes fibres ne ſe diſtinguent preſque point du reſte de la chair, ni par leur dureté, ni par leur couleur; on le gratte ſoigneuſement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, ſans toucher aux groſſes nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Enſuite on le fait bouillir à grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche; & delà, bien égoutté, dans un ſyrop foible, mais chaud & clarifié, où on le laiſſe vingt-quatre heures. Trois jours de ſuite, on le fait paſſer par d'autres ſyrops, plus forts que le premier; & tous ces ſyrops ſont jettés comme inutiles, parce qu'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un ſyrop de conſiſtance bien clarifié, pour l'y laiſſer, ſi l'on veut le conſerver liquide, & d'où on le tire, lorſqu'on veut le garder ſec. Il perd ainſi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, ſans aucune diminution de chaleur & de ſes autres vertus.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, ſur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ſes propriétés. Le gingembre, mangé le matin,

scheve la digestion des alimens qu'on a pris le soir. Il consume les flegmes de l'estomac ; il nettoie les conduits ; il excite l'appétit, il provoque l'urine, il rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digestion, & chasse les vents. Mais, comme il est extrêmement chaud, l'usage en doit être modéré. On connaît qu'il ne manque rien à sa perfection, lorsqu'il est de couleur d'ambre, presque transparent, tendre sous la dent, sans être mol, & que son syrop est clair. Celui que les confituriers font pour le vendre, ou le peuple pour son usage particulier, est brun ; le syrop en est noirâtre, & le fruit si mordicant, que, si l'on n'y est accoutumé comme aux Isles ; où le piment même se mange comme une pomme, il est presqu'impossible de le tenir sur la langue. Les marins ne manquent jamais de s'en fournir, sur-tout pour les voyages de long cours, parce qu'ils y sont plus exposés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens ; cause ordinaire du scorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du gingembre.

L'arbre, qui donne le baume de Copaü, n'est pas fort commun aux Antilles ; mais l'espèce d'huile ou de baume, qu'on en tire, a des propriétés si merveilleuses, que, suivant le témoignage de Labat, c'est une véritable panacée, à laquelle il n'y a point de maux, qui résistent. Les Isles

Hiſtoire Naturelle.

Françaiſes ont en plus grande abondance, un arbriſſeau, qui ne le cède gueres en vertus, & qui ſe nomme *bois laiteux*. Sa feuille reſſemble à celle du laurier, quoiqu'un peu plus grande, plus épaiſſe, plus molle & plus charnue. Lorſqu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ſes fibres jettent une liqueur viſqueuſe, épaiſſe, & de la blancheur du lait. L'arbriſſeau ne devient jamais fort gros. On s'en ſert pour border les champs, parce qu'il croît fort vîte, & qu'étant fort ſouple, du-moins pendant ſa jeuneſſe, on l'entrelace & on le conduit aiſément; mais il devient caſſant avec plus d'âge, & ſeche auſſi-tôt qu'il eſt coupé. Ses fleurs reſſemblent à celles du jaſmin, & croiſſent par bouquets, dont chacun en contient cinq ou ſix: elles ſont blanches, & renferment dans leur centre, un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, ſemence ordinaire de l'arbre; mais il croît auſſi facilement de bouture. Son bois eſt fort blanc, avec un peu de moëlle au cœur, comme le ſureau. Son écorce eſt d'un verd pâle en-dehors, & blanche en-dedans. Les queues, qui attachent les feuilles aux branches, ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus, ou légerement froiſſés, rendent un véritable lait, qu'on met ſur les bleſſures, ſans le faire chauf-

fer au feu, & qui produit autant d'effet que le Copaü.

Histoire Naturelle.

L'arbre, qu'on nomme aux Iſles Françaiſes *tendre à caillou*, ne s'y trouve que dans des lieux ſecs & pierreux. Il tire ſon nom de l'extrême dureté de ſon bois. Sa feuille eſt médiocre, ovale, dentelée, ſeche, & comme brûlée du ſoleil. Auſſi ces arbres paraiſſent-ils rougeâtres à quelque diſtance, & comme grillés. Jamais ils n'ont plus de douze à quatorze pouces de diamètre; mais il s'en trouve de vingt-cinq à trente pieds de hauteur. Ils ont peu de branches & de feuilles. Leur écorce eſt blanchâtre, avec quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaiſſeur : elle eſt un peu adhérente, ſe leve d'elle-même, ſe ſeche & ſe roule, dès que l'arbre eſt abattu. L'aubier, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui eſt entre l'écorce & le cœur de l'arbre, eſt médiocrement dur, preſque blanc, du quart de diamètre du cœur, & n'eſt propre à rien; mais le cœur eſt d'une bonté admirable, dans l'eau comme en terre, d'une dureté qui n'eſt comparable en effet qu'à celle du caillou. Ses fibres ſont longues, droites, & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être ſéparées. Il eſt rouge, lorſqu'on le coupe; mais il perd cette couleur à l'air, & devient preſque gris.

Hiſtoire Naturelle.

Le bois amer, nommé *ſimarouba* dans l'Iſle de Cayenne, eſt commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux pieds de diamètre. Son écorce eſt brune, hachée, fort épaiſſe; ſa feuille longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois eſt d'un jaune clair, qui ſe décharge en ſechant, juſqu'à reſter preſque blanc; il eſt filandreux, & ſi léger, que, lorſqu'on le ſcie, il faut obſerver de ſe tenir au-deſſus du vent, ſans quoi, il jette une pouſſiere, qui entrant dans le nez & dans la bouche, y produit le même effet que de la rhubarbe mâchée, ou priſe en poudre. Ce bois ſert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoiſe. Jamais il n'eſt attaqué d'aucun inſecte. Une autre de ſes qualités, eſt de communiquer ſon amertume à tout ce qu'on fait cuire à ſon feu. Sa racine, & la peau de ſa racine, ſont les meilleures parties de l'arbre.

On trouve dans toutes les Antilles, la plante épineuſe que les Anglais nomment *poirier piquant*, & que les Français ont nommée *raquette*, dont on a donné la deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle de la Nouvelle-Eſpagne. Labat ne doute point qu'un petit inſecte, qui ſe nourrit de ſon fruit, ne ſoit la vraie cochenille. Ce fruit, que les Français appellent *pomme de raquette*, a beaucoup plus de reſſemblance avec la figue. Tout ce

que Labat rapporte de ſes qualités, & des inſectes qui s'en nourriſſent après être nés ſur d'autres plantes, s'accorde avec les obſervations qu'on a données ſur la cochenille du Mexique. Auſſi ne fait-il pas difficulté d'aſſurer que la culture des raquettes, aux Antilles, pourrait devenir le fond d'un très-riche commerce, d'autant plus, dit-il, qu'on y pourrait employer quantité de terres, qui demeurent inutiles, parce qu'elles ſont trop maigres & trop uſées pour les cannes, le tabac, l'indigo, le roucou, le manioc, & d'autres productions. Il porte le zèle, juſqu'à donner des régles pour cette culture; &, dans l'utilité qui en reviendrait aux Colonies, il fait entrer leur défenſe, qui ſerait plus ſûre derriere un champ planté de raquettes, & rendu impénétrable par leurs épines, que dans le meilleur retranchement. On ſe ſert des pommes de raquette, pour faire des pâtes fort ſaines, & des gelées, ou des marmelades très-rafraîchiſſantes.

Hiſtoire Naturelle.

Ceux qui cherchent l'exactitude juſqu'à ſouhaiter qu'il ne manque rien à chaque article, c'eſt-à-dire, qu'il embraſſe tout ce qui paraît compris dans ſon titre, jugeront peut-être qu'on ne s'eſt pas aſſez étendu ſur les arbres, les arbriſſeaux & les autres plantes des Antilles. Mais la plupart des végétaux de l'Amérique ſont communs aux

Hiſtoire Naturelle.

Iſles, & aux parties du Continent qui leur répondent, dans les mêmes latitudes. Ainſi, tout ce qui paraît manquer ici, ſe trouve répandu dans les autres articles d'Hiſtoire Naturelle & quelquefois même dans les deſcriptions.

Fin du Livre douzieme & de la troiſieme Partie.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

CETTE DERNIERE PARTIE de notre Abrégé ſera diviſée en quatre Articles : 1.° Les Voyages autour du Monde par le

Sud-Oueſt, depuis Magellan & le Maire, qui ouvrirent cette route aux Indes Orientales, juſqu'à l'Amiral Anſon. 2.° Les Voyages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, entrepris pour trouver un paſſage de la mer Boréale au Japon & aux Philippines, & paſſer ainſi de l'Océan Septentrional dans la mer du Sud. 3.° Les Terres Arctiques, telles que l'Iſlande, le Kamskatka & le Groënland. 4.° Les derniers Voyages, entrepris dans les mers Auſtrales, pour la découverte de nouvelles Terres dans cette Partie du Monde.

LIVRE PREMIER.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE. PAR LE SUD-OUEST.

CHAPITRE PREMIER.

Magellan. Drake. Sarmiento. Candish. Sebald de Weert. Spilberg. Noort.

MAGELLAN, Portugais de Nation, qui avait porté les armes ſous Don Alphonſe d'Albuquerque & qui était à Malaca, en 1511, lorſque cet illuſtre Vice-Roi des Indes en achevait la conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'eſpérance d'y faire ſervir à ſa fortune les lumieres qu'il devait à ſon expérience. Il était parent de François Serrano, qui commandait aux Moluques, après avoir découvert ces Iſles pour le Portugal. Diverſes connaiſſances qu'il avait recueillies de ſes diſcours & de ſes écrits, ſemblaient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y

Magellan.

Magellan.

pas obtenir. Son reſſentiment le fit paſſer à celle de Caſtille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ſes offres, & rendit plus de juſtice à ſon mérite. Il s'agiſſait alors de ſavoir ſi les Iſles Moluques appartiendraient à l'Eſpagne & au Portugal, d'après cette déciſion du Pape Alexandre VI, qui donnait à l'une les pays qu'on découvrirait à l'Occident, & à l'autre, tous ceux qu'on découvrirait à l'Orient. Cette étrange donation était fondée ſur l'ignorance totale de la bonne Philoſophie & de la Phyſique. Avec l'une, on aurait fait réflexion que le Pape ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas; & avec l'autre, on aurait ſu qu'en conſéquence de la forme ſphérique du globe, il était très-poſſible que deux Nations arrivaſſent au même point, en allant l'une au Levant, & l'autre au Couchant; & c'eſt préciſément ce qui arriva, lorſque les Eſpagnols & les Portugais ſe rencontrerent dans la mer Pacifique, venus, les uns par l'Océan Indien, & les autres par la Côte Orientale de l'Amérique. Ce fut Magellan qui eut la gloire de découvrir cette derniere route. Comme Charles-Quint prétendait que les Moluques étaient des Iſles Occidentales, Magellan entreprit de le prouver, en y allant par le Sud-Oueſt. La preuve contraire des Portugais était auſſi bonne, puiſqu'ils y arrivaient par le Sud-Eſt; mais enfin cette conteſtation

cette conteſtation donna lieu à la découverte d'un nouveau paſſage aux Indes par les mers de l'Amérique, d'un chemin nouveau ouvert aux Nations de l'Europe, & fut l'occaſion du premier Voyage qu'on ait fait autour du monde. Charles-Quint, qui avait pris une haute opinion de Magellan; & qui voyait ſes raiſons appuyées du témoignage d'un Portugais auſſi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute ſa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint-Lucar, une flotte de cinq vaiſſeaux, dont il lui donna le commandement. Magellan.

Magellan ſe rendit d'abord au Bréſil. Il rangea long-temps des côtes inconnues, d'où, prenant ſon cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere, proche de laquelle il remarqua que la côte commençait à s'élever. Enſuite il apperçut des montagnes dont le ſommet ſe perdait dans les nues, & qui paraiſſaient couvertes de neige. Un des cinq vaiſſeaux, qui fut détaché pour reconnaître cette côte, fit un triſte naufrage entre les rochers. L'équipage fut ſauvé; mais cette diſgrace & la rigueur du froid, répandirent la conſternation ſur les quatre autres vaiſſeaux, dont la plupart des ſoldats étaient des Portugais bannis. Elle produiſit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux mutins, juſqu'à déclarer que le paſſage qu'on leur

Magellan. faisait chercher était impossible, & qu'ils voulaient retourner en Europe. Magellan, ne se promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la désertion. Cette rigueur arrêta le désordre. On continua la navigation, l'espace d'environ cinquante lieues, après lesquelles on découvrit un enfoncement, qui avait toutes les apparences d'un détroit.

Le Capitaine-général compara toutes ces lumieres. La nature des vents, celle des courans, & la vue de quelques fanons de baleine, que la mer avait jettés sur le rivage, furent les premiers fondemens sur lesquels il établit ses conjectures. Ensuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignait la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre équipages dans des transports de joie qui furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent au détroit le nom de *Magellan*, qu'il ne cessera jamais de porter ; mais les vivres étaient considérablement diminués. On ne prévoyait aucune ressource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaisées que par de nouveaux supplices. Magellan fit mettre un de ses vaisseaux à l'avant, pour chercher le passage. Ce vaisseau

même, au mépris des ordres du Général ; reprit, pendant les ténèbres, la route de Séville, d'où l'on avait fait voile depuis huit mois. Magellan.

Une pareille perfidie jetta Magellan dans un mortel chagrin ; mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le détroit avec les trois vaiſſeaux qui lui reſtaient. Il y entra le 21 Octobre 1520 ; & le 28 Novembre, il en ſortit pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repaſſer la Ligne, & vers le quinzieme degré de latitude Méridionale, il découvrit deux Iſles qu'il nomma *les Infortunées*, parce que, dans le beſoin où il était, il n'y trouva que des oiſeaux & des arbres. Dans l'eſpace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma *Pacifique*, parce qu'il n'y eſſuya aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Iſles. Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étaient du nombre de celles qu'on a nommées depuis *les Mariannes*, & qu'il nomma *Iſles des Larrons*, parce qu'il y avait éprouvé le penchant que les Inſulaires ont pour le vol. Le 10, il deſcendit au rivage d'une terre haute, nommée *Zamal*, à trente lieues des Iſles des Larrons. On voyait de-là d'autres Iſles, dont l'une ſe nomme *Zuloan*, habitée par une Nation douce & ſociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma *l'Iſle des bons Signes*, parce qu'il

Magellan.

y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire ; quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Iſle, qui eſt voiſine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de *Saint-Lazare* à tout cet Archipel, parce qu'il y était arrivé le ſamedi avant le dimanche de la Paſſion, qu'on appelle en Eſpagne, *Dimanche de Saint-Lazare*.

En portant le Cap au Nord, il arriva à Sébu, Iſle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guères aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été ſon tombeau. Le Roi qui était en guerre contre le Roi de Mathar, ſon voiſin, non-ſeulement fit un bon accueil aux trois vaiſſeaux étrangers, mais embraſſa la Religion Chrétienne, avec la Reine ſa femme, leurs enfans, & huit cens de leurs ſujets. La Croix fut élevée le jour de la Pentecôte ; on célébra la Meſſe, & Magellan prit poſſeſſion de l'Iſle, au nom de l'invincible Charles-Quint. Il battit deux fois les ennemis du Roi de Sébu ; mais il eut le malheur d'être tué dans un troiſieme combat. La plupart des Eſpagnols & des Portugais qui l'avaient ſuivi, partagerent ſon ſort. A peine en reſta-t-il quelques-uns, pour porter aux vaiſſeaux la nouvelle de leur perte. Le Roi qui n'avait embraſſé le Chriſtianiſme que par une lâche politique, renonça auſſi-tôt

à ſes engagemens. Son ennemi lui offrant la paix, à condition que tous les étrangers fuſſent maſſacrés; il les fit inviter à un feſtin; & vingt-quatre des principaux de la flotte, qui ſe livrerent à lui ſans défiance, furent aſſaſſinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barboſa, parent & ſucceſſeur de Magellan, fut de ce nombre. Les Eſpagnols attribuent ce déſaſtre à un Nègre, maltraité par Barboſa, qui avait fait entrer le Roi dans ſes projets de vengeance. Magellan.

Les équipages des trois vaiſſeaux étaient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne ſe jugeant point aſſez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de ſe rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avaient reconnu pour leur Chef, fit voile, à l'Eſt-Sud-Eſt; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Iſle des Noirs, qu'il crut reconnaitre à ſa deſcription, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, ſur la Côte de Mindanao. De-là il ſe rendit à Bornéo, où il prit des Pilotes Moluquois. Enſuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarrayan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la flotte Portugaiſe n'était point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir & de charger du girofle. Les deux

Magellan. vaiſſeaux remirent en mer, & firent voile vers l'Eſpagne. Mais l'un des deux, qui ſe nommait *la Trinité*, ſe trouva ſi peu capable de réſiſter aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé *la Victoire*, après avoir reconnu Amboine, les Iſles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Eſpérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Eſpagne. Cependant la diſette des vivres l'ayant forcé de relâcher à San-Jago, une des Iſles du Cap-Verd, il y perdit trois hommes qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Séville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant leſquels il avait fait quatorze mille quatre cens ſoixante lieues.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les Navigateurs avaient le même droit; & les efforts que la Couronne d'Eſpagne fit en divers temps, pour en exclure les étrangers, n'aboutirent qu'à d'exceſſives dépenſes, dont elle reconnut enfin l'inutilité. On vit les Anglais tenter cette route avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du détroit que Magellan leur avait appris à ſur-

monter, ils avaient à joindre les obſtacles dont ils étaient menacés par les Eſpagnols. Les Hollandais ne penſerent à ſuivre les traces de leurs voiſins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord. Magellan.

Perſonne ne profita plus heureuſement du nouveau paſſage découvert par Magellan que le fameux Chevalier Drake, qui, en 1577, imagina d'aller par cette route ſurprendre les Eſpagnols ſur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils croyaient qu'il était preſque impoſſible d'arriver par la mer du Sud. Il partit le 15 de Novembre, & le 5 Avril de l'année ſuivante, il arriva heureuſement à la vue du Bréſil. Les vents ne le favoriſerent pas moins juſqu'à la riviere de la Plata, & de-là juſqu'au Port que Magellan avait nommé *Saint-Julien*. Drake.

L'eſcadre ayant quitté Saint-Julien, le 17 Août 1578, entra le 20 dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu juſqu'au lendemain. Le canal parut fort ſinueux, comme s'il eût été ſans paſſage. Un vent contraire, qui ſe leva vers la fin du jour, força les Anglais de retourner & de jetter l'ancre comme au haſard. La fortune leur tenant lieu de lumieres, ils eurent le bonheur de ſortir du Détroit & d'entrer dans la mer du Sud, dès le 6 de Septembre, c'eſt-à-dire, de faire en treize jours un paſſage où des Navigateurs moins heureux

Drake. ont employé juſqu'à neuf mois. A la vérité ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude; mais cette diſgrace même leur devint avantageuſe, en les faiſant tomber dans une Baie, où ils mouillerent tranquillement. Cependant ils ſe virent dérivés enſuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. La fortune, qui les accompagnait, leur fit découvrir à la hauteur où ils étaient parvenus, une Iſle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une ſinguliere vertu.

La ſuite de leurs courſes, dans la mer du Sud, n'offre qu'une ſcène continuelle de victoires & de proſpérités. Ils prirent un ſi grand nombre de vaiſſeaux Eſpagnols & ſi richement chargés, qu'au commencement de l'année ſuivante, raſſaſiés d'or & d'argent, toutes leurs idées ſe tournerent à choiſir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs tréſors.

Il s'en préſentait deux, celle du Détroit de Magellan par laquelle ils étaient venus, & l'autre par cette grande mer du Sud, dont l'étendue eſt effrayante. En ſe déterminant pour la ſeconde, il reſtait encore à conſidérer s'ils devaient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Eſpérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir deſcendre en Angleterre par la mer Glaciale, en doublant le Cap

Tabin & celui de Norwege. Deux raiſons portèrent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premierement les Eſpagnols qui avaient eu le temps de raſſembler leurs forces ſur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à ſon retour, & pour des vaiſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avaient pu l'être à ſon arrivée, & pour des Aventuriers qui ne cherchaient alors que l'occaſion de s'enrichir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe formait une idée terrible de la bouche du Détroit du côté de la mer du Sud. Il en avait eſſuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs Pilotes ne ſe rappellaient pas, ſans frayeur, les ſables qu'ils avaient obſervés ſur cette Côte. Drake.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la mer du Nord; & cette opinion fut ſuivie le 6 d'Avril 1579. Mais, comme on était arrêté depuis quelque-temps par des calmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre. Obſervons ici que ce deſſein de revenir par la mer du Nord ne ſe trouve point dans le Recueil Anglais d'Hacxluyt, mais ſeulement dans le Traducteur Français, & il eſt conteſté. Ce projet eut été le plus hardi que jamais on eût

Drake.

conçu, & le ſuccès eût été un des plus grands pas de la Navigation. Mais comment ſuppoſer qu'avec une eſcadre déjà fatiguée d'une ſi longue courſe, chargée de riches dépouilles, Drake ait eu la confiance d'aller chercher ce paſſage de la grande mer d'Aſie à la mer Glaciale, ſur lequel on n'avait encore que des notions très-incertaines, & qui depuis deux cens ans a été inutilement tenté ? Si, après avoir fait le tour des deux Hémiſphères par le Sud-Oueſt, Drake eut trouvé le moyen de revenir par le Nord-Eſt, ç'eut été ſans doute le comble de la gloire & du bonheur ; mais de ſi grandes deſtinées ne ſont pas accordées à un ſeul homme.

Nouvelle-Albion.

Le 5 Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint ſi froid, que tous les équipages ayant beaucoup à ſouffrir, & la peine croiſſant à meſure qu'on avançait vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une terre à laquelle il y avait peu d'apparence que les Eſpagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, euſſent jamais abordé. Elle parut baſſe & unie. Bientôt on apperçut une bonne Baie, où l'eſcadre fut portée par un vent favorable ; Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de cabanes, qui bordaient le rivage.

Les habitans marquerent moins d'effroi que

d'admiration, en voyant avancer des maſſes flottantes, qui devaient être pour eux un ſpectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglais qui deſcendirent ſur le ſable, & loin de les traiter en ennemis, ils leur firent des careſſes & des préſens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit diſtribuer parmi eux quelques pièces d'étoffes, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joie. Les hommes étaient abſolument nuds; mais leurs femmes avaient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; &, de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portaient, en forme de tablier, une eſpèce de toile, compoſée d'écorce d'arbre. Leurs maiſons, qui étaient fort près de la mer, reſſemblaient, par la forme, à nos colombiers; c'eſt-à-dire, qu'elles étaient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte & une ouverture au ſommet, pour ſervir de paſſage à la fumée. Leurs lits n'étaient que des rameaux de ſapin & d'autres arbres, diſpoſés en cercle autour du foyer, qui formait le centre de chaque cabane. Drake.

Pendant tout le ſéjour que les Anglais firent dans cette Baie, ils ne ceſſerent pas de recevoir la viſite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportaient tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des ſacs remplis de feuilles ſeches de tabac. Mais, avant que de s'approcher d'une petite col-

Drake.

line, où le Général avait fait dreſſer les tentes; ils s'arrêtaient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fleches dans le même lieu, ils s'avançaient pour faire leurs préſens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent auſſi; mais ce fut pour s'égratigner les joues en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que, prenant les Anglais pour des Dieux, c'était une ſorte de ſacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prieres, pour faire connaitre apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages ſe rendirent fort attentifs. Après cette lecture ils s'approcherent modeſtement des tentes; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de ſon arrivée s'était répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paraitre en plus grand nombre, & deux d'entr'eux s'étant ſéparés des autres, lui firent connaitre par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avaient diſtingué pour le Chef de ſa troupe. Ils continuerent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils venaient de la part de quelque perſonne puiſ-

Drake.

ſante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandaient un gage de confiance, ſur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, put haſarder lui-même une viſite. Le diſcours dont ces ſignes furent accompagnés, dura près d'une demi-heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à ſon tour, qu'il leur voulait toutes ſortes de bien. Il leur offrit des préſens, pour celui qui les avaient envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur cauſer beaucoup de joie. On vit bientôt venir, entre pluſieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air aſſez gracieux, qu'on ne put méconnaitre pour leur Roi. Il marchait gravement, & ſon cortège pouſſait autour de lui des cris & des chants. Un Officier de bonne mine, qui le précédait de quelques pas, portait une maſſe ou un ſceptre d'où pendaient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étaient compoſées de plumes de diverſes couleurs, & les chaînes paraiſſaient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnaient ſa perſonne, étaient vêtus de peaux. Les autres étaient nus ; mais ils avaient le viſage peint, les uns de blanc, les autres de noir & quelques-uns de différentes couleurs. ils avaient, avec eux, un fort grand nombre d'enfans, & ſans diſtinction d'âge, ils portaient tous dans leurs mains quelque préſent.

Le Général Anglais, quoique prévenu en fa-

Drake.

veur d'une Nation ſi douce, ne voulut pas recevoir ſans précaution une troupe dont le nombre l'emportait beaucoup ſur la ſienne. Il donna ordre à ſes gens de ſe tenir ſous les armes, & de ſe ranger autour de leurs tentes dont ils s'étaient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces diſpoſitions. Il ſalua tous les Anglais. Celui qui portait ſon ſceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque choſe d'une voix baſſe, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui diſait, & cette ſorte de harangue dura fort long-temp. Enſuite le Roi s'approcha du Fort avec les hommes & les femmes de ſon cortége, après avoir fait ſigne au peuple & à tous les enfans de demeurer en arriere. Alors celui qui portait le ſceptre, entonna un chant & commença une danſe, avec une grace & une meſure qui cauſerent de l'admiration aux Anglais. Le Roi, ſon cortége & tout le peuple, ſuivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du ſpectacle & guéri de ſes défiances, leur permit d'entrer en chantant & en danſant, dans le Fort & dans les tentes.

Après la danſe, le Roi s'aſſit & preſſa le Général, par des ſignes, de s'aſſeoir près de lui. D'autres ſignes, par leſquels il continua de s'expliquer, ne ſemblerent d'abord marquer que de l'affection & des offres de ſervice; mais les Anglais ſe cru-

rent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux couronnes, la mit ſur la tête de Drake. Enſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux ; & par intervalles il répétait le nom d'*Hioh*, que les Anglais prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le ſceptre & la couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie. Drake.

Le peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de religion. Quelques Anglais pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenaient le plus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle autour de lui, jettaient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe piquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu ; & leur folle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils conti-

Drake.

nuerent leurs ſacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglais trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſait.

Drake, ayant pris poſſeſſion du pays pour la Reine ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion ;* non-ſeulement parce qu'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre par la verdure & la beauté de ſes côtes. Il fit graver ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait & les armes de la Reine ; ſon propre nom, l'an & le jour auquel il était arrivé, & les faveurs qu'il avait reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorſqu'on eut fait les réparations néceſſaires aux vaiſſeaux, le Général obſerva plus ſoigneuſement le pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſqu'aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes & la queue d'un rat, mais

mais beaucoup plus longue ; ſous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en était compoſée. Drake.

Le départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyait par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vue de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs & la liberté du commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vue d'aucune terre, & le 22 de Juillet, à Sierra-Léona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-dire trois ans moins douze jours, après ſon départ, il acheva le tour du monde, en mouillant heureuſement au Port de Plimouth.

Le paſſage de Drake, par le Détroit de Magellan, alarma ſi vivement les Eſpagnols, que, pour aſſurer la tranquillité de leurs établiſſemens, en fermant la ſeule voie qui les expoſait alors à l'invaſion des étrangers, ils prirent la réſolution d'y bâtir un Fort. Ce fut Pedro de Sarmiento qui vint à bout de ce deſſein. Il vint du Pérou par la Sarmiento.

Sarmiento.

mer du Sud, & débarqua heureuſement quatre cens hommes & trente femmes à la pointe de Poſſeſſion, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *nombre de Jeſus*. A l'approche de l'hiver, il s'embarqua pour retourner en Eſpagne, avec vingt-cinq matelots; mais il eut le malheur d'être pris dans ſa route par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduiſit en Angleterre.

Candish.

Thomas Candish, gentilhomme du Comte de Suffolk, encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois vaiſſeaux qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port deſiré*, ou *du deſir*. Il en partit le 28, pour ſuivre la côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude auſtrale, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la ſonde fit trouver, à la diſtance d'un mille, huit braſſes d'eau ſur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avaient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre tous le dernier, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit ſur le rivage vingt-trois Eſpagnols, & leur Chef, nommé Hernando; triſte reſte de quatre cens hommes de la même Nation, qui étaient morts de faim & de miſere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento.

Il artiva, le 10, à Philippeville, autre Fortereſſe eſpagnole, dont les murs ſubſiſtaient encore. Depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à l'endroit où il ſe rétrecit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, eſt à l'Oueſt & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit juſqu'à l'Iſle des Pingouins, au Sud-Oueſt, tirant un peu vers le Sud. Candish.

Les Eſpagnols avaient pris ſoin d'enterrer leur artillerie, & l'on n'en voyait plus que les affuts. Candish ne manqua pas de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire tranſporter à bord. Philippeville était ſituée, ſans contredit, dans l'endroit le plus favorable du Détroit pour le bois & l'eau ; elle avait pluſieurs Egliſes. On voyait quelques gibets, auxquels pluſieurs criminels étaient encore attachés. Il paraiſſait que les Eſpagnols y avaient été long-tems réduits à ne vivre que de moules & de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui deſcendaient des montagnes pour ſe rafraîchir au bord de la riviere. Ces Eſpagnols s'étaient flattés de ſe rendre les ſeuls maîtres du Détroit. Mais, pendant plus de deux ans qu'ils occuperent leur Ville, ils n'y virent rien croître & rien proſpérer. D'un autre côté, ils furent ſouvent attaqués par les Indiens, juſqu'à ce qu'ayant conſommé toutes leurs proviſions, ils moururent preſ-

Candish.

que tous de faim dans leurs maiſons, où les Anglais trouverent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Ceux qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'enſevelir dans la terre leurs meubles, & tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeſte demeure & ſe mettre en chemin le long du rivage, dans l'eſpoir d'y trouver de quoi ſoutenir leur miſérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuſes & quelques uſtenſiles ; mais, à l'exception de quelques oiſeaux de mer qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'eſpace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorſqu'ils rencontrerent Candish, ils étaient déterminés à prendre leur route vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avaient deux femmes.

Candish changea le nom de leur malheureuſe Colonie en celui du *Port de famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conſervé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward à cinquante-quatre. Il donna auſſi le nom de *Baie d'Eliſabeth* à une belle Baie ſablonneuſe, qui, ſuivant le calcul de ſa route, eſt à vingt lieues du Port de famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages avec leſquels il fit quelque liaiſon, quoiqu'il les donne pour des Anthropophages. Le Canal de

Saint-Jérôme en eſt, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte par eſtime, trentre-quatre lieues juſqu'au débouquement du Détroit dans la mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ quatre-vingt lieues; & la latitude du débouquement eſt à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva dans la mer du Sud, le 24 de Février. Candish.

Le reſte de ſon voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les côtes du Chili, du Pérou & de la Nouvelle-Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588.

Sébald de Weert, également célèbre par les Iſles qui portent ſon nom & par les malheurs qu'il eſſuya, n'offre rien de plus remarquable dans ſon Journal, que le détail même des diſgraces qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il était parti de Hollande, le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq vaiſſeaux, dont il commandait l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu, & du vice-Amiral Simon Deſcordes. Cette petite Flotte s'étant arrêtée trop long-temps ſur la côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'an- Weert.

née ſuivante. Elle y entra fort heureuſement, mais
Weert. les vents devinrent ſi contraires que Sébald, après avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une mer terrible, & s'être vu ſéparé de ſes compagnons qui continuerent plus heureuſement leur route, fut contraint par la révolte de ſes gens, par la faim & par le déplorable état de ſon vaiſſeau, de rentrer dans la mer du Nord. Une ſi triſte ſituation ne lui avait guetes permis de faire des obſervations utiles; cependant on trouve dans ſon Journal pluſieurs circonſtances qui méritent d'être recueillies, entr'autres celles qui ſemblent confirmer l'exiſtence d'une race de Géans dans le Détroit.

La Baie, qui avait reçu des premiers Navigateurs le nom de *Baie verte*, prit celui de *Baie Deſcordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandais du vice-Amiral y avaient eſſuyés. Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avaient été fort maltraités par les Sauvages; & ſi l'imagination ne leur fit pas groſſir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, ſur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été diſperſée, Deſcordes fut détaché avec deux chaloupes, vers une Iſle qui eſt vis-à-vis de la même Baie. Il y trouva ſept canots remplis de Sauvages, qui n'a-

vaient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur était rouſſe & la chevelure fort longue. Auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu les chaloupes, ils deſcendirent au rivage, d'où ils jetterent une ſi grande quantité de pierres, que les Hollandais n'oſerent s'en approcher. Alors ſe flattant de leur avoir inſpiré de l'effroi, ils ſe rembarquerent tous dans leurs canots, pour fondre avec de grands cris ſur les chaloupes. Le vice-Amiral les laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil, & fit faire ſur eux une décharge qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre, où, dans leur fureur, ils arracherent de leurs ptopres mains des arbres qui paraiſſaient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens & des armes. Tous ces Sauvages étaient entièrement nus, à l'exception d'un ſeul qui avait autour du cou une peau de chien marin, qui lui couvrait le dos & les épaules. Leurs armes étaient des fleches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureuſement avec la main, & dont la pointe avait la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de ceux qui en étaient bleſſés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec des boyaux de chiens marins, & ce n'était pas ſans beaucoup de peine qu'on l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La prudence obligea Deſcordes d'abandonner ces furieux ; mais d'autres Hollandais, qui furent ſur-

Weeri.

Weert. pris peu de jours après, ne ſe dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent pluſieurs de leurs gens ; & l'Amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuſes, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes ; mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défiguré les cadavres des morts. Un jour que ſes Matelots étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la chaloupe, ſauterent à terre, & grimperent comme des ſinges ſur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes Pingouins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes ſauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandais apperçurent au pied d'une montagne voiſine une femme avec deux petits enfans, qui faiſait tous ſes efforts pour ſe ſauver. Elle fut priſe & conduite à bord, ſans qu'on remarquât ſur ſon viſage aucun air de triſteſſe ou d'émotion. Sa taille était médiocre, & ſa couleur rouſſe. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paraiſſaient coupés juſqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limaçons, & parderriere une peau de chien marin qui lui couvrait les épaules, & qui était attachée ſous ſa gorge avec des cordes de boyaux. Le reſte de ſon corps était nu. Les

mammelles lui pendaient comme des pis de vache. Elle avait la bouche grande, les jambes tortues, & les talons fort courts. Elle refuſa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiſeaux qui ſe trouvaient dans la chaloupe, & qu'elle reçut avidement ; ſon premier ſoin fut d'en arracher les plus grandes plumes ; enſuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derriere l'aile droite, au-deſſus de l'eſtomac & entre les deux cuiſſes. Elle les vida, c'eſt-à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur ; mais, ayant paſſé le foie ſur le feu, elle le mangea ſi cru, que le ſang en coulait de ſes lèvres. Pour vider le goſier, elle commença par le retourner ; & le tenant d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea ſans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ſes dents, avec tant d'avidité, que le ſang en ruiſſelait ſur ſon ſein. Ses enfans mangerent comme elle de cette chair crue. L'un, qui était une fille, paraiſſait âgée de quatre ans ; l'autre ne pouvait avoir plus de ſix mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents, & qu'il marchât ſeul. Weert.

Leur maniere de manger était accompagnée d'un air fort ſérieux, ſans que la mere fît jamais le moindre ſouris, pendant que les Matelots

Weert.

riaient avec éclat. Après ſon repas, elle ſe mit ſur ſes talons, dans la poſture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle ſe plia comme en un monceau. Les genoux lui touchaient au menton, & ſon petit enfant, qu'elle tenait entre ſes bras, avait la bouche à ſa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches & qui lui deſcendait aux genoux, avec un bonnet ſur la tête & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alêne, dont elle parut fort ſatisfaite. On vêtit le plus jeune de ſes enfans d'une robe verte, avec quelques grains de verre; l'autre fut retenu & conduit en Hollande. Cette ſéparation parut chagriner la mere; cependant elle deſcendit volontairement dans la chaloupe, ſans faire aucun effort pour emmener ſa fille.

Cette femme ſauvage était de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Weert, qui eut auſſi occaſion de les connaitre. Après avoir pris la réſolution de quitter les Détroits, il réſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avait rencontré Olivier de Noort près de la Baie des

Chevaliers; mais n'en ayant rien pu obtenir, dans un paſſage où chacun était occupé de ſes propres beſoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite Iſle des Pingouins, qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant, on trouva dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenait cachée. Olivier de Noort était deſcendu dans cette Iſle, & quelques Sauvages, qui s'y trouvaient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avait maſſacrés tous, à la réſerve de cette femme qui s'était apparemment dérobée, mais qui avait reçue néanmoins quelques bleſſures, dont elle faiſait voir les cicatrices. Elle avait le viſage peint; & ſur le corps une eſpèce de manteau de peaux de bêtes & d'oiſeaux, couſu avec aſſez d'art, qui lui deſcendait juſqu'aux genoux. A la ceinture, elle portait une autre peau qui lui couvrait les cuiſſes. Sa taille était grande, & ſes forces paraiſſaient proportionnées. Elle avait les cheveux coupés aſſez courts, au-lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air ſatisfait, & qui lui fit entendre, par reconnaiſſance, qu'il trouverait beaucoup plus d'oiſeaux dans la plus grande des deux Iſles. On la laiſſa dans le lieu où elle était, quoiqu'elle parût ſouhaiter d'être tranſportée au Continent. Weert.

Enfin Sébald de Weert ſortit du Détroit le 21

Weert. de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour dans ces horribles parages. Le 24, ſe trouvant à la vue de trois petites Iſles qui n'étaient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna ſon nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de ſon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à ſoixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courſes, le vaiſſeau de Sébald entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre, le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-ſix hommes qui lui reſtaient de cinq cens, avec leſquels il était parti pour les Détroits.

Spilberg. Georges Spilberg prit auſſi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour ſe rendre aux Moluques avec une Flotte de ſix vaiſſeaux, équipés par la compagnie de Hollande. C'était l'année qui précéda la connaiſſance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir diſputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Corneliſſ Schouten, qu'il rencontra l'année ſuivante dans l'Iſle de Java, il ne put ſe perſuader de la vérité de leur récit; & ce qu'il y a de plus remarquable en même-temps qu'il nie l'exiſtence du paſſage nouveau, découvert par le Maire, il prétend que l'on connaiſſait avant eux une route

au Sud du Détroit de Magellan, qu'avait tenue un Capitaine Eſpagnol. Spilberg.

Quelqu'explication qu'on puiſſe donner à ces apparences de jalouſie, Spilberg s'eſt rendu lui-même aſſez célèbre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ſes concurrens. Son Journal repréſente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puiſque s'étant rendu aux Grandes-Indes, par la route du Sud-Oueſt, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Eſpérance.

Une Compagnie Hollandaiſe, formée en 1598, équipa deux vaiſſeaux, le Maurice & le Henri-Frédéric, avec deux yachts, nommés la Concorde & l'Eſpérance, qui portaient enſemble deux cens quarante-huit hommes d'équipage. Olivier de Noort, qui fut choiſi pour commander cette petite Flotte, montait le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Noort.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre. Un Pilote Anglais, qui avait fait le même voyage avec Thomas Candish, était le ſeul guide à qui les Hollandais puſſent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vue de l'Iſle du Prince, & prirent le parti d'y deſcendre pour ſe procurer quelques rafraîchiſſemens. Les mauvais traitemens qu'ils reçurent des Portugais, maîtres de l'Iſle, les engagerent dans une

Noort. eſpèce de guerre qui ne fut pas heureuſe, & ils furent obligés de ſe rembarquer le 26 de Décembre, pour gouverner vers la côte du Bréſil. Les quatre vaiſſeaux de Noort entrerent, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janéiro. Il ſe promettait d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva ſi bien pourvu pour ſa défenſe, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il ſortit, le 13, de la Riviere; le 16, il jetta l'ancre entre deux Iſles déſertes, dont il nomma l'une, *l'Iſle des Moules*, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre; & l'autre *l'Iſle des Palmiers*, parce qu'on n'y voit que cette eſpèce d'arbres. Le 24, il reconnut l'Iſle de Saint-Sébaſtien.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, & l'approche de l'hiver, faiſant craindre des dangers inſurmontables au Détroit de Magellan, il parut néceſſaire au Conſeil de chercher une retraite juſqu'au retour de la belle ſaiſon. On eut les vents ſi contraires, qu'après avoir été repouſſé fort longtemps ſur la côte du Bréſil, on fut obligé de mouiller, le premier de Juillet, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'oppoſerent au débarquement. Le lendemain on eut la vue de l'Iſle Sainte-Claire, & l'on y porta la Cap. Les chaloupes y aborderent, mais à peine y trouverent-elle autant d'eau qu'il en fallait chaque jour aux

équipages. Elle deſcendait de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les malades à terre. La plupart étaient ſi faibles, qu'il fallut employer les palans pour les enlever avec leurs hamacs. Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Iſle n'offrait d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte qui ſe nomme perſil de mer, dont tout le monde ſe rempliſſait l'eſtomac avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de diſgrace, tous les malades furent guéris du ſcorbut dans l'eſpace de quinze jours, à l'exception de cinq qui en étaient attaqués depuis long-temps, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. L'Iſle Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'eſt éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être ſurpris par les Portugais. Ses alarmes continuelles & la néceſſité où il ſe vit de brûler l'yacht la Concorde, qui manquait d'hommes pour la manœuvre, le déterminerent à ſe rendre au Port du Deſir, ainſi nommé par Thomas Candish. Les trois vaiſſeaux les découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrerent à minuit. Noort.

Noort avait lu dans la Relation de Candish, que ce Port a pluſieurs Iſles, où l'on trouve une multitude de chiens marins d'une grandeur ex-

traordinaire, & d'une figure fort difforme ; que le
Noort. devant de leur corps ne pouvait être mieux comparé qu'à celui des lions ; que leur cou & toute la partie inférieure étaient couverts d'un poil long & rude ; que leurs pieds, qui leur ſervaient de nageoires, avaient à-peu-près la forme des mains humaines ; qu'ils faiſaient des petits tous les mois, & qu'ils les nourriſſaient de leur lait ; que bouillis ou rôtis, lorſqu'ils ſont jeunes, ils ont le goût du mouton ou de l'agneau ; que les vieux ſont ſi grands & ſi robuſtes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer : qu'on ne parvient effectivement à les aſſommer, qu'en les frappant droit ſur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces obſervations furent vérifiées par l'expérience des Hollandais, qui viſiterent l'Iſle dont Candish fait la deſcription. Le 5 d'Octobre, Noort ſe fit conduire par deux chaloupes bien armées, pour aller reconnaitre toute l'étendue du Port. Il avança ſi loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurerent à ſec. On ne vit paraitre perſonne ; mais on apperçut des tombeaux. Le pays eſt déſert, uni, ſans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de buffles. Les autruches y ſont en fort grand nombre & très-farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il y avait

y avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiſeau s'envola. Noort.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie ſeptentrionale; Noort s'y tranſporta auſſi-tôt avec les deux chaloupes, & s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra perſonne. Il n'avait laiſſé que cinq hommes pour la garde des chaloupes, avec ordre de demeurer ſur le grapin, à quelque diſtance du rivage. Mais, comme le froid était fort vif, ils ne laiſſerent pas de s'approcher de la terre dans une des chaloupes, pour trouver le moyen de ſe réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui ſe tenait en embuſcade, parut tout-d'un-coup & tira ſur eux quantité de fleches, dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares ſe retirent auſſi-tôt. Ils avaient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau aſſez blanche, le viſage peint & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les morts, on trouva que les fleches leur avaient traverſé le cœur, le foie & le poumon. Toutes les recherches des Hollandais ne purent leur faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient paſſé à s'approcher du fameux Détroit de Magellan, & cette navigation avait coûté environ cent hommes. Enfin les dangers qui reſtaient à craindre, paraiſſant moins terribles que ceux du retardement, on réſolut d'embouquer le Détroit, dont l'entrée a ſept lieues de

Noort.

large. La premiere tentative réuſſit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & ſon Vice-Amiral. Le 13, elle fut recommencée avec auſſi peu de ſuccès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traverſerent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arriere. Enſuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, pluſieurs golfes y forment comme autant de ſacs, juſqu'au ſecond pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui eſt à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans un ſecond paſſage, où ils navigueront avec un vent frais. Le côté Méridional offrait une pointe de terre, d'où la Côte fuyait au Sud. Ils la nommerent le *Cap de Naſſau*. Deux lieues plus loin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on trouve deux Iſles, dans la plus petite deſquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent ſur les rochers, & leur jetterent des pingouins du ſommet; mais ils leur faiſaient ſigne en même-temps de ſe retirer. Les Hollandais ne laiſſant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils deſcendirent dans l'Iſle, & leur hardieſſe fit diſparaître auſſi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent dans

la pente de la Côte, une caverne dont l'accès leur parut difficile ; mais ils s'obſtinerent à en approcher par des lieux fort eſcarpés, dans l'opinion qu'elle ſervait de retraite à quelques Inſulaires ; en effet, ils y en trouverent pluſieurs qui ſe défendirent long-temps à coups de fleches, & qui ſe firent tuer juſqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fuſſent bleſſés, ils entrerent alors dans la caverne, où ils trouverent des femmes entaſſées les unes ſur les autres & ſur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris aſſez promptement la langue Hollandaiſe, on ſut de lui l'état & le nom du pays. Noort.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui ſe nommme *Coſſi*. La petite Iſle porte le nom de *Talke ;* & l'autre, qui eſt plus grande, celui de *Caſtemme*. On y trouve une grande abondance de pingouins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiſeaux ils ſe font une eſpèce de manteau, qui eſt leur unique habillement. Leurs habitations ſont des cavernes qu'ils creuſent dans la terre. Noort jugea qu'ils avaient paſſé du Continent dans ces Iſles. Chaque famille habite en particulier ; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communi-

Noort. cation avec les autres. Le jeune priſonnier nomma trois autres races : les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai ;* les *Kennekas*, qui occuppaient celui de *Karamai*, & les *Karaïques* qui étaient en poſſeſſion d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples, eſt à-peu-près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le viſage peints. Les hommes laiſſent pendre leurs cheveux ſur le dos & ſur le front ; les femmes ſe les coupent. Les peaux dont ils ſe ſervent, ne ſeraient pas couſues avec plus d'adreſſe par nos plus habiles pelletiers. On trouve plus loin dans les terres, un autre peuple, nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y ſont d'une grandeur giganteſque, & font ſouvent la guerre à leurs voiſins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur & les croit Anthropophages.

Le 27 Février, on arriva le ſoir à la vue du Cap que les Eſpagnols ont nommé *Deſirado*, ſur la Côte Méridionale du Détroit. Sa hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Iſles, qui n'en ſont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnaît pas pour un Cap. Du même côté on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Iſles que les Eſpagnols

ont nommées les *Annagudas*, ou les *Iſles Noyées*. Depuis le Cap Deſirado juſqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit eſt d'environ ſept lieues. Candish donne de longueur au Détroit environ quatre-vingt-dix lieues Anglaiſes, de vingt lieues au degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence ſurprenante, après des obſervations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, eſt à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'eſt-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers de latitude Auſtrale. Noort.

Ce fut le 29 du mois Février, que les trois vaiſſeaux Hollandais, ſe trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Oueſt avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revue des équipages, qui conſiſtaient encore en cent quarante-ſept hommes. Le 21, on découvrit les terres que l'on reconnut bientôt pour le Continent du Chili.

Après avoir parcouru la Côte Orientale d'Amérique, Noort tourna ſes voiles vers les Philippines, qui ſont à deux mille quatre cens lieues du Pérou, dans la réſolution de ne relâcher qu'aux Iſles des Larrons, qu'on a nommées depuis les *Iſles Marianes*. Cette navigation parut d'une longueur infinie aux équipages Hollandais, qui n'avaient pas connu juſqu'alors l'immenſité de ces

Noort. mets. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre, à la vûe d'une de ces Iſles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorſqu'ils virent paraitre un grand nombre de canots, qui leur apporterent des cocos, des bananes, des cannes de ſucre & du poiſſon. Toutes ces proviſions furent échangées pour du fer, dont les Inſulaires étaient fort avides, & qu'ils nommaient *hierro*, comme les Eſpagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur Iſle quelque vaiſſeau de cette Nation. Les deux navires Hollandais continuerent de ranger la Côte & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort baſſe, ſur laquelle ils croyaient pouvoir mouiller. Cependant ils ne ceſſaient point de voir approcher des canots, ils en comptaient déjà plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre ou cinq hommes, qui s'empreſſaient autour d'eux & qui criaient *hierro*. Dans cette confuſion, les vaiſſeaux paſſerent ſur deux de ces petits bâtimens; mais les Inſulaires, qui ſavent nager parfaitement, y rentrerent auſſitôt, & ſe préſenterent avec la même ardeur.

Ces Iſles, ſuivant la remarque de Noort, avaient été juſtement nommées *Iſles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, & qu'ils le commettaient avec une adreſſe ſurprenante. Ils tromperent pluſieurs fois les Hol-

landais. Quelques-uns leur préſenterent, ſur des paniers de feuilles de cocos, du ris ſi bien arrangé, qu'à la premiere vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvait ſous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruſe était d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offrait, le laiſſer pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même diſtance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger; mais ils ne penſaient qu'à voler tout ce qui ſe préſentait à leurs yeux. Un d'entr'eux voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins pluſieurs coups ſur lui & ſur pluſieurs autres qui emporterent auſſi divers inſtrumens; mais ils faiſaient tant de chemin ſous l'eau, qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occaſion d'exercer leur adreſſe, demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré ce qui ſe paſſait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies, qui pouvaient vivre également ſur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter, devant eux, cinq morceaux Noort.

Noort.

de fer à la mer, pour ſe donner le plaiſir de les voir plonger librement ; ils le retirerent en ſi peu de temps, qu'on ne pouvait leur refuſer de l'admiration. Leurs canots ſont ſi bien faits, que les Hollandais n'avaient rien vu d'égal dans tous leurs voyages. Ce ſont des troncs d'arbres de quinze à vingt pieds de long, ſur un pied de largeur, commodes, légers à la voile. Au-lieu de reviter de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où était le cap, ſans faire aucun changement à la voile; elle eſt tiſſue de roſeaux & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut auſſi pluſieurs à bord, étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles ſe couvrent d'une ſimple feuille. Elles portent de longs cheveux ; au contraire les hommes les ont très-courts ; ils ſont baſanés ; ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille eſt plus haute & mieux fournie que celle des Européens ; mais la plupart ont le viſage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuſes ; du moins c'eſt ce qu'ils faiſaient entendre eux-mêmes par leurs ſignes ; leur bouche s'était reſſerrée, juſqu'à ne conſiſter que dans un petit trou. Cette Iſle que les Hollandais prirent pour celle de Guana, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchiſſemens, ils re-

commencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 Octobre, ils découvrirent la terre. Noort ne fut pas mieux traité par les Eſpagnols des Philippines, qu'il ne l'avait été par les Portugais. On combattit avec un égal déſavantage de part & d'autre, puiſque l'Amiral Eſpagnol & un des vaiſſeaux Hollandais furent coulés à fond. Noort alla mouiller à l'Iſle de Bornéo & revint par le Cap de Bonne-Eſpérance au Port de Rotterdam, le 26 Août 1601, ayant mis près de trois ans à faire le tour du monde.

Noort.

CHAPITRE II.

Le Maire.

Le Maire.

TANT que les Hollandais ne ſe virent diſputer le paſſage du Détroit de Magellan, que par les Eſpagnols, diverſes Compagnies formées dans pluſieurs Villes de leurs Provinces, ſuivirent heureuſement cette route, ſur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats même de Hollande ayant accordé à la Compagnie-générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portaient défenſe à toutes les autres de paſſer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un Marchand, nommé *Jacques le Maire*, originaire d'Amſterdam, quoiqu'établi dans la petite Ville d'Egmont, employa toutes ſes réflexions à trouver quelque nouvelle voie, ſans nuire au privilége excluſif de la Compagnie-générale.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien ce paſſage du Détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues & de dangers. C'était donc un important ſervice à rendre à la Navigation que d'ouvrir, de la mer du Nord à celle du Sud, une communication plus ſûre &

plus facile. C'eſt ce qu'entreprit le Maire, & le ſuccès a rendu ſon nom immortel. Le Maire.

Il avait eu pluſieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la marine, qui avait fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avait parcouru toutes les régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conſervant ſon ancienne ardeur pour les Voyages de long cours, fit comprendre à le Maire, qu'il y avait, ſans doute, une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe dans la défenſe des États, il devait être permis d'y paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux Pays, d'y faire un gros commerce, & de ramener leurs vaiſſeaux chargés de précieuſes marchandiſes. Si l'entrepriſe manquait de ſuccès, on pourrait paſſer furtivement par l'ancien détroit, & ſe rendre par la mer du Sud, aux Indes Orientales; voyage dont il y aurait toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux hommes entreprenans réſolurent de pénétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui était encore inconnue, au Midi du détroit de Magellan, & de chercher un nouveau paſſage dans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes obſervations qu'on avait faites aux environs de ce détroit. Par leur charte-partie, ou leur traité,

Le Maire.

le Maire devait fournir la moitié des frais du Voyage, du vaiſſeau & de la cargaiſon ; & Schouten ſe chargeant de l'autre moitié, avec le ſecours de ſes amis, prenait encore ſur lui les ſoins de l'équipement & des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vues pluſieurs perſonnes d'une conſidération diſtinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit raſſembler de groſſes ſommes; mais ſans déclarer à ceux qu'ils aſſociaient, le motif de l'entrepriſe, & la nature de leurs eſpérances. Ils équiperent à Horn, deux bâtimens, dont le plus grand, nommé *la Concorde*, était du port de trois cens ſoixante tonneaux. L'autre fut un ſimple yacht. Schouten, qui entendait la navigation, prit la qualité de Maître, ou de Commandant du premier, & le Maire ſe réduiſit à celle de Commis. Ils avaient à bord ſoixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pièces de petit canon, douze pierriers, des mouſquets & des munitions de guerre, deux chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une barque & un canot, & double proviſion de toutes ſortes d'agrets.

Comme leur deſſein ne ceſſa point d'être un myſtere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les matelots, fut d'aller où le Capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une ſi

ſinguliere entrepriſe, & le Peuple donna aux intéreſſés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Auſtrale. Le Maire.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable juſqu'au 5 d'Octobre, que, ſur le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-ſept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de ſang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit, dans la ſuite, que c'était un monſtre marin, dont la corne avait donné dans le bordage, avec tant de violence, qu'elle s'y était rompue. Lorſque le vaiſſeau fut mis en carene, au Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous l'eau, une corne fort enfoncée, à-peu-près de la figure & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant, qui n'était pas creuſe, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avait pénétré au travers des trois bordages, juſques dans l'éguillette, c'eſt-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du bâtiment. Le ſang était ſorti de la plaie avec aſſez d'abondance, pour teindre l'eau dans un grand eſpace.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne. Les équipages ignoraient encore l'intention de

ſes Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture
Le Maire. d'un ordre de la Compagnie, « portant que, les » deux vaiſſeaux chercheraient un autre paſſage » que celui de Magellan, pour entrer dans la » mer du Sud, & pour y découvrir certains pays » Méridionaux, dans l'eſpérance d'y faire d'im- » menſes profits ; & que ſi le Ciel ne favoriſait » pas ce deſſein, on ſe rendrait par la même » mer aux Indes Orientales. » Tout le monde reçut cette ouverture avec des tranſports de joie, & chacun ſe flatta de participer aux avantages d'une ſi grande entrepriſe.

Le 6 Décembre, on eut la vue du Port Deſiré, entrée du détroit de Magellan. Le neuf, on s'avança juſqu'à l'Iſle que Noort avait nommée l'Iſle du Roi. On envoya la chaloupe au rivage, pour faire de l'eau.

On trouva, ſur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curioſité de remuer, & ſous leſquels on vit des ſquelettes d'hommes, qui avaient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait, d'un autre côté, à carener les deux vaiſſeaux, le feu prit malheureuſement au Yacht, & s'étendit ſi promptement aux manœuvres, qu'il fut impſſible de l'éteindre. Ainſi, les Hollandais ſe trouverent reſſerrés dans le ſeul bâtiment qui leur reſtait.

Le 18, on laiſſa les Iſles de Sébald à trois

lieues au Sud-Eſt, & l'on ſe trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille juſqu'au vingt-quatre. On avait gouverné au Sud-quart-de-Sud-Oueſt. Le matin du vingt-quatre, après avoir vu les terres du côté droit, à la diſtance d'une lieue, on trouva fond quarante braſſes. La côte courait à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt, & préſentait de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux côtes, pouvait être d'environ huit lieues, & qu'il y avait un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans, qui portaient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvait à cinquante-quatre degrés quarante-ſix minutes. Un vent du Nord porta légerement le navire Hollandais vers l'ouverture. Mais, ſur la brune, il fut pris d'un calme, & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'équipage dans la néceſſité de courir des bordées, & de faire d'autres manœuvres pour les éviter. Le Maire.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la côte la plus orientale; qui était fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, courait à l'Eſt-Sud-Eſt, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de

Le Maire.

Terre des Etats; & celle qui était à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau.* Schouten & le Maire ſe flatterent ici de trouver de bonnes rades & des bayes de ſable, parce que, des deux côtés, on voyait des rivages ſablonneux. Le poiſſon, les pingouins, & les chiens marins y ſont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent de Nord. On était à cinquante-cinq degrés trente-ſix minutes; d'où gouvernant au Sud-Oueſt, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice de Naſſau, courait à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne ceſſait pas d'être haute & entrecoupée.

Vers le ſoir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très-groſſes pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureuſement découvert un paſſage ignoré juſqu'à ce jour. Bientôt il ne put en reſter aucun doute. On vit des mouettes de mer, qui avaient le corps auſſi gros que des cygnes, & dont chaque aile étendue, n'avait pas moins d'une braſſe de long. Elles venaient ſe percher ſur le navire, & ſe laiſſaient prendre par les matelots.

Le 26

Le 26, à la hauteur de cinquante-ſept degrés, on eſſuya une groſſe tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant leſquelles on mit à la cape, ſans ceſſer de courir au Sud. La haute côte ſe montrait toujours au Nord-Oueſt. On y tourna la proue, & le vingt-ſix à midi, on était à cinquante-ſix degrés cinquante-une minutes. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du vingt-neuf, après avoir couru au Sud-Oueſt, on découvrit deux Iſles à l'Oueſt-Sud-Oueſt. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris & arides, à cinquante-ſept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés *Olden Barneveld*, du nom du grand Penſionnaire de Hollande. On ſuivit alors l'Oueſt-Nord-Oueſt; & ſur le ſoir, on revit les terres, au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt. C'étaient celles qui ſont au Sud du détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevait que de hautes montagnes, couvertes de neiges, qui ſe terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma le *Cap de Horn*, à cinquante-ſept degrés quarante-huit minutes. De-là on tourna les voiles à l'Oueſt, à la faveur d'un courant fort rapide. Le trente, on ſuivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue, & la mer toujours groſſe, ce qui redoubla l'eſpérance de trouver le paſſage

Le Maire.

Le Maire.

qu'on cherchait. Le reſte du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés, on avait doublé le cap de Horn, & les terres avaient diſparu. Les lames roulaient de l'Oueſt, & l'eau continuait d'être fort bleue. On ſe crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 3 de Janvier, à midi, on était à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On ne découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Chefs de cette heureuſe expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte, par une fête publique. Le même jour, après une délibération du Conſeil, ce paſſage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Naſſau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire.*

Pendant le temps qu'on avait employé au paſſage de ce nouveau Détroit, on avait eu, preſque ſans ceſſe, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du ſuccès, & l'eſpérance d'en recueillir bientôt le fruit, inſpirerent aux Hollandais une conſtance égale.

Le 11, on paſſa, pour la ſeconde fois, le tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Oueſt, avec un bon vent. Enſuite on trouva les

vents aliſés de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt. Le quinze, à dix-huit degrés, on changea de route ; & courant à l'Oueſt, on apperçut quantité d'oiſeaux, ſur-tout des *queues de fleches*, qui ont le corps auſſi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur. Le Maire.

Cependant la moitié de l'équipage ſe trouvait infectée du ſcorbut, & le Capitaine du Yacht en était mort. On faiſait des vœux ardens pour la vue de la terre. Le dix d'Avril, on découvrit une Iſle fort baſſe, & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une ſeule bordure d'arbres verds. Cette Iſle, qui fut nommée *Iſle des Chiens*, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboyerent point, & qui ne jetterent aucun cri, eſt à douze degrés ; &, ſuivant l'eſtimation des pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la côte du Pérou. Les briſans y ſont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à ſouffler du Nord, on courut à l'Oueſt, dans l'eſpérance de rencontrer les Iſles de Salomon. Le quatorze, on découvrit à l'Eſt, une grande Iſle fort baſſe. Vers le ſoir, on n'était pas à plus d'une lieue de la terre, lorſqu'on vit venir un canot monté de quatre Inſulaires, nus & peints de rouge, à

Le Maire. l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du vaiſſeau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris & des ſignes, à deſcendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, &, qu'en approchant de l'Iſle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, ſans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'Inſulaires, dont on ignorait les diſpoſitions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Iſle eſt fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur eſt de quinze degrés quinze minutes, & ſon rivage parut de ſable blanc.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Oueſt, ou fut ſurpris, le matin, de ſe trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nus. Trois d'entr'eux partirent dans un canot, & s'approcherent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardieſſe de monter ſur le vaiſſeau; mais, au-lieu de prêter l'oreille aux diſcours des Hollandais, il ſe mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane; & ſon adreſſe parut extrême à les cacher dans ſes cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaiſſeau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea

qu'ils n'avaient d'eſtime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en-bas, de diverſes figures qui ſemblaient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par de la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur canot; mais, après l'avoir bu, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la chaloupe à ſec. Ils s'étaient déjà ſaiſis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils portaient une autre arme, dont le bout paraiſſait garni de branches ou d'épines. Ils avaient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançaient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes, pouſſant de grands cris, prirent à la gorge, ceux qui paraiſſaient diſpoſés à tenir

Le Maire.

Le Maire. ferme. Les Hollandais s'imaginerent qu'elles vou-laient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer.

Cette Iſle fut nommée l'*Iſle-ſans-Fond*, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Iſle paraiſſait couvert d'eau. Une terre ſi ingrate, & des habitans ſi ſauvages, firent prendre auſſi-tôt le large aux Hollandais, malgré les gémiſſemens de leurs malades. Ils trouverent la mer aſſez unie, & ſans briſans, ce qui leur fit juger qu'il y avait, aſſez proche, d'autres terres au Sud. Le matin du ſeize, ils eurent la vue d'une autre Iſle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures eſpérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en était auſſi ſubmergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allerent ſonder juſqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, aſſez proche de la mer, une mare d'eau douce, d'où les briſans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils ſe fournirent, plus heureuſement, d'une ſorte d'herbe, qui avait le goût du creſſon, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui ſoulagea beaucoup les malades. Cette Iſle eſt à quinze

lieues de celle qu'on venait de quitter. On lui donna le nom de *Waterland*, ou *Pays d'eau.* Le Maire.

Le matin du 18, on découvrit encore une Iſle baſſe, au Sud-Oueſt, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond ſur vingt, vingt-cinq & quarante braſſes, près d'une pointe, ſous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paraît finir à la portée du mouſquet. Ceux qui deſcendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverſer les briſans. Ils entrerent aſſez loin dans un bois, d'où la vue de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent ſuivis d'une légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs viſages & à leurs mains. La chaloupe même & les rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les fit diſparaître en un inſtant. On ne manqua point de donner à l'Iſle le nom d'*Iſle-des-Mouches.*

Outre les ravages du ſcorbut, le beſoin d'eau commençait à ſe faire ſentir ſi vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour raſſembler l'eau des moindres pluies. Le vingt-trois, à quinze degrés quatre minutes, le vaiſſeau eut beaucoup à ſouffrir d'une groſſe mer, dont les lames roulaient du Sud, quoique les vents fuſſent du Nord-Eſt, & particulierement de

Le Maire. l'Eſt & de l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt. Quelques-uns ſe perſuaderent que la Terre Auſtrale, qu'on cherchait était encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord Oueſt, dans la mer d'Eſpagne. Le trois de Mai, en courant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on était alors à mille cinq cens dix lieues des côtes du Pérou & du Chili, immenſe éloignement, dans une mer ſi peu connue. Les malades ſe livraient au déſeſpoir. Enfin, le neuf à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de Sauvages. Elle venait du Sud; & portant au Nord, elle paſſa par le travers du vaiſſeau. Schouten fit tirer inutilement ſes pièces de chaſſe, pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira quatre coups. Auſſi-tôt, d'un aſſez grand nombre de Sauvages, pluſieurs ſe précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandais de la chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la barque, ſe hâterent de la conduire à bord

pour retourner au ſecours de ceux qui s'étaient jettés dans la mer. Il n'y reſtait que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit ſortir les deux hommes, qui ſe jetterent aux pieds des Officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête griſe. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement. Le Maire.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes, qui ſe ſoutenaient encore ſur une rame. Ils montraient, de la main, le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient enſevelis. Tous ces Inſulaires étaient abſolument nus, & peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le ſoir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embraſſemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit préſent, elles donnerent deux nattes très-fines, & quelques noix de cocos, les ſeules qui leur reſtaient, comme elles le firent entendre par leurs ſignes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent auſſi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas ſans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement ſinguliere. Elle était compoſée de deux longs &

Le Maire. beaux canots, entre leſquels il y avait quelque eſpace. Au milieu de chaque canot, regnaient deux larges planches, d'un bois fort rouge, ſur leſquelles l'eau pouvait couler, & d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes enſemble; mais elles n'allaient pas juſqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étaient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât, avec une voile d'artimon & ſa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes; &, de quelque côté que vînt le vent, ces Sauvages ſavaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations ſans bouſſole, & ſans autres inſtrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut était de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons, & de l'épaiſſeur d'un cable, filés ou tiſſus, d'une matiere qui reſſemblait beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Eſpagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au Sud-Eſt.

Le 10, en gouvernant à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, on vit, à la gauche du navire, des terres fort hautes, à la diſtance d'environ huit lieues. Leur couleur paraiſſait bleue. On continua d'avan-

cer tout le reſte du jour, ſans en pouvoir approcher ; mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on ſe trouva proche d'une Iſle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrait une autre au Sud. Le navire paſſa ſur un banc, où la profondeur de l'eau n'était que de quatorze braſſes, fond pierreux. Auſſi-tôt qu'on l'eut paſſé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La chaloupe fut miſe en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la premiere Iſle, bon fond de ſable, ſur vingt-cinq braſſes. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vue de pluſieurs canots, qui bordaient le rivage. Cette Iſle eſt proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage des malades, & qui lui firent donner le nom d'*Iſle des Cocos*. L'autre, plus longue & plus baſſe, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt. Le Maire.

Lorſque le bâtiment fut établi ſur ſes ancres, trois petits bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits pavillons blancs, & les Hollandais en arborerent auſſi. Les canots portaient chacun trois ou quatre hommes. Ils étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & compoſés d'une ſeule pièce de fort beau bois

Le Maire.

rouge. En approchant du navire, les Insulaires sautaient dans l'eau, & venaient à bord, à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous & de la verroterie; deux marchandises dont ils paraissaient faire beaucoup de cas. Ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquait pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Isle, envoya sonder autour de la Côte, pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les Sauvages avaient l'air furieux, & portaient de gros bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe était tranchante. Ils aborderent la chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors, la nécessité de se défendre, força les Hollandais de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer, mais, lorsqu'au troisieme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avaient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer, à la vue des Hollandais, dé-

roba ſous l'eau un plomb de ſonde. A bord du vaiſſeau, ils prenaient tout ce qui tombait ſous leurs mains, & ſe ſauvaient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres des couteaux; & leur paſſion la plus vive étant pour le fer, ils faiſaient de grands efforts, pour arracher les clous & les chevilles du bâtiment. On ſe crut obligé, le ſoir, de hâler la chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étaient hauts, robuſtes, & bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avaient pas la même reſſemblance dans la maniere dont ils portaient leurs cheveux. Les uns les avaient courts, d'autres friſés avec art, d'autres treſſés & liés diverſement. La ſituation de leur Iſle eſt à ſeize degrés dix minutes. Le Maire.

Le lendemain, paraiſſant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent, avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun voulant être le premier à bord, ſautait de ſon canot, & plongeait au travers des autres, ou deſſous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents, ou dans ſes mains. Auſſi-tôt qu'ils avaient fait leur marché, la plupart retournaient à leurs canots. Quelques-uns ne ſe laſſaient point d'admirer la force & la grandeur du navire. Ils

Le Maire.

ſe gliſſaient en-bas, le long du gouvernail; & frappant ſous l'eau contre le bordage, ils paraiſſaient obſerver ſa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un ſanglier noir, & l'on crut connaître, à divers ſignes, que c'était un préſent de la part du Roi, ſur-tout lorſque ceux qui l'avaient apporté, refuſerent les préſens qu'on voulut leur faire auſſi. Bientôt le Roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui ſervent, en Hollande, à courir ſur la neige. Il était eſcorté de vingt-cinq canots. Le nom de ſa dignité, qu'on entendit répéter pluſieurs fois, était *Latou*. On le reçut au ſon des trompettes & des tambours. Sa ſurpriſe parut aſſez vive, pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les Inſulaires de ſa ſuite, firent beaucoup d'honneurs & de careſſes à l'équipage Hollandais, ou dumoins ils inclinaient ſouvent la tête, ils frappaient deſſus avec le poing, ils faiſaient d'autres poſtures, qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du vaiſſeau, pouſſa de grands cris, & parut témoigner ſa joie par des agitations de corps, qui furent imitées de tous ſes gens. Il n'avait rien qui le diſtinguât d'eux. Dans ſa nudité, qui était la même, on ne s'appercevait de ſon rang, qu'à la ſoumiſſion avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita, par

des ſignes à paſſer à bord. Il n'eut pas la hardieſſe de s'y expoſer. Son fils y paſſa, & fut traité avec diſtinction. Ceux qui monterent avec lui, ſe jetterent à genoux, baiſerent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils ſemblaient preſſer les Hollandais, par leurs ſignes, de deſcendre ſur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roſeaux, un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles. Le Maire.

Le 13, on fut ſollicité ſi vivement, par d'autres canots, de s'approcher de la ſeconde Iſle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaiſance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent ſuivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, & les canots qutre ou cinq. Le commerce ſe fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi ſe trouvait dans un des petits bâtimens. Envain renouvella-t-on les inſtances pour le faire paſſer à bord. Son obſtination parut d'autant plus ſuſpecte, que toute ſa flotte environnait le vaiſſeau. Enfin il quitta ſon bâtiment pour paſſer dans un canot. Son fils paſſa dans un autre, & tous leurs gens firent auſſi-tôt un grand

Le Maire.

cri, qui était apparemment le ſignal de l'aſſaut. En effet, le bâtiment, que le Roi venait de quitter, aborda le vaiſſeau avec autant de force, que s'il avait eſpéré de le couler à fond, & de paſſer pardeſſus. Mais ce grand choc n'eut pas le ſuccès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots, qui ſoutenaient la machine du bâtiment, ſe briſerent; &, dans leur ſurpriſe, les Sauvages qui les montaient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten ſe contenta d'ordonner une décharge de la mouſqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux clous. Quantité d'Inſulaires tomberent ſans vie. Le reſte tranſporté de frayeur, à la vue d'une ſi terrible exécution, ſe hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entrepriſe, le Roi avait raſſemblé toutes ſes forces; car on compta plus de mille hommes dans ſa flotte, entre leſquels on en diſtingua un, qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laiſſa pas de faire lever l'ancre, pour ſe garantir d'une nouvelle ſurpriſe. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire aſſez d'eau, lui demandait la permiſſion de deſcendre, & d'employer la force. Une juſte prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premiere

Iſle,

Isle, qui est fort haute, fut nommée la *Montagne des Cocos*; & la seconde, l'*Isle des Traîtres*. Le Maire.

Le 14, on découvrit une autre Isle à cinquante lieues des deux dernieres; & le desir qu'on eut d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'*Espérance*. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la chaloupe en mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la chaloupe, on cessait absolument d'en trouver. D'ailleurs la mer brisait avec tant de violence contre la Côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On ne voyait, dans l'Isle, que des rochers bruns, qui étaient verds au sommet, & des terres noires, plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros bourg. En général, cette Isle est montueuse, quoique les montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de sonder, on vit paraître dix ou douze canots, qui s'en approcherent avec des intentions suspectes. Les Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut aussi tôt renversé; & l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans,

Le Maire.

le ſang qui ſortait de ſa plaie, romba auſſi dans la mer. Cet exemple effraya les autres ; mais le vaiſſeau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18, on était à ſeize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Oueſt extrêmement variables. Schouten repréſenta au Conſeil, qu'on avait déjà fait environ ſeize cens lieues, à l'Eſt des côtes du Pérou & du Chili, ſans avoir découvert la Terre Auſtrale qu'on cherchait, & qu'il n'y avait aucune apparence de réuſſir plus heureuſement ; qu'on s'était même avancé à l'Oueſt beaucoup au-delà de ſon intention ; qu'en continuant cette route, on ſe trouverait infailliblement au Sud de la Nouvelle Guinée, & que ſi l'on n'y découvrait point de paſſage, comme on n'en avait aucune certitude, ni la moindre connaiſſance, le vaiſſeau & l'équipage couraient ſans doute à leur perte, puiſqu'il ſerait impoſſible de retourner à l'Eſt, contre les vents d'Eſt, qui regnent continuellement dans ces mers ; enfin qu'il reſtait fort peu de vivres, & qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il était néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques, par le Nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord-Nord-Oueſt, juſqu'au

lendemain ; qu'avec un vent du Sud , on porta droit au Nord. Le vingt-un, on ſe trouva proche d'une Iſle , d'où vingt canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchiſe & de douceur. Cependant un des Inſulaires, qui était armé d'une zagaie fort aigue ; menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris ; qui s'éleverent au même moment ; furent pris pour un ſignal d'attaque. On leur tira deux coups de canon ; & quelques coups de mouſquet ; qui en bleſſerent deux , & qui diſpoſerent les autres à s'éloigner. Enſuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la ſonde, les Inſulaires de ſix ou ſept canots, dont elle ſe vit environnée, s'efforcerent d'y entrer, & d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira ſur eux une décharge de mouſqueterie, qui en tua ſix , & qui en bleſſa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins preſſante, ſur-tout après tant d'exemples de la barbarie des Inſulaires , on n'aurait penſé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine ſe mit lui-même dans la chaloupe , & trouva un fort bon mouillage aſſez proche, dans une baie voiſine peu éloignée d'une riviere. La mer y était fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de ſorte qu'en deſcendant au rivage , ſur l'un ou l'autre bord, le canon mettait les matelots à couvert de l'inſulte des Sauvages.

Le Maire.

Le Maire.

Le même jour, on vit paraître pluſieurs canots, qui vinrent échanger paiſiblement diverſes proviſions pour des clous, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Iſles, ni moins adroits à plonger. Leurs maiſons, qu'on appercevait du vaiſſeau, étaient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées preſqu'en pointe. Elles avaient à-peu-près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait paſſer qu'en ſe baiſſant juſqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes auſſi ſeches que le foin, qui ſervent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges, & dans quelques-unes des maſſues de bois.

L'inquiétude où l'on était ſans ceſſe à la vue d'un grand nombre de canots, qui s'aſſemblaient de toutes les parties de l'Iſle, & le refus que les Inſulaires faiſaient conſtamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la réſolution d'envoyer à terre trois de ſes gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-temps, ſix des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiſer par la bonne chere & des préſens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le Roi même leur rendit toutes ſortes d'honneurs. Il tint, près d'une demi-heure, ſes

deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, pour attendre apparemment que les Hollandais lui fiſſent la même révérence. Ils s'aviſerent de la faire. Auſſi-tôt il baiſa leurs pieds & leurs mains. Un autre Inſulaire, qui était aſſis près de lui, pleurait à chaudes larmes, & leur tenait des diſcours auxquels ils ne comprenaient rien. Enfin le Roi retira ſes pieds de deſſous ſon derriere, ſur lequel il était aſſis; & ſe les paſſant ſur le cou, il s'humilia & ſe roula, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, *comme un ver de terre*. Les préſens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une paſſion ſi vive pour une chemiſe blanche, qu'Aris, un des trois Hollandais, avait priſe le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord, pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs. Le Maire.

Après cette eſpèce de traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un ſi grand nombre de Sauvages, que les matelots en étaient embarraſſés; mais tout ſe paſſa ſans déſordre. Le Roi s'empreſſait lui-même d'écarter les importuns, ou les faiſait chaſſer par ſes Officiers, avec beaucoup de

Le Maire. fermeté à ſe faire obéir. On ne vit pas moins d'Inſulaires autour du vaiſſeau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la chambre, d'où il emporta un ſabre, avec lequel il eut l'adreſſe de s'échapper à la nage. On dépêcha ſur lui un canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ſes plaintes aux Officiers du Roi. Sur-le-champ, ils chercherent le voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le ſabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts, qu'ils lui paſſaient ſur la gorge, que ſi ſon crime était connu du Roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & ſur le rivage.

Les Inſulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mouſqueterie les faiſait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorſqu'on leur fit entendre, par des ſignes, que les groſſes pièces tiraient auſſi. Le Roi parut deſirer une fois ce ſpectacle. On eut cette complaiſance pour lui. Sa propre attente, & toutes les aſſurances qu'on lui avait données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ſes gens; & lorſqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur envoyer leurs ôtages; & les trois Hollandais re-

vinrent librement à bord. Le jour ſuivant, on fut agréablement ſurpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étaient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderole blanche, pour ſigne de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au Roi. Schouten les reçut dans ſa chambre, où leur admiration tomba particulierement ſur une montre, une ſonnette, un miroir & des piſtolets. Après leur avoir fait quelques préſens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amuſement de la pêche avec eux. Entre pluſieurs poiſſons, on trouva, dans le filet, deux raïes d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étaient fort épaiſſes, elles avaient la tête groſſe, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux côtés. En général, ſi l'on excepte la queue, elles reſſemblaient beaucoup aux chauve-ſouris. Le Maire.

Les Hollandais ſe crurent obligés à des retours de politeſſe. Le Maire & Aris deſcendirent dans l'Iſle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, ſur le rivage, un homme courbé ſur des pierres, les mains

jointes ſur la tête & le viſage contre terre. C'était le Roi même, & cette poſture était une révérence. Ils le releverent, pour ſe rendre avec lui dans ſa maiſon, qu'ils trouverent remplie de ſpectateurs, ou de ſes Officiers. On étendit deux petites nattes, ſur leſquelles le Roi s'aſſit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à ſonner, l'étonnement & la frayeur ſe répandirent également dans l'Aſſemblée. Un Seigneur, que les Hollandais prirent pour un ſecond Roi, ou pour la ſeconde perſonne de l'Iſle, entra doucement, le viſage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorſqu'il fut devant eux, il s'élança tout-d'un-coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Enſuite il fit un grand ſaut en l'air, pour retomber aſſis, les jambes croiſées ſous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnerent qu'il ne ſe fût pas caſſé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on ſervit une ſorte de limons, à-peu-près du goût des melons d'eau. Le breuvage était compoſé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher deſſus. Les deux Rois leur firent préſent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes ſur la tête de le Maire & d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches,

Le Maire.

longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venaient des perroquets de l'Iſle. On y voit un autre oiſeau, dont l'Auteur juge que les Inſulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conſeillers du Roi en avaient un perché près d'eux, ſur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque reſſemblance avec le pigeon, ſont blancs juſqu'aux ailes, & noirs dans tout le reſte du corps, à la réſerve de quelques plumes rougeâtres, qu'ils ont ſous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques préſens de peu de valeur, qui devinrent de précieuſes richeſſes entre leurs mains. Le Maire.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de viſiter l'Iſle. Le Roi & ſon frere s'étant empreſſés de les accompagner, ils monterent ſur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux ſauvages, & quelques vallées ſtériles. Ils trouverent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture, qui leur ſert à ſe frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils paſſerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étaient chargés de noix. Là, tandis qu'ils ſe repoſaient ſous ces arbres, le frere du Roi, ſans autre ſecours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout-d'un-coup, avec une agilité ſurprenante, juſqu'à la cime d'un des

Le Maire.

arbres les plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux étrangers, & qu'il ouvrit très-facilement, avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ſes hôtes, qu'il avait ſouvent la guerre contre les habitans de la ſeconde Iſle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui ſervaient de retraite à ſes ſujets, ou dans leſquels ils dreſſaient des embuſcades. Le Maire comprit, par ſes ſignes, qu'il demandait le ſecours de leur vaiſſeau pour attaquer ſes ennemis; mais on lui fit comprendre, à ſon tour, que cette faveur ne pouvait être accordée. L'Auteur ne diſſimule pas qu'on y aurait pu conſentir, s'il y avait eu quelque avantage à ſe promettre de cette expédition.

Ces peuples ſont d'une taille extraordinaire. La plupart étaient auſſi hauts que les plus grands Hollandais; & ceux qui étaient diſtingués par leur grandeur, auraient paſſé pour des géans en Europe. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, excellens nageurs. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre. Ils aiment à ſe parer de leur chevelure, qu'ils diſpoſent ſuivant leur goût. Les uns avaient les cheveux crépus; d'autres les avaient très-bien friſés, d'autres, adroitement noués en cinq ou ſix treſſes, d'autres enfin hériſſés & droits ſur la tête. La chevelure du Roi était diviſée en une longue treſſe, qui lui pendait,

du côté gauche, juſqu'à la hanche, & le reſte était relevé en deux nœuds. Ses courtiſans avaient deux treſſes, c'eſt-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étaient nus, ſans diſtinction de ſexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très-laides aux Hollandais, mal-faites, de petite taille, & ſi luxurieuſes, qu'elles n'avaient nulle honte de ſe mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la perſonne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts; mais, en récompenſe, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir juſqu'au milieu du ventre. Le Maire.

On ne peut diſtinguer ſi ces Inſulaires étaient idolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que la priere qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais on remarqua facilement, qu'ils vivaient avec auſſi peu de ſoins que les animaux. Ils n'avaient aucune idée de commerce. Les préſens, qu'ils firent aux Hollandais, étaient donnés par boutades ou par ſaillies, & les Hollandais réglaient leurs libéralités ſur celles qu'ils recevaient d'eux. Ils ne ſement ni ne moiſſonnent. Ils ne font aucune ſorte d'ouvrage. Leurs alimens ſe bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne conſiſtent gueres qu'en noix de cocos, en ubas, en bananes & peu d'autres fruits. Les animaux

qu'ils mangent, ſe multiplient d'eux-mêmes.
Le Maire. Une partie de leurs femmes cherche, dans le creux du rivage, les petits poiſſons que la mer y laiſſe en ſe retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le Roi de la ſeconde Iſle était venu viſiter l'autre. Il avait amené ſeize porcs, & ſon cortège était compoſé de trois cens hommes, qui avaient, autour de la ceinture, une proviſion d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorſqu'il découvrit le Roi ſon voiſin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baiſſa le viſage juſqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de geſtes & de contorſions. Enfin s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans le *belez*, c'eſt le nom que les Inſulaires donnent au logement de leur Roi. L'aſſemblée, qui ſe forma autour d'eux, était d'environ neuf cens hommes. Ils paſſerent enſuite ſur le vaiſſeau Hollandais, où s'appercevant qu'on appareillait pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on ne ſe ſaiſît de leurs Iſles. Auſſi cette derniere viſite fut-elle ſignalée par de nouveaux preſens. Ils

s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête. Le Maire.

En partant, les Hollandais donnerent aux deux Isles le nom d'*Isles de Hoorn*, de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, & qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *Baie de la Concorde*, du nom du navire. Elle est dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, parait à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la côte, qui est fort sale, le long du rivage. Ce parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes.

L'équipage Hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & sur-tout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Oueſt, on se trouva, le premier de Juin, à la hauteur de treize degrés. Le trois, on fut surpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on était à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on était plus à l'Oueſt qu'on n'avait pensé, & que la

Le Maire.

Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux. Ils réſolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait mille ſept cens trente lieues; un autre, mille ſix cens ſoixante-cinq, & toujours en diminuant juſqu'à mille ſix cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la courſe avait été d'environ mille ſix cens ſoixante lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route, & de porter à l'Oueſt. Le treize à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des Iſles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poiſſons, & quelques oiſeaux mêmes qui commencerent à ſe montrer, ne laiſſerent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança juſqu'au vingt, ſans rien découvrir. Enfin, vers le ſoir du vingt, on eut la vue d'une côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou ſix petites Iſles, qui paraiſſaient couvertes d'arbres & de grands bancs de ſable, qui s'étendaient au Nord-Oueſt. Le mouillage y était ſi mauvais, qu'on remit le cap à l'Oueſt, en laiſſant les Iſles à quatre degrés quarante-ſept minutes. Le vingt-deux, on en découvrit douze

ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laiſſées à la gauche du vaiſſeau. On ne vit aucun courant dans ce parage. Le Maire.

Le 24, on apperçut trois baſſes Iſles au Sud-Oueſt, remplies d'arbres, & couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Iſles vertes. On découvrit une autre terre, avant la fin du jour, ſi haute en apparence, qu'étant ſuivie au Sud-Oueſt par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on ſe crut détrompé en approchant de la côte; & ne reconnaiſſant qu'une Iſle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'était le jour de cette Fête qu'elle avait été découverte. Après avoir raſé long-temps le rivage, ſans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le ſoir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla ſur quarante-cinq braſſes, fond de ſable & de cailloux. La mer y était unie, & l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approcherent du bord, au clair de la lune. Elles portaient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on obſerva que les habitans faiſaient la garde ſur leurs côtes, & ſur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on était à l'ancre. Vers

Le Maire.

la pointe du jour, le temps étant fort ſerein, & la lune très-claire, quelques pirogues s'avancerent juſques ſous les galeries. On leur jetta des grains de raſſade, en parlant aux Sauvages d'une voix careſſante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des ſignes, qu'on leur demandait des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reſte de la nuit, de pouſſer des cris autour du vaiſſeau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cens quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26, on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes, & les autres ſix ou ſept. Ils tournerent pluſieurs fois autour du vaiſſeau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des maſſues de bois, des ſabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur diſtribua quelques merceries. Mais, pour réponſe, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'équipage. On fit jouer tout-à-la-fois le gros canon & la mouſqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes, & dix ou douze hommes tomberent ſans vie. On mit auſſi-tôt en mer la chaloupe à rames, qui, paſſant au-travers de ceux qui ſe ſauvaient à la nage;

nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étaient fort bleſſés, & quatre pirogues, dont elle ſe ſaiſit, furent miſes en pièces, pour ſervir au chauffage. Un des trois priſonniers mourut deux heures après. Le Maire.

La chaloupe retourna au rivage, avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, &, qu'à force de ſignes, on leur avait fait comprendre qu'on ne demandait d'eux que des rafraîchiſſemens, ils exhorterent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit canot ſe hâta de venir préſenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des priſonniers, qui était fort bleſſé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée ſortit d'un bois voiſin, le vint prendre pardeſſous les bras, & l'emmena ſous quelques arbres, où s'aſſeyant autour de lui, ils parurent tous fort empreſſés à le ſecourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, & toutes ces ouvertures ſervaient à ſoutenir des anneaux. Leur barbe eſt aſſez longue, mais ſans mouſtaches. Ils portaient des bracelets de nacre de perle, au-deſſous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement eſt une feuille d'arbre au milieu du corps, avec

Le Maire.

une ceinture d'écorce pour la ſoutenir. Ils paraiſſent très-robuſtes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents ſont noires, & leurs cheveux de la même couleur, courts & crêpus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un ſur l'autre, joints ou lacés par une eſpèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coëffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour ſaupoudrer ce que l'Auteur nomme leur *pinang*. Leurs civilités conſiſtent à ôter leur bonnet, à ſe mettre les mains ſur la tête, & à s'y mettre auſſi des feuilles d'arbres, qui paraiſſent un ſigne particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord, ils chantaient enſemble avec aſſez d'harmonie. Les poignées de leurs ſabres ſont ornées; mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne ſont que pour les ennemis de leur Nation. Lorſqu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, leur uſage eſt de ſe mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs canots ne ſont pas égaux. On compta juſqu'à dix-ſept couples de rameurs ſur les grands, & depuis deux couples juſqu'à dix ſur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere, & ces petits bâtimens ont des châteaux comme les galions. Cependant leur lar-

geur ne ſuffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes enſemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térébenthine. Le Maire.

L'équipage fit de l'eau ſans obſtacle. Mais, le jour ſuivant, quelques canots étant venus à bord ſans y rien apporter, & ſans vouloir payer la rançon du priſonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes ſi ſauvages. De la Côte, on apperçut une autre Iſle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile, & dans tout le jour ſuivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait. Elle courait à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, avec pluſieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vue de deux hautes Iſles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher pluſieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies ſur leurs têtes. C'était apparemment un ſigne de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandaſſent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civiliſés, que tous ceux qu'on avait vus juſqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de pluſieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux conſtruits que les autres, & portaient même quelques ornemens de ſculpture à l'avant &

Le Maire.

à l'arriere. On obſerva que ces Inſulaires avaient un ſoin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils ſe les poudraient de chaux. Ils étaient venus de trois ou quatre Iſles, qui paraiſſaient remplies de cocotiers ; mais tous les ſignes, par leſquels on croyait ſe faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour ſuivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avait été qu'une ruſe pour ſurprendre le vaiſſeau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il ſe trouva, le matin, entre une Iſle de deux lieues de long & une autre côte. Vingt-cinq pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à ſe préſenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laiſſer approcher. Il y avait, à l'avant du vaiſſeau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, ſur chacune deſquelles un Nègre alla s'aſſeoir, la rame à la main, dans l'opinion, ſans doute, qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient à l'entour, & ſemblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, ſe croyant ſûrs de leur conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étaient pouſſées avec tant de vigueur, que, ſe rompant contre les mâts & le bordage, elles en faiſaient voler de petits éclats. Un matelot fut bleſſé dans la premiere ſurpriſe,

& les autres ne purent demeurer ſur le pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorſque les Sauvages ſe diſpoſaient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mouſqueterie. Une décharge ſi bruſque, en ayant emporté ou bleſſé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les ſuivit auſſi-tôt, & ſe ſaiſit d'un canot, dans lequel il y avait trois hommes. L'un fut tué, un autre ſauta dans la mer, & le troiſieme demeura priſonnier. C'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moyſe*, qui était celui du matelot bleſſé; & l'iſle fut nommée auſſi l'*Iſle de Moyſe*. Ces Inſulaires vivaient d'une ſorte de pain, compoſée de racines d'arbres. Le Maire.

On s'éloigna de cette race perfide. L'obſervation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le ſoir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baie de ſable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du vaiſſeau, des terres baſſes, diviſées par une grande montagne, & une Iſle baſſe à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans

Le Maire.

les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entr'elles, depuis deux degrés vingt-cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une rade, & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & à la hauteur, qui était à-peu-près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette Isle. Mais bientôt on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la premiere, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest, une si grande étendue de pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés, on n'en appercevait pas la fin; &, comme il s'étendait à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettait des flammes de sa cime, & qui dirigeait le vaisseau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connaître que c'était une Isle bien peuplée

& remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Iſle du Volcan. Les habitans envoyerent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou ſix hommes, avec une eſpèce d'échaffaudage élevé ſur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru ſuſpecte, on employa le Nègre Moyſe pour prendre langue; mais il ne put ſe faire entendre des Sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps. Les uns avaient les cheveux courts, & d'autres les avaient longs. Leur couleur était plus jaune que celle de Moyſe. On ne put trouver de mouillage ſur leur côte; &, voyant pluſieurs autres Iſles au Nord & au Nord-Oueſt, on porta vers un Cap uni, qui faiſait face à la proue. L'eau était de diverſes couleurs, verte, blanche, jaune; &, ſe trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque riviere, qui avait ſon embouchure à peu de diſtance. On voyait auſſi flotter des arbres & des branches, ſur leſquelles on diſtinguait quelquefois des oiſeaux & des écreviſſes. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Oueſt-Sud Oueſt, entre une haute Iſle, qu'on avait à la droite du vaiſſeau, & des terres moins hautes qu'on laiſſait à gauche. Vers le ſoir, on trouva fond ſur ſoixante dix braſſes, à peu de diſtance du rivage, & l'on y laiſſa tombet l'an-

Le Maire.

Le Maire.

cre. Les canots, qui vinrent à bord, étaient conduits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à des gros boyaux, qui leur tombaient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avaient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nu. Chacune avait quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays était mal-ſain, d'autant plus que les maiſons y étaient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte eſt de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des eſſais de gingembre, d'où l'on conclut qu'ils étaient exercés au commerce. On alla chercher un meilleur mouillage dans une Baie voiſine, où l'ancre fut jettée ſur vingt-cinq braſſes, fond de ſable mêlé d'argille. Les habitans de deux villages, qui s'offraient aſſez proche, envoyerent à bord deux canots, avec quelques noix de cocos,

qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient, pour quatre noix, une braſſe de toile; & c'était à cette marchandiſe qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce ſi peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui ſe réduiſaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils ſe retrouverent le lendemain à quatre degrés; &, dans l'inquiétude de leur ſort, les rations furent réglées. Ils ignoraient abſolument dans quelle partie du Monde ils étaient, près ou loin des Iſles de l'Amérique, & ſi c'était la Nouvelle-Guinée, dont ils ne ceſſaient plus d'avoir la vue. Toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumiere ſur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient plus d'autres régles que de faibles conjectures. Le Maire.

La courſe du 11 fut à l'Oueſt-Nord-Oueſt, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne ſe laſſaient pas de ſuivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut cap. Ces terres, qui éraient en effet celles de la Nouvelle-Guinée, s'étendent la plupart au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des courans, qui portaient à l'Oueſt, ſuivant leur direction ordinaire, le long des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les 13 & 14, on

Le Maire.

continua de ſuivre la même côte; & le 15, trois Iſles baſſes & peuplées, qui paraiſſaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie-lieue de la grande terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé, ſur-le-champ, du remède à tous leurs beſoins, s'ils y étaient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais, n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les Inſulaires, qui étaient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils bleſſerent ſeize matelots. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où, dans le premier feu de la vengeance, on brûla quelques maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux, & pouſſerent d'horribles cris; mais ils n'oſaient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de gros canon, qui battaient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix, après quoi, deux ou trois canots étant au-deſſus du vent du vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jettérent des noix de cocos dans la mer, afin que le courant les portât vers les Hollandais. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de har-

dieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes, qui leur tiennent lieu de ſafran, pour leſquelles on leur donnait en échange des grains de verre, des clous & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit, entre leurs mains, quelques pots de fer, qui devaient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paraiſſaient pas ſurpris de la forme du navire; &, quoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient ni le bruit, ni la vue. Ils donnaient à la plus orientale de leurs Iſles, le nom de *Moa*, celui d'*Inſou* à la ſeconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne ceſſa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ils font du pain & des galettes de caſſave; mais elle n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales. Le Maire.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de ſuivre la côte à l'Oueſt-Nord-Oueſt. On eut, à treize degrés, la vûe de pluſieurs Iſles, vers leſquelles on était porté par les courans, ce qui n'empêcha point, qu'ayant trouvé un fort bon fond ſur treize à quinze braſſes, on ne mouillât, le ſoir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avait point apperçu de feu dans l'iſle voiſine.

Le Maire. Cependant la pointe du jour fit découvrir ſix grands canots, avec des ailes & de l'acaſtillage. Les Sauvages qui les montaient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montraient, de loin, du poiſſon ſec, des noix de cocos, du tabac, & un petit fruit, qui reſſemblait à nos prunes. On les encouragea par des ſignes de paix & d'amitié. D'autres canots, qui paraiſſaient venir de la même Iſle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vue du navire & du canon, fit juger qu'ils connaiſſaient les vaiſſeaux de l'Europe. Ces Sauvages avaient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Iſles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Eſpagnols. Toutes ces apparences ſoutenaient le courage des Hollandais; mais elles ne jettaient pas plus de jour ſur leur navigation. Le 24, ils ſe trouverent à la hauteur d'un demi-degré. Leur courſe fut au Nord-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le long d'une belle & grande Iſle, qu'ils nommerent l'Iſle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent à ſa pointe orientale, le nom de Cap de Bonne-Eſpérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Iſles à l'Eſt de Banda, ils ſe flatterent que ce Cap pouvait être une pointe de ces Iſles, & que la route était

libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme l'Iſle de Schouten s'étendait juſques ſous la Ligne, ils craignirent auſſi que ce ne fût une de celles qui ſont marquées dans les Cartes à l'Oueſt de la Nouvelle-Gninée juſqu'à la Ligne. Dans cette ſuppoſition, ils s'expoſaient à tomber dans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten, embarraſſé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venait alors de l'Eſt, amena, autour du navire, une prodigieuſe quantité de poiſſon, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vue continuelle de la Côte. L'Equipage était conſolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avait tirés des dernieres Iſles, il y en avait un qui était jaune en-dedans, ou couleur d'orange, & vert en-dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il reſſemblait aſſez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du ſel & du poivre, & les malades mêmes le trouverent fort ſain. Le Maire.

Le 25, on découvrit à la gauche du vaiſſeau une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laiſſa au Sud-Sud-Oueſt. Le 26, on eut la vue de trois Iſles, & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud, de hautes

Le Maire. terres & d'autres baſſes, qu'on rangea toujours à l'Oueſt-Nord-Oueſt. La nuit du 28 au 29, on ſe reſſentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, ſautaient hors de leurs cabanes, ſans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles ſecouſſes qui ébranlaient le vaiſſeau, ſur-tout dans un parage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30, on entra dans un grand golfe, qui paraiſſait environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs, qui ſemblaient couvrir le vaiſſeau de flammes. Ils furent ſuivis d'une pluie ſi extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de ſemblable. Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le golfe, d'autre ouverture que ſon entrée, firent mettre le cap au Nord. Le ſoir du 31, on paſſa, pour la ſeconde fois, ſous la Ligne, & l'on mouilla ſur douze braſſes, près d'une Iſle déſerte, à peu de diſtance du continent. On ſe trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de ſable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta preſqu'entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'Oueſt-Sud-

Oueſt, excellent fond, néanmoins, depuis quarante braſſes juſqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le ſoir, deux Iſles ſe préſenterent à l'Oueſt. Le Maire.

Le 4, on obſerva que la direction des courans était à l'Oueſt, & la courſe étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vue de ſept ou huit Iſles, qui obligerent de paſſer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop ſur les côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Eſt; mais un vent contraire força les Pilotes à s'approcher d'une Iſle où la chaloupe ne put trouver de fond que ſous le rivage, à quarante-cinq braſſes. Trois pirogues qui l'aborderent auſſi-tôt avec la banniere blanche, ne firent pas difficulté de la ſuivre juſqu'au vaiſſeau.

Elles portaient des montres de feves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, dont l'un était blanc & jaune. Les Inſulaires, qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnaiſſant des Hollandais; mais ce n'était plus des Sauvages, dont la barbarie fut redoutable après les traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portaient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avaient des caleçons de ſoie,

Le Maire.

des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarraſſé à diſtinguer leur Nation, lorſqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le Malais, crut diſtinguer pluſieurs mots Ternatais, & quelques termes Eſpagnols. Quelle conſolation pour un équipage languiſſant, qui était encore compoſé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuiſés de fatigue ou conſumés de maladies, & tous également conſternés de l'incertitude de leur ſort! Ils s'empreſſerent de demander aux Indiens le nom de leur Iſle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclairciſſement; mais le refus même de ces Inſulaires, joint à d'autres circonſtances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Eſt par trois langues de terre, & que ceux qui paraiſſaient craindre de s'expliquer, étaient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Eſpagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller aſſez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé *Soppi*, que l'Iſle voiſine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du Roi de Tidor. Les Matelots d'une pirogue Ternataiſe, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empreſſerent de venir raconter à Schouten, qu'il y avait

avait actuellement près de vingt vaiſſeaux, Hollandais & Anglais, autour de Ternate; &, peu de jours après, il ſe revit effectivement dans une nombreuſe flotte de ſa Nation. Le Maire.

Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, ſe trouvait alors dans l'Iſle de Java, fut chargé par le Gouverneur-général de prendre, ſur ſon bord, le Maire & Schouten & de les conduire en Hollande. Mais obſervons ici, comme ailleurs, l'eſpèce de récompenſe preſque toujours réſervée aux grands ſervices. Le Gouverneur-général qui commandait aux Moluques pour les Hollandais, commença par ſe ſaiſir du vaiſſeau de le Maire & confiſqua tous ſes effets, en attendant la déciſion des Etats. Le Maire mourut dans la traverſée. Il n'eut que le ſtérile honneur de ſa découverte; mais du moins ſa Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de ſes travaux. Six ou ſept ans après, les Etats-Généraux & le Prince Maurice de Naſſau prirent la réſolution de faire viſiter le même paſſage, par une flotte d'onze vaiſſeaux, qu'ils y envoyerent ſous le commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Obſervations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit eſt devenu la route commune de tous

Le Maire. les Navigateurs qui, connnaiſſant les dangers de celui de Magellan, veulent ſe rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer juſqu'aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

CHAPITRE III.

Wood Rogers.

LE VOYAGE de l'Anglais Wood Rogers eſt remarquable, en ce qu'il pénétra de la mer du Nord dans celle du Sud, ſans paſſer ni le Détroit de Magellan ni celui de le Maire. Rogers.

Il eut, en 1708, le commandement d'un des deux vaiſſeaux, nommés le *Duc* & la *Ducheſſe*, qui avaient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà ſignalé par de célèbres voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Comme le Journal ne porte point d'autre éclairciſſement que les hauteurs, il faut néceſſairement les ſuivre, pour ſe former quelque idée de cette courſe.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, ſe trouva par les quarante-huit degrés

Rogers.

cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déjà vu, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, preſque tous ronds & branchus, qui paraiſſaient ſur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Ducheſſe, ils découvrirent la terre, qui portait au Sud-Sud-Eſt, à neuf lieues de diſtance. Elle ſe préſenta d'abord ſous la forme de trois Iſles, qui ſemblaient ſe multiplier à meſure qu'ils en approchaient. A midi, ils l'eurent au Sud-Oueſt, à ſix lieues de ſon extrémité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avaient pris pour des Iſles, ſe joignait avec la terre baſſe. Mais un vent frais d'Oueſt les empêcha d'y arriver, & les obligea de ſe tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui courait, autant qu'ils en purent juger, Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt. Ils reconnurent enfin que c'étaient les Iſles de Falkland. Leur milieu eſt ſous le cinquante-unieme degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne ſoixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Oueſt de Londres. Ces deux Iſles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; meſure, néanmoins, qui ne put être priſe qu'à vue d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Eſt, on mit à la cape, depuis huit heures du ſoir juſqu'à trois du matin. On avait paſſé, entre deux & trois heures après midi,

devant un gros rocher blanc, haut & rond, qui avait paru iſolé, à trois lieues du rivage, & qui ne reſſemble pas mal à celui qu'on nomme *Faſtnelle*, à l'Oueſt du Cap Cléar, en Irlande. La Côte a preſqu'auſſi le même aſpect que celle de Portland, quoiqu'elle ſoit moins haute. A quatre heures, on avait eu, au Sud Eſt-quart-de-Sud, à la diſtance de ſept lieues, ſon extrémité Nord-Eſt; & le rocher blanc, au Sud, à trois lieues de diſtance. A ſix heures, la terre la plus Orientale, dont on eut la vue, était au Sud-Eſt, à ſept lieues. Tous les côteaux avaient l'apparence d'un bon terrain. La pente en eſt facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres. Rogers.

Le 25, après avoir fait route Sud-Eſt, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la terre à Midi. Elle courait au Sud, depuis le rocher blanc. A ſix heures du ſoir, on la perdit de vue, ſans avoir pu reconnaitre ſi elle était habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance, une petite Iſle baſſe, qui n'eſt pas marquée ſur les Cartes. On était à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avait été fort variable depuis le ſoir du jour précédent, s'était remis du Nord-Eſt au Sud. On courut, le lendemain à l'Eſt, depuis l'Iſle baſſe, & la latitude ſe trouva de cinquante-

Rogers.

quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle était de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le ſecond jour de Janvier, les vents étant l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, accompagnés de brume, on reſſentit un froid très-vif. Le 5, la mer devint ſi groſſe, que la Ducheſſe eut beaucoup à ſouffrir. On fit route avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt, & la latitude Méridionale fut de ſoixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie juſqu'au 10. On n'avait point ici de nuit, ſous le ſoixante-unieme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le ſoixante-dix-neuvieme degré cinquante-huit minutes de longitude, Oueſt, de Londres. Le conſeil des deux vaiſſeaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'eſt peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Oueſt; & la hauteur étant de cinquante-ſix degrés, on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn. Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Eſt-quart-de-Nord-Eſt, à dix lieues de diſtance, la haute Terre voiſine du Port Saint-Etienne, ſur la Côte des Patagons, dans la mer du Sud, à qua-

rante-ſept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les équipages avaient commencé à ſe reſſentir des fatigues d'une ſi longue route, & ſouhaitaient impatiemment d'arriver à l'Iſle de Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors ſur ſa poſition, c'était un nouveau ſujet d'incertitude. A trente-ſix degrés trente-ſix minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglais eurent la vue de l'Iſle, qu'ils cherchaient comme au haſard. Rogers.

Ce n'eſt pas pour en donner ici la deſcription, qu'on y a conduit les deux vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit, qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa chaloupe en mer, pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait ſon retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaiſſeaux Eſpagnols ou Français ; &, dans la néceſſité où l'on était de faire

Rogers. de l'eau & des vivres, on prit la réſolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la Baie du Milieu, où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, on n'apperçut aucun vaiſſeau, non plus que dans l'autre Baie au Nord-Oueſt; & ces deux Baies ſont néanmoins les ſeuls endroits où l'on puiſſe mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment, qui, ne ſe trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de ſe retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint bientôt, avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque choſe de plus ſauvage que celle de ces animaux. C'était un Ecoſſais, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avait été Maître à bord d'un vaiſſeau Anglais, & que ſon Capitaine avait abandonné dans cette Iſle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaiſſeaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

« Il avait vu paſſer quantité d'autres Bâtimens, » pendant le ſéjour qu'il avait fait dans cette ſoli- » tude; mais il n'en avait vu mouiller que deux, » qu'il avait reconnus pour des Eſpagnols. Quel- » ques gens de l'équipage, qui l'avaient apperçu, » avaient tiré ſur lui, & l'avaient pourſuivi juſ- » ques dans les bois. Il s'était heureuſement dé-

» robé à leur fureur, en grimpant sur un arbre où » ils ne l'avaient pas découvert, & d'où il leur » avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il » avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté de se » livrer à des Français, s'il eût vu paraître quel- » qu'un de leurs vaisseaux ; mais qu'il avait mieux » aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert, que » de tomber entre les mains des Espagnols, qui » n'auraient pas manqué de le tuer ou de le con- » damner aux mines, dans la crainte qu'il ne dé- » couvrît aux Etrangers ce qui appartenait à la » mer du Sud. Rogers.

» Il était né à Largo, dans la province de Fise, » en Ecosse ; dès son enfance, il avait été élevé à la » Marine. Ayant été abandonné dans l'Isle par le » Capitaine Pradling, à l'occasion de quelque dé- » mêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la réso- » lution d'y demeurer, plutôt que de solliciter » sa grace par des soumissions qui l'auraient » exposé à de nouveaux chagrins : étant re- » venu néanmoins à des sentimens plus mo- » dérés, il avait souhaité de retourner au vais- » seau, mais le Capitaine avait refusé de le » recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette » Isle, dans un autre voyage, & qu'on y avait » alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que » six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient » abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre

Rogers.

» les premiers mouvemens du déſeſpoir, en lui » faiſant eſpérer le même traitement.

» Il avait été mis à terre avec ſes habits, ſon » lit, un fuſil, quelques livres de poudre, des » balles, du tabac, une hache, un couteau, un » chauderon, une Bible, quelques livres de piété, » ſes inſtrumens & ſes livres de marine. Pendant » les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine » à vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux cabanes de » branches d'arbres, l'une à quelque diſtance de » l'autre. Il les couvrit d'une eſpèce de joncs, & » les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à me- » ſure qu'il en avait beſoin. Lorſque ſa poudre » approcha de ſa fin, il trouva le ſecret de faire » du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il » frottait ſur le genou, l'une contre l'autre. La plus » petite de ſes huttes lui ſervait de cuiſine. Dans » la grande, il dormait, il chantait des pſeaumes » & priait Dieu. Jamais il n'avait été ſi bon Chré- » tien. Accablé d'abord de triſteſſe, ou faute de » pain & de ſel, il ne mangeait qu'à la derniere » extrémité. Il n'allait ſe coucher que lorſqu'il ne » pouvait plus ſoutenir la veille. Le bois de pi- » ment lui ſervait à cuire ſa viande & à l'éclai- » rer; & l'odeur aromatique récréait ſes eſprits » abattus.

» Il ne manquait pas de poiſſon, mais il n'oſait » en manger ſans ſel, parce qu'il lui cauſait un fâ-

» cheux dévoiement, à la réſerve des écreviſſes de
» riviere, qui ſont d'un goût exquis dans l'Iſle, & Rogers.
» preſqu'auſſi groſſes que celles de mer. Tantôt il
» les mangeait bouillies, & tantôt grillées, comme
» la chair de ſes chèvres, à laquelle il ne trouvait
» pas le goût ſi fort qu'à celle des nôtres, & dont
» il faiſait d'excellent bouillon. Il en tua juſqu'à
» cinq cens. Enſuite, ſe voyant ſans poudre, il les
» prenait à la courſe; & s'en faiſant même un amu-
» ſement, il en avait lâché environ le même nom-
» bre, après les avoir marquées à l'oreille. Un
» exercice continuel l'avait rendu ſi agile, qu'il
» courait au travers des bois, ſur les rochers & les
» collines, avec une vîteſſe incroyable. Nous l'é-
» prouvâmes (continue Rogers) en allant à la chaſſe
» avec lui. Nous avions à bord un chien dreſſé au
» combat des Taureaux, & de bons coureurs. Il
» les devançait tous. Il laſſait nos hommes & le
» chien. Il prenait les chèvres & nous les appor-
» tait ſur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était
» peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie.
» Il la pourſuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant
» priſe ſur le bord d'un précipice, caché par des
» buiſſons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette
» chûte lui fit perdre la connoiſſance. Enfin, reve-
» nant à lui-même, il trouva la chèvre morte ſous
» lui. Il était ſi briſé, qu'il paſſa vingt-quatre heures
» dans la même place; &, s'étant traîné avec beau-

Rogers. » coup de peine juſqu'à ſa cabane, qui était éloi-
» gnée d'un mille, il n'en put ſortir qu'après dix
» jours de repos.

» Un long uſage lui fit prendre du goût à ſes
» alimens, quoique ſans ſel & ſans pain. Dans la
» ſaiſon, il trouvait quantité de bons navets, que
» d'autres avaient ſemés, & qui couvraient quel-
» ques arpens de terre. Il ne manquait pas non
» plus d'excellens choux, qu'il cueillait ſur les ar-
» bres qui portent ce fruit, & qu'il aſſaiſonnait avec
» celui du piment, nommé autrement poivre de la
» Jamaïque, dont l'odeur eſt délicieuſe. Il y trouva
» auſſi une ſorte de poivre noir, qui ſe nomme
» *malachita*, fort bon pour chaſſer les vents & pour
» guérir la colique. Ses ſouliers & ſes habits furent
» bientôt uſés, par ſes courſes au travers des bois
» & des broſſailles; mais ſes pieds s'endurcirent à
» cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il
» fut quelque temps ſans pouvoir s'aſſujettir à por-
» ter des ſouliers. »

» Lorſqu'il eut ſurmonté ſa mélancolie, il prenait
» quelquefois plaiſir à graver ſur les arbres, ſon
» nom & la date de ſon exil. Il dreſſait des chats
» ſauvages & des chevreaux à danſer avec lui. Les
» chats & les rats lui firent d'abord une cruelle
» guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par
» quelques animaux de la même eſpèce, ſortis des
» navires qui avaient relâché dans l'Iſle. Les rats

» venoient ronger ſes habits, & même ſes pieds, Rogers.
» pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour
» s'en garantir, d'apprivoiſer les chats, en les nour-
» riſſant de la chair de ſes chèvres ; ce qui les
» rendit ſi familiers, qu'ils venaient coucher en
» grand nombre autour de ſa hutte. Ainſi, par le
» ſecours de la Providence, & par la force de ſon
» âge, qui n'était que d'environ trente ans, il
» triompha des horreurs de ſa ſolitude, juſqu'à
» n'y trouver que de la douceur & du conten-
» tement. Après avoir uſé ſes habits, il ſe fit un
» juſte-au-corps & un bonnet de peaux de chè-
» vres, qu'il couſit enſemble avec de petites cour-
» roies qu'il en avait ôtées, & avec un clou qui lui
» ſervait d'aiguille. Il ſe fit des chemiſes de quel-
» que toile qu'on lui avait laiſſée, & l'eſtame de
» ſes bas lui ſervit de fil. Il était à ſa derniere,
» lorſque les deux vaiſſeaux lui apporterent d'au-
» tres ſecours. Son couteau s'étant uſé juſqu'au
» dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles
» de fer, qu'il trouva ſur le rivage, & dont il fit
» divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir &
» d'aiguiſer.

» Il avait tellement perdu l'uſage de parler, que
» ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-
» temps aſſez de peine à l'entendre. Il refuſa d'a-
» bord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la
» crainte de ſe brûler l'eſtomac par une liqueur

Rogers.

» ſi chaude ; & quelques ſemaines ſe paſſerent, » avant qu'il pût goûter avec plaiſir des viandes » aprêtées à bord. Il avait joint à ſa chair de chè- » vres, à ſes racines & au poiſſon, une eſpèce de » prunes noires qui ſont excellentes, mais qu'il ne » cueillait pas aiſément, parce qu'elles croiſſent » au ſommet des montagnes & des rochers. Pen- » dant que les Anglais furent à l'ancre, la recon- » noiſſance lui fit braver toutes ſortes de dangers » pour leur procurer ce rafraîchiſſement. Ils le » nommaient le Gouverneur, ou plutôt le Mo- » narque abſolu de l'Iſle. Rogers lui donna, ſur » ſon vaiſſeau, l'office de Contre-Maître. »

Les deux vaiſſeaux quitterent l'Iſle de Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funeſtes aux Eſpagnols. Ils s'emparerent de Guaïaquil, dont ils tirerent une groſſe rançon, & de quelques petits vaiſſeaux, ſur leſquels ils enleverent plus de priſonniers que de richeſſes. Leur dernier exploit, dans cette mer, fut la priſe d'un vaiſſeau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs eſpérances. Ils en attaquerent un autre, qui ſe défendit encore plus vigoureuſement ; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves guerriers, les mit dans la néceſſité de faire le tour de la moitié du globe, pour aller chercher d'autres reſſources aux Indes

Orientales. La difficulté de ſe procurer des vivres n'eut pas moins de part à cette réſolution. Après avoir couru dans la mer du Sud juſqu'au mois de Décembre de la même année, abordant par-tout où ils croyaient trouver des ſubſiſtances, ils vinrent dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom. On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts rochers, qui reſſemblent, pour ceux qui viennent de l'Oueſt, aux aiguilles de l'Iſle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux ſont en forme de pain de ſucre. Le plus avancé vers la terre eſt percé comme l'arcade d'un pont, & l'eau paſſe par cette ouverture. Il faut laiſſer à gauche celui qui eſt le plus proche de la mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baie qui eſt ſaine dans toutes ſes parties, & où l'on trouve, depuis dix juſqu'à vingt & ving-cinq braſſes. On y eſt enfermé par les terres, depuis l'Eſt-quart-de-Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt-quart-de-Sud. La rade ne ſerait pas d'ailleurs des plus ſûres, ſi le vent de mer ſoufflait impétueuſement.

Rogers.

Segura.

Le pays eſt fort montagneux, ſtérile & couvert de ſables, qui ne laiſſent pas de produire quelques arbriſſeaux, dont les fruits ſont différentes ſortes de graines. Rogers fit viſiter la côte. Ses

Rogers.

gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Priſonniers Eſpagnols leur avaient fait eſpérer. Ils virent ſouvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays eſt fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette ſaiſon, le vent de terre ſouffle preſque ſeul à Segura. L'air y eſt très-ſerein, & la pluie rare ; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes roſées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de diſtance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férociré. Ils étaient, dit-il, d'une taille droite & puiſſante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers du Sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendaient juſqu'aux cuiſſes. Tous les hommes étaient nus ; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une eſpèce d'étoffe qui en parait compoſée, ou des peaux de bêtes & d'oiſeaux. Celles qu'il vit étaient noires & ridées : mais il s'imagina que les peres & les maris craignaient d'expoſer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du goſier, & leur langue

langue paraiſſait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies rouges, & des perles qu'ils n'ont pas ſans doute l'art de percer, puiſqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvaient cet ornement ſi beau, qu'ils refuſerent les colliers de verre des Anglais. Leur paſſion n'était ardente que pour les couteaux & les inſtrumens qui ſervent au travail; mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laiſſaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils euſſent le moindre uſtenſile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort baſſes, conſtruites de cannes & de branches d'arbres, & ſi mal couvertes, qu'elles ne les garantiſſaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient gueres que de poiſſon; ce qui joint à leurs miſérables cabanes, qui ne ſemblaient dreſſées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la Baie, & qu'ils n'y étaient raſſemblés que pour la ſaiſon de la pêche. Les inſtrumens qu'ils y emploient, ne ſont, ni des hameçons, ni des filets; c'eſt un ſimple dard de bois, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un, qui, après avoir en- Rogers.

Rogers. filé un poiſſon avec cette arme, le donna, ſans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendait ſur une eſpèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même pluſieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jettait, avant qu'ils euſſent atteint le fond. Une petite ſemence noire, qu'ils broyaient avec des pierres & qu'ils mangeaient à poignée, paraiſſait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurerent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des yams, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des pois verds, des bayes ſemblables à celles du lierre, & qui, ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois ſecs. Les Anglais trouverent d'autres baies qui ont la figure des groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouverent auſſi des poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſonnement pour les ſauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient aſſez communes dans les huttes des Indiens, ne permettaient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils don-

naient quelques marques de reſpect à l'un d'entr'eux, qui portait ſur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraiſſaient jouir en commun de tout ce qu'ils poſſédaient. S'ils troquaient du poiſſon pour de vieux couteaux, dont les deux vaiſſeaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui ſe trouvait près d'eux; &, lorſqu'ils en avaient aſſez, il ne fallait plus eſpérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il ſemblait que leur vice dominant fût la pareſſe, & qu'ils ne fuſſent occupés de leur ſubſiſtance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, ſans ſe mettre en peine de les aider. Leurs armes ſont l'arc & la fleche, dont ils tuent des oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont d'un bois ſimple, inconnu aux Anglais, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ ſept pieds de long. Leurs fleches, qui ne ſont que des petites cannes, armées de quelques os de poiſſon bien affilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plupart de leurs couteaux, & des inſtrumens qui leur ſervent à tailler, ſont compoſés des dents d'un poiſſon qui ſe nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois groſſes perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courſes des pierres fort peſantes qui brillaient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en euſſent point

Rogers.

Rogers.

apporté à bord. L'eau de la Baie eſt excellente, & le fenouil marin y croît en abondance ; mais on ne voit point d'oiſeaux extraordinaires.

Les deux vaiſſeaux Anglais, accompagnés du Galion qu'ils avaient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible juſqu'à l'Iſle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & ſe fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route était familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils paſſerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils ſe trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençaient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & juſqu'à Batavia.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois vaiſſeaux Anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, & à ſeize Hollandais qui devaient partir pour les Ports de l'Europe.

Dans un ſéjour de quatre mois que Rogers fit

au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le pays voisin qui relève des Hollandais. Rogers.

CHAPITRE IV.

Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil.

Dampier.

DAMPIER s'eſt acquis une juſte réputation par le nombre & l'étendue de ſes courſes, par ſes profondes obſervations ſur les vents, les marées, les courans, les bancs de ſable, les variations de l'Aiguille, & ſur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues, & ſon nom a reparu ſouvent dans cet Ouvrage. Il partit d'Angleterre à bord du vaiſſeau le Chevreuil, dont on lui avait confié le commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Auſtralas. Il côtoya la Nouvelle-Guinée, & découvrit, à l'Eſt de cette contrée, une grande Iſle qu'il nomma la *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom de *Gloceſter* au Cap Nord-Oueſt, & celui d'*Anne* au Cap Sud-Oueſt. La partie la plus au Nord eſt à deux degrés trente minutes, & celle qui eſt le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue de l'Eſt à l'Oueſt, eſt d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle eſt haute & montagneuſe dans preſque toutes ſes parties, avec de grandes vallées

Nouvelle-Bretagne.

qui paraiſſent auſſi fertiles que les montagnes. Les arbres dans la plupart des cantons que Dampier obſerva, ſont hauts, gros & touffus; les habitans en grand nombre, de belle taille, robuſtes & naturellement fort hardis. A juger des productions du pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette région en peut fournir d'auſſi riches qu'aucune autre partie du monde, & qu'il ne ſerait pas difficile de lier un commerce réglé avec les habitans; mais les circonſtances ne permirent point à Dampier de le tenter. Dans la ſuite, l'ardeur de voyager l'aſſocia à ces Aventuriers intrépides qui ſe ſont rendus ſi célèbres ſous le nom de Flibuſtiers. Il parcourut avec eux toute la mer du Sud & partagea les viciſſitudes de fortune attachées à leur périlleux métier. Il mena ſes compagnons d'Acapulco aux Philippines, à la Chine, aux Indes, & revenu par le Cap de Bonne-Eſpérance, il a mérité d'être compté parmi ceux qui ont décrit autour du globe ce cercle dont les glaces des Pôles bornent la circonférence, aux deux extrémités du Nord & du Sud. Il rentra dans ſa Patrie, en 1689, après des courſes maritimes qui avaient duré ſix ans.

Dampier.

Le Napolitain Gemelli Carréri, nommé pluſieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, eut cette même ambition de faire le tour du globe, & même il

Carréri.

Catréri. commence sa Relation par tracer à ceux qui voudraient l'imiter, les différentes routes entre lesquelles ils peuvent choisir, & il y joint des avis très-sages.

Il établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du monde, sans exercer quelque commerce sur la route. S'il se chargeait de grosses sommes d'argent, il serait sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenait des lettres-de change, peut être lui arriverait-il, par la grande distance des lieux, de trouver le Correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui qui emploie son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il se procure un moyen naturel de converser avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de si barbare, qu'elle ne voie de bon œil un Marchand qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force, pour faire oublier au voyageur que le véritable objet de ses fatigues est de s'instruire.

On peut s'embarquer sur les vaisseaux Européens qui partent souvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens

corrompus & d'eau infectée ; comme il arrive néceſſairement, lorſqu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on paſſe deux fois la Ligne. Cette navigation peut coûter cent piaſtres, ou juſqu'à deux cens, ſuivant la place qu'on occupe dans le navire. On peut revenir en Europe, en paſſant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Perſique, & delà ſe joindre à la caravanne de Perſe qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais ſi l'on ſe propoſe de faire le tour du monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, delà aux Philippines, d'où l'on ſe rend en Amérique, pour retourner en Europe par les Ports d'Eſpagne. La meilleure marchandiſe & la moins embarraſſante qu'on puiſſe porter aux Indes Orientales, eſt le tabac en poudre, ſoit de Séville ou du Bréſil. Mais comme il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, de paſſer ce tabac ſur les vaiſſeaux Portugais, Carréri conſeille à ceux qui prendront cette voie, de ſe munir de piaſtres, ſur leſquelles il y a quelque choſe à gagner, en achetant des marchandiſes de l'Orient. Carréri.

La ſeconde route eſt par Livourne, ou par Malte, d'où l'on peut paſſer au Port d'Alexandrie, & delà remonter le Nil juſqu'au Caire, pour s'embarquer ſur un des deux vaiſſeaux Mahométans, qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans

Carréri. cette fameuſe Ville l'occaſion de ſe rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perſe.

La troiſieme route, & la plus ordinaire aux Européens, eſt celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette ou d'Alep. Elle ſe fait pour dix piaſtres. Alep offre cinq routes pour Iſpahan : la premiere par le Diarbek & Tauris ; la ſeconde par la Méſopotamie, en paſſant à Moſſoul & Amadan ; la troiſieme par Bagdat & Rengavar ; la quatrieme en traverſant le petit Déſert vers le Midi, & paſſant par Baſſora ; la cinquieme par le grand Déſert ; mais la derniere n'eſt pratiquée qu'une ſeule fois l'année, lorſque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne ſe mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que, dans tout autre temps, ces Déſerts arides ſont abſolument ſans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuſes troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravanes ; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces Caravanes ſoient formées.

La quatrieme route & la plus ſûre eſt celle de Conſtantinople par l'Allemagne & la Hongrie. Enſuite il faudrait paſſer la mer Noire & traverſer la Natolie. Carréri ne conſeille point la route de Smyrne, ſi l'on ne trouve la protection d'une

forte Caravane, contre les Voleurs dont elle eſt remplie. Carréri.

Ceux qui veulent faire un profit conſidérable ſur les monnoies dans la route de Turquie & de Perſe, doivent ſe pourvoir de ſéquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de piaſtres. Les lettres-de-change ſont utiles juſqu'en Turquie. A l'égard des marchandiſes, les plus convenables ſont des colliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Veniſe, des velours & des raz de Naples verds, bleus & rouges; des cryſtaux en forme d'olive, qui ſe font à Veniſe, & que les Orientaux achetent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la thériaque de Veniſe, qui eſt auſſi fort eſtimée dans tout l'Orient, ſur-tout à Iſpahan, où elle ſe troque contre le précieux baume de Perſe, qu'on appelle *de la momie*. On ferait une grande fortune dans cet échange avec les Eunuques de la Cour; parce que ce baume étant ramaſſé pour le Roi ſous leur direction, ils ne manquent pas de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommodité, il faut acheter à Malte des *yeux* & des *langues de ſerpent* pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Iſle, où, ſuivant la tradition commune, l'Apôtre S. Paul raſſembla miraculeuſement & fit mourir

Carréri. tous les animaux venimeux dont elle était infectée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un ſol pièce, ſe vendent en Perſe & dans les Indes juſqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine, où l'on eſt perſuadé que les ſerpens les plus venimeux ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de maniere, diſent-ils, que la pierre touche à la chair. Les émeraudes ſe vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans, & les montres de bas prix ne ſont pas moins recherchées.

Le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, ſans le ſecours du commerce, c'eſt d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne conſiſte ſouvent qu'à connaître en général les différens ſymptomes des maladies, à ſavoir faire une ſaignée & compoſer quelques médicamens, des ſimples les plus communs, on eſt ſûr d'obtenir de l'eſtime & des careſſes dans toutes les parties de la Turquie, de la Perſe & des Indes Orientales. Il ſuffit de porter avec ſoi une petite proviſion de drogues, dans une boëte un peu curieuſe, & de ne s'arrêter dans chaque Ville, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour y répandre le bruit de ſon arrivée. L'ignorance des Orientaux & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de

l'Europe, ſont deux ſources de richeſſes pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait ſa fortune en Perſe, où les maladies de la vue ſont fort communes. Carréri.

Un Voyageur qui ſe propoſerait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde, peut traverſer l'Allemagne, la Pologne, la Moſcovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Ruſſie accorde difficilement le paſſage à d'autres Marchands que ſes propres ſujets. Ils emploient deux ans à ce voyage qui les expoſe à d'étranges dangers, dans pluſieurs affreux déſerts & dans des forêts épouvantables; & ſi leurs Caravanes ne ſont pas fort nombreuſes, ils ne ſont jamais en ſûreté contre les inſultes des Tartares.

On peut entreprendre auſſi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Véracruz ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occaſion de la flotille, ou des galions, qui ne partent pas tous les ans, il ſera facile de s'embarquer ſur quelque vaiſſeau d'avis, qui faſſe voile en Amérique, ou ſur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on paſſe à la Havane, ou à Véracruz. On doit être fourni de piſtoles d'Eſpagne & de piaſtres, ſi l'on n'aime mieux prendre des lettres-de-change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent,

Carréri.

gagner les frais du voyage & revenir plus riches; ont la liberté de prendre diverſes ſortes de marchandiſes & de bijoux. Avec un adminiſtrateur fidèle, on peut ſe promettre un profit du triple. Enſuite, pour continuer le voyage juſqu'aux Philippines, & delà au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer ſur le vaiſſeau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part régulierement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des piaſtres; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandiſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce que Carréri n'attribue pas moins à l'induſtrie des Chinois qu'à l'abondance de leur pays; cependant ils aiment les eſtampes de France & de Flandres, ſimples ou enluminées, les lunettes, les téleſcopes, les microſcopes, les verres à boire & d'autres vaſes de cryſtal.

La navigation du Mexique aux Iſles Philippines eſt ſi commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le vent en poupe & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement eſt entre deux, trois & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le vaiſſeau; mais on eſt diſpenſé de toute ſorte de frais, lorſqu'on peut obtenir du Gouverneur Eſpagnol un brevet

de Capitaine dans les troupes qui passent tous les ans aux Philippines. Carréri.

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, de Manille à la Chine, sur des Jonques Chinoises, ou sur les navires Espagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Quanton. Ce voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate ou sur la côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des vaisseaux Français, Anglais ou Mores que le commerce amène & fait partir journellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte de la Chine de l'or en lingots, ou des étoffes de soie & d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras & sur la côte de Coromandel, on ne manque point de vaisseaux Espagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre qui s'achète à Manille, à Malaca & dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend ensuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

En passant par Goa & par les États du Grand-Mogol, un Homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis & d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par terre;

Carréri. enſuite des perles à Bender-Congo & dans le Golfe Perſique. Il peut s'avancer delà vers Baſſora, d'où traverſant le grand Déſert, il ſe rend par Alep à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à ſa courſe, irait par terre du Golfe Perſique à Iſpahan, où il prendrait la voie des Caravanes pour ſe rendre à Alép par la route de Bagdat ; s'il n'aimait mieux deſcendre par Tauris, Erivan & les Provinces de l'Arménie, juſqu'à Trébizonde ſur la mer Noire, & de Trébizonde à Conſtantinople.

Carréri s'étant rendu aux Indes par la route ordinaire en 1695, il y vit le fameux Anrengzeb ; delà il s'embarqua pour Quanton.

A la diſtance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Iſle, qui ſe nomme *l'Iſle verte*, & qui appartenait aux Jéſuites. Son circuit n'eſt que d'un mille ; & quoiqu'elle ne ſoit qu'un rocher ſtérile, ils avaient une maiſon de récréation aſſez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carréri s'y étant fait tranſporter dans une barque, y trouva un Frere du même Ordre, qui avait été Miſſionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de ſa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire

ſur

ſur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de trois ans qu'une patache de la côte de Coromandel étant partie pour Cavite, Port de Manille, avec ſoixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre leſquels était le Frere Jéſuite, le Pilote qui ne connaiſſait pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calmianes, avait échoué ſur l'une, & le bâtiment s'était briſé. Une partie des Paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui était tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étaient éloignés que de deux milles ; mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'était pas à moins de trois lieues ; ils y arriverent tour-à-tour. Elle était fort baſſe, très-petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours ils ſe virent forcés, par l'excès de leur ſoif, à boire du ſang de tortue. Enfin la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon pour faire des foſſes juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent était un peu ſalée, mais il ſuffiſait qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſait abondamment des tortues, parce qu'elles venaient pondre alors ſur le rivage, & profitant

Carréri.

Carréri. de la saiſon, ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette proviſion fut épuiſée, ils virent arriver dans l'Iſle une eſpèce de grands oiſeaux de mer, nommés par les Portugais *paxaros-bobos*, ou *ſots oiſeaux*, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caiſſon leur ſervirent encore à tuer une aſſez grande quantité de ces animaux, pour s'en nourrir pendant ſix autres mois. Ainſi, les tortues & les paxaros-bobos leur firent des proviſions régulieres pour les deux parties de l'année, ſans autre préparation, à la vérité, que d'en laiſſer ſécher la chair au Soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant uſés avec le temps, ils s'aviſerent d'écorcher les oiſeaux & d'en coudre les peaux enſemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers, diſperſés dans leur ſolitude, leur fournirent une ſorte de fil. En Hiver, pour ſe défendre du froid, ils ſe retiraient dans les grottes qu'ils avaient creuſées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent ſans aucun changement dans leur ſituation. Ils voyaient paſſer quelquefois des navires ; mais la crainte des bancs & des ſeches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs ſignes ne purent exciter perſonne à les ſecourir. Ils jugerent même par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un ſi long intervalle, que les naufrages étaient

fréquens entre ces Iſles, & qu'ils n'étaient pas ſeuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'appercevoir que les oiſeaux épouvantés ne venaient plus en ſi grand nombre. Il leur était mort deux hommes. Tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le déſeſpoir leur fit prendre la réſolution de finir un ſort ſi miſérable, où par la mort, ou par quelque heureuſe révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardieſſe à tout braver. Des planches que la mer avait jettées ſur le rivage, ils entreprirent de faire une barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiſeaux, de ſable & de graiſſe de tortues. Ils ſe ſervirent des nerfs de tortues pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiſeaux couſues enſemble leur compoſerent des voiles. Avec une ſi faible reſſource, ſans avoir même une proviſion ſuffiſante d'oiſeaux, de tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le ſecours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le haſard des vents & des flots, les conduiſirent à l'Iſle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite à la vue de ſeize hommes dont la figure & l'habillement leur cauſerent une égale frayeur. Mais, après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Iſle leur fit donner tous les ſecours dont ils

Carréri.

Carréri. avaient beſoin, & leur fournit enſuite le moyen de retourner dans leur famille. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux que ſa Femme avait cru mort, fut ſurpris de la trouver remariée. On le diſpoſa facilement à pardonner une légereté, qui ne pouvait paſſer pour criminelle après ſept ans d'abſence. Le Frere Miſſionnaire, qui faiſait ce récit à Carréri, était encore dans l'Iſle Verte, à ſe remettre de ſa maigreur & de ſes fatigues.

De la Chine, Carréri fit voile aux Philippines. Il aborda à Manille & s'y embarqua pour le Mexique. Il obſerve avec tous les Voyageurs, qu'il n'y a peut-être point de traverſée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps » paſſés, cette navigation n'ait encore été plus » dangereuſe & plus terrible. En 1575, le galion le » Saint-Eſprit ſe perdit à l'Embocadero. En 1596, » la force des vents emmena au Japon le Saint- » Philippe, qui fut ſaiſi avec toute ſa charge. L'an- » née 1602 fut célèbre par la perte de deux ga- » lions. La difficulté n'eſt pas moindre aujourd'hui, » quoiqu'on faſſe le même voyage depuis plus de » deux ſiécles. Le naufrage de Saint-Joſeph & du » Santo-Chriſto en était une preuve récente; ſans

» compter que la plupart des autres perdent leurs
» mâts, ou ſont repouſſés par des vents contraires, Carréri.
» ſouvent après avoir fait la moitié du chemin, &
» ſe trouvant dans la néceſſité de retourner à Manille
» avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui
» font la traverſée la plus heureuſe, ne laiſſent pas
» d'eſſuyer des maux qui ne peuvent être bien repré-
» ſentés. Outre la faim & la ſoif, dont on n'eſt jamais
» ſûr de pouvoir ſe garantir, le vaiſſeau eſt rem-
» pli de petits inſectes, qui s'engendrent dans le
» biſcuit, & dont le mouvement eſt ſi vif, que
» lorſqu'ils ont commencé à paraitre, non-ſeule-
» ment ils ſe répandent auſſi-tôt dans les cabines,
» les lits ou les plats où l'on mange, mais ils
» s'attachent inſenſiblement à la chair. D'autres
» vermines de toutes couleurs ſucent le ſang. Les
» mouches tombent en monceaux ſur les tables
» & dans les alimens, où nagent déjà quantité
» de petits vers de différentes eſpèces. »

Carréri éprouva une partie de ces miſeres. Le Gardien avec lequel il avait fait ſes conditions, le traita d'abord avec aſſez d'abondance & de propreté. Mais, lorſqu'on fut en pleine mer, il le fit jeûner à l'Arménienne, juſqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le poiſſon n'était aſſaiſonné qu'avec de l'eau & du ſel. Les jours gras, on lui ſervait des tranches de vache, ou de buffle, ſéchées au ſoleil, & ſi dures qu'il

Carréri.

eſt impoſſible de les mâcher ſans les avoir long-temps battues avec une pièce de bois, dont elles ſont peu différentes, ni les digérer ſans reſſentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtait à midi un de ces morceaux de viande, en le faiſant bouillir dans de l'eau ſimple. Le biſcuit était celui du Roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits inſectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poiſſon rance, à moins qu'on n'eût pris aſſez de *cachoretas* pour en diſtribuer à tout l'équipage. On préſentait un potage d'une eſpèce de petites feves, ſi pleines de vers, qu'on les voyait nager ſur le bouillon. A la fin du dîner, on accordait un peu d'eau & de ſucre, mais en ſi petite quantité, qu'elle irritait la ſoif au lieu de ſervir à l'appaiſer.

D'un autre côté, Carréri plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépenſent des milliers de piaſtres à faire les proviſions néceſſaires de viandes, de poules, de biſcuit, de riz, de confitures, de chocolat & d'autres alimens, en ſi grande quantité, que depuis le premier jour du voyage juſqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat dont les Matelots conſomment autant que les plus riches paſſagers.

Tous les vivres ſe corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui ſont d'un ſecours extrême pour tout le monde. Carréti.

Il fait une vive peinture des tranſports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage, qui avait duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embraſſemens & des félicitations, il voulut ſavoir des Pilotes, combien il avait fait de lieues & de degrés ; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, aſſura qu'on avait parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cens lieues d'Eſpagne. Iſidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'était cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guères plus de deux mois & demi, pendant leſquels on n'eſſuie pas la moindre tempête !

Son voyage d'Acapulco à la Capitale du Mexique n'offre rien de remarquable ; mais celui qu'il fit aux Mines de Pachuca mérite d'être rapporté.

Après avoir joui pendant quelques ſemaines de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il réſolut de faire cette courſe, malgré le conſeil de ſes amis, qui lui en faiſaient craindre les dangers. On doit ſouhaiter de lire

Carréri. ici, dans ſes propres termes, des obſervations auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Eccléſiaſtique Eſpagnol, qui voulut » me ſervir de guide, pendant l'eſpace de deux » lieues, juſqu'au Village de *Téchiſchéac*; il voulut » m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet » hoſpice par une querelle du Curé de ce Village » avec le Gouverneur Américain du Canton, qui ſe » termina par quelques coups de canne que le Curé » donna ſur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai » de partir, & faiſant une lieue juſqu'au Village » de *Guipuple*, j'allai paſſer la nuit trois lieues » plus loin, dans une ferme nommée *Tuſantlalpa*, » où je tuai quelques lievres. J'en aurais pu tuer » un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique » le même goût qu'en Europe, & ſi l'horreur » que les Mexicains ont pour ces animaux ne » s'était communiquée juſqu'à moi. Elle vient de » la certitude qu'on croit avoir, dans le pays, » qu'ils mangent les vers qui ſe forment dans la » chair des chevaux morts.

» Le 23, après avoir fait ſix lieues dans un » pays mêlé de plaines & de montagnes, j'arrivai » à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier » des revenus du Roi. Dans l'empreſſement de » voir les mines, je me fis conduire le même » jour, par un chemin fort eſcarpé, à deux des

» plus proches. Elles ſont à deux milles de Pachuca. Carréri.
» La premiere, nommée *de Santa Cruz*, avait plus
» de ſept cens pieds de profondeur, & la ſeconde,
» qui ſe nomme *Navarro*, en a plus de ſix cens.
» On tirait l'argent dans la premiere, avec des
» malacates, eſpèces de roues ſoutenues ſur un
» long eſſieu, autour duquel on emploie pour
» corde une groſſe chaîne, dont un bout monte
» avec le métal & l'autre deſcend pour en prendre
» d'autre. Quatre mules attachées à l'eſſieu par un
» bois qui le traverſe, donnent le mouvement à
» cette machine. Une autre malacate, montée à la
» même ouverture, ſervait par le même méca-
» niſme à vider l'eau, qui ne manquerait pas,
» ſans ce ſoin, d'arrêter continuellement le tra-
» vail.

» Je deſcendis ſucceſſivement cinq échelles,
» ou plutôt cinq arbres auxquels des chevilles
» diſperſées ſervent d'échelons. Le Mineur ne
» me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte
» d'un malheur dont il avoit été témoin pluſieurs
» fois. Les arbres par leſquels je devais continuer
» de deſcendre, étaient ſi mouillés, que le pied
» pouvait gliſſer facilement. Je paſſai à la mine
» de Navarro, où les Américains portaient le
» métal ſur leurs épaules, avec un continuel dan-
» ger pour la vie, en montant un grand nombre
» d'arbres, dont les chevilles & les entailles étaient

Carréri. » fort mal diſtribuées. Ils font ce pénible métier » pour quatre réales par jour ; mais le ſoir on » leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils » le peuvent d'une ſeule charge, & dont ils parta- » gent enſuite le profit avec le Propriétaire. Depuis » cinq mois leur travail avait pour objet d'ouvrir, » ſous terre, un paſſage d'une mine à l'autre, » pour la communication de l'eau, qui eſt plus » profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs » ne s'étaient pas encore rencontrés ; mais, après » tant de fatigues, ils commençaient à ſe trouver » ſi proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs » coups.

» Je me fis mener, le jour ſuivant, à quelques » lieues de ces deux mines, pour viſiter celle de » la montagne. Le premier ſpectacle qui frappa » mes yeux fut une petite Ville, dont toutes les » maiſons étaient compoſées de terre & couvertes » de bois. Elle contenait environ douze mille » habitans, qui vivent de leur travail dans ces » horribles abîmes. On ne compte pas moins de » mille mines dans l'eſpace de ſix lieues ; les unes » qui ſont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce » ſans relâche, & d'autres qu'on tient en réſerve. » Mais ces dernieres ſont viſitées ſecrètement par » quantité d'Américains qui dérobent le métal. » Depuis peu de jours la terre en avait enſeveli » quinze, qui avaient eu la hardieſſe d'y deſcendre » par une ouverture fort étroite.

» On me conduiſit de cette mine à celle qui
» porte le nom *de la Trinité*, parce qu'elle en
» renferme trois qui ſe nomment *Campechiana*,
» *Soga* & *Pignol*. Mais, quoique les trois bouches
» ſoient différentes, elles conduiſent toutes trois
» à la même veine. Pluſieurs perſonnes dignes de
» foi, qui en connoiſſaient parfaitement la richeſſe,
» m'ont aſſuré que depuis dix ans on en avait tiré
» quarante millions de marcs d'argent, par le tra-
» vail continuel de mille ouvriers. Lorſqu'on fut
» arrivé à huit cens pieds de profondeur, on
» trouva tant d'eau, qu'il fallut employer ſeize
» malacates pour la vider, & la ſeule dépenſe
» du bois, pour empêcher les éboulemens de
» terre, fut eſtimée à vingt mille piaſtres. Mais
» le temps y a rendu le travail ſi dangereux,
» qu'on n'en tire preſque plus rien, & qu'on s'eſt
» déterminé à fermer les principales ouvertures.

Carréri.

A peu de diſtance de la même mine, on en
» avait ouvert une autre, depuis huit ans, qui ſe
» nomme *Saint-Matthieu*, & qui rendait un pro-
» fit conſidérable, parce que les veines du métal
» allant de l'Eſt à l'Oueſt, y ſont plus faciles à
» ſuivre. Je pris la réſolution d'y deſcendre. Elle
» n'avait qu'environ quatre cens pieds de pro-
» fondeur. En arrivant au cinquieme arbre, j'avoue
» que la peur me prit, juſqu'à me rendre fort
» impatient de remonter ; mais un Mineur qui

Carréri.

» me ſervit de guide avec un flambeau, ranima
» mon courage, & m'aſſura qu'il me reſtait peu
» d'arbres à deſcendre. Je le ſuivis, à toutes
» ſortes de riſques, ſouvent embarraſſé pour mettre
» le pied ſur la cheville ou dans l'entaille, &
» quelquefois pour embraſſer l'arbre. J'eus à deſ-
» cendre trois fois plus que le Mineur ne m'avait
» annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les
» Ouvriers faiſaient ſauter, avec leurs inſtrumens
» de fer, des pierres métalliques d'une extrême
» dureté. Quelques-unes étaient moins dures &
» d'autres étaient diverſement colorées. J'en pris
» quelques morceaux ; mais ouvrant plus que
» jamais les yeux ſur le danger auquel je m'étais
» expoſé, & commençant à me reſſentir des va-
» peurs peſtilentielles que la terre exhalait dans
» ce gouffre obſcur, je remontai avec autant de
» difficulté que de crainte, après y avoir paſſé
» deux heures, & j'arrivai fort fatigué à la
» lumiere du jour. Tout ce que j'avais vu d'af-
» freux ſe retraçant alors à mon imagination, je
» reconnus que de toute ma vie je n'avais pas
» fait d'action ſi folle ; jamais du moins je n'avais
» éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je
» voyageais parmi des Nations barbares ; & l'on
» m'aurait offert inutilement deux ou trois mille
» piaſtres, pour me faire retourner dans un lieu
» où la ſimple curioſité m'avait fait deſcendre.

» La profondeur de ces mines vient de la méthode » du travail qui ſe fait toujours perpendiculaire- » ment, juſqu'à ce qu'on ait rencontré quelque » bonne veine. Alors on la ſuit horizontalement; » & lorſqu'elle finit, on recommence à creuſer » plus bas ſur la premiere ligne. » Carréri.

Carréri demande la même attention, pour un voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuſes parties de ſon Journal. Il avait entendu vanter quelques antiquités des Américains, dont il ne trouvait pas la deſcription dans les Voyageurs. L'impatience qui le ſaiſit, en apprenant qu'elles n'étaient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment ſon départ.

« Je montai à cheval, dit-il, & traverſant le » lac de Saint-Chriſtophe, je me rendis à la » Paroiſſe d'Aculma, qui appartient aux Auguſ- » tins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village » de *Téotiguacau*, qui ſignifie en langue Mexi- » quaine, *lieu des Dieux & des adorations*, où » je paſſai la nuit chez Don Pédro d'Alva, petit- » fils de Don Juan d'Alva, deſcendu des Rois de » Tezeuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain » les *Cous*, ou les *Pyramides*, qui ne ſont pas à » plus d'une lieue de ſa terre. Je vis premiere- » ment celle du Nord, qui a ſur deux de ſes » côtés, environ ſix cens cinquante palmes de

Carréri. » longueur, & cinq cens ſur les deux autres. » Elle porte le nom de la Lune. Je n'avais pas » d'inſtrumens pour en meſurer la hauteur ; mais » je jugeai qu'elle pouvait être de deux cens » palmes. Ce n'eſt qu'un amas de pierres, avec » des degrés d'une pierre fort dure. Le ſommet » offrait autrefois une fort grande ſtatue, de » forme groſſiere, qu'un Evêque de Mexico fit » mettre en pièces, comme un reſte de l'ancienne » idolâtrie. On en voit encore les fragmens au » pied de la pyramide. Ces grandes maſſes ren- » ferment des voûtes qui ſervent de tombeaux » aux Rois du pays. Quantité de petits monts, » dont elles ſont environnées, paraiſſent avoir » été les tombeaux des Seigneurs Mexicains. Le » chemin, qui conduit à ces monumens, conſerve » encore le nom de *micaotli*, qui ſignifie *chemin* » des morts.

» Je tournai enſuite au Midi, pour voir la » pyramide du Soleil, à deux cens pas de la der- » niere. Elle a mille palmes de longueur, ſur » deux de ſes faces, & ſur les deux autres, envi- » ron ſix cens cinquante. Sa hauteur eſt d'un » quart de plus que celle de la premiere. La » ſtatue du Soleil, qui était au ſommet, n'a pas » été plus ménagée que l'autre ; mais, dans ſa » chûte, elle eſt demeurée vers le milieu de la » pyramide, ſans pouvoir tomber juſqu'en bas.

» Cette idole avait une ouverture dans l'eſtomac » qui contenait la figure du Soleil ; & tout le » reſte du corps était revêtu d'or, comme celui » de la Lune. On voit encore au pied de la » pyramide, deux grands morceaux de pierre » qui faiſaient partie d'un bras & d'un pied de » l'idole. »

Carréri.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avaient pas l'uſage du fer, taillaient des pierres ſi dures, & par quelle force ils les élevaient à cette hauteur, ſans aucune machine & ſans art pour en inventer. Les Eſpagnols, ſuivant le témoignage de Carréri, attribuent la conſtruction de ces pyramides aux Ulmuques, qui amenerent de l'Iſle Atlantide une ſeconde Colonie d'habitans dans la Nouvelle-Eſpagne ; elles ſont du moins très-anciennes. Carréri jugea par ces prodigieuſes ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de grottes & par d'autres marques, qu'il y avait autrefois une grande Iſle dans le même lieu. Il retourna le lendemain à Mexico par la même route, & reprit bientôt après celle d'Eſpagne, où il arriva dans le Port de Cadix.

Le Gentil.

Le voyage de la Barbinais le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, ſinon par cette circonſtance aſſez-ſinguliere, qu'avant lui, c'eſt-à-dire juſqu'à l'année 1704, nul Français n'avait n'avait tenté de faire le tour du monde, que

Le Gentil.

preſque toutes les Nations de l'Europe avaient fait.

La Barbinais d'ailleurs était un aſſez mauvais homme de mer, & ſes connaiſſances n'étaient pas égales à ſa curioſité, ſi l'on en croit le jugement que les Marins portent de ſon Journal. Nous n'en tirerons que quelques détails de faits qui nous ont paru intéreſſans. Il était arrivé à la côte du Pérou par le Cap de Horn. Il fait une deſcription effrayante de la Province de Pachanamac & des montagnes qui en forment l'entrée.

Toute la campagne était inondée. « Mes Guides, » raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne » pouvait continuer la route ordinaire, ſans s'ex» poſer aux plus grands dangers, & qu'il fallait » faire une journée de plus, pour paſſer ſur un » pont qui était au ſommet de la montagne, ſans » quoi je ſerais forcé d'attendre, plus de huit » jours, que les eaux fuſſent écoulées. Je ſuivis » leur conſeil, mais je ne fus pas long-temps à » m'en repentir. Nous fîmes ſept lieues, en mon» tant par des ſentiers incommodes & fort étroits. » Je voyais les nuages au-deſſous de moi, & » cette élévation ne m'empêchait pas de ſentir » une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au » pont vers les quatre heures après-midi. Mais, » Ciel ! quel pont ! ſa vue me fit frémir, & le » ſouvenir

» ſouvenir me glace encore le ſang. Qu'on s'ima- Le Gentil.
» gine deux pointes de montagnes ſéparées par
» un précipice, ou plutôt par un gouffre profond;
» dans lequel deux torrens ſe précipitent avec
» un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on
» a planté de gros pieux, auxquels ſont attachées
» des cordes de ſimple écorce d'arbres, qui paſ-
» ſant & repaſſant pluſieurs fois d'une pointe à
» l'autre, forment une eſpèce de rets, couvert
» de planches & de ſable. Tel eſt le pont qui
» forme la communication d'une montagne à
» l'autre. Je ne pouvais me réſoudre à paſſer ſur
» cette machine tremblante. Les mules paſſerent
» d'abord avec leur charge; mais la réſiſtance
» qu'elles firent long-temps aux Muletiers mar-
» quait aſſez leur frayeur. Pour moi, je paſſai
» comme elles, c'eſt-à-dire, en me faiſant de
» mes mains deux pieds de plus, & ſans oſer
» jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté.

» J'entrai delà dans la Province de Pachanumac,
» & je paſſai au pied d'une autre montagne, dont
» l'aſpect me cauſa de nouveaux frémiſſemens.
» Le chemin qui eſt ſur le bord de la mer, a ſi
» peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent
» paſſer de front. Le ſommet de la montagne,
» s'avançant au-deſſus, ſemble prêt à s'écrouler;
» & l'on remarque à ſes ouvertures, qu'il s'en
» détache quelquefois de groſſes parties qui tom-

Le Gentil.

» bent dans la mer, & qui rendent le danger » continuel. Les Eſpagnols appellent ce paſſage » *el mal paſſo d'Aſcia*, du nom d'une mauvaiſe » Hôtellerie, qui n'en eſt éloignée que d'une » lieue. Je ferais pitié, ſi je racontais tout ce que » j'eus à ſouffrir dans ce voyage. La chaleur » m'accablait pendant le jour ; & j'étais dévoré » pendant la nuit par diverſes ſortes d'inſectes. » Je traverſai des montagnes de ſable ſi brûlant, » que je ne pouvais mettre pied à terre, ſans » reſſentir une ardeur inſupportable. Dans l'eſpace » de quarante lieues, je ne vis pas un ſeul arbre, » ſi ce n'eſt au bord des torrens, où la fraîcheur » de l'eau entretient un peu de verdure. Ces » déſerts inſpirent une véritable horreur. On n'y » entend pas le chant d'un oiſeau ; &, pendant toute » ma marche, je n'en vis qu'un de la groſſeur » d'un mouton, qui ſe perche ſur les montagnes » les plus arides, où il ſe nourrit des vers qui » naiſſent dans cette vaſte étendue de ſables. Il » eſt célèbre dans toutes les Relations du Pérou, » ſous le nom de *Condor*. »

Dans le ſéjour que le Gentil fit à Piſco, Ville du Pérou, il fut témoin d'un de ces déſaſtres trop fréquens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre, qui renverſa la Ville, & dont il parle avec le ſaiſiſſement & l'horreur que laiſſe un pareil ſpectacle dans un homme qui a partagé le péril. Le

10, à huit heures du ſoir, Piſco fut ébranlée. « Dans un inſtant, dit-il, je vis toutes les maiſons » renverſées. Je voulus prendre la fuite ; mais la » peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait » lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine ſur la » place de la Ville, où tout le monde s'était retiré. » Un quart-d'heure après, la terre ayant encore » tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il » s'éleva des tourbillons de pouſſiere, avec un » bruit effrayant. La plupart des habitans ſe reti- » rerent ſur les montagnes voiſines. Cette nuit » fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre » s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la » Ville que trois ou quatre Français, qui n'oſions » abandonner les débris de nos maiſons, & qui » ne ſentions pas moins le péril qu'il y avait à » les habiter. Tout le monde craignait une nou- » velle irruption de la mer, telle qu'on ſe ſou- » venait de l'avoir éprouvée, il y avait vingt-huit » ans. Les Eſpagnols & les Américains n'ayant » point la hardieſſe d'aller reconnaître l'état du » rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. » Mais la lumiere ne reparut que pour augmenter » l'alarme commune. A neuf heures du matin, » le tremblement ayant recommencé avec plus » de violence, on publia auſſi-tôt que la mer » venait de ſe retirer. Cette nouvelle était fauſſe ; » mais la crainte & l'exemple du paſſé y firent Le Gentil.

Le Gentil. » trouver tant de vraiſemblance, qu'on ne penſa » plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la ter- » reur. Je me préparai à fuir auſſi, & j'étais déjà » monté à cheval, quand, par un trouble d'eſprit » plutôt que par un reſte de courage, je réſolus » de retourner au bord de la mer, avec deux » autres Français. J'ai ſouvent éprouvé qu'une » frayeur exceſſive produit les mêmes effets que » la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille » & le rivage dans la ſituation ordinaire. L'ardeur » de guérir les habitans de leur crainte, nous fit » pouſſer nos chevaux avec beaucoup de vîteſſe, » en faiſant de loin divers ſignes de nos chapeaux. » Ceux qui attendaient notre retour, pour ſe » déterminer, nous entendirent ſi mal, qu'ayant » pris nos ſignes mêmes pour une exhortation à » fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris » lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un » petit nombre de vieillards, que la faibleſſe » de l'âge avait retenus, & qui regardaient déjà » les ruines de leurs maiſons comme leurs tom- » beaux. »

Cependant il parait qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles ſecouſſes, qui acheverent de renverſer Piſco, & qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de pluſieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, ſe rappella quelques circonſtances qu'il n'entreprend point d'expliquer,

Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licols & sortirent de l'écurie. Les chiens aboyerent. Les oiseaux épouvantés, & presque étourdis, se jetterent dans les maisons. Les rats & les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devrait ressembler, au plus, à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, & ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans assuraient que, dans

Le Gentil.

Le Gentil.

ces accidens, ſi la caverne terreſtre où le feu eſt renfermé, va du Septentrion au midi, & ſi la Ville eſt auſſi dans cette ſituation, toutes les maiſons ne manquent point d'être renverſées ; au lieu que ſi ce feu ſouterrain prend une Ville dans ſa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Piſco ne fut preſque pas ſenſible à cent lieues vers l'Oueſt, & que depuis cette Ville juſqu'à cent lieues au-delà du midi au Nord, toutes les Villes & tous les Villages furent entierement renverſés.

Du Pérou, il ſe rendit aux Iſles voiſines de la Chine & delà aux Philippines, & traverſant l'Archipel Indien & le Détroit de la Sonde, il arriva à Batavia, d'où il partit pour aller au Bréſil, & du Bréſil il retourna en Europe.

Pendant ſon ſéjour à la Chine, le Miſſionnaire Laurenti lui raconta pluſieurs circonſtances qui ne ſe trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particulierement le fameux Empereur Kamhi, qui occupait encore le Trône. Il régnait depuis environ cinquante ans, & ſon âge était de ſoixante & trois. Le goût qu'il avait pour nos ſciences & nos arts, lui faiſait tolérer les Miſſionnaires, & l'établiſſement d'une Religion étrangere dans l'Empire ; mais il n'avait aucune diſpoſition à l'embraſſer. Il avait tout l'orgueil &

le faſte des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvait ſouffrir que, dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas ſon Empire au centre du monde ; & quelques Jéſuites, pour lui plaire, furent obligés de renverſer l'ordre dans une Carte Chinoiſe qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejetta deux globes d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglais lui avait offerts, par la ſeule raiſon que la Chine n'y était pas ſituée comme il le deſirait. Sa prévention pour le pays dont il étoit le maître, allait juſqu'à ſe tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait ſecrètement à ſes Ouvriers de le contrefaire, & le faiſant voir enſuite aux Miſſionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandait, avec beaucoup de ſang-froid, ſi les Européens faiſaient les mêmes ouvrages ? Ce que nous ſavons d'ailleurs du mérite & de la ſageſſe de ce Monarque, fait voir que ces petiteſſes de la vanité & de l'ignorance, excuſables peut-être dans un Deſpote peu éclairé, peuvent s'accorder avec la ſcience de régner. Le Gentil.

Il voulut un jour s'enivrer, pour reconnaitre les effets du vin. Un Mandarin, qui paſſait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, ſur-tout des Iſles Canaries, dont les Gouverneurs des Iſles maritimes avaient ſoin de fournir conſtamment ſa table. Il

Le Gentil. s'enivra. Les vapeurs de l'ivreſſe l'ayant plongé dans un profond ſommeil, le Mandarin paſſa dans l'anti-chambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès ; que le vin aigrirait encore ſon humeur naturellement violente, & que, dans cet état, il n'épargnerait point ſes plus chers favoris. « Pour nous mettre » à couvert d'un ſi grand mal, ajouta le Manda- » tin, il faut que vous me chargiez de chaînes, » & que vous me faſſiez mettre dans un cachot, » comme ſi l'ordre venait de lui. Laiſſez-moi le » ſoin du reſte. » Les Eunuques approuvetent cette idée pour leur propre intérêt. L'Empereur ſurpris de ſe trouver ſeul, à ſon réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majeſté, on l'avait conduit, par ſon ordre, dans une étroite priſon où il devait recevoir la mort. Le Monarque parut long temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paraître chargé de ſes chaînes. Il ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de ſon ſupplice. *Qui t'a mis en cet état*, lui dit ce Prince ? *quel crime as-tu donc commis ? Mon crime, je l'ignore*, répondit le Mandarin. *Je ſais ſeulement que votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir cachot, & que*

lorſqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut ſurpris & troublé. Enfin, rejettant ſur les fumées de l'ivreſſe, une violence dont il ne conſervait aucun ſouvenir, il fit ôter ſes chaînes au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette avanture, on remarqua qu'il évitait les excès du vin. Le Gentil.

Le même Miſſionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontait encore à la Barbinais que ſe promenant, il y avait quelques années, dans un parc de la Ville de Nankin, il avait appellé un Mandarin de ſa ſuite, qui paſſait pour le plus riche particulier de l'Empire, & qu'il lui avait ordonné de prendre la bride d'un âne, ſur lequel il monta & de le conduire autour du parc. Le Mandarin obéit & reçut un taël pour récompenſe. L'Empereur voulut, à ſon tour, lui donner le même amuſement; envain le Mandarin s'en excuſa. Il fallut ſouffrir que ſon Maître lui rendît l'office de palfrenier. Après cette bizarre promenade, *combien de fois*, lui dit l'Empereur, *ſuis-je plus grand & plus puiſſant que toi ?* Le Mandarin ſe proſternant à ſes pieds, lui répondit que la comparaiſon était impoſſible. *Eh bien*, répliqua Kamhi, *je veux la faire moi-même. Je ſuis vingt mille fois plus grand que toi. Ainſi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne.* Le Mandarin paya vingt mille taëls, en ſe

Le Gentil.

félicitant ſans doute de la modeſtie de ſon Souverain.

De ces deux aventures, l'une fait honneur à ſon caractere, & l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait ſur un Sujet dont il était mécontent ; mais il faut convenir que ce ſont là des plaiſanteries de Deſpote.

CHAPITRE V.

Anſon.

Anſon.

LE MOTIF de cette fameuſe expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais à la mer du Sud, l'eſpétance d'affaiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la ſource de ſon opulence.

L'Eſcadre Anglaiſe mit à la voile le 18 Septembre 1740, compoſée de cinq vaiſſeaux de guerre, d'une chaloupe armée, & de deux bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras étrangers à l'entrepriſe, & l'obſtacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour ſe rendre à l'Iſle de Madere, quoique ſouvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anſon apprit du Gouverneur de cette Iſle qu'on y avait vu, depuis quelques jours, à peu de diſtance des côtes, ſept ou huit vaiſſeaux de ligne, qu'on avait pris pour des Français ou des Eſpagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût deſtinée à le traverſer; & la ſuite des événemens le convainquit que c'était l'eſcadre Eſpagnole, qui était commandée par Don Joſeph Pizatro.

Anſon.

Saint-Jago, une des Iſles du Cap-Verd, était le premier rendez-vous que M. Anſon avait donné aux vaiſſeaux de ſon eſcadre, ſi quelque accident venait à les ſéparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il conſidéra que la ſaiſon était déjà fort avancée; &, pour ne pas s'expoſer à de nouveaux retardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Iſle de Sainte-Catherine, ſur la côte du Bréſil.

Le 20 de Novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Eſpagnols, en voulant ſe rendre aux Barbades, les Capitaines de l'eſcadre repréſenterent au Commandant qu'ils avaient quantité de malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire ſix ouvertures à chaque vaiſſeau, pour donner plus de paſſage à l'air ſous les ponts: d'où l'Auteur prend occaſion de faire ſentir, par des réflexions fort juſtes, combien il eſt important de veiller à la conſervation de la vie & de la ſanté des gens de mer, & d'encourager ceux qui propoſent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les vaiſſeaux.

On paſſa la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-ſept degrés cinquante-neuf minutes de longitude occidentale de Londres: on ſe trouva, le 10 du mois ſuivant, au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

Les maladies qui ſe faiſaient reſſentir ſur tous les vaiſſeaux de l'eſcadre, & qui ſont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes ; mal terrible, non-ſeulement dans ſes premiers ſymptomes, mais dans ſes reſtes mêmes, qui ſont très-ſouvent mortels pour les convaleſcens. Ils en conſervent ordinairement une dyſſenterie opiniâtre, & des teneſmes qui les empêchent longtemps de reprendre leurs forces. Ce mal croiſſant de jour en jour, les Anglais ſe crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Bréſil & de toucher à l'Iſle de Sainte-Catherine, qui offre un lieu de relâche & de rafraîchiſſement aux vaiſſeaux qui veulent ſe rendre dans la mer du Sud. Anſon

La ſaiſon, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faiſait ſouhaiter impatiemment aux Anglais de remettre à la voile. Diverſes réparations, néceſſaires à l'eſcadre, les retarderent juſqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Iſle Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier Port ami où ils s'étaient propoſé de toucher ; & le reſte de leur courſe ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou déſertes, dont ils ne pouvaient eſpérer aucun ſecours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes & le ſeul danger d'être diſperſés, exigeaient de grandes précau-

tions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anſon, Anſon. conſidérant qu'il pouvait arriver à ſon propre vaiſſeau ou de ſe perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces diſgraces ne ferait point abandonner le projet de l'expédition. Les inſtructions des Capitaines portaient, qu'au cas de ſéparation, le premier rendez-vous ſerait la Baie ou le Port de Saint-Julien. Ils devaient charger autant de ſel qu'il leur ſerait poſſible, pour leur propre uſage & pour celui de l'eſcadre; & ſi, dans l'eſpace de dix jours, ils n'étaient pas joints par leur Chef, ils devaient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & paſſer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous était fixé à l'Iſle de Noſtra-Señora del Socoro. Ils devaient croiſer dans ce parage, en laiſſant l'Iſle à l'Eſt-Nord-Oueſt, juſqu'à la diſtance de douze lieues, auſſi long-temps que leurs proviſions de bois & d'eau le permettraient. Lorſqu'elles viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans l'Iſle; ou s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, & que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner promptement l'Iſle de Juan Fernandez, à trente-trois degrés trente-ſept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Iſle, ſi, pendant cinquante-ſix jours qu'ils devaient y em-

ployer à croiſer au large, ils n'avaient pas de nouvelles du Chef d'eſcadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnaître pour leur Commandant le principal Officier des vaiſſeaux raſſemblés, & regarder comme leur devoir de cauſer tout le mal poſſible aux Eſpagnols, par mer & par terre. Dans cette vue, ils ne devaient quitter ces mers, qu'après avoir épuiſé leurs proviſions & celles qu'ils pouvaient prendre ſur l'ennemi ; avec la précaution néanmoins de s'en réſerver aſſez pour ſe rendre dans la riviere Tigris, proche de Quanton, ſur la côte de la Chine, d'où ils ſe hâteraient de retourner en Angleterre. Anſon.

Le lendemain du départ, & juſqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent ſuivies d'une violente tempête ; mais tous les vaiſſeaux de l'eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après, & qui était échappée à la chaſſe de cinq gros vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'eſcadre de relâcher au Port de Saint-Julien, ſi l'on n'y avait été forcé par la néceſſité de ſe radouber. On mouilla dans cette Baie le 19 au ſoir. Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux vaiſſeaux qui vont à la mer du Sud, il paraît important à l'Auteur de faire connaître la côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſ-

le ſuif. Cette chaſſe eſt ſinguliere. Les Habitans du pays, Eſpagnols ou Indiens, ſont excellens cavaliers; & l'arme, qu'ils emploient contre les vaches & les taureaux ſauvages, eſt une eſpèce de lance dont le fer a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval pour leur chaſſe; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, ſe hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les chaſſeurs la laiſſent dans le même lieu, pour en ſuivre une autre. Quelquefois une ſeconde troupe de cavaliers marche ſur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plupart aiment mieux les laiſſer languir juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'elles ſouffrent, font crever les vaiſſeaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur aſſure que les Prêtres ſe ſont déclarés contre ce cruel uſage; & ſi ſa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle juſqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pu le déraciner. Anſon.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de ces animaux, dans la ſeule vue d'en tirer le ſuif & les cuirs, on en prend auſſi de vifs pour l'agriculture & d'autres uſages. C'eſt une autre chaſſe qui demande beaucoup d'adreſſe. On ſe ſert d'une eſpèce de lacqs, compoſé d'une forte courroie de cuir, longue de pluſieurs braſſes, & terminée en nœud

Anſon.

coulant. Les chaſſeurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout oppoſé eſt attaché à la ſelle; &, lorſqu'ils ſont à la diſtance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ferrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le cavalier la ſuit avec tant de vîteſſe, que le lacq n'eſt jamais trop tendu. Pendant cette courſe, un autre chaſſeur jette ſon nœud aux jambes de derriere de l'animal; & dans l'inſtant qu'il les ſaiſit, les deux chevaux, dreſſés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en réſulte une ſecouſſe qui renverſe l'animal. Les chaſſeurs s'arrêtent; de ſorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau ſe trouve hors d'état de réſiſter. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de ſoin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tigres mêmes, ſe laiſſent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à ſe le perſuader, s'il n'en avait été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à Buénos-Ayres. Avec le ſuif & les cuirs, on prend quelquefois auſſi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reſte eſt abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, ſur-tout aux chiens ſauvages, dont le nombre eſt prodigieux dans ces contrées. On les croit de race

Eſpagnole, & deſcendus de chiens domeſtiques qui n'ont pas eu d'empreſſement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait ſans ceſſe de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuſes, qu'ils n'oſent attaquer. Ils ſe réduiſent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chaſſeurs, ou ſéparées du troupeau par quelque accident. Anſon.

Les chevaux ſauvages du pays, qui ne ſont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent auſſi leur origine d'Eſpagne. Quoiqu'en général ils ſoient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix ſi vil, que dans un pays où l'argent eſt extrêmement bas, & toutes les marchandiſes fort cheres, les meilleurs ne ſe vendent qu'un écu. On ignore juſqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi ; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois juſqu'aux environs du Détroit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne rempliſſent une ſi vaſte étendue de pays. Les vaiſſeaux, qui relâcheront ſur cette côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes eſt une excellente nourriture. Malheureuſement la côte Orientale des

Anſon. Patagons ſemble manquer d'eau douce, principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de ſel & de nitre ; & les eaux courantes, auſſi-bien que les mares, n'y fourniſſent gueres que de l'eau ſaumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas déſeſpérer d'en trouver d'autre.

Le pays eſt peuplé d'un grand nombre de ces moutons qu'on nomme *vigognes ;* mais ils y ſont ſi défians & ſi légers à la courſe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en prendre. On trouve, ſur la côte, d'immenſes troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiſeaux de mer, dont les plus ſinguliers ſont les pingouins. Les habitans ſont rares ſur cette côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à-la-fois, & les Anglais de l'eſcadre n'en apperçurent pas un ſeul pendant leur ſéjour au Port de Saint-Julien. Ils ſont néanmoins en grand nombre vers Buénos Ayres, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les Eſpagnols : mais, à cette hauteur, le climat eſt plus doux, les perſpectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur ; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne ſont peut-être que les habitans de la côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la côte Orientale.

L'eſcadre partit de Saint-Julien, le vendredi, 27 de Février. Juſqu'au 4 de Mars, la ſonde donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vue du Cap de la Vierge, à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan. Quoique bas & plat, il ſe termine en pointe. On avait, à cette hauteur, depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes. Les Anglais trouverent ici ce que les obſervations ne ceſſerent pas de leur confirmer; c'eſt que, ſous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps eſt toujours de courte durée, & que, lorſqu'il eſt extrêmement beau, il devient préſage de tempête. Le calme de la ſoirée ſe termina par une nuit très-orageuſe. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendait du Sud vers l'Oueſt, au Sud-Eſt-demi-quart à l'Eſt. Cette vue n'offre que des montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On ſuivit la côte pendant tout le jour, & la ſonde donnait entre quarante & cinquante braſſes d'eau, fond de pierre & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin, on fit voile. A huit heures, on vit la terre; &, peu-après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap San-Diégo Anſon.

Anſon.

était à l'Eſt-Sud-Eſt de l'eſcadre; le Cap Saint-Vincent au Sud-Eſt-demi-quart à l'Eſt; le Mondrain du Milieu des trois Freres, au Sud vers l'Oueſt; Monte-Gorda, Sud; & le Cap Saint-Barthélemi, qui eſt à la pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Eſt-Sud-Eſt. Anſon a pris ſoin de repréſenter toutes ces vues dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frézier a donné une vue très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avaient pas ſuivi aſſez long-temps la côte, ils auraient manqué le Détroit, & ſe ſeraient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats.

Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paraiſſent ſuſpendues d'une maniere étonnante. Les rocs qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croirait formées

par des tremblemens de terre. Leurs côtes ſont preſque perpendiculaires. Elles paraiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin l'imagination ne peut rien ſe repréſenter de plus triſte & de plus ſauvage que cette côte. Anſon.

Le jour-même, où l'eſcadre avait découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; &, quoique ſa longueur ſoit d'environ huit lieues, elle le paſſa heureuſement à la faveur d'une forte marée. C'eſt-là que finit l'Océan Atlantique, & que la mer du Sud commence. Ainſi les Anglais, ne ſe repréſentant plus qu'une mer ouverte, entr'eux & les riches contrées auſquelles ils aſpiraient, ſe formaient déjà des projets de bonheur, fondés ſur toutes les richeſſes du Chili & du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grand pas, le Ciel était fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils euſſent joui depuis leur départ. Telle était leur ſituation, avant la fin de Mars. Mais ils n'étaient pas hors du Détroit, que toutes leurs eſpérances faillirent d'être enſevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaiſſeaux de l'eſcadre euſſent débouqué, ils eſſuyerent une tempête ſi violente, qu'elle leur fit douter ſi l'entrepriſe de doubler le Cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimeres ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans

Anſon.

pluſieurs Navigateurs qui les avaient précédés : mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours ſuivans, leur parurent au-deſſus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange deſcription jetteront ici de la variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit » au débouquement, nous eûmes, dit Anſon, une » ſuite continuelle de temps orageux, qui fit » avouer à nos Marins les plus expérimentés, » que tout ce qu'ils avaient appellé tempêtes n'était » rien en comparaiſon. Elles élevaient des vagues » ſi hautes & ſi courtes, qu'on ne voit rien de » ſemblable dans aucune mer connue. Ce n'était » pas ſans raiſon que nous frémiſſions continuelle- » ment. Une ſeule vague, qui ſe ſerait briſée ſur » notre vaiſſeau, nous auroit coulés à fond. Elles » cauſaient d'ailleurs un roulis ſi violent, qu'on » était dans un danger continuel d'être briſé contre » le tillac, ou contre les côtés du vaiſſeau. Nous » eûmes quelques gens de tué par ces accidens, » & d'autres fort bleſſés. Un de nos meilleurs » Matelots fut jetté hors du bord & ſe noya : » un autre ſe diſloqua le col. Un troiſieme fut » jetté par l'écoutille entre les ponts, & ſe caſſa » la cuiſſe. Un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa » la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue » à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, c'eſt » leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui

» les ſéparent. Elles étaient accompagnées de pluie » froide & de neige, qui couvraient nos agrêts » de glace, & gelaient nos voiles; ce qui rendait » les uns & les autres ſi caſſans qu'ils ne pouvaient » réſiſter au moindre effort. Nos gens en avaient » les membres engourdis. A quelques-uns les pieds » & les mains tomberent en mortification, &c. » Anſon.

Il y avait ſept ſemaines qu'on était battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Preſque tous les vaiſſeaux avaient donné des ſignaux de détreſſe. Les uns avaient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on ſe flatta de voir bientôt la fin de tant de maux, parce que, ſuivant l'eſtime, on ſe crut à dix degrés à l'Oueſt de la Terre de Feu; & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire pour compenſer l'effet des courans de l'Oueſt, on ſe croyait bien avancé dans la mer du Sud, & l'on s'efforçait depuis long-temps de gouverner au Nord. Le 15 d'Avril, on n'était que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les eſpérances augmenterent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit ſuivante, toute l'eſcadre aurait échoué ſur cette côte, ſi le temps, qui avait été fort embrumé, ne ſe fût aſſez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heu-

Anſon. reuſement la Lune fit voir ſa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'était une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais, que les courans les euſſent jettés ſi loin à l'Eſt. Toutes leurs eſtimes les ſuppoſaient de plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyaient avoir couru, il ſe trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainſi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux & dans des mers plus tranquilles, ils ſe virent obligés de ſe rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à ſe répandre. De jour en jour, la mortalité augmentait ſur chaque bord : & pour dernier découragement, l'eſcadre était fort diminuée depuis trois jours, par la ſéparation de deux de ſes principaux bâtimens, le Severe & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favoriſés que les autres par le vent & par la Lune, ils avaient fait naufrage ſur la côte.

On fit cours au Sud-Oueſt, avec un très-beau temps, qui dura juſquau 24. Mais au-delà du ſoixantieme degré de la latitude du Sud, & ſuivant l'eſtime à ſix degrés à l'Oueſt du Cap Noir,

on retomba dans des agitations ſi violentes, que le Chef d'eſcadre perdit de vue ſes quatre autres vaiſſeaux, qui, malgré les plus terribles orages, n'avaient pas ceſſé juſqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à ſon arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reſte du mois d'Avril, ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, juſqu'au dernier du mois, que ſe trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'eſt-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il ſe crut aſſuré d'avoir achevé ſon paſſage & d'être prêt d'entrer dans la mer du Sud. Cependant ſes ſouffrances ne firent qu'augmenter, non-ſeulement par le ſcorbut, qui cauſa de cruels ravages parmi ſes gens, mais encore par les plus fâcheux obſtacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Iſle de Socoro, premier rendez-vous, enſuite la hauteur de Balvidia, où le ſecond rendez-vous avait été marqué. Il fait une triſte peinture de ſa ſituation, juſqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit à la pointe du jour, l'Iſle de Juan Fernandez. Il avait perdu ſoixante-&-dix à quatre-vingt hommes, il manquait d'eau; & le reſte de ſon équipage était ſi affaibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui reſtait pas dix matelots en état de faire le ſervice du quart. Anſon.

La vue de la terre, qu'on découvrit à onze

Anſon. ou douze lieues, Nord-demi-quart à l'Eſt, fut un ſpectacle charmant pour les malades. Comme il fallut côtoyer l'Iſle à quelque diſtance, pour trouver la Baie, qui eſt au côté Septentrional, l'impreſſion que firent ſur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les ſources dont elles ſont remplies, ne peut être repréſentée. Quoiqu'il y eut dans l'Iſle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver aſſez-tôt, ſe hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baie, ſur cinquante-ſix braſſes; &, dès le même jour, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un des vaiſſeaux de la flotte. Il n'avait pas été moins maltraité que celui du Chef d'eſcadre.

Après les ſoins qui furent rendus aux malades, la premiere occupation de ceux qui jouiſſaient d'un reſte de ſanté fut de reconnaitre toutes les parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en faire une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, qui rapportait toutes ſes vues à l'utilité de la Navigation, avait appris par ſa propre expérience combien ces lumieres étaient importantes; car ſon incertitude ſur la vraie poſition de l'Iſle la lui avait fait manquer le 15 de Mai, lorſqu'il en était

fort proche. Il s'en était éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt; & cette erreur lui avait coûté la perte de quantité d'hommes. Anſon.

Il fit examiner ſoigneuſement les rades & les côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle de Juan Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-Ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui la découvrit, en 1594, & qui après avoir tenté d'y faire un établiſſement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une figure irréguliere. Sa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Iſle de Juan-Fernandez.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par des montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plupart ſoient couvertes de bois. Le terrain y eſt léger, & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'équipage, parcourant une de ces montagnes à la quête des chèvres, ſaiſit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cédant, il roula de la montagne; & s'étant accroché, dans ſa chûte, à un autre arbre, d'une groſſeur conſidérable, qui fût déraciné comme le premier, il fut écraſé par le choc des rochers.

Anſon. La partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Oueſt, differe beaucoup de toutes les autres. C'eſt un pays ſec, pierreux, & ſans arbres, mais bas & fort uni, en comparaiſon de la partie Septentrionale. Jamais aucun vaiſſeau n'y aborde, parce que la côte en eſt fort eſcarpée & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y eſt expoſé au vent du Sud, qui y régne preſque toute l'année, particulierement en hiver. Les arbres qui croiſſent dans les bois, au Nord de l'Iſle, ſont preſque tous aromatiques & de pluſieurs ſortes; mais il n'y en a point d'aſſez forts pour fournir de gros bois de charpente, à l'exception du myrthe, qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, comme ſi elle avait été régulierement taillée. Une eſpèce de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve auſſi dans l'Iſle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Outre une infinité de plantes, qui croiſſent naturellement dans l'Iſle de Juan Fernandez, & dont la deſcription demanderait plus de connaiſſance en botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglais y trouverent preſque tous les végétaux qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorbut de mer, tels que du creſſon d'eau, du pourpier,

d'excellente oſeille, & une prodigieuſe quantité de navets, & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paraiſſait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient ſouvent cordées. Ils trouverent auſſi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandiſe, parce qu'étant preſque toujours ſur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux eſcarpés, il fallait couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou. En général, la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Iſle excellente pour toutes ſortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour ſe couvrir preſqu'auſſi-tôt de navets & de raves. M. Anſon, qui s'était pourvu d'une grande variété de ſemences potageres & de noyaux de différentes ſortes de fruits, fit ſemer des laitues, des carottes, & mettre en terre de noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce ſoin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la ſuite, que, depuis ſon paſſage, on avait découvert dans l'Iſle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avait jamais vus juſqu'alors.

Anſon.

Les bois, dont la plupart des montagnes eſcarpées ſont couvertes, étaient ſans broſſailles qui en fermaſſent le paſſage; & la diſpoſition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuait, par cette

Anſon.

raiſon, à former un grand nombre de belles vallées, arroſées de ruiſſeaux, dont la plupart formaient des caſcades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des bois voiſins, l'odeur admirable qui en ſortait, la hauteur des rochers, qui paraiſſaient comme ſuſpendus, & la quantité de ces caſcades, dont l'eau était fort tranſparente, compoſaient enſemble un ſéjour auſſi délicieux qu'on en connaiſſe peut-être ſur la terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur. « Ce qu'il y a de certain, dit il, c'eſt que » la ſimple Nature ſurpaſſe ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'eſt pas poſſible » de repréſenter, par des paroles, la beauté du » lieu où le Chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa tente, » & qu'il choiſit pour ſa demeure. C'était une » clariere de médiocre étendue, éloignée du bord » de la mer d'un demi-mille, & ſituée dans un » endroit dont la pente était extrêmement douce. » Il y avait, au-devant de ſa tente, une large » avenue, coupée à travers le bois, juſqu'à la » mer. La Baie, avec les vaiſſeaux à l'ancre, » paraiſſait au bout de cette avenue, qui s'abaiſ- » ſait inſenſiblement juſqu'au rivage. La clariere » était ceinte d'un bois de grands myrthes, rangés » en forme de théâtre. Le terrain que ce bois » occupait, ayant plus de pente que la clariere, » & n'en ayant point aſſez pour dérober la vue

» des hauteurs

» des hauteurs & des précipices, ces abîmes » augmentaient la beauté de la perſpective, par le » ſpectacle qu'ils offraient au-deſſus des arbres; &, » pour ne laiſſer rien manquer à l'ornement d'une » ſi belle retraite, deux ruiſſeaux, d'une eau plus » pure que le cryſtal, coulaient ſous les arbres, l'un » au côté droit de la tente, & l'autre au côté » gauche, à la diſtance d'environ cent verges. » Anſon.

A l'égard des animaux de l'Iſle, quelques Voyageurs aſſurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'on n'ignore pas qu'elle était extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples, l'un d'un Moſquite Américain, & l'autre d'un Ecoſſais, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Iſle, & qui, dans un ſéjour de quelques années, eurent le temps de connaître ſes productions. Selkirk, après y avoir paſſé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Ducheſſe, vaiſſeaux de Briſtol, & publia la relation de ſes aventures *(a)*. Il aſſure particuliérement que, prenant à la courſe plus de chèvres qu'il n'en avait beſoin pour ſa nourriture, il en lâchait quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son ſéjour

(a) On en a parlé ci-deſſus.

Anſon. dans l'Iſle de Juan Fernandez, avait précédé l'arrivée de l'Eſcadre Anglaiſe d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre qui fut tuée par les Anglais, avait les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avait paſſé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majeſtueux, la barbe vénérable, & divers autres ſymptomes de vieilleſſe. Enſuite ils trouverent pluſieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étaient reconnaiſſables par la prodigieuſe longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres eſt fort diminuée depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſaient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette reſſource à leurs ennemis. Ils ont lâché, dans l'Iſle, un grand nombre de chiens, qui s'y ſont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait de chèvres dans les parties acceſſibles, de ſorte qu'il n'en reſte à-préſent qu'un petit nombre parmi les rochers & les précipices, où il n'eſt pas poſſible aux chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différens troupeaux chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux ſéparés, & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglais trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette

chair leur paraiſſait d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'aſſiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux. Anſon.

Les chiens qui les ont détruites, ou chaſſées de toutes les parties inacceſſibles de l'Iſle, ſont de différentes eſpèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venaient quelquefois rendre viſite aux Anglais pendant la nuit, & leur dérobaient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglais ayant mangé de leur chair, obſerverent qu'elle avait un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des chèvres, les équipages qui commençaient à ſe dégoûter de poiſſon, mangerent auſſi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglais mangeaient ſous le nom de bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidèlement.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze, juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit, juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſ-

Anſon.

ſeur, on trouve au-moins un pied de graiſſe ; avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile. Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fuſil, & lui ayant enſuite coupé la gorge, on meſura le ſang qui en ſortait. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui reſtait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur ſervent de pieds, ſont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, qui ſont armés chacun d'un ongle, & joints enſemble par une membrane, qui ne s'étend pas juſqu'au bout. Outre la groſſeur, qui les diſtingue des veaux marins, ils en different encore, ſur-tout les mâles, par une eſpèce de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la longueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles, ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup-d'œil, outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les matelots Anglais donnaient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il était

toujours accompagné d'un nombreux ſerrail. Ces animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'été dans les flots, & l'hiver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux ſaiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux petits, qui naiſſent de la grandeur d'un veau marin dans toute la ſienne, & qui ſucent les mamelles de leur mere. Anſon.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paiſſent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voient approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruyans, & d'un ton ſi varié, qu'ils ſont fort propres à donner l'alarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſur-tout les mâles; & le ſujet ordinaire de leurs diviſions, eſt quelque femelle. Les Anglais furent un jour ſurpris, à la vue de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une eſpèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de

Anſon.

dents qu'ils s'étaient donnés, & par le ſang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *Bacha*, ſemblait n'avoir acquis ſon nombreux ſerrail, & la ſupériorité ſur les autres mâles, que par ſes victoires; & les bleſſures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre & de la grandeur de ſes combats. Les meilleures parties de ces animaux ſont le cœur, & ſur-tout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du bœuf. Il eſt d'autant plus facile de les tuer, qu'ils ſont preſqu'également incapables & de ſe défendre & de fuir. Dans la peſanteur de leur marche, on voit flotter, ſous leur peau, un amas de graiſſe mollaſſe, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut ſe garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mere ſe jetta ſur lui, lorſqu'il s'en défiait le moins, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut ſi forte qu'il en eut le crane fracaſſé, & tous les ſoins du Chirurgien ne purent lui ſauver la vie.

L'Iſle de Juan Fernandez n'a pas d'autres oiſeaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglais n'y virent point cette eſpèce, qui ſe creuſe des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la deſcription, ſous le nom de *pardelas* ou *damices*; cependant, ayant trouvé pluſieurs de leurs trous, ils jugerent que

les chiens les avaient détruits. Tous les chats, que Selhirk y vit en ſi grand nombre, doivent avoir eu le même ſort, puiſque, dans un long ſéjour, ils n'en appérçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y ſont maintenus avec tant d'aſcendant, que toutes les nuits ils cauſaient beaucoup d'incommodité dans les tentes. Anſon.

Enfin la Baie fournit pluſieurs eſpèces de poiſſon. Les morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & n'y ſont pas en moindre abondance que ſur les côtes de Terre-Neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de mer, des cavalies, des tâtonneurs, des poiſſons argentés, des congres d'une eſpèce particuliere, & un excellent poiſſon noir, aſſez ſemblable à la carpe, que les Anglais nommerent, dans leur langue, *ramoneur de cheminée*. A la vérité, le rivage eſt ſi couvert de rochers & de cailloux, qu'il eſt impoſſible d'y tirer la ſenne; mais on y pêche aiſément à l'hameçon; &, dans l'eſpace de deux ou trois heures, deux lignes ſuffiſent pour charger une chaloupe. Le ſeul obſtacle vient des requins, & d'autres poiſſons ſi voraces, qu'ils enlevent le poiſſon au moment qu'il eſt pris. Les écreviſſes de mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du monde, y ſont d'un excellent goût, & peſent ordinairement huit à neuf livres. Elles y ſont en ſi grand nombre, que lorſqu'une

chaloupe part de terre, ou lorſqu'elle y aborde, on les perce ſouvent avec le croc.

Anſon.

Anſon conclut qu'un vaiſſeau, dans le triſte état où il repréſente le ſien, n'a pas de meilleure retraite à deſirer que cette Iſle. Auſſi les malades y trouverent-ils beaucoup de ſoulagement. L'arrivée du Tryal leur avait fait eſpérer d'y être bientôt rejoints par le reſte de l'eſcadre. Cette attente leur faiſait tenir ſans ceſſe les yeux tournés vers la mer. Mais, n'ayant rien vu paraitre dans l'eſpace de quinze jours, ils commencerent à déſeſpérer de revoir jamais aucun de leurs autres vaiſſeaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient ſe diſſimuler que ſi leur propre bâtiment avait été obligé de tenir ſi long-temps la mer, il n'y ſerait pas reſté un homme en vie, & que le corps du navire, rempli de cadavres, ſerait devenu le jouet des vents & des flots.

Cependant, le 15 de Juin, ils découvrirent le Gloceſter, qui par ſes voiles baſſes, les ſeules qu'il paraiſſait capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On ſe hâta d'envoyer, à ſon ſecours, le canot chargé d'eau, de poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens. Jamais équipage ne s'était trouvé dans une ſituation plus déplorable. Ils avaient jetté à la mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne reſtait de force,

pour agir, qu'aux Officiers & à leurs valets. Depuis long-temps, ils avaient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; &, malgré cette économie, leur proviſion tirant à ſa fin, ils étaient menacés de mourir bientôt de ſoif. Ce ne fut pas ſans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Iſle, ils ſurmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'aſſiſtance; & ce ſoin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baie, leur nombre ne fut diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux vaiſſeau, raconta que depuis qu'on l'avait perdu de vue, les vents l'avaient pouſſé juſqu'à la petite Iſle de *Maſa-Fuéro*, vingt-deux lieues à l'Oueſt de Juan Fernandez; que découvrant, de ſon bord, pluſieurs ruiſſeaux dans cette Iſle, il avait envoyé ſa chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevait de ſi groſſes lames ſur la côte, qu'il avait été impoſſible d'y aborder; mais que cette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile, parce que la chaloupe était revenue pleine de poiſſon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Iſle, la repréſentent comme un roc ſtérile; mais le Capitaine Mitchel apprit au Chef d'Eſcadre qu'elle eſt couverte d'arbres & de verdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut eſpérer d'y

Anſon.

trouver quelque Baie, pour rafraîchir un vaiſſeau
Anſon. dans le beſoin.

Vers le milieu d'Août, les malades qui étaient à-peu-près guéris, obtinrent la permiſſion de quitter les tentes communes, où ils avaient été logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hutte. On crut qu'étant ſéparés, ils pourraient s'entretenir plus proptement; mais ils reçurent ordre de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup de canon qui ſerait tiré du vaiſſeau. Leurs occupations étaient de ſe procurer des rafraîchiſſemens, de couper du bois, & de faire de l'huile de la graiſſe des lions marins. Cette huile s'employait à divers uſages. Elle ſervait pour la lampe. On la mêlait avec de la poix, pour goudronner les côtés du vaiſſeau, ou avec des cendres pour les eſpalmer. Quelques matelots furent employés à ſaler de la morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre, deux pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avait à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entierement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avait fait conſtruire à terre un four de cuivre, & l'on y cuiſait du pain frais pour les malades.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un vaiſſeau, qui fut bientôt reconnu pour la *Pinque-Anne*. Son arrivée fut regardée comme

une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entiere à tous les équipages, & le Chef d'Eſcadre fut délivré de la crainte de manquer de proviſions, avant que de pouvoir gagner un port ami; malheur qui l'aurait laiſſé ſans reſſource, au milieu d'une ſi vaſte mer. Il parut fort ſurprenant que l'équipage d'un vaiſſeau, qui arrivait au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe; mais on apprit qu'il avait été en relâche depuis le milieu de Mai, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan Fernandez. Il s'était trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquieme degré quinze minutes de latitude du Sud. Enſuite un vent Oueſt-Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoutenir contre le vent, avait porté directement vers des Iſles, qui ſe préſentaient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de l'Iſle d'Inchin; mais, ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'équipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il était néceſſaire, le vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau allait en augmentant, de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. On continua de dériver, & le lendemain on jetta la

Anſon.

Anſon. maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque temps ; mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mille de terre, on ne s'attendait qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paraiſſait haute & fort eſcarpée. Les chaloupes faiſaient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentait aucun lieu où l'on pût aborder. Tout l'équipage ſe crut perdu, avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes qui euſſent pu gagner le rivage, ne devaient attendre aucun quartier des Inſulaires du Pays, qui ne connaiſſaient d'Européens, que les Eſpagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le vaiſſeau s'approchait toujours des rochers terribles qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſemblait inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un canal étroit, entre une Iſle & le continent. Elle conduiſit les Anglais dans un port également ſûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouverent en abondance, leur firent donner le nom de *Miracle*, à cette heureuſe découverte.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, par la même raiſon qui porte l'Auteur à publier une

fidelle deſcription de ce port. Il la croit d'une extrême utilité pour les navigateurs qui peuvent être jettés ſur les mêmes Côtes par les vents d'Oueſt, qui regnent preſque continuellement dans ces parages. Anſon.

L'Iſle d'Inchin, qui eſt de cette Baie, eſt apparemment, dit-il, une des Iſles des Chonos, que les Géographes Eſpagnols placent en grand nombre le long de cette Côte. Elles ſont habitées, ſuivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols. Il n'eſt pas impoſſible que ce que les Anglais prirent pour le continent, ne fût une autre Iſle, & que la terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Eſt. Mais, quelque opinion qu'on en doive prendre, le port a deux endroits propres à carener les vaiſſeaux. On y voit tomber auſſi pluſieurs ruiſſeaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns ſont ſi favorablement diſpoſés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus conſidérable eſt au Nord-Eſt du port. Les Anglais trouverent quelques poiſſons dans le ruiſſeau, & ſur-tout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que, dans une meilleure ſaiſon, il était plus poiſſonneux. Pour rafraîchiſſemens, ils trouverent des plantes, telles que le céleri ſauvage, les orties, des coquillages, ſur-tout des petoncles & des Iſle d'Inchin.

Anſon. moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût, quantité d'oies, de mouettes & de pingoins, tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avaient tenu la mer ſi long-temps. Au milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne paraiſſait pas rude. Les arbres & le gazon offraient encore quelque verdure; & l'on y trouverait, en été, pluſieurs rafraîchiſſemens qui manquaient alors. Les habitans n'y ſont pas auſſi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Eſpagnols ont pris plaiſir à les peindre. Un autre avantage de leur port, c'eſt qu'il eſt fort éloigné des établiſſemens de cette Nation, & ſi peu connu, qu'avec un peu de précaution, un vaiſſeau pourrait y faire un long ſéjour, ſans qu'elle en fût informée. D'ailleurs il ſerait facile de s'y défendre; & ſi l'on était en poſſeſſion de l'Iſle qui le forme, on pourrait le garder avec un peu de forces, contre une armée nombreuſe. Cette Iſle eſt eſcarpée, preſque par-tout, du côté du port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Côte, & la Pinque était ſur ſes ancres à vingt toiſes de terre. Il ſerait difficile de couper, ou d'aborder un vaiſſeau, protégé à cette diſtance par des gens bien armés, & poſtés dans un lieu preſqu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte ſa Nation à faire reconnaître, avec plus de ſoin, un lieu qui mérite

l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine. Anſon.

L'équipage de l'*Anne* était en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens, & de les envoyer à la découverte. Il craignait également les Eſpagnols & les Inſulaires; &, n'oſant perdre le vaiſſeau de vue, ſes courſes ſe bornaient aux terres qui environnent le port. D'ailleurs quand les Officiers auraient été ſûrs de n'avoir rien à redouter, le pays eſt ſi couvert de bois, & ſi rempli de montagnes, qu'il n'eſt pas aiſé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Eſpagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorſqu'ils repréſentent, ſur cette côte, un Peuple nombreux & redoutable. En hiver du-moins elle eſt ſi déſerte que, pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une ſeule famille d'Inſulaires, compoſée d'un homme d'environ quarante ans, de ſa femme & de deux enfans, dont l'un n'avait pas plus de trois ans, & l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richeſſes, qui conſiſtaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour ſe huter, un devidoir, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaûnes de fort mauvais goût, qui leur ſervaient de pain.

Anſon. Le Capitaine envoya ſon canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allaſſent le découvrir; mais il ordonna qu'ils fuſſent bien traités. Pendant le jour, ils étaient tout-à-fait libres ſur le vaiſſeau; & la nuit ſeulement, on les tenait renfermés. Ils mangeaient avec l'équipage. On leur donnait ſouvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimaient beaucoup. Loin de paraître affligés de leur ſituation; l'homme ſur-tout ſe réjouiſſait lorſqu'on le menait à la chaſſe, & prenait plaiſir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin, qu'il devenait rêveur, & quoique ſa femme ne perdît rien de ſa gaieté, il parut inquiet de ſe voir priſonnier. On crut lui reconnaître beaucoup d'eſprit naturel. Il ſe faiſait entendre avec une adreſſe admirable, par des ſignes qui marquaient ſon jugement & ſa curioſité. Un grand vaiſſeau, monté de ſi peu de gens, lui cauſait de la ſurpriſe: il concluait qu'on devait avoir perdu beaucoup de monde; ce qu'il exprimait en ſe couchant ſur le tillac, les yeux fermés & ſans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de ſon habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir paſſé huit jours à bord. L'écoutille du château d'avant était déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuſe, pour ſortir avec ſa femme & ſes enfans, par cette ouverture, & paſſant pardeſſus le bord du vaiſſeau, il deſcendit

cendit avec eux dans le canot. Sa prudence lui fit couper les hanſieres, qui retenaient la chaloupe & ſa pirogue à l'arriere du vaiſſeau ; c'était le moyen d'empêcher qu'on ne pût le ſuivre. Il rama auſſi-tôt vers la terre. Quoique le quart ſe fît ſur le demi-pont, tous ces mouvemens furent ſi prompts & ſi ſecrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, tandis qu'il s'éloignait du vaiſſeau. Mais il était trop tard, pour s'y oppoſer. D'ailleurs, on n'avait plus ni chaloupe ni canot, & l'on eut même aſſez de peine à les reprendre. Quelques Anglais, qui avaient conçu de l'eſtime pour le caractere extraordinaire de cet Inſulaire, ſuppoſant qu'il rodait encore avec ſa famille, dans les bois autour du port, & craignant qu'il ne manquât de proviſions, engagerent le Capitaine à faire expoſer quelques vivres dans un lieu qui leur parut convenable au deſſein qu'ils avaient de le ſecourir. On fut perſuadé que cette attention ne lui avait pas été inutile. Les vivres diſparurent, & quelques circonſtances firent juger que c'était lui qui les avait enlevés. Cependant on pouvait craindre auſſi qu'il n'eût gagné l'Iſle de Chiloé, & qu'il ne donnât connaiſſance de ſon aventure aux Eſpagnols, qui pouvaient facilement venir ſurprendre le vaiſſeau. Cette idée porta le Capitaine à ſupprimer l'uſage qu'il avait établi, de tirer chaque jour au ſoir, Anſon.

Anſon.

un coup de canon. Il s'était flatté que ce bruit rendrait ſon bâtiment plus reſpectable aux ennemis, qui pourraient l'entendre, & leur ferait connaître du moins qu'on y était ſur ſes gardes. Mais il comprit que ſa principale ſûreté conſiſtait à demeurer bien caché, & que cette affectation, d'imiter les vaiſſeaux de guerre, ne pouvait ſervir qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remis de ſes fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en mer, & ſe rendit heureuſement à l'Iſle de Juan Fernandez.

Le reſte de l'eſcadre conſiſtait en trois vaiſſeaux, *la Severne*, *la Perle* & *le Wager*. On apprit, dans la ſuite, que les deux premiers étaient retournés au Bréſil, & que le Wager, commandé par le Capitaine Chéap, avait échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-ſeptieme degré de latitude méridionale, entre deux Iſles, à la portée du fuſil de la terre. L'Auteur s'étend beaucoup ſur les diviſions de l'équipage, & ſur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ſes gens, tomba au pouvoir des Eſpagnols, d'où il ne ſortit qu'après le réglement du cartel entre l'Eſpagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un vaiſſeau Français.

L'inquiétude du Commandant pour trois vaiſſeaux dont il ignorait le ſort, l'avait déterminé, après l'arrivée du Gloceſter, à faire viſiter l'Iſle

de Maſa-Fuéro, dans l'eſpérance d'y découvrir quelque Baie qui pouvait leur avoir ſervi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commiſſion, fit le tour de l'Iſle, & n'y vit aucun vaiſſeau ; mais il rapporta des lumieres qu'on n'avait jamais eues, & que l'Auteur croit trop utiles à la navigation, pour les ſupprimer. Anſon.

Les Auteurs Eſpagnols parlent de deux Iſles de Juan Fernandez, la grande & la petite. La premiere eſt celle où l'Eſcadre était à l'ancre, & la petite a reçu le nom de Maſa-Fuéro, parce qu'elle eſt plus éloignée du continent. Le Tryal vérifia qu'elle a vingt-deux lieues de Juan-Fernandez, à l'Oueſt, vers le Sud. Elle eſt plus grande qu'on ne la repréſente ordinairement. On ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'on l'a dépeinte comme un rocher ſtérile, ſans bois, ſans eau, & comme abſolument inacceſſible. Les Anglais du Tryal s'aſſurerent qu'elle eſt couverte d'arbres, & qu'elle a pluſieurs beaux ruiſſeaux qui tombent dans la mer. Ils virent auſſi un endroit, au Nord de l'Iſle, où les vaiſſeaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y ſoit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il eſt fort eſcarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on eſt expoſé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de roches, qui s'avance de Maſa-Fuéro.

Anſon.

la pointe orientale de l'Iſle, à deux milles au large ; mais peu dangereuſe à la vérité, parce que la mer, qui s'y briſe continuellement, les fait aiſément reconnaître.

Cette Iſle a, ſur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres ; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés, dans leurs retraites, ſe laiſſent approcher, lorſqu'on ne les effarouche point à coups de fuſil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglais jugerent que, malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choiſir cette Iſle pour un lieu de relâche, elle ſerait néanmoins très-utile dans les cas de néceſſité, ſur-tout pour un vaiſſeau ſeul, qui craindrait de rencontrer, à Juan Fernandez, un ennemi ſupérieur.

Le mauvais état de la pinque Anne, dont les charpentiers jugerent le radoub impoſſible, porta le Chef d'Eſcadre à conſentir qu'elle fût dégradée après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit ſervir aux trois autres bâtimens. Le Capitaine & le reſte de l'équipage, paſſerent à bord du Gloceſter, où le beſoin d'hommes était preſſant. Quoique tous les malades fuſſent aſſez bien rétablis, M. Anſon ne pouvait être ſans alarmes, en conſidérant le peu de forces qui lui reſtaient. Depuis ſon départ d'Angleterre, il avait perdu,

Anſon.

ſur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'était embarqué. L'équipage du Gloceſter, qui était moins fort, avait perdu le même nombre, & ſe voyait réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore ſur le Tryal, dont l'équipage avait preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avait ſauvé trente-neuf. Les ſoldats de marine & les Invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avait à bord, il n'en était échappé que quatre, & onze ſoldats de marine, de ſoixante-dix-neuf. A bord du Gloceſter, tous les Invalides périrent, & de quarante-huit ſoldats de marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois vaiſſeaux, qui devaient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étaient montés de neuf cens ſoixante-un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptait plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les mouſſes. Ce nombre ſuffiſait à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignorait alors ce que l'Eſcadre de Pizarro était devenue, on devait ſuppoſer qu'elle était dans la mer du Sud, & que ſi elle n'avait pu paſſer les détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avait trouvé des rafraîchiſſemens

Anſon.

& des recrues dans tous les ports de ces mers ; qui lui étaient ouverts. On ſavait d'ailleurs, par quelques informations, que les Eſpagnols équipaient une autre Eſcadre à Callao. Toutes ces réflexions paraiſſaient capables de décourager les Anglais. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs eſpérances.

Vers le commencement de Septembre, lorſqu'ils ſe diſpoſaient à quitter l'Iſle, ils découvrirent, au Nord-Eſt, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un vaiſſeau de l'Eſcadre ; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un Eſpagnol, qu'ils ſuppoſerent deſtiné pour Valparaiſo, ils lui donnerent la chaſſe. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaiſſeau marchand, du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge conſiſtait en ſucre & en étoffes bleues de laine, qui ſe fabriquent dans la Province de Quito, avec pluſieurs balles d'autres étoffes groſſieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces quartiers, le nom de Pannia de Tierria, & quelques balles de coton & de tabac ; mais les Anglais y trouverent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empreſſement, c'eſt-à-dire, pluſieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois ſerons de piaſtres, peſant chacun deux cens livres, ſans compter pluſieurs lettres & d'autres papiers,

dont ils ſe promirent de tirer quantité d'éclairciſſemens. Anſon.

Ce Bâtiment, qui ſe nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était commandé par Dom Manuel Zamora. Il était parti de Callao, depuis vingt-ſept jours, & ſa deſtination était en effet pour Valparaiſo, dans le Chili, où il devait ſe charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du Centurion, qui était le vaiſſeau vainqueur, n'eurent rien de plus preſſant, que de prendre des informations. Juſqu'alors ils n'avaient ſu qu'imparfaitement la force & la deſtination de l'Eſcadre, qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent, de leurs priſonniers, qu'elle était compoſée de cinq grands vaiſſeaux Eſpagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement deſtinée à traverſer leurs deſſeins; mais que Pizarro, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap de Horn, avait été obligé de retourner à la riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ſes plus gros vaiſſeaux. Ils ſurent auſſi que de la Plata, cet Amiral avait averti les Eſpagnols du Pérou, qu'une partie de l'Eſcadre Anglaiſe pouvait paſſer avec ſuccès dans la mer du Sud; mais que, jugeant par ſa propre expérience, qu'elle y arriverait foible & peu capable de défenſe, il con-

Anſon. ſeillait au Vice-Roi d'armer en guerre les vaiſſeaux qu'il pourrait employer à cet uſage, & de les envoyer vers le Sud, où vraiſemblablement ils ſurprendraient ceux des Anglais, l'un après l'autre, avant qu'ils puſſent trouver l'occaſion de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Le Vice-Roi, goûtant ce conſeil, avait fait équiper ſur-le-champ quatre vaiſſeaux, qui étaient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avaient reçu ordre de croiſer à la hauteur du port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avaient gardé leurs poſtes juſqu'au 6 de Juin; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais, ils avaient repris alors la route de Callao, dans la pleine perſuaſion que leurs ennemis n'avaient pu tenir ſi long-temps la mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avaient pris du-moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaiſſeaux Eſpagnols avaient été diſperſés par une tempête, pendant qu'ils étaient en croiſiere. Enſuite ils avaient été déſarmés en arrivant à Callao; & les priſonniers ajouterent, qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers, il ſe paſſerait au-moins deux mois, avant que le Vice-Roi pût rétablir ſon Eſcadre.

Ces éclairciſſemens étaient d'autant plus favo-

rables, que l'équipage du Centurion ayant trouvé, à ſon débarquement dans l'Iſle de Juan Fernandez, quelques monceaux de cendre, des reſtes de poiſſons, des jarres fraîchement briſées, & d'autres traces récentes du ſéjour des Eſpagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plutôt dans cette Iſle, il n'y eût rencontré ſes ennemis; &, dans l'état où ſes fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale, non-ſeulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Gloceſter, & à la pinque Anne, qui étaient venus ſéparément. Les Eſpagnols du Carmel, ayant appris à leur tour, ce que les Anglais avaient ſouffert, parurent fort ſurpris qu'ils euſſent pu réſiſter à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur bâtiment, dans la Baie de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorſqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avait été conſtruit dans l'Iſle; & leur admiration tomba ſur l'adreſſe des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, & dans un eſpace ſi court, non-ſeulement de réparer leurs autres vaiſſeaux, mais d'en conſtruire un de cette forme. Enſuite apprenant qu'il était venu d'Angleterre avec le reſte de l'Eſcadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs vaiſſeaux d'Eſpagne avaient été forcés de renoncer à cette entrepriſe. Anſon.

Anſon.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglais. Elles portaient que, pluſieurs vaiſſeaux Marchands devaient partir du port de Lima, pour Valpalaiſo. M. Anſon, formant divers projets ſur un ſi beau fondement, dépêcha auſſi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiſer à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il réſolut en même-temps de ſéparer d'autres vaiſſeaux, & de les employer en différentes croiſieres, autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des priſes. Celle qu'on venait de faire, avait inſpiré aux équipages, une ardeur qui leur faiſait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque Anne fut tranſportée ſur le Carmel, & le Gloceſter reçut, pour ſa manœuvre, un renfort de vingt-trois matelots Eſpagnols. Après ces diſpoſitions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Gloceſter eut ordre d'avancer juſqu'à cinq degrés de latitude méridionale, & de croiſer à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la diſtance convenable, pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Eſt, pour joindre le Tryal, à la hauteur de Valparaiſo. Cinq jours après, ils rencontrerent ce bâtiment, qui avait déjà pris, avec peu de réſiſtance, un vaiſſeau Eſpagnol de ſix cens tonneaux, nommé

l'*Aranzanu*. Il y avait trouvé à-peu-près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédait guères la valeur de cinq mille livres ſterlings. Mais la joie de cette victoire était troublée, par le malheur qu'il avait d'être démâté, & de faire eau de toutes parts. Il n'y avait point d'eſpérance de pouvoir le radouber en pleine mer, & les conjonctures ne permettaient pas d'aller perdre du temps dans un port. M. Anſon prit le parti de le détruire, & de faire paſſer l'équipage & les munitions à bord de l'Aranzanu, qu'il nomma *la priſe du Tryal*. Ce vaiſſeau, que le Vice-Roi du Pérou avait armé plus d'une fois en guerre, fut deſtiné à ſervir de frégate, & M. Saunders fut choiſi pour la commander. Elle ſe trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étaient à bord du Tryal. Anſon.

Dans les grandes vues du Chef d'Eſcadre, on ne ſe promettait pas moins que d'intercepter tous les vaiſſeaux employés au Commerce, entre le Pérou & le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, ſuivant la réflexion de l'Auteur, «les arrangemens les mieux concertés » n'emportent avec eux qu'une plus grande pro» babilité de ſuccès, & ne vont jamais juſqu'à la » certitude, parce que les accidens, qui ne peu» vent entrer en compte dans les délibérations,

Anſon.

» ont ſouvent la plus grande influence ſur les » événemens. » La fâcheuſe aventure du Tryal, & la néceſſité qui força les autres vaiſſeaux de quitter leur croiſiere pour l'aſſiſter, donnerent le temps aux navires Eſpagnols d'arriver au port de Valparaiſo. On ne découvrit pas une ſeule voile ennemie, juſqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les habitans de Valparaiſo, ne voyant point paraître le Carmel & l'Aranzanu, n'euſſent formé des ſoupçons, qui leur avaient fait mettre un embargo ſur tous les vaiſſeaux Marchands de leur Côte. Il était à craindre auſſi que le Vice-Roi ne fît travailler actuellement à remettre ſon Eſcadre en mer; car un exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour ſe rendre, par terre, de Valparaiſo à Lima, & cinquante jours s'étaient déjà paſſés depuis la priſe du Carmel. Ce double ſujet de crainte détermina les Anglais à ſe rendre, avec toutes leurs forces, ſous le vent de Callao, pour ſe mettre en état de combattre l'Eſcadre Eſpagnole. Ils firent voile aſſez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anſon n'ignorait pas qu'il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, à tous les vaiſſeaux du Pays, de paſſer le port de Callao, ſans y relâcher. C'était ſe trahir ſoi-même, que de violer une loi conſtamment obſervée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvait

rencontrer les Eſpagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Iſle de Saint-Gallan, qui n'était éloignée que d'environ ſept lieues au Nord-Nord-Eſt, demi-quart à l'Eſt. Cette Iſle eſt ſituée vers le quatorzieme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Véijo*, ou *Tête de Vieillard*. L'eſpace, entre l'Iſle & cette hauteur, eſt la meilleure croiſiere qu'il y ait ſur cette Côte, parce que tous les vaiſſeaux deſtinés pour Callao, ſoit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnaître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vue des hauteurs de Barranca, qui eſt ſituée à dix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. On était à huit ou neuf lieues, lorſqu'on eut la ſatisfaction ſi long-temps deſirée, d'appercevoir un vaiſſeau. Le Centurion lui donna la chaſſe, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il ſe rendit, après avoir eſſuyé quatorze coups de canon. C'était un bâtiment de Guaiaquil, nommé *Sainte-Thérèſe-de-Jeſus*, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il était chargé, pour Callao, de bois de charpente, de fil de Pito, qui eſt très-fort, & qui ſe fait d'une eſpèce d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres marchandiſes. Les eſpèces, qui ſe trouverent à

Anſon.

Anſon. bord, ne montaient qu'à cent ſoixante-dix livres ſterlings. La charge aurait été de grande valeur, ſi les Anglais en avaient pu diſpoſer; mais, comme il eſt défendu aux Eſpagnols de rançonner jamais leurs vaiſſeaux, la plupart des choſes qu'on leur prend dans ces mers, n'ont pas d'autre utilité, pour le vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les Anglais faiſaient-ils conſiſter leur principal avantage, dans le mal qu'ils cauſaient à leurs ennemis.

Outre l'équipage, qui montait à quarante-cinq hommes, leur priſe avait à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de parens Eſpagnols, & trois eſclaves noires, qui ſervaient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raiſon, la vertu des Officiers Anglais, ſur-tout, dit-il, dans la diſpoſition où devaient être naturellement des gens de mer, qui, depuis près d'un an, gardaient une continence forcée. Ces trois Dames étaient une mere & ſes deux filles, dont l'aînée pouvait avoir vingt-un ans, & la cadette quatorze. Elles furent exceſſivement alarmées de ſe voir entre les mains d'un ennemi, que les anciennes violences des Flibuſtiers, & la différence de la Religion, leur faiſaient enviſager avec horreur. La beauté ſinguliere de la plus jeune des deux filles, devait augmenter leurs craintes. Auſſi s'étaient-elles cachées, lorſque les vainqueurs étaient paſſés ſur

leur bord, & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſerent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteraient à bord de leur vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avaient occupé juſqu'alors, où elles ne ceſſeraient pas d'être bien ſervies, avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un était capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation, comme la ſeconde perſonne d'un vaiſſeau, demeurât près d'elles, avec la qualité de garde & de protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parce qu'on avait cru s'appercevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'était même donné pour le mari de la plus jeune. Mais on ſut bientôt, par le témoignage des priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que différé, qu'il n'avait pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyait menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois priſonnieres. Anſon.

Les quatre vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour

Anſon.

tourner enſemble le Cap au Nord. La mer, dans le même endroit, leur parut d'un très-beau rouge, à pluſieurs milles autour d'eux. On obſerva que cette couleur venait d'une prodigieuſe quantité de poiſſon, qui couvrait la ſurface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curioſité de mettre dans un verre, ne laiſſait pas d'être auſſi pure que le cryſtal, excepté qu'on y voyait ſurnager quelques globules rouges & glaireux.

En rangeant la Côte, on remarquait preſque ſans ceſſe un courant, qui faiſait dériver les vaiſſeaux, vers le Nord, l'eſpace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à ſe voir enrourés de bonites & de poiſſons volans, les premiers qu'ils euſſent vus depuis leur départ des Côtes du Bréſil. C'eſt une ſingularité remarquable, que, ſur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que ſur les Côtes Occidentales du même Continent ; car on ne les perd de vue, ſur la Côte du Bréſil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il parait certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaſte continent.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Iſle la plus Méridionale de Lobos, les Anglais ſe ſaiſirent, ſans combat, d'un navire Eſpagnol, de

de cent ſoixante-dix tonneaux, nommé *Notre-Dame-du-Carmin*, qui avait à bord quarante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cèdre, des planches, du tabac en poudre, des roſaires, des marchandiſes d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des Indulgences. Ce vaiſſeau, qui était chargé pour Callao, avait touché à Plata, d'où il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les priſonniers, il ſe trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglais croiſaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire tranſporter dans les terres le tréſor du Roi & le ſien. On ſut auſſi qu'il y avait, à la douane de Paita, une ſomme conſidérable, qui appartenait à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le Port. L'idée d'une ſi belle proie, joint à la certitude que l'Eſcadre ayant été découverte, l'alarme ſerait bientôt répandue ſur toute la Côte, & qu'il ſerait inutile d'y croiſer plus long-temps, détermina M. Anſon à tenter de ſurprendre Paita. C'était, d'ailleurs, une occaſion de mettre en liberté ſes priſonniers, qui étaient en grand nombre, & qui conſumaient des proviſions dont il avait beſoin lui-même. Il n'avait pas manqué de s'inſtruire exactement, Anſon.

Anſon.

de la force & de l'état de cette Place. L'entrepriſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſque infaillible.

La Ville de Paita eſt ſituée dans un Canton fort ſtérile, dont le terrain n'eſt compoſé que de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'environ deux cens familles. Les maiſons y ſont d'un ſeul étage, & n'ont pour murs que des roſeaux fendus, enduits d'argille, avec des toits de feuilles ſéches. Cette maniere de bâtir eſt aſſez ſolide, pour un pays où la pluie eſt extrêmement rare. La plupart des habitans ſont des Américains, des eſclaves Nègres, des mulâtres, ou des meſtices, entre leſquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui paſſe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baie; mais l'ancrage y eſt ſûr & commode. Il eſt fréquenté par les vaiſſeaux qui viennent du côté du Nord; & c'eſt le ſeul lieu de relâche, pour ceux qui, partant d'Acapulco, de Sonſonate, de Réalejo & de Panama, veulent ſe rendre à Callao. La longueur de ces voyages, où, pendant toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita ſoient ſi arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune ſorte d'herbages, ou d'autres proviſions, que du poiſſon & des chèvres, les Américains ont à deux ou trois lieues de-là, vers le

Nord, une Ville, nommée *Colan*, d'où ils transportent à Paita, ſur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchiſſemens. On y amene auſſi des beſtiaux de Rivera, autre Ville, qui en eſt à quatorze lieues dans les terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, eſt d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort ſaine; & l'on prétend même qu'en ſerpentant dans des bois de ſalſe-pareille, elle s'imprégne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita eſt un lieu de débarquement, pour les paſſagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il eſt à deux cens lieues de Callao, qui ſert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par mer ne ſe fait preſque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a ſur la côte un chemin aſſez commode, où l'on trouve des Villages & des gîtes. Anſon.

Paita eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avait appris de ſes priſonniers que le Fort était muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rempart, & qu'il n'avait, pour garniſon, qu'une Compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la Ville pouvait armer trois cens hommes. Mais, comme le deſſein du Chef d'Eſ-

Anſon.

cadre était d'employer la ſurpriſe, il ne déſeſpéra point d'emporter la Place dès la nuit ſuivante. Ses vaiſſeaux étaient à douze lieues de la Côte; diſtance qui les aſſurait de n'être pas découverts, & qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles, ils ne puſſent arriver dans la Baie avec la nuit. Cependant ſa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de tranſporter leurs meilleurs effets dans les terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paraiſſant point aſſez conſidérable pour demander toutes ſes forces, il prit la réſolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, ſon Lieutenant, fut chargé de l'entrepriſe, avec cinquante-huit hommes choiſis; & pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obſcurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Eſpagnols reçurent ordre de lui ſervir de guides. Dans une commiſſion ſi délicate, on crut devoir s'aſſurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir ſervi fidèlement, ils ſeraient renvoyés ſans rançon, eux & tous les autres priſonniers; mais en les aſſurant auſſi, qu'au moindre indice de trahiſon, ils auraient la tête caſſée, & que tous leurs compagnons ſeraient conduits en Angleterre. L'Auteur obſerve, comme une circonſtance fort ſinguliere, qu'un de ces deux hommes

avait été pris vingt auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avait forcé de lui ſervir de guide, pour ſurprendre Truxillo, Ville ſituée dans les terres au Sud de Paita. Ainſi, ſon mauvais ſort l'avait deſtiné à faire réuſſir, contre ſa Nation, les deux ſeules entrepriſes qu'on ait tentées à terre, ſur cette côte, pendant un ſi long intervalle. Anſon.

Ce ne fut pas avant dix heures du ſoir, que Brett arriva dans la Baie avec les chaloupes. Il y entra ſans avoir été découvert; mais, lorſqu'il s'approchait du rivage, quelques gens, à bord d'un vaiſſeau qui était à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'alarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglais, les chiens d'Anglais!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble ſe répandit dans toute la Ville. Brett vit pluſieurs lumieres qui ſe promenaient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta ſa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de ſe mettre en défenſe. Cependant, avant qu'ils puſſent gagner la terre, les ſoldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointerent ſi juſte vers le lieu du débarquement, qu'un boulet paſſa au-deſſus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laiſſa pas le temps de lui envoyer une ſeconde volée. Auſſi-tôt que ſes gens furent à terre, un de leurs guides les conduiſit à

Anſon. l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occaſion le permettait, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'eſt un grand eſpace quarré, où ſe termine la rue par laquelle ils étaient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maiſon du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchaſſent en aſſez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur & de l'eſpérance du butin, le bruit de leurs armes & le ſon de leurs tambours, qui ſe faiſaient entendre de toute leur force, perſuaderent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, & qu'ils n'avaient pas d'autre reſſource que la fuite. Les Anglais n'eſſuyerent qu'une décharge de quelques Marchands, poſtés dans une galerie qui entourait la maiſon du Gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit ſur eux, quitterent leur poſte, & laiſſerent la Place à la diſcrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garniſon du Fort, qui eſcalada ſes propres murs pour ſe ſauver dans les bois. Ainſi, dans l'eſpace d'un quart d'heure, les Anglais ſe trouverent maîtres de la Ville, ſans autre perte que d'un homme tué & deux de bleſſés.

Brett plaça une garde dans le Fort; une autre, à la maiſon du Gouverneur, qui s'était enfui, un

pied chauſſé, l'autre nu, abandonnant ſa femme qui n'était âgée que de dix-ſept ans, & qu'il n'avait épouſée que depuis trois jours; il mit gardes, ou du moins des ſentinelles, à toutes les avenues de la Ville. Enſuite, ſon premier ſoin fut de prendre poſſeſſion de la douane, où les tréſors des Marchands étaient dépoſés. Il trouva des magaſins remplis de marchandiſes précieuſes, qui étaient tout-à-fait inutiles à l'Eſcadre; mais le jour ſuivant, lorſque M. Anſon ſe fut approché avec toutes ſes forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes ſuffirent à peine pour le tranſport du butin. On apprit, dans la ſuite, que les Eſpagnols avaient fait monter leur perte à un million & demi de piaſtres; & l'Auteur croit que cette ſomme n'eſt pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglais emporterent, la vaiſſelle & l'argent monnoyé montaient à plus de trente mille livres ſterlings. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets, &c. étaient d'une valeur qu'il eſt difficile de fixer. D'ailleurs le pillage particulier n'eſt pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarraſſé à fixer la ſomme, ſe réduit à confeſſer que ce fut le plus grand butin que les Anglais euſſent fait ſur cette Côte. Anſon.

Mais ils ne détruiſirent pas moins de richeſſes, par la réſolution qu'ils prirent de brûler la Ville,

Anſon. à l'exception des deux égliſes qui ſe trouvaient heureuſement ſéparées des maiſons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, pluſieurs édifices, de la poix & du goudron dont les magaſins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut ſi générale & ſi prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent conſumés par les flammes, étaient des draps fins, des ſoieries, des batiſtes & d'autres marchandiſes. On encloua le canon du Fort; & cinq vaiſſeaux, qui étaient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eût coupé les mâts. Pendant cette exécution, les habitans raſſemblés ſur une hauteur, firent pluſieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage ſe refroidit, juſqu'à n'oſer ſoutenir la vue des Anglais.

Le Chef d'Eſcadre, ſatisfait de la fidélité des deux Pilotes Eſpagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs ſervices. Il y avait, parmi les priſonniers, pluſieurs perſonnes de conſidération, entre leſquelles on avait diſtingué un jeune homme de dix-ſept ans, fils du vice-Préſident du Conſeil du Chili. L'impreſſion qu'il avait reçue en naiſſant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibuſtiers, s'était renouvellée avec tant d'horreur, lorſqu'on l'avait fait paſſer ſur un vaiſſeau de l'Eſcadre, qu'il avait paru prêt à s'évanouir

d'effroi. Il avait déploré ſon ſort dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon pere, ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, ſa terre natale, dont il ſe croyait ſéparé pour jamais; & n'enviſageant rien de plus favorable qu'un éternel & dur eſclavage; tous les autres Eſpagnols avaient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour-à-tour, à ſa table, ceux qui méritaient cette diſtinction : il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non-ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joie ſuccéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon bienfaiteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglais, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'autait pas mieux aimé faire un voyage en Angleterre, que de retourner dans ſa famille. Les trois Dames de la Thérèſe, pour leſquelles on n'avait ceſſé d'avoir toutes ſortes d'attentions, furent ſi ſenſibles à cette politeſſe, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoiſſance au Chef d'Eſcadre. Un Jéſuite, qui paraiſſait fort conſidéré des Eſpagnols, ne pouvait ſe laſſer de lui exprimer la ſienne. Il marqua, ſur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avait tenue à l'égad des Dames.

Anſon.

Anſon.

L'Auteur termine ce récit par des refléxions fort ſenſées. « La maniere, dit-il, dont les Eſpagnols » peuvent penſer de notre Nation, n'eſt pas une » choſe indifférente. Leur eſtime nous importe » peut-être plus que celle de tout le reſte du » monde. Le commerce que nous avons fait avec » eux, & que nous pouvons faire encore, eſt non- » ſeulement fort conſidérable, mais il eſt d'une » nature toute particuliere, qui exige de part & » d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Ainſi, » M. Anſon joignait une conſidération politique à » ſon propre penchant, qui le portait à ne pas » traiter avec dureté ceux que le ſort des armes » livrait entre ſes mains. »

Pendant l'expédition de Paita, le Gloceſter, commandé par Mitchel, avait continué de croiſer avec tant de ſuccès, qu'il s'était ſaiſi de deux bâtimens Eſpagnols, l'un, chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ ſept mille livres ſterlings en eſpèces ; l'autre, n'était qu'une grande barque, dont la charge conſiſtait en coton. L'Eſcadre, ayant remis en mer le 26, rencontra, dès le jour ſuivant, Mitchel avec ſes deux priſes. Les priſonniers de la derniere avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très-pauvres ; & les Anglais ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient d'abord à la crédulité : mais lorſqu'ils eurent tranſporté la cargaiſon à bord du Glo-

ceſter, ils furent agréablement ſurpris de reconnaître que ce coton n'était qu'un faux emballage, & qu'il y avait dans chaque jarre un paquet de doubles piſtoles & de piaſtres, dont le total montait à douze mille livres ſterlings. Anſon.

Après avoir rejoint le Gloceſter, on réſolut de tourner vers le Nord, & de gagner, auſſi-tôt qu'il ſerait poſſible, le Cap de Saint-Lucar en Californie, ou le Cap de Corientes ſur la côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anſon s'était propoſé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correſpondance avec la flotte de l'Amiral Vernon, qu'il ſuppoſait aux Indes Orientales, où il ſavait qu'elle devait employer ſes forces contre quelqu'un des Etabliſſemens Eſpagnols. Comme il lui paraiſſait poſſible que Porto-Bello fût déjà occupé par une garniſon Anglaiſe, il ne doutait point qu'en arrivant à l'Iſthme, il ne pût ſe procurer l'occaſion de donner de ſes nouvelles aux Anglais, qu'il ſuppoſait ſur la Côte de l'autre mer, ſoit par les habitans du pays, qui ſont aſſez bien diſpoſés pour l'Angleterre, ſoit par le miniſtere même de quelque Eſpagnol, que l'eſpoir d'une grande récompenſe aurait pu gagner; & cette intelligence une fois établie, il devenait fort aiſé de la continuer. Par une voie ſi courte, M. Anſon ſe flattait de recevoir du renfort. Il n'eſpérait pas

Anſon. moins, qu'en concertant ſes opérations avec ceux qui commandaient les forces Anglaiſes dans la mer du Nord, il ne pût ſe rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, aurait mis proprement les Anglais en poſſeſſion des richeſſes du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'autre branche de la Maiſon de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues de M. Anſon, malgré la faibleſſe de ſon Eſcadre. Mais, en examinant les papiers qui s'étaient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagène avait manqué. Cette diſgrace le fit renoncer à ſes eſpérances. Il ne lui reſtait que celle de voir arriver à la pointe méridionale de la Californie, ou ſur la côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devait être en route pour Acapulco ; & cette traverſe ne demandant pas plus d'un mois ou cinq ſemaines, il ſe voyait le double du temps dont il avait beſoin, parce que ce vaiſſeau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençait à manquer ſur tous les bâtimens de l'Eſcadre, il ne fallait pas penſer à partir pour la Californie, ſans y avoir pourvu à des néceſſités qui pouvaient devenir plus preſſantes. Paita lui avait à peine fourni de l'eau pour les beſoins journaliers. Après avoir conſulté les Journaux des

Voyageurs, il choiſit pour Aiguade l'Iſle de Quibo, ſituée vers l'entrée de la Baie de Panama. L'Iſle des Cocos était plus ſur ſa route; mais, quoiqu'elle ſoit vantée par les Relations de quelques Flibuſtiers, l'expérience lui avait appris à ſe défier d'un témoignage ſi ſuſpect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'était pas ſans eſpérance de voir tomber entre ſes mains quelque vaiſſeau de Panama. Anſon.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens, qui donnaient à ſon eſcadre l'apparence d'une flotte conſidérable; & le 19, à ſept milles de diſtance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui reſtait au Sud-Sud-Eſt-demi-quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les vaiſſeaux, qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnaître, il peut paſſer pour une excellente croiſiere. Le 22 au matin, on vit l'Iſle de Plata, à quatre lieues à l'Eſt; & vers trois heures après midi, on eut la pointe de Manta, au Sud-Eſt vers l'Eſt, à ſept mille de diſtance. Comme la ville du même nom n'en eſt pas éloignée, le Gloceſter prit cette occaſion pour ſe délivrer de ſes priſonniers. Le 25, on eut la vue de l'Iſle de Gallo, à l'Eſt-Sud-Eſt demi-quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Enſuite on traverſa la Baie de Panama, en gouvernant au Nord-Oueſt,

dans l'eſpérance d'aller directement rencontrer
Anſon. l'Iſle de Quibo : mais on jugea bientôt qu'on aurait du porter plus à l'Oueſt. Les vents, qui tournerent vers ce quartier, rendirent l'approche de cette Iſle fort difficile à l'Eſcadre. Elle paſſa la Ligne le 22. Comme on quitte alors le voiſinage des grandes montagnes, que les Eſpagnols ont nommées *Cordelieras*, & qu'on approche de l'Iſthme, où la communication libre de l'athmoſphere, de l'Eſt à l'Oueſt, n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avait tout-à-fait changé de climat. La chaleur devint auſſi étouffante que ſur les côtes du Bréſil. On eut juſqu'au ſeptieme degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voiſinage de la Ligne, qu'à la continuation des *vandevols*, quoique, ſuivant l'opinion commune, cette ſaiſon, qui commence en Juin, finiſſe en Novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens qui n'étaient pas bons voiliers ; & l'Eſcadre demeura compoſée de cinq vaiſſeaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la pointe Orientale de l'Iſle de Quibo, au Nord-Nord-Eſt, à quatre lieues de diſtance, & l'Iſle de Quicara à l'Oueſt Nord-Oueſt, dans le même éloignement. Le fond, ſur ſoixante

cinq braſſes d'eau, ſe trouva de ſable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du canal, on prit le parti de tenir le large juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin, on avait le Cap Maſiaro, au Nord-Eſt demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Iſle de Sebaco, au Nord-Oueſt vers le Nord, à la diſtance de quatre lieues. Un vent contraire repouſſa ſouvent les vaiſſeaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureuſement ſur la pointe Sud-Sud-Eſt de l'Iſle; &, vers trois heures après midi, on entra dans le canal Bueno, en faiſant le tour d'un bas-fond qui s'avance en mer de la pointe Méridionale de l'Iſle. Ce canal n'a pas moins de ſix milles de largeur, & l'on y peut paſſer à un mille & demi des briſans. Les Anglais trouverent un fort bon mouillage à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſart. Ils y avaient la pointe Méridionale de l'Iſle, au Sud-Eſt vers le Sud, une hauteur aſſez remarquable dans l'Iſle, à l'Oueſt vers le Nord, & l'Iſle de Sébaco, à l'Eſt vers le Nord. Anſon.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'était éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Oueſt-demi-quart au Nord. L'Iſle de Quibo eſt d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le ter-

rain par où la mer monte, & l'eau douce coule
Anſon. dans un gros ruiſſeau ſur un rivage ſablonneux. Toute l'Iſle eſt d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un ſeul endroit, & n'eſt proprement qu'une forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particulierement quantité de Canificiers, ou d'arbres qui portent la caſſe, & quelques limoniers. Mais les Anglais furent ſurpris de ne pas appercevoir, dans un lieu ſi tranquille, d'autres oiſeaux que des perroquets, des perriques & des aras. Les autres animaux qu'ils y virent en plus grand nombre, étaient des ſinges & des lézards, qu'ils tuaient pour les manger. L'épaiſſeur des bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un ſeul tigre, quoique leurs priſonniers les euſſent aſſurés qu'ils y en trouveraient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une eſpèce de ſerpens, que l'Auteur nomme *ſerpent volant*, parce qu'il s'élance du haut des branches ſur toutes ſortes d'animaux. La mer y eſt auſſi fort dangereuſe autour de l'Iſle, par la quantité de monſtrueux alligators dont elle eſt remplie, & par une ſorte de grands poiſſons plats qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embraſſent ſouvent les pêcheurs de perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'aſſura, que pour s'en garantir, les plongeurs s'arment d'un couteau pointu qu'ils enfoncent dans

dans le ventre de cet animal, lorſqu'ils ſe trouvent ſaiſis. Anſon.

Le Chef d'Eſcadre ſe chargea lui-même de viſiter une Baie qui ſe préſentait au Nord, & de ranger enſuite toute la Côte otientale de l'Iſle. Il ne toucha nulle part, où le terrain ne lui parût fort gras, & l'eau d'une bonté égale à ſon abondance. La pointe du Nord-Eſt offre une caſcade qui cauſe de l'admiration. Une riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur, dans un canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, ſe répandant ſur un talus égal, forme des nappes charmantes ; &, dans d'autres lieux, elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle forêt ; & les roches mêmes qui forment les bords du canal, ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anſon & ſes Officiers contemplaient les beautés naturelles de cette ſolitude, une volée d'aras paſſa au-deſſus d'eux ; « & comme » ſi ces oiſeaux avaient eu deſſein d'animer la fête » & de relever la magnificence du ſpectacle, ils » s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui don» nerent tout le temps de remarquer l'éclat & » la variété de leur plumage. Ceux qui furent

Anſon. » témoins de cette ſcène, ne peuvent encore la » décrire de ſang froid. »

Ils ne virent aucun habitant; mais ils trouverent quelques huttes ſur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de perles, que les pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'été. Quoique les huîtres perlieres ſoient communes dans toute la Baie de Panama, elles ne ſont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que ſe baiſſer dans la mer, & les détacher du fond. La plupart ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent le plus de perles, ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'eſt nourrie; ſi le fond eſt vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & de mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche ſont des eſclaves Nègres, dont les habitans de Panama & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils ne paſſent pour des plongeurs parfaits, que lorſqu'ils ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend.

Les excellentes tortues de la mer de Quibo dé-

dommagerent les Anglais de ſes mauvaiſes huîtres. Anſon.
Celles qu'on nomme tortues franches, ſont un aliment fort ſain & d'un excellent goût. Elles peſent ordinairement deux cens livres ; & tous les équipages de l'Eſcadre, après s'en être nourris pendant leur ſéjour dans l'Iſle, en firent, à bord, des proviſions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyait ſouvent flotter en grand nombre ſur la ſurface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon plongeur ſe plaçait ſur l'avant d'une chaloupe ; & lorſqu'il ne ſe trouvait plus qu'à quelques toiſes de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la ſurface de l'eau fort près d'elle. Alors, ſaiſiſſant l'écaille vers la queue, il s'appuyait ſur le derriere de l'animal qu'il faiſait enfoncer dans l'eau, & qui ſe réveillant, commençait à ſe débattre des pattes de derriere. Ce mouvement ſuffiſait pour ſoutenir ſur l'eau l'homme & la tortue, juſqu'à ce que la chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que ſur ces côtes, où les vivres ne ſont pas toujours dans la même abondance, les Eſpagnols qui les habitent aient pu ſe perſuader que la chair de tortue ſoit mal-ſaine, & qu'ils la regardent comme une eſpèce de poiſon. Il juge que c'eſt à la figure ſinguliere de l'animal qu'il faut attribuer ce préjugé. Les eſclaves Indiens &

Anſon.

Nègres, qui étaient à bord de l'Eſcadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent ſurpris de la hardieſſe des Anglais, qu'ils voyaient manger librement de cette chair, & s'attendaient à leur en voir bientôt reſſentir les mauvais effets. Mais reconnoiſſant enfin qu'ils s'en portaient mieux, ils ſuivirent leur exemple, & ſe féliciterent d'une expérience qui les aſſurait à l'avenir de pouvoir faire, avec auſſi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'Eſcadre remit en mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, deſtinée pour Cheripe, petit village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du ſel de roche, & trente ou quarante livres ſterlings d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe eſt toujours rempli de vivres, pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent preſque toutes les proviſions néceſſaires à cette ville. Les Anglais auraient pu ſe ſaiſir, ſans danger, d'un miſérable village qui n'eſt pas capable de défenſe. Leur proviſion de tortues répondant à tous leurs deſſeins, ils ſe contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur croiſiere ſans obſtacle.

En partant de Quibo, le Chef d'Eſcadre avait donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils

devaient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnaitre la terre entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés ; ranger enſuite la côte à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devait continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février ; de-là il fallait gagner l'Iſle du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres vaiſſeaux ne trouvaient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devaient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la côte de la Chine. Anſon.

L'eſpérance commune était qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié l'eſpace de près d'un mois, par des vents d'Oueſt, par des calmes & par des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt, ſuivant l'eſtime des Pilotes Anglais, qu'à cent lieues du Continent. Elle a, dans ſa partie Occidentale, un mondrain élevé qui s'abaiſſe, & va ſe terminer à une pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord ; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 de Janvier. On ſe trouvait à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt ;

changement qui venait ſans doute de ce qu'on
Anſon. s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de ſoixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents aliſés ne ſoufflent qu'à une grande diſtance du Continent. Le 26 de Janvier, on était au Nord d'Acapulco, & l'on changea de cours pour porter à l'Eſt vers la terre. Pendant les quinze derniers jours, on avait pris quelques tortues qui flottaient ſur la ſurface de l'eau, pluſieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Le 26, à dix heures du ſoir, on découvrit une lumiere au Nord-Eſt. Tout le monde ſe figura que c'était le Galion, objet de tous les vœux de l'Eſcadre; & chaque vaiſſeau paſſa la nuit à faire ſes préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du ſoleil fit appercevoir clairement que ce feu était allumé ſur la côte. Une ſi cruelle erreur cauſa des regrets fort amers. On était ſur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier était ſi proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les priſonniers aſſuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu ſur la côte, qu'il était encore en mer, parce que c'était l'uſage d'en allumer pluſieurs, pour lui ſervir de fanaux, lorſqu'il tardait trop à paraître. On n'avait que trop de penchant à les croire; &, pendant

quelques jours, l'Eſcadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas permis de paſſer ſans être apperçue. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les équipages avaient beſoin d'un Port pour s'y rafraîchir. M. Anſon prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le Port d'Acapulco, ſur la foi de quelques Américains qui aſſurerent qu'elle pouvait ſe procurer des éclairciſſemens ſans être découverte. L'Officier, qui la commandait, revint cinq jours après. Il n'avait rien trouvé qui reſſemblât à un Port, dans l'endroit où les priſonniers Eſpagnols plaçaient Acapulco. Il avait tiré à l'Eſt, pour découvrir ce Port : il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues ; &, dans toute cette étendue, il n'avait vu que de grandes plages ſablonneuſes où la mer ſe briſait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin il avait apperçu de loin, à l'Eſt, deux mammelles qui, par leur figure & leur latitude, devaient être celles d'Acapulco ; mais ſe trouvant à la fin de ſes proviſions, il avait été forcé de retourner vers l'Eſcadre. Anſon.

Sur la derniere partie de ſes obſervations, on fit voile vers l'Eſt, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vue d'un pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut enſuite pour le haut pays

Anſon. de Seguaténeio. Une ſeconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'était pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Eſt-Sud-Eſt. Elle s'était avancée juſqu'au-dedans de l'Iſle, qui eſt à l'embouchure de ce Port, ſans qu'un Pilote Eſpagnol & un Américain, qu'elle avait pour guides, s'y fuſſent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs Nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris, que les trois Nègres avaient été ſubmergés.

Ces priſonniers aſſurerent qu'il avait manqué l'occaſion de ſurprendre le Galion de Manille, & qu'il était arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils conſolerent toute l'Eſcadre, en ajoutant que ce vaiſſeau était déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de proviſions, il devait remettre à la voile pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la priſe du Galion devait leur être beaucoup plus avantageuſe à ſon retour qu'avant ſon arrivée. Sa cargaiſon ne leur aurait pas apporté autant de profit que l'argent de ſa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs eſpérances. L'Auteur, pour les juſtifier, entreprend ici de

donner une juſte idée du commerce établi entre Manille & le Mexique. Perſonne, dit-il, n'a eu les mêmes occaſions de s'inſtruire. Il fait remonter ſes recherches juſqu'au voyage de Magellan ; mais comme on a pris ſoin, dans l'article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la découverte, la conquête & le Gouvernement de ces Iſles, il ſuffira d'adopter ici ce qui peut ſervir de ſupplément à cet article. Anſon.

Le commerce Eſpagnol des Philippines ſe faiſait autrefois entre Callao & Manille. Les vents aliſés étaient toujours favorables pour ce voyage, & trois ou quatre mille lieues de diſtance ſe faiſaient ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao était très-pénible & très-ennuyeux. On y employait quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étaient aſſez ignorans pour ſe tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents aliſés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jéſuite, qui leur perſuada de gouverner au Nord, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'Oueſt, qui régnent ordinairement ſous des latitudes plus avancées. Enſuite, dans la vue d'abréger le voyage & le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce ; & de Callao au

Pérou, il fut tranſporté à Acapulco, qui eſt un Port du Mexique.

Anſon.

Manille tire principalement de la Chine, & autres pays des Indes, les marchandiſes qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles ſont les épiceries, les ſoieries de la Chine, & ſur-tout des bas de ſoie, dont il ne ſe tranſporte pas moins de cinquante mille paires par an ; quantité d'étoffes des Indes, de mouſſelines, de toiles peintes & d'autres eſpèces, ſans parler des ouvrages d'orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domeſtiques & ouvriers. Toutes ces marchandiſes ſont tranſportées par un grand vaiſſeau qui ſe nomme *le Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'eſt pas libre pour tous les Eſpagnols des Philippines. Il eſt reſtreint à certaines perſonnes, par diverſes ordonnances, rédigées dans le même eſprit que celles qui regardent les vaiſſeaux de regiſtre, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eſt le Roi d'Eſpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paie les Officiers & l'équipage. La charge eſt diviſée en un certain nombre de balles, d'égale grandeur, qui eſt diſtribué entre les maiſons religieuſes de

Manille, à titre de gratification, pour le ſoutien des Miſſions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger ſur le Galion une quantité de marchandiſes, proportionnée au nombre de balles qui lui eſt aſſigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de tranſporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne ſont pas toujours aſſez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances conſidérables à la groſſe aventure. Les ordonnances du Roi ont limité ce commerce à une certaine valeur de marchandiſes qu'il n'eſt pas permis d'excéder. L'Auteur ſe croyait bien informé que cette valeur eſt fixée à ſix cens mille piaſtres. Mais cette loi eſt ſi mal obſervée, qu'il n'y a pas d'année où la cargaiſon ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de piaſtres. Anſon.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enſevelit pas dans Manille, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes Orientales. C'eſt une maxime de politique admiſe par toutes les nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance abſolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun commerce lucratif avec d'autres nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas

Anſon.

manqué de faire ſouvent des repréſentations au conſeil d'Eſpagne, ſur le commerce qui ſubſiſte entre le Mexique, le Pérou & les Indes Orientales. On lui a fait ſentir que les ſoieries de la Chine, tranſportées directement à Acapulco, ſe donnaient à beaucoup meilleur marché que celles qui ſe fabriquent à Valence & dans d'autres villes d'Eſpagne; & que l'uſage des toiles de coton, de la côte de Coromandel, réduiſait preſqu'à rien le débit des toiles de l'Europe, tranſportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il eſt clair que ce commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Eſpagne, & qu'il détourne de très-groſſes ſommes qui paſſeraient en Eſpagne, au profit des Marchands & des Commiſſionnaires: au-lieu qu'à préſent ces tréſors ne ſervent qu'à groſſir la fortune de quelques particuliers, à l'extrémité du monde. Don Joſeph Patinho, premier Miniſtre d'Eſpagne, trouva ces raiſons ſi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réſolution d'abolir ce commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune marchandiſe des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des vaiſſeaux de Regiſtre. Mais le crédit de ceux auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce deſſein.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille un vaiſſeau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le

temps du départ eſt le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir diſpoſé des marchandiſes, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi, le voyage eſt à-peu-près d'un an. Quoique le plus ſouvent on n'y emploie qu'un ſeul vaiſſeau, il y en a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réſerve, pour y ſuppléer dans les cas d'accident, qui pourraient interrompre le commerce. Les principaux Galions ſont égaux en grandeur, aux vaiſſeaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord juſqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, ſont des vaiſſeaux conſidérables d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à ſix cens hommes, & de cinquante pièces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendard royal d'Eſpagne au haut du grand mât. Anſon.

Cette navigation a des régles, ou des uſages, qui s'obſervent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la mer Orientale à la faveur de la mouſſon d'Oueſt, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux ſur la carte des Philippines, on jugera que la route par l'Embocadero, juſqu'à la

Anſon. pleine mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion ſoit dégagé des terres. Alors il porte à l'Eſt vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Oueſt, qui le menent droit à la côte de Californie. Les découvertes des Eſpagnols, dans cette vaſte étendue de mer, ſe réduiſent à quelques petites Iſles. On peut ajouter, ſur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines juſqu'à la côte de Californie, il ne ſe trouve pas un Port, ni même une rade commode. Dans tout cet eſpace, on ne laiſſe pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. Le voyage ne prenant gueres moins de ſix mois, & le Galion ſe trouvant chargé de matchandiſes & de monde, on eſt néceſſairement expoſé à manquer d'eau douce ; mais l'induſtrie des Eſpagnols y ſupplée. On ſait que leur uſage, dans la mer du Sud, n'eſt pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaiſſeaux de terre, aſſez ſemblables aux grandes jarres dans leſquelles on met ſouvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une proviſion d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourrait loger entre les ponts ; & les jarres qui la contiennent, ſont ſuſpendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cette méthode fait gagner beau-

coup de place. Les jarres, d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre reſſource que la pluie, qu'on trouve aſſez régulierement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentriouale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaiſſeau à l'autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large bambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce ſecours, quoique dépendant du haſard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols; & ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un voyage. Anſon.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette navigation, qui eſt la premiere cauſe des maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance des marins Eſpagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue navigation. On ordonne expreſſé-

Anſon.

ment aux Capitaines de faire la traverſée ſous la latitude de trente degrés, s'il eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer vers le Nord, plus qu'il n'eſt néceſſaire pour trouver le vent d'Oueſt; c'eſt une reſtriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglais, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt plus conſtans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur plan de navigation ne paraît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au-lieu de porter d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de trois dégrés & un peu plus, faiſait route au Nord-Eſt, & même plus au Nord, juſqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il ſerait aidé, dans une partie de ce cours par les vents aliſés, & le voyage en deviendrait plus prompt de la moitié. Il ſerait bientôt porté ſur les côtes de Californie par les vents d'Oueſt; & tous les inconvéniens ſe réduiraient à ceux qui ſont cauſés par une mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un vaiſſeau Français, ſuivant la route que l'Auteur propoſe, fit la traverſée des côtes de la Chine à la vallée de Vanderas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours.

Lorſque le Galion eſt aſſez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même latitude, & dirige ſon cours vers les côtes de Californie.

lifornie. Après avoir couru quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, à compter du Cap Spiritu Sancto, trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Eſpagnols nomment *Porra*. Cette vue eſt pour eux un ſigne certain qu'ils ſont aſſez près de la Californie. Auſſi-tôt entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vue de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raiſon, qu'en cet endroit la mer voiſine de la Californie eſt embarraſſée d'Iſles & de bas-fonds, entre leſquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'eſt qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette preſqu'Iſle, qu'ils oſent chercher la terre, autant pour prendre langue & ſavoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui croiſent dans ces mers, que pour vérifier leur eſtime à la vue du Cap Saint-Lucar. Ils y tirent des rafraîchiſſemens d'une Colonie Américaine, formée dans l'intérieur de ce Cap par les Miſſionnaires, qui allume certains feux pour leur ſervir de ſignaux. L'Auteur regarde ce lieu comme la meilleure croiſiere qu'on puiſſe choiſir pour les ſurprendre. De-là, ils doivent porter ſur le Cap de Corientes, pour ranger enſuite la côte juſqu'au Port d'Acapulco. Anſon.

En arrivant au terme, le Galion eſt amarré à

Anſon.

deux arbres, ſur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'eſt qu'un déſert dans d'autres temps, ſe remplit de marchands de toutes les provinces du Mexique. Auſſi-tôt que la cargaiſon eſt déchargée & vendue, on ſe hâte de charger l'argent, avec les marchandiſes deſtinées pour Manille, & les proviſions néceſſaires. On perd d'autant moins de temps, que, par des ordres exprès, le Galion doit être ſorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus conſidérable, pour le retour, conſiſte en argent. Le reſte eſt compoſé de cochenille, de confitures de l'Amérique Eſpagnole, de merceries & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Eſpagne, de Tinto, ou de ſeul vin d'Andalouſie, pour la célébration de la Meſſe. Cette cargaiſon prenant peu de place, on monte la batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'équipage eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, deſtinées à recruter les garniſons des Philippines. Il s'y joint toujours pluſieurs paſſagers; de ſorte qu'au retour, le Galion ſe trouve ordinairement monté de ſix cens hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, juſqu'à la vue de l'Iſle de Guam, une des Marianes. Les inſtructions

avertiſſent ſoigneuſement de prendre garde au bas-fonds de Saint-Barthélemi & de l'Iſle de Gaſparico. Un autre avis qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépaſſe dans l'obſcurité les Iſles Marianes, c'eſt que, pendant tout le mois de Juin, il eſt ordonné aux Eſpagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé ſur quelque hauteur. Anſon.

L'Iſle de Guam eſt gardée par une garniſon Eſpagnole, dans la vue d'aſſurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Spiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les ſignaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batuſan, de Birriborongo, & de l'Iſle de Batan. Tous ces lieux ont des ſentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vu manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces parages; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe régler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert dans l'aſyle qu'il choiſit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit

Anſon.

envoyer le tréſor à terre, y débarquer l'artillerie pour ſa défenſe, & donner avis de ſa ſituation au Gouverneur de Manille. Mais ſi, depuis le premier feu, il remarque que les ſentinelles n'en allument que deux, il peut s'aſſurer qu'il ne lui reſte rien à craindre, & continuer ſa route juſqu'à Cavite, qui eſt le Port de Manille.

Les eſpérances de l'Eſcadre n'avaient fait que changer d'objet; mais elles ſemblaient demander d'autres meſures, depuis qu'on avait appris, par le récit des priſonniers, qu'on était informé dans Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avait fait augmenter les fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Iſle qui eſt à l'embouchure du Port. Cependant on apprit auſſi, que cette Garde avait été retirée deux jours avant l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut, non-ſeulement que l'Eſcadre n'avait pas encore été découverte, mais que l'ennemi ne la croyait plus dans ces mers, & que depuis la priſe de Paita, il ſe flattait qu'elle avait pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché juſqu'à la vue des montagnes qui ſe nomment *les Mammelles*, au-deſſus d'Acapulco, on s'y mit dans une poſition qui ne laiſſait point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura juſqu'au 15 de Mars. Une ſi longue attente n'aurait pas rebuté les An-

glais, s'ils n'étaient retombés dans le beſoin d'eau. M. Anſon, déſeſpéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendrait pas de ſurprendre Acapulco : mais, lorſqu'il examina ſérieuſement ce deſſein, il y trouva un obſtacle inſurmontable. Les priſonniers, qu'il interrogea ſur les vents qui régnent près de la côte, l'aſſurerent, qu'à une médiocre diſtance du rivage, on avait un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevait toujours un vent de terre. Ainſi, le projet de mettre le ſoir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit devant la place, devenait une entrepriſe impoſſible. Anſon.

Les Anglais ſe ſeraient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raiſonnemens, s'ils avaient pu ſavoir, comme ils le ſurent dans la ſuite, que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient ſur la Côte, & qu'il avait mis un embargo ſur le galion, juſqu'à l'année ſuivante. Mais, demeurant toujours perſuadés qu'ils n'étaient pas découverts, ce ne fut que la néceſſité de leur ſituation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils réſolurent de ſe rendre au port de Seguatanéio, parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes, qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente, environ ſept milles à l'Oueſt des

Anſon. rochers de Seguatanéio. On jugea, par les deſcriptions, que ce devait être le Port que Dampier nomme *Chequetan*. M. Anſon renvoya les chaloupes pour le ſonder, & s'y rendit à leur retour, après avoir appris que c'était une rade, où l'Eſcadre pouvait être ſans danger.

L'Auteur croit en devoir une deſcription exacte. Le Port ou la rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage ſablonneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder. Cependant le fond de la mer y eſt ſi net, que, dans la belle ſaiſon, les vaiſſeaux peuvent mouiller ſûrement à un mille ou deux du rivage. Le pays eſt aſſez bon. Il paraît bien planté, rempli de villages; &, ſur quelques éminences, on voit des tours, qui ſervent apparemment d'échauguettes. Cette perſpective n'a rien que d'agréable. Elle eſt bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglais furent ſurpris ſeulement, que, dans un eſpace de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une ſeule barque, ni le moindre canot,

pour le commerce ou pour la pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueſt, on trouve un mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle : trois milles plus loin, à l'Oueſt, on voit un rocher blanc, aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une baie d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa pointe occidentale forme une montagne, qui ſe nomme *Petaplan*. C'eſt proprement une preſqu'Iſle, jointe au continent par une langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la baie de Seguatanéio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baie, & à quelque diſtance de la montagne, on découvre un amas de rochers, blanchis des excrémens de divers oiſeaux. Quatre de ces rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une croix, s'appellent *les Moines blancs*. Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan, & ſept milles à l'Oueſt, on entre dans le port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros rocher, à un mille & demi de ſon entrée, au Sud-demi-quart à l'Oueſt. Anſon.

Si l'on côtoie la terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnaître le port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger, depuis le milieu d'Octobre, juſqu'au

Anſon. commencement de Mai, quoique dans le reſte de l'année, elle ſoit expoſée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui ſe tiendraient à une diſtance conſidérable de la Côte, n'auraient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par la latitude. Le dedans du Pays a tant de montagnes, élevées les unes au-deſſus des autres, qu'on ne diſtingue rien par les vues priſes d'un peu loin en mer. Chaque point de vue découvre de nouvelles montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'y a point de plan qu'on puiſſe compter de reconnaître. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui préſentent deux rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Port eſt environné de hautes montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du rocher, qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles que la mer y pouſſe quelquefois. Les Anglais obſerverent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à-peu-près Eſt & Oueſt.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand étang, ſans décharge, & ſéparé de la mer par le rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre un demi-mille plus loin dans le pays. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſur-tout du côté de la mer; car, plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglais de remonter le plus haut qu'il fut poſſible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur cauſa pas peu d'embarras. Ils employerent des pirogues, qui tiraient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportaient par la même voie, juſqu'au rivage, où elles étaient vidées dans les grandes. Quoique cet étang n'eut alors aucune communication avec la mer, il peut en avoir pendant la ſaiſon des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande riviere. Cependant le terrain eſt ſi bas aux environs, qu'il doit être preſqu'entierement inondé, avant que l'eau puiſſe déborder pardeſſus le rivage. Anſon.

Le pays voiſin, ſur-tout celui qu'on a décrit, avait paru ſi peuplé & ſi bien cultivé, que les Anglais s'étaient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Eſcadre envoya un parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque village, & former quelque liaiſon avec les habitans. Ce détachement revint le ſoir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu,

Anſon.

où il trouvait ſouvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin ſe diviſe entre des montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Le malheur des Anglais leur fit prendre la route de l'Eſt, qui les conduiſit dans une grande ſavanne, où ils ne ceſſerent pas de marcher, ſans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la ſoif les forcerent enfin de retourner vers l'Eſcadre; mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent ſur la route, des billets en langue Eſpagnole, par leſquels ils invitaient les habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettaient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & perſonne ne parut pendant le ſéjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la ſuite, qu'en tournant à l'Oueſt, ils auraient bientôt découvert une Ville ou un bourg, qui n'eſt éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin ſe diviſe. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les habitans à leur fournir des vivres, les réduiſit aux rafraîchiſſemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulets, des ſoles & des houmars. C'eſt le ſeul endroit de ces mers où ils pêcherent des torpilles, poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la raie, & qui tire ſon nom d'une propriété ſinguliere, qu'il a dans la mer du

Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva que, non-seulement ceux qui marchent dessus, ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais, qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient, demeure quelque-temps engourdi, & qu'on s'en ressent jusqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger. Anson.

On cessa ici de voir des tortues, & les chaloupes étaient obligées d'en aller prendre devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit gueres d'autres animaux que des lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plupart des matelots mangeaient avec goût. Les alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevait, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tigres; mais, loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offriraient une ressource toujours présente, si leur chair n'était séche & sans goût. On y voit d'ailleurs une grande variété d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulierement des perroquets, que les Anglais tuaient souvent pour s'en nourrir.

Anſon. Les fruits, les herbages & les racines y ſont rares & de peu d'uſage. A peine les bois fourniſſaient-ils aſſez de limons pour l'uſage journalier de l'Eſcadre, avec quelques papas, & cette eſpèce de prune, qui porte à la Jamaïque le nom de *prune à cochon*. La ſeule herbe, qui mérite d'être nommée, eſt la morgeline. Elle croît ſur les bords des ruiſſeaux ; & ſon amertume n'empêche pas les matelots d'en manger avidement, parce qu'elle paſſe pour un antiſcorbutique.

M. Anſon, toujours attentif à l'inſtruction de ceux qui fréquenteraient ces mers après lui, remarqua, vers l'Oueſt du Port, un pays aſſez étendu, avec une eſpèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un ſecond Port. Il ne manqua point d'y envoyer une chaloupe ; mais on trouva que les deux montagnes, qui forment ce pays double, ſont jointes par une vallée, & ne laiſſent entr'elles ni Port, ni rade. En général, quoique le port de Chequetan ne fourniſſe que des rafraîchiſſemens médiocres, ſa connaiſſance eſt importante pour la navigation. C'eſt le ſeul mouillage ſûr, dans une grande étendue de côtes, à l'exception d'Acapulco, qui eſt occupé par les Eſpagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les habitans du pays. Les bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du

rivage aux terres voiſines; & ce paſſage peut être gardé par un parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du pays ſeraient capables de raſſembler. Anſon.

La ſaiſon ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine eſpérance, ils ne penſerent qu'à ſe délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation juſqu'à la Chine. Les trois bâtimens Eſpagnols, qu'ils avaient équipés, furent ſacrifiés à la ſûreté du Centurion & du Gloceſter. M. Anſon prit le parti de les brûler, pour faire paſſer leurs équipages & leurs agrêts ſur ces deux vaiſſeaux, qui n'auraient pu réſiſter, ſans ce ſecours, aux mers orageuſes de la Chine, où il comptait d'arriver vers le commencement des mouſſons. Il ſe détermina auſſi de renvoyer tous ſes priſonniers, à la réſerve des mulâtres, & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança pour cette Commiſſion, juſqu'à l'entrée du port d'Acapulco, en prit occaſion de lever le plan de cette entrée & de la Côte voiſine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 Mai, l'Eſcadre ſe promettait de faire la traverſée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Aſie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents aliſés, qui viennent du Nord-Eſt, & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent ſe faire

Anſon.

ſentir à la diſtance de ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues de terre. Outre cette raiſon de gouverner au Sud, les Anglais voulaient gagner le treize ou quatorzieme degré de latitude du Nord, qui eſt le parallèle qu'on ſuit ordinairement dans la mer du Sud, & celui dans lequel on eſt perſuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'eſpace de ſept ſemaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchaient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus Orientales de l'Aſie, lorſque, ſuivant leurs eſpérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs les deux vaiſſeaux ſouffraient déjà beaucoup du ſcorbut, & des divers accidens qui menaçaient la charpente. C'eſt un ſentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de proviſions fraîches, eſt un puiſſant préſervatif contre le ſcorbut : ces deux ſecours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui conſiſtaient à nettoyer ſoigneuſement leurs vaiſſeaux, & à tenir les écoutilles & les ſabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps; mais un climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſcorbut a

pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. « On n'acquerra jamais, dit-il, une con- » naiſſance exacte de ſa cauſe ; mais on conçoit » aiſément, qu'il faut un renouvellement d'air » frais pour entretenir la vie des animaux, & que » cet air, ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune » de ſes propriétés connues, peut être tellement » altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, » qu'il en devienne moins propre à conſerver » la vie des animaux terreſtres, à moins qu'elles » ne ſoient corrigées par une ſorte d'exhalaiſons, » que la terre ſeule eſt capable de fournir. » Anſon.

Les malheurs communs n'empêcherent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſait rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'oiſeaux, ſigne certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de rochers, qu'on en a découvert juſqu'à préſent. La plupart de ces oiſeaux étaient de ceux qui font leur ſéjour à terre ; & la maniere, comme le temps de leur arrivée, ne laiſſait pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui variaient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Anſon.

On eut le vent aliſé, ſans la moindre variation, depuis la fin de Juin, juſques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorſque ſuivant l'eſtime, on n'était pas à plus de trois cens lieues des Iſles Marianes, il tourna malheureuſement à l'Oueſt. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'aſſurance de ſortir de peine, & pluſieurs diſgraces irréparables, qui arriverent au Glocester, firent prendre la réſolution de détruire ce vaiſſeau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire paſſer ſur le Centurion l'argent & les vivres; ſeules richeſſes qu'on pût ſauver d'un malheureux bâtiment qui était prêt à s'enfoncer, & dont l'équipage ne conſiſtait plus qu'en ſoixante-dix-ſept hommes, dix-huit garçons, & deux priſonniers. Les malades, qui étaient au nombre de ſoixante-dix furent tranſportés dans la chaloupe, avec tout le ſoin qu'on devait à leur faibleſſe. Cependant il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hiſſait pour les faire entrer dans le Centurion.

Ce renfort ne laiſſait pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique vaiſſeau qui reſtait de l'Eſcadre. Mais il avait été détourné de ſon cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avait été ſi fatale au Glocester. Le courant, qui avait la même direction, ayant auſſi contribué à le faire avancer, il ſe trouvait à dix-ſept degrés

&

& un quart de latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui était le parallèle qu'il devait ſuivre pour arriver à l'Iſle de Guaïn. Les Pilotes ignoraient à quelle diſtance ils étaient du Méridien des Iſles Marianes; &, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, ſans en être apperçus, le courant ne les eût portés ſous le vent de ces Iſles. Dans cette ſuppoſition, ils n'auraient pas eu d'autre parti à choiſir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'Aſie, où trouvant la mouſſon de l'Oueſt dans toute ſa force, il ne leur aurait pas été poſſible d'aborder; & cette côte d'ailleurs étant à quatre ou cinq cens lieues d'eux, ils n'avaient que la triſte perſpective de voir périr tout l'équipage du ſcorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne ſe paſſait point de jour, où l'on ne perdît juſqu'à douze hommes; &, pour comble de déſolation, on avait à boucher une voie d'eau que les Charpentiers déſeſpéraient de fermer entierement, avant qu'on eût mouillé dans un Port. Anſon.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Eſt, & la direction du courant ayant tourné au Sud, on eut la ſatisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Iſles du côté de l'Oueſt. La plus proche, comme on l'apprit dans la ſuite, était celle d'Anatacan, dont on ne ſe crut qu'à quinze lieues. Elle parut

Anſon.

montueuſe, & de médiocre grandeur. L'autre était celle de Serigan, qui avait l'apparence d'un rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Iſle de vue le 26 d'Août; mais le matin du jour ſuivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anſon fit gouverner vers Tinian, qui eſt entre les deux autres. Comme il n'ignorait pas que les Eſpagnols avaient une garniſon à Guam, il prit diverſes précautions pour ſa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information ſur les propriétés de l'Iſle, lui fit arborer le pavillon Eſpagnol, dans l'eſpoir que les Inſulaires prenant ſon vaiſſeau, pour le galion de Manille, s'empreſſeraient de venir à bord. En effet, on vit paraitre après midi un *pros*, qui portait un Eſpagnol & quatre Américains, & qui fut arrêté par la pinace Anglaiſe, tandis que le canot s'approchait de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Eſpagnol, interrogé ſur l'état de l'Iſle, fit aux Anglais un récit qui ſurpaſſa même leurs deſirs. Il leur apprit qu'elle était ſans habitans; ce qu'ils regatderent comme un bonheur dans leur ſituation; qu'on y trouvait en abondance tous les vivres des pays les mieux cultivés; que l'eau était

excellente, & l'Iſle même remplie de toutes ſortes d'animaux d'un goût exquis; que les bois produiſaient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, & le fruit que Dampier nomme *fruit à pain*; que les Eſpagnols profitaient de cette fertilité pour nourrir leur garniſon de Guam; qu'il était lui-même un des Sergens de cette garniſon, & qu'il était venu à Tinian avec vingt-deux Américains, pour tuer des bœufs qu'il devait charger dans une barque d'environ quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort près de la Côte. Anſon.

Ce détail cauſa une joie fort vive aux Anglais. A la diſtance où ils étaient de la terre, ils voyaient paître de nombreux troupeaux. Le reſte était confirmé par la beauté du pays, qui avait moins l'air d'une Iſle déſerte & inculte, que d'une magnifique habitation. On y appercevait des bois charmans, avec de grandes & belles clarieres, qu'on aurait priſes pour un ouvrage de l'art. Le Sergent Eſpagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait amenés, étaient occupés à tuer des bœufs, cette circonſtance fit ſentir à M. Anſon combien il était impotant de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allaſſent informer le Gouverneur Eſpagnol de l'arrivée du vaiſſeau. Il donna des ordres pour s'aſſurer de la barque.

Ce ne fut pas ſans une peine extrême que le

Anſon. Centurion laiſſa tomber l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avait de gens en état de ſervir, ne montait qu'à ſoixante-onze ; miſérable reſte des équipages réunis de trois vaiſſeaux, qui faiſaient enſemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Américains ayant conclu de la priſe de leur barque, qu'ils avaient des ennemis à craindre, ſe retirerent dans les bois de l'Iſle, & laiſſerent pluſieurs cabanes, qui épargnerent aux Anglais la peine & le temps de dreſſer des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avait ſervi de magaſin, était de ſoixante pieds de long, ſur quarante-cinq de large. Elle fut changée en infirmerie pour les malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Eſcadre lui-même, prêterent la main pour les aider à ſortir du vaiſſeau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Tinian. L'Iſle de Tinian, dont l'Auteur ne ſe laſſe point de vanter les avantages, eſt ſituée à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude Oueſt d'Acapulco. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend du Sud-Sud-Oueſt, au Nord Nord-Eſt. Le terrain en eſt ſec & un peu ſablonneux, ce qui rend le gazon des prés & des bois plus fin & plus

uni qu'il ne l'eſt ordinairement dans les climats chauds ; le pays s'élève inſenſiblement depuis l'Aiguade des Anglais, juſqu'au milieu de l'Iſle ; mais, avant que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on trouve pluſieurs clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui eſt entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines eſt fort uni, & les bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que ſi la diſpoſition des arbres était l'ouvrage de l'art. Ce mêlange, joint à la variété des collines & des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, ſont les ſeuls maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître enſemble, dans une grande prairie ; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vue d'un grand nombre d'animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les bois, renouvellent les idées de Fermes & de Villages. Les bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'a- Anſon.

Anſon.

bord approcher. M. Anſon en fit tuer quelques-uns à coup de fuſil ; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenait aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne & facile à digérer. On n'avait pas plus de peine à prendre la volaille, qui eſt auſſi d'un excellent goût. A peine s'éloignait-elle de cent pas, du premier vol ; & cet effort la fatiguait, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglais trouverent, dans les bois, une grande quantité de cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces animaux étaient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands chiens, qui étaient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étaient déjà dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les cochons preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirerent pluſieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglais admirerent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Iſles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la deſcription n'eſt pas exacte dans le Journal de Dampier, croît ſur un arbre qui s'élève aſſez haut, & qui, vers le ſommet, ſe diviſe en grandes &

longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé, & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; &, dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'artichaud. En mûriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre: mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain pour cauſer la dyſſenterie. Outre ces fruits, l'Iſle avait des melons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria & de l'oſeille, que les Anglais dévorerent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offraient une multitude de canards, de ſarcelles, de corlieux, & pluviers ſifflans. Anſon.

Il doit paraître étrange qu'un lieu ſi favoriſé du Ciel, ſoit entièrement déſert, ſur-tout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglais apprirent qu'il n'y avait pas cinquante ans

Anſon.

qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille ames, lorſqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcerent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avait ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les morts; mais, après cette tranſmigration, la plupart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des priſonniers fut confirmé par la vue de pluſieurs ruines, qui prouvaient aſſez que l'Iſle avait été fort peuplée. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi-globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à-dire les piliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre. Ces monumens, ſuivant le témoignage des priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſteres Américains. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient

ſuppléé à ce défaut par un grand nombre de puits qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. On y voit auſſi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paraiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons & d'autres inſectes, tels que des millepèdes, des ſcorpions, &c. On y eſt tourmenté auſſi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui, cachant leur tête ſous l'épiderme, y cauſent une douloureuſe inflammation. Anſon.

Les Anglais trouvaient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Iſle. Mais ils ignoraient que le mouillage n'y étant pas sûr dans cettaines ſaiſons, ils étaient menacés du plus terrible accident qu'ils euſſent à redouter. La meilleure ſituation, pour les vaiſſeaux conſidérables, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle. C'était dans cette partie que le Centurion avait jetté l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baie ſablonneuſe, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade eſt rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, expoſent un bâtiment à de grands dangers. Cette ſaiſon eſt celle de la mouſſon de l'Oueſt. Auſſi long-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine lune, & ſur-tout dans celui de la nouvelle, eſt ordinairement ſi variable, qu'il

Anſon.

fait quelquefois le tour du compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut ſe fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt, entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'eſt-à-dire, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au milieu de Juin, le temps eſt égal & conſtant.

Ces connaiſſances manquaient aux Anglais. Après s'être occupés à radouber leur vaiſſeau, ils donnerent tous leurs ſoins aux malades, qui commençaient à ſe rétablir heureuſement. M. Anſon, attaqué lui-même du ſcorbut, s'étoit fait dreſſer une tente ſur le rivage, où il vivait ſans défiance. Cependant, comme on n'était pas loin de la nouvelle lune de Septembre, une prudence néceſſaire, dans la mouſſon de l'Oueſt, lui fit ordonner, pour la ſûreté du Vaiſſeau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept depuis les écubiers, d'une bonne hauſiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta celle d'abaiſſer entierement la grande vergue & la vergue de miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le vaiſſeau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſerent ſans diſgrace; &, quoi-

que le temps fût orageux, on ſe repoſait ſur des meſures auxquelles il ne paraiſſait rien manquer: mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuoſité ſurprenante, rompit tous les cables & jetta le vaiſſeau en mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il était accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les ſignaux de détreſſe, auxquels on devait ſuppoſer que Saumarez, qui commandait à bord, aurait recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étaient à terre. M. Anſon, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouverent privés, ſans le ſavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtait pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation. Anſon.

« A la pointe du jour; lorſqu'ils remarquerent, » du rivage, que le vaiſſeau avait diſparu, leur » conſternation fut inexprimable. La plupart, per- » ſuadés qu'il avait péri, ſupplierent le Chef d'Eſ- » cadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de » l'Iſle, pour chercher les débris. Ceux qui le » croyaient capable d'avoir réſiſté à la tempête, » n'oſaient ſe flatter qu'il fût jamais en état de » regagner l'Iſle; car le vent était toujours à l'Eſt, » avec une extrême violence, & l'on ſavait qu'il

Anſon.

» y avait trop peu de monde à bord, pour lutter
» contre un temps ſi orageux. Dans l'une & l'au-
» tre ſuppoſition, il n'y avait pour eux aucune
» eſpérance de quitter l'Iſle de Tinian. Ils ſe trou-
» vaient à plus de ſix cens lieues de Macao, Port
» le plus voiſin pour leur Nation. Ils n'avaient pas
» d'autre reſſource que la petite barque Eſpagnole,
» dont ils s'étaient ſaiſis, & qui ne pouvait con-
» tenir le quart de leur nombre. Le haſard de quel-
» que vaiſſeau, qui relâcherait dans l'Iſle, était ſans
» aucune vraiſemblance. Peut-être le Centurion
» était-il le premier bâtiment Européen qui en eût
» approché. Il ne fallait pas eſpérer, de pluſieurs
» ſiécles, les accidens qui l'y avaient conduit. Il ne
» leur reſtait donc que la triſte attente de paſſer
» le reſte de leurs jours dans cette Iſle. Encore
» n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils de-
» vaient appréhender que le Gouverneur de Guam,
» inſtruit de leur malheur, n'envoyât contr'eux
» toutes ſes forces; & le plus favorable traitement
» qu'ils puſſent enviſager, était de paſſer toute leur
» vie dans les chaînes. Peut-être même avaient-
» ils à redouter une mort infâme, en qualité de
» Pirates; car leur commiſſion était à bord du vaiſ-
» ſeau.

» Quoique ces cruelles idées fiſſent leur impreſ-
» ſion ſur le Chef d'Eſcadre, il prit un air ferme
» & tranquille. Ses premieres réflexions étaient

» tombées ſur les moyens de ſe délivrer d'une ſitua- Anſon.
» tion ſi déſeſpérée. Il communiqua aux plus in-
» telligens de ſa troupe, un plan qu'il jugea poſ-
» ible; &, le voyant confirmé de leur approbation,
» il aſſembla tous les autres, pour leur repréſen-
» ter qu'il y avait peu d'apparence que le Centu-
» rion fût ſubmergé; que, s'ils conſidéraient avec
» attention la force d'un tel vaiſſeau, ils convien-
» draient qu'il était capable de ſoutenir les plus
» fortes tempêtes; que peut-être reparaîtrait-il
» dans peu de jours: mais que, dans la ſuppoſition
» la moins favorable, on devait juger qu'il aurait
» été jetté aſſez loin de l'Iſle, pour ſe trouver dans
» l'impoſſibilité d'y retourner, & qu'il aurait pris
» la route de Macao; que, pour ſe préparer néan-
» moins à toute ſorte d'événemens, on pouvait
» s'occuper des moyens de ſortir de l'Iſle; qu'il
» en avait déja trouvé un, qui conſiſtait à ſcier en
» deux la barque Eſpagnole, pour l'allonger de
» douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'envi-
» ron quarante tonneaux, & capable de les tranſ-
» porter tous à la Chine; que les Charpentiers qu'il
» avait conſultés ſur cette entrepriſe, lui en pro-
» mettaient le ſuccès, & qu'il ne demandait que
» les efforts réunis de l'aſſemblée. Il ajouta qu'il
» voulait partager le travail avec eux, & qu'il n'e-
» xigerait rien d'autrui, dont il ne fût prêt à don-
» ner l'exemple, mais qu'il était important de ne

Anſon.

» pas différer l'ouvrage, & de ſe perſuader même » que le Centurion ne pouvait revenir, parce qu'en » ſuppoſant ſon retour, il n'en réſultait pas d'au- » tre inconvénient, que l'inutilité du travail; au lieu » que s'il ne reparaiſſait pas, leur infortune & la » ſaiſon exigeaient d'eux toute la diligence, & » par conſéquent toute l'activité poſſible.

» Ce diſcours releva leur courage; mais il ne » produiſit pas d'abord tout l'effet que leur Chef » en avait attendu. La reſſource même qu'il leur » offroit, diminuant leur premier effroi, ils com- » mencerent à ſe flatter que le retour du Centu- » rion les diſpenſerait d'un travail pénible, auquel » ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Ce- » pendant quelques jours d'une vaine attente, leur » ayant ôté l'eſpérance de revoir le vaiſſeau, ils ſe » livrerent avec ardeur au projet de leur déli- » vrance. Si l'on conſidere combien ils étaient mal » pourvus de tout ce qui était néceſſaire à l'exé- » cution, il paraîtra ſurprenant que M. Anſon » pût ſe promettre, non-ſeulement d'alonger la » barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en » état de parcourir un eſpace de ſix ou ſept cens » lieues, dans des mers qui lui étaient inconnues. » Auſſi croit-on devoir ici le détail de quelques » circonſtances, qui feront admirer l'induſtrie des » gens de mer.

» Par un bonheur, dont les Anglais remer-

» cierent la fortune, les Charpentiers étaient à » terre avec leurs caiſſes d'inſtrumens, lorſque le » vaiſſeau fut jetté en mer. Le Serrurier s'y trou- » vait auſſi, avec ſa forge & quelques outils, » mais ſes ſoufflets étaient reſtés à bord. Le pre- » mier ſoin fut d'en fabriquer une paire. On man- » quait de cuir; mais on y ſuppléa par des peaux. » Les Américains, ou les Eſpagnols, avaient laiſſé » un amas de chaux, dont on ſe ſervit pour » tanner quelques peaux de bœuf. Les ſoufflets, » dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent » pas d'autre défaut que la mauvaiſe odeur d'un » cuir mal préparé. Anſon.

» Pendant que le forgeron s'occupait de ſon » travail, d'autres abattaient des arbres, & » ſciaient des planches. M. Anſon mit la main à » cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme » on n'avait ni aſſez de poulies, ni la quantité » néceſſaire de cordages pour hâler la barque à » terre, on propoſa de la mettre ſur des rouleaux. » La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, » parut propre à cet uſage. On abattit quelques- » uns de ces arbres, aux bouts deſquels on » pratiqua des ouvertures pour recevoir des » barres. Dans le même-temps, on creuſa un » baſſin ſec, où l'on fit entrer la barque, par » un chemin fait exprès depuis la mer juſqu'au » baſſin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, &

Anſon. » l'on amaſſait toutes ſortes de proviſions. Après » avoir délibéré ſur ce qui pouvait être employé à » l'équipement de la barque, on trouva que les » tentes qui étaient à terre, & les cordages que » le Centurion avait laiſſés par haſard, pourraient » ſuffire, avec les voiles & les agrêts de la barque » même. Comme on avait quantité de ſuif, on ré- » ſolut de le mêler avec de la chaux, & de ſuiver » la barque de ce mêlange. »

Il reſtait l'embarras de ſe procurer les vivres néceſſaires, pour un long voyage. On n'avait, à terre, ni biſcuit, ni aucune ſorte de grain. Le fruit à pain en avait tenu lieu, depuis qu'on était dans l'Iſle de Tinian; mais il ne pouvait ſe conſerver en mer. Quoiqu'on eût aſſez de bétail en vie, on n'avait pas de ſel pour le ſaler; & dans un climat ſi chaud, le ſel n'aurait pas pris. On réſolut enfin de prendre à bord autant de noix de cocos qu'il ſerait poſſible, & de ſuppléer au pain par du riz. L'Iſle fourniſſait des cocos. Pour ſe procurer du riz, on réſolut d'attendre que la barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Iſle de Rota, où l'on ſavait que les Eſpagnols ont de grandes plantations, confiées au ſoin des habitans Américains. Mais cette entrepriſe ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureuſement que pour quatre-vingt-dix coups de fuſil;

de fusil ; faible ressource pour des gens qui devaient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils ne s'en procuraient par les armes. Anson.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel de tous les embarras, celui qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, aurait rendu le départ de la barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardait sa fabrique & son équipement, il était aisé de calculer, à-peu-près, dans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite, » on devait naturellement considérer le cours » qu'il fallait suivre, & la terre où l'on devait » aborder. Ces idées menerent les Officiers à la » fâcheuse réflexion qu'ils n'avaient, dans l'Isle, » ni bousſole ni quart-de-cercle. Il s'était déjà » passé huit jours, sans aucune ressource pour cette » disgrace, lorsqu'en fouillant dans une caisse, qui » appartenait à la barque Espagnole, on y trouva » une petite bousſole, qui ne valait guères mieux » que celles qui servent de jouet aux écoliers, » mais qui n'en fut pas moins regardée comme un » trésor inestimable. Peu de jours après, on eut » le bonheur de trouver sur le rivage un quart- » de-cercle, qui avait appartenu à quelque mort » de l'équipage. On s'apperçut, à la vérité, que » les pinules y manquaient, ce qui le rendait » inutile ; mais un matelot ayant tiré par hasard

Anſon.

» la layette d'une vieille table, que les flots » avaient pouſſée à terre, y trouva quelques pi- » nules, qui convenaient fort bien au quart- » de-cercle, & qui ſervirent ſur-le-champ à » déterminer, avec aſſez de préciſion, la lati- » tude de Tinian. Le travail, animé par toutes » ces faveurs de la fortune, avança ſi heureuſe- » ment que, le 9 Octobre, on ſe crut aſſez maître » de l'exécution pour en régler la durée; & le » départ fut fixé au 5 de Novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plutôt, & par une concluſion plus heureuſe. Deux jours après, un matelot qui ſe trouvait ſur une hauteur, au milieu de l'Iſle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il ſe mit à courir vers le rivage, en criant de toute ſa force, *le vaiſſeau, le vaiſſeau !* Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle était annoncée, qu'elle devait être vraie, la porterent avec le même empreſſement au Chef d'Eſcadre. Il était dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il eſpérait ſi peu, lui fit jetter ſa hache; « & ſa joie, ſuivant » l'expreſſion de l'Auteur, parut altérer, pour la » premiere fois, cette parfaite égalité d'ame, » qu'il avait conſervée juſqu'alors. Tout le monde » l'accompagna juſqu'au rivage, avec des tranſ- » ports qui approchaient de la frénéſie, pour ſe » repaître d'un ſpectacle dont on s'était cru privé » pour jamais. »

L'abſence du Centurion avait duré dix-neuf jours, pendant leſquels il avait éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable élément. Il avait d'abord été pouſſé vers l'Iſle d'Agnigan, au riſque de s'y briſer mille fois dans l'obſcurité des ténèbres. Enſuite les courans l'avaient fait dériver plus de quarante lieues à l'Oueſt, d'où il n'était revenu à la vue de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de ſa double chaloupe, qui s'était briſée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anſon dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire tranſporter toutes les futailles ſur des radeaux; & de furieux coups de vent l'expoſerent à de nouvelles alarmes. Cependant on parvint à charger autant de proviſions que l'Iſle put en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile. Anſon.

La mouſſon de l'Eſt ſemblait bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & conſtant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il reſtait des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avait pas été réparée ſi parfaitement, qu'une mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'équipage était dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe ſoumettait ſans plaintes & ſans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Le 3 de Novembre, on découvrit une Iſle qu'on prit, à la premiere vue, pour celle de Betel-

Anſon.

Tobago-Xima ; mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt ; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avait à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de Formoſe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvait de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le vaiſſeau n'eût été pouſſé par quelque courant dans le voiſinage des Iſles de Bachi. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit, & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors M. Anſon fit porter à l'Oueſt ; &, deux heures après, on découvrit la pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. On eut bientôt la vue des côtes de la Chine, au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. On demeura au large pour attendre le jour.

La ſurpriſe des Anglais fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de bateaux qui couvraient toute la mer. L'Auteur ne croit point exagérer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portait trois, quatre ou cinq hommes ; mais la plupart cinq. Cet eſſaim de pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que, parmi tant de marins, il ſe trouverait un Pilote,

qui conſentirait à ſervir de guide au vaiſſeau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un ſeul à venir à bord, ni à donner la moindre inſtruction. Lorſqu'on leur répétait le nom de Macao, ils préſentaient du poiſſon pour ſeule réponſe, ſans marquer la moindre curioſité pour un ſpectacle auſſi nouveau pour eux, qu'un grand vaiſſeau de l'Europe, & ſans ſe détourner un moment de leur travail. Une inſenſibilité, qui s'accordait ſi peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglais en leur faveur. M. Anſon fut réduit à ſe conduire par la foible connaiſſance qu'il avait de leurs Côtes. Anſon.

Cependant un Pilote Chinois vint offrir ſes ſervices en mauvais Portugais. Il demanda trente piaſtres, qui lui furent comptées ſur-le-champ. On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao, & que la riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Iſle eſt ſituée, avait alors onze vaiſſeaux Européens, dont quatre étaient Anglais. Anſon alla mouiller dans la rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais étaient en mer, c'était la premiere fois qu'ils ſe voyaient dans un Port ami, & dans un Pays civiliſé, où ils pouvaient ſe promettre toutes les commodités de la vie, & tous les ſecours né-

Anſon.

ceſſaires à leur vaiſſeau. L'Auteur donne une légere idée de l'état où ils trouverent la ville Portugaiſe de Macao. « Cette Ville, dit-il, autrefois très-riche & très-peuplée, & capable de » ſe défendre contre les Gouverneurs Chinois » de ſon voiſinage, eſt extrêmement déchue de » ſon ancienne ſplendeur. Quoiqu'elle continue » d'être habitée par des Portugais, & commandée » par un Gouverneur que le Roi de Portugal » nomme, elle eſt à la diſcrétion des Chinois, » qui peuvent l'affamer, & s'en rendre Maîtres. » Auſſi le Gouverneur Portugais ſe garde-t-il » ſoigneuſement de les choquer. »

La riviere de Canton, ſeul Port de la Chine, qui ſoit aujourd'hui fréquenté par les Européens, eſt un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les uſages de la Chine, à l'égard des étrangers, n'étant établis que pour des vaiſſeaux Marchands, M. Anſon craignit d'expoſer la Compagnie Anglaiſe des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendait en être traité ſur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette conſidération, qui l'obligeait de relâcher à Macao, le porta auſſi à députer un de ſes Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ſes avis ſur la conduite qu'il devait tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardait les droits qu'on fait payer

à tous les vaiſſeaux, qui entrent dans la riviere de Canton ; impôt qui ſe régle ſur la grandeur de chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du monde, un vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude ; & le Chef d'Eſcadre Anglais ſe faiſait un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la Chine. Anſon.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Député de M. Anſon, lui dirent, de la part du Gouverneur, qu'il ne fallait pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le paiement des droits ; mais que le Gouverneur lui offrait un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderaient pas l'impôt.

Les Anglais, ayant goûté cette propoſition, leverent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa, Port formé par pluſieurs Iſles, & ſitué à ſix lieues de Macao. Ils ſaluerent le Château d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſpérance d'en obtenir des proviſions. Il en fut reçu fort civilement, avec promeſſe de fournir au vaiſſeau tout ce qu'on y pourrait porter ſous main ; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne

Anſon. recevaient eux-mêmes leurs proviſions qu'avec la permiſſion du Gouvernement Chinois, & qu'ils étaient abſolument dans ſa dépendance. M. Anſon prit le parti de ſe rendre lui-même à Canton, & d'adreſſer ſes demandes au Vice-Roi. Il eut beſoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il conſulta les Officiers des vaiſſeaux Anglais, ſur la conduite qu'il devait tenir dans cette Cour. On lui conſeilla d'employer la médiation des Marchands; fauſſes meſures, qui lui firent perdre un mois entier à preſſer des Agens ſans crédit & de mauvaiſe foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ſes plaintes, il réſolut de prendre une autre voie. De ſon bord, où il ſe fit reconduire, il écrivit au Vice-Roi, pour lui repréſenter, « qu'il était Commandant en Chef » d'une Eſcadre de Sa Majeſté Britannique, en- » voyée, depuis deux ans, dans la mer du Sud, » pour croiſer ſur les Eſpagnols qui étaient en » guerre avec le Roi ſon Maître; qu'en retour- » nant dans ſa patrie, une voie d'eau, & la né- » ceſſité de ſe pourvoir de vivres, l'avaient forcé » d'entrer dans le port de Macao; qu'il s'était » rendu à Canton, pour y demander les ſecours » dont il avait beſoin; mais, qu'ignorant les » uſages du Pays, il n'avait pu trouver d'accès à la

» Cour, & qu'il ſe voyait réduit à faire ren- » fermer ſes demandes dans une lettre; qu'elles » conſiſtaient dans la permiſſion de prendre les » Ouvriers néceſſaires pour réparer ſon vaiſſeau, » & d'acheter des vivres, pour ſe mettre en état » de partir avant la fin de la mouſſon. » Anſon.

Cette lettre, traduite en Chinois, produiſit l'effet qu'il en avait attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la ville de Janſon, accompagné de deux Mandarins, d'une claſſe inférieure, & d'une nombreuſe ſuite de domeſtiques, parut ſur une Eſcadre de dix-huit demi-galeres, décorées de pavillons & de flammes, & chargées de Muſiciens & de ſoldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Enſuite il envoya déclarer au Chef d'Eſcadre, qu'il avait ordre du Vice-Roi de Canton, d'examiner l'état du vaiſſeau. La chaloupe Anglaiſe partit ſur-le-champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour ſa réception. Cent des meilleurs hommes de l'équipage ſe revêtirent de l'uniforme des ſoldats de la marine, prirent les armes, & ſe rangerent ſur le tillac. Il monta ſur le bord, au ſon des tambours & de toute la muſique militaire des Anglais; & paſſant devant leur corps de Troupes, il fut reçu ſur le demi-pont, par le Chef d'Eſcadre, qui le conduiſit dans la chambre de Pouppe. Il y répéta

Anſon.

ſa Commiſſion. Elle conſiſtait à vérifier les articles de la lettre, & particulierement celui de la voie d'eau. Deux charpentiers Chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, ſe diſpoſerent à l'exécution de ſes ordres. Il avait mis chaque article à part, ſur un papier, avec une aſſez grande marge, ſur laquelle il devait écrire ſes obſervations.

Ce Mandarin paraiſſait non-ſeulement homme de mérite, mais ouvert & généreux, deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverſes recherches, les charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avait repréſentée, & conclurent qu'il était impoſſible de mettre le vaiſſeau en mer, avant qu'il fût radoubé. Alors le Mandarin témoigna au Chef d'Eſcadre, qu'il reconnaiſſait la vérité de toutes ſes repréſentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaiſſeau; & ſa principale attention tomba ſur les pièces de batterie, dont il parut admirer la grandeur, auſſi-bien que la groſſeur & le poids des boulets. Le Chef d'Eſcadre ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer que les Chinois manqueraient de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ſes demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la douane, & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion ſeul était capable de détruire tous les bâtimens Chinois qui

ſe trouvaient dans la riviere de Canton, il ajouta que, ſi les procédés violens n'étaient pas convenables entre les Nations amies, il ne convenait pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſere dans un Port, ſur-tout lorſqu'ils offraient de payer tout ce qui leur ſerait accordé. Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement, que la Commiſſion dont on l'avait chargé, l'obligeait de ſe regarder comme l'Avocat du vaiſſeau Anglais. Il aſſura qu'à ſon retour à Canton, on tiendrait un Conſeil dont il était membre; & que, ſur ſes repréſentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il commit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin. Anſon.

Après cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant, ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chere qu'il le deſirait. « Entre » pluſieurs mets, on leur ſervit du bœuf, dont » les Chinois ne mangent point ſans répugnance. » M. Anſon ignorait que depuis pluſieurs ſiécles, » ils ont adopté quantité de ſuperſtitions Indiennes. » Mais ils ſe jetterent ſur quatre groſſes pièces » de volaille, qu'ils mangerent preſqu'entiere-

Anſon.

» ment. Ils parurent fort embarraſſés de leurs » couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir » eſſayé envain de s'en ſervir ; &, d'un air fort » gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur » uſage ; c'eſt-à-dire, de ſe faire couper leur » viande en petit morceaux, par quelques gens » de leur ſuite. A la vérité, ils ſe montrerent » moins novices dans l'art de boire. M. Anſon » prenant droit de ſes incommodités pour ſe diſ- » penſer de boire beaucoup, le grand Mandarin, » qui avait remarqué le teint vif & l'air frais d'un » jeune Officier du vaiſſeau, lui frappa ſur l'é- » paule, & lui dit, par la bouche de l'Interprete, » qu'il ne lui croyait pas les mêmes raiſons de » ſobriété qu'au Chef d'Eſcadre, & qu'il le priait » de lui tenir compagnie à boire. Le jeune An- » glais, voyant que quatre ou cinq bouteilles de » vin Français n'altéraient pas la ſérénité du Man- » darin, fit apporter un flacon d'eau des Bar- » bades, auquel ce Magiſtrat Chinois ne fit pas » moins d'honneur ; après quoi, il ſe leva de table, » avec tout le ſang-froid qu'il y avait apporté. »

Malgré ſes promeſſes, la patience des Anglais fut exercée par des difficultés & des lenteurs qui prolongerent le retardement de la permiſſion du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur. Il ne laiſſa pas

d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglais d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la ſuite, que le Conſeil de Manille, informé qu'ils étaient à caréner leur vaiſſeau dans ce Port, avait conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Eſpagnol, qui s'était chargé de cette entrepriſe, pour la ſomme de quarante mille piaſtres; & que ce deſſein n'avait manqué, que par la mauvaiſe intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des proviſions, & l'équipement du vaiſſeau fuſſent achevés. Les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes envoyées de Macao, vinrent preſſer M. Anſon de partir. Ce meſſage, qui fut renouvellé pluſieurs fois, lui parut aſſez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en était importuné, & qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais ſa réponſe irrita auſſi les Magiſtrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des vivres au vaiſſeau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement obſervé, força les Anglais de lever l'ancre, auſſi-tôt qu'ils eurent congédié les ouvriers. Anſon.

Ils firent voile, vers la haute mer, le 19 d'Avril. Heureuſement ils ſe retrouvaient avec un

Anſon. vaiſſeau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avaient faits à Macao, la plupart Laſcarins ou Matelots Indiens, & quelques Hollandais. Le Chef d'Eſcadre avait publié qu'il partait pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la mouſſon de l'Oueſt fût commencée, & que le voyage, qu'il paraiſſait entreprendre, paſſe pour impoſſible dans cette ſaiſon, il avait témoigné tant de confiance dans la force de ſon vaiſſeau & dans l'habileté de ſon équipage, que toute la Ville de Macao, & ſes gens mêmes, étaient perſuadés qu'il voulait ſe ſignaler par une expérience ſi hardie; & pluſieurs habitans de Macao & de Canton s'étaient ſervi de cette occaſion pour écrire à leurs Correſpondans de Batavia.

Mais ce n'était qu'un voile, qui cachait des deſſeins beaucoup plus importans. M. Anſon conſidérait que le vaiſſeau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année, il en partirait deux du même Port. Il avait pris la réſolution d'aller les attendre au Cap Spiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal, premiere Terre que les Eſpagnols viennent reconnaître en approchant des Philippines. C'eſt ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il ſe promettait d'y être aſſez-tôt pour les y

attendre. A la vérité, on repréſentait les Galions comme de gros & forts bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devait même compter qu'ils s'eſcorteraient mutuellement; au-lieu qu'il n'avait à bord que deux cens vingt-ſept perſonnes, dont plus de trente n'étaient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il ſavait que ſon vaiſſeau était beaucoup plus propre au combat que les Galions; l'immenſe tréſor, qu'il ſe flattait d'enlever, lui répondait du courage de ſes gens. Anſon.

Il avait formé ce grand projet, en quittant la côte du Mexique; & ſon chagrin, dans tous les délais qu'il avait eſſuyés à la Chine, n'était venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avait gardé un profond ſecret à Macao, parce qu'il y pouvait appréhender que le commerce de cette Ville avec Manille, ne ſervît à le trahir. Mais, lorſqu'il ſe vit en pleine mer, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi-pont. Après leur avoir expliqué ſon deſſein, « il les aſſura qu'il ſaurait » choiſir une croiſiere, où les Galions ne lui » échapperaient pas; que, malgré la force de ces » deux bâtimens, il croyait ſa victoire certaine; » qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient com- » poſés; que ſi l'on s'en rapportait aux fables Eſ- » pagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets

Anſon.

» de canon ; mais que pour lui, il répondait ſur » ſa parole, que pourvu qu'il les pût joindre ; » il les combattrait de ſi près, que ſes boulets ; » loin de rebondir contre un des flancs, les per- » ceraient tous deux de part en part. »

Ce diſcours fut reçu avec des tranſports de joie. Tout le monde promit ſolemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup juſqu'à faire oublier la modeſtie. L'Auteur confirme cette obſervation par un trait particulier. « M. Anſon, dit-il, ayant fait proviſion, » à la Chine, de moutons en vie, demanda, un » jour, à ſon boucher, pourquoi il n'en voyait » plus ſervir ſur ſa table, & s'ils étaient tous tués. » Le Boucher répondit, du ton le plus ſérieux, » qu'il en reſtait deux encore ; mais que ſi M. le » Chef d'Eſcadre le permettait, il avait deſſein » de les garder pour en traiter le Général des » Galions. »

Toutes les attentions, avec leſquelles on s'efforça de ſe dérober à la vue des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le vaiſſeau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adreſſerent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de cinq vaiſſeaux ; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les ennemis de l'Eſpagne. Quelques-uns

ques-uns de ces bâtimens avaient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles diſputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la mouſſon contraire, arrêterent encore une fois leur entrepriſe. Au reſte, M. Anſon fut ſurpris d'avoir été découvert ſi ſouvent de la côte, parce que la pointe du Cap n'eſt pas fort élevée, & que le vaiſſeau fut preſque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant, à meſure que le mois de Juin avançait, l'impatience des Anglais allait en augmentant. Ils ſe voyaient au dix-neuf. Anſon.

Le 20 de Juin, c'eſt-à-dire, un mois après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Eſt. Le Chef d'Eſcadre ayant fait porter auſſi-tôt vers ce bâtiment, on le reconnut pour un des Galions; mais on fut ſurpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours ſur le Centurion. M. Anſon ne pouvait ſe perſuader que les Eſpagnols l'euſſent reconnu à ſon tour. Cependant il ne put demeurer long-temps en balance, ni douter même qu'ils n'euſſent pris la réſolution de le combattre.

Vers le Midi, les Anglais ſe trouverent à une lieue du Galion, & ne voyant pas paraître le ſecond, ils conclurent qu'il en avait été ſéparé.

Anſon. Bientôt les Eſpagnols hiſſerent leur voile de miſaine, & s'avancerent ſous leurs huniers, le Cap au Nord, avec le pavillon & l'étendard d'Eſpagne au haut du grand mât. M. Anſon s'était préparé auſſi pour le combat, & n'avait pas négligé ce qui pouvait lui faire tirer meilleur parti de ſes forces. Il avait choiſi trente de ſes plus habiles fuſiliers, qui furent diſtribués dans les hunes, & dont les ſervices répondirent à ſon attente. Comme il n'avait pas aſſez de monde pour donner un nombre ſuffiſant d'hommes à l'artillerie, chaque pièce de la baterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charget. Le reſte était diviſé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouraient l'entre-deux des ponts, pour mettre le canon aux ſabords, & le tirer, lorſqu'ils le trouvaient chargé. Cet ordre le mit en état de ſe ſervir de toutes ſes pièces; &, ne penſant point à tirer par bordées, entre leſquelles il y aurait eu néceſſairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il ſe promettait d'autant plus d'avantages, que l'uſage des Eſpagnols eſt de ſe jetter ventre à terre, lorſqu'ils voient une bordée prête à partir, & d'attendre, dans cette poſture, qu'elle ſoit lâchée; après quoi, ils ſe relevent, pour ſervir aſſez vivement le canon & la mouſqueterie, juſqu'à ce qu'ils ſe croient menacés d'une autre bordée. En tirant

coup ſur coup, on comptait de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode. Anſon.

Le Centurion, ſe trouvant à la portée du canon ennemi, arbora pavillon. M. Anſon crut obſerver que les Eſpagnols avaient négligé juſqu'alors de débarraſſer leur vaiſſeau, & qu'ils étaient occupés à jetter dans les flots leur bétail, & tout ce qui leur était incommode, il fit tirer ſur eux ſes pièces de chaſſe, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du piſtolet. Le Galion répondit de ſes deux pièces de l'arriere, & le Centurion ſe diſpoſant à l'abordage, les Eſpagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il ſe plaça ſous le vent des ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de ſe jetter dans le port de Jalapay, dont ils n'étaient éloignés que de ſept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure, les Anglais dépaſſerent le vaiſſeau ennemi, & foudroyerent ſon avant. La largeur de leurs ſabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvait employer qu'une partie des ſiennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ſes baſtingues étaient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevait juſqu'à la moitié de la hauteur du mât de miſaine. Cet accident, qui parut cauſé par la bourre du

Anſon.

canon des Anglais, jetta leurs ennemis dans une extrême confuſion ; mais il fit craindre auſſi au Chef d'Eſcadre, que le Galion n'en fût conſumé, & que le feu ne ſe communiquât même à ſon vaiſſeau. Enfin les Eſpagnols ſe délivrerent de cet embarras, en coupant leurs baſtingues, & faiſant tomber dans la mer toute cette maſſe enflammée. Le Centurion n'en conſerva pas moins l'avantage de ſa ſituation. Son canon était ſervi avec autant de régularité que d'ardeur, tandis que ſes fuſiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les hunes ennemies, ils tuaient, ou mettaient hors de combat, tout ce qui ſe montrait ſur le demi-pont. Ce feu continuel cauſa un mal infini aux Eſpagnols. Leur Général même fut bleſſé. Cependant, après une demi-heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de ſa ſituation ; & l'ennemi continua de ſoutenir ſon feu pendant plus d'une heure ; mais enfin le canon Anglais, chargé à mitrailles, fit une ſi terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anſon s'apperçut de leur déſordre. Il voyait de ſon bord, les Officiers Eſpagnols, qui parcouraient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs poſtes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou ſix coups de canon avec aſſez de juſteſſe,

ils ſe reconnurent vaincus, & leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'étendard qui était au ſommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuſe Commiſſion, aurait été tué par les fuſiliers, ſi le Chef d'Eſcadre, qui comprit de quoi il était queſtion, ne les eût empêchés de tirer. Ainſi, la victoire ne coûta plus rien aux Anglais. Anſon.

Le Galion ſe nommait *Noſtra Signora de Cabadonga*. Il était commandé par le Général Don Géronimo de Montéro, Portugais de naiſſance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Eſpagne eût aux Philippines. Non-ſeulement il était plus grand que le Centurion, mais il avait à bord cinq cens cinquante hommes, trente-ſix pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, & le vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était baſtingué, & qui ſe défendait par demi-piques. Les Eſpagnols eurent ſoixante-ſept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre bleſſés. Le Centurion ne perdit que deux hommes & n'eut que dix-ſept bleſſés, entre leſquels on comptait un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en ſervir.

On n'entreprend point de repréſenter les tranſ-

Anſon.

ports de l'équipage Anglais, lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor qui avait fait depuis ſi long-temps l'unique objet de ſes eſpérances, & pour lequel il avait tant ſouffert. Dans le même inſtant, il ne s'en fallut preſque rien, qu'un bonheur ſi grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeſte. A peine l'ennemi eut-il baiſſé pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anſon s'approchant de lui, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avait pris au Centurion, fort près de la ſoute aux poudres. Le Chef d'Eſcadre reçut cette nouvelle ſans émotion; & la ſageſſe de ſes ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la priſe à M. Saumarez, ſon premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de haut bord. Tous les priſonniers Eſpagnols furent envoyés à bord du vuiſſeau Anglais, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglais avaient empêché, l'année d'auparavant, de ſortir d'Acapulco, n'avait point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris; & qu'ayant mis ſeul à la voile, il devait être arrivé à Manille, avant que le Centurion ſe fût poſté au Cap Spiritu Sancto. Les Anglais regretterent beaucoup que le temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux priſes au lieu d'une.

Après l'action, ils réſolurent de ne pas perdre

un moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anſon ſe crut d'abord obligé de faire tranſporter les tréſors Eſpagnols à bord du Centurion ; & cette précaution était d'une extrême importance. La ſaiſon faiſant craindre un fort mauvais temps, dans une navigation qui devait ſe faire à travers des mers peu connues, il fallait qu'un butin ſi précieux ſe trouvât ſous les yeux du Chef d'Eſcadre, & qu'il fût aſſuré, contre toutes ſortes d'accidens, par la fidélité de l'équipage & par la bonté du vaiſſeau. Il n'était pas moins important de s'aſſurer des priſonniers. Delà dépendaient non-ſeulement les tréſors, mais la vie même des vainqueurs. Les Eſpagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris ; & quelques-uns d'entr'eux, obſervant la faibleſſe de l'équipage Anglais, dont une partie n'était compoſée que de jeunes gens, regretterent, avec pluſieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, diſaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de ſe révolter, ils furent tous mis à fond de cale, ſans autre exception que les Officiers & les bleſſés, avec deux écoutilles ouvertes, pour donner paſſage à l'air. On fit, de quelques groſſes planches, deux eſpèces de tuyaux, dont le vuide joignait l'écoutille du premier pont à celle du ſecond. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux aſſu-

Anſon.

raient les Anglais contre toutes les entrepriſes
Anſon. de leurs priſonniers, qui n'auraient pu déboucher par un canal de ſept ou huit pieds de haut ; &, pour en augmenter la difficulté, on braqua, contre cette ouverture, quatre pierriers, chargés de balies, près deſquels on poſta des ſentinelles, la meche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Eſpagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la chambre du premier Lieutenant, avec une garde de ſix hommes ; & le Général même, qu'on fit coucher dans la chambre du Chef d'Eſcadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les priſonniers étaient bien avertis que le moindre trouble ſerait puni de mort : & ces précautions n'empêcherent pas que l'équipage Anglais ne ſe tînt prêt à la moindre alarme. Tous les fuſils étaient chargés, & placés à vue d'œil ; les Matelots ne quittaient pas leurs ſabres ni leurs piſtolets ; & les Officiers, ſe couchant tout vêtus, dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Eſpagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était exceſſive, ils ſouffraient, à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordait par jour, ſuffiſait à peine pour les empêcher de mourir de ſoif, puiſqu'elle n'était que d'une

pinte. On ne pouvait leur en donner davantage, dans un temps où l'équipage même n'avait que la moitié de plus. Il parut ſurprenant que, dans un aſſez long voyage, cette affreuſe miſere n'en fît pas mourir un ſeul ; mais un mois d'une ſi rude priſon les métamorphoſa ſi ſingulierement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorſqu'ils y étaient entrés, ils en ſortirent avec l'apparence d'autant de ſquelettes ou de fantômes. Anſon.

Pendant qu'on prenait toutes ces meſures pour la sûreté des tréſors & des priſonniers, M. Anſon faiſait gouverner vers la riviere de Canton ; & le 30 de Juin, au ſoir, on eut la vue du Cap de Langano, à la diſtance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Iſles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglais en remarquerent pluſieurs autres à l'Oueſt. Delà, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Iſle de Supata, la plus Occidentale des Iſles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Priſe ; & ne rencontrant aucun obſtacle, ils arriverent heureuſement devant la Ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un ſi long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montait à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille

Anſon.

ſix cens quatre-vingt deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de cochenille, & quelques autres marchandiſes d'aſſez peu de valeur, en comparaiſon de l'argent. Cette priſe, jointe aux autres, faiſait à-peu-près la ſomme totale de quatre cens mille livres ſterlings, ſans y comprendre les vaiſſeaux, les marchandiſes, &c. que l'Eſcadre Anglaiſe avait brûlés ou détruits aux Eſpagnols, & qui ne pouvaient aller à moins de ſix cens mille livres ſterlings. Ainſi, l'Auteur eſtime la perte de l'Eſpagne à plus d'un million ſterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenſes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'eſcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'eſcadre Anglaiſe la jetta dans ſes ports d'Amérique, & la ruine de ſes vaiſſeaux de guerre, le total doit monter à des ſommes exceſſives.

On trouva, ſur le Galion, des deſſeins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines.

En laiſſant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, paſſage étroit qui forme l'embouchure de la riviere de Canton, le deſſein du Chef d'Eſcadre était d'entrer le lendemain dans ce canal, & de remonter juſqu'à l'Iſle du Tigre, où la rade eſt à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-

Tigris, pour s'informer d'où venaient les deux vaiſſeaux. M. Anſon répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion était un vaiſſeau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre bâtiment, une priſe qu'il venait de faire ſur les Eſpagnols; qu'il voulait entrer dans la riviere pour y trouver un abri contre les ouragans de cette ſaiſon, & qu'il ſe propoſait de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne mouſſon. L'Officier lui demanda un état des hommes, des armes & de toutes les munitions de guerre qu'il avait à bord, parce que ſon devoir l'obligeait d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorſqu'il eut entendu que les Anglais avaient quatre cens fuſils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut ſi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'alarme à ſes Maîtres. Les Anglais s'imaginerent qu'à cette occaſion il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois, de conduire les deux vaiſſeaux au-delà de Bocca-Tigris. Anſon.

Ce paſſage n'a gueres qu'une portée de fuſil de largeur. Il eſt formé par deux pointes de terre, ſur chacune deſquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui ſe préſente à gauche n'eſt proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix huit embraſures; mais on n'y voyait alors

Anſon.

que douze canons de fer, de quatre où ſix livres de balle. Le Fort de la droite reſſemble aſſez à nos grands Châteaux antiques. Il eſt ſitué ſur un rocher élevé ; mais les Anglais n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de ſix livres de balle. Telles étaient les fortifications qui défendaient l'entrée de la riviere de Canton. Cette deſcription doit faire juger que M. Anſon ne pouvait être arrêté par de ſi faibles obſtacles, quand les deux Forts euſſent été parfaitement fournis de munitions & de Canonniers. Auſſi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Eſcadre de lever l'ancre, & de paſſer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivait que l'un ou l'autre des deux vaiſſeaux touchât. On paſſa le détroit ſans aucune oppoſition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avait pu s'oppoſer.

Le 16 de Juillet, M. Anſon envoya un de ſes Officiers à Canton, avec une lettre pour le Vice-Roi, dans laquelle il lui expliquait les raiſons qui l'avaient obligé de paſſer le détroit de Bocca-Tigris, & le deſſein où il était d'aller lui rendre ſes devoirs. L'Officier Anglais fut reçu civilement, & le Vice-Roi promit d'envoyer le lendemain

Anſon.

ſa réponſe. Dans le même-temps, quelques Officiers Eſpagnols demanderent au Chef d'Eſcadre la liberté d'aller à Canton ſur leur parole. Elle leur fut accordée pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étaient dans cette Ville, les firent appeller, pour ſavoir d'eux-mêmes comment ils étaient tombés au pouvoir des Anglais. Ces généreux priſonniers déclarerent de bonne-foi que les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avaient réſolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avaient attaqué dans cette vue; mais que l'événement avait été contraire à leurs eſpérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avaient reçu du Chef d'Eſcadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juſte impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, qui avaient été portés juſqu'alors à prendre M. Anſon pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne puſſent douter du témoignage des Eſpagnols, ils leur demanderent comment il était poſſible qu'ils euſſent été vaincus par un ennemi qui ne les égalait pas en forces, & pourquoi les Anglais ne les avaient pas tués tous, puiſque les deux Nations étaient en guerre. A la premiere de ces deux queſtions, les Eſpagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus faible en équipage, était un vaiſſeau de guerre, qu'il avait par conſéquent beaucoup d'avantages ſur le

Anſon. Galion, qui n'était qu'un vaiſſeau marchand. La ſeconde difficulté s'expliquait d'elle-même, par l'uſage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anſon, cédant à la bonté naturelle de ſon caractere, les avait traités avec plus de douceur qu'il n'y était obligé par les Loix de la guerre. Cette réponſe inſpira aux Mandarins beaucoup de reſpect pour lui; quoique l'Auteur n'oſe aſſurer que le bruit des tréſors, dont il était en poſſeſſion, n'eût autant de part à ce ſentiment, que la haute idée qu'ils avaient conçue de ſon caractere.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une ſuite fort nombreuſe & d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Eſcadre, un ordre du Vice-Roi, qui leur accordait, chaque jour, une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux vaiſſeaux juſqu'à la ſeconde barre. Ils ajouterent, en réponſe à ſa lettre, que le Vice-Roi s'excuſait de recevoir ſa viſite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devaient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvaient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorſque la ſaiſon commencerait à s'adoucir, il le recevrait avec joie. M. Anſon était informé qu'on avait

déjà fait partir de Canton un courier pour la Cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux vaiſſeaux. Il ne put douter que le motif des délais du Vice-Roi, ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commiſſion des Mandarins, n'était pas la plus importante. Ils parlerent des droits que les deux vaiſſeaux devaient payer. Le Chef d'Eſcadre rejetta cette propoſition d'un ton ferme. Il répondit que, n'ayant point apporté de Marchandiſes dans leurs Ports, & n'ayant pas deſſein d'en emporter, il ne devait pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvaient regarder que les vaiſſeaux Marchands; qu'on n'avait jamais exigé de droits pour les vaiſſeaux de guerre, dans les Ports où l'uſage était d'en recevoir, & que les ordres du Roi ſon Maître, lui défendaient expreſſément de ſe relâcher ſur ce point. Une réponſe ſi déciſive arrêta les Mandarins. Ils paſſerent au dernier article de leur Commiſſion; c'était de prier le Chef d'Eſcadre de relâcher les priſonniers qu'il avait à bord, parce que le Vice Roi craignait que l'Empereur ſon Maître, n'apprît avec chagrin, qu'on retenait captifs, dans ſon propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui était alliée, & qui faiſait un grand commerce avec ſes ſujets. M. Anſon ſouhaitait ardemment d'être délivré de ſes pri-

Anſon.

Anſon. ſonniers Eſpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avait deſſein d'accorder, il fit quelques difficultés, après leſquelles il feignit de céder au deſir d'obliger le Vice-Roi. Les Mandarins partirent; &, quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les priſonniers, pour les tranſporter à Macao. Enſuite les deux vaiſſeaux allerent jetter l'ancre au-deſſus de la ſeconde barre, où ils devaient reſter juſqu'à la mouſſon.

On paſſe ſur un long détail d'injuſtices, de tromperies & de vols, que les Anglais eſſuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir ſe procurer, pour leur argent, les proviſions dont ils avaient beſoin pour retourner en Europe. L'Auteur eſt fort éloigné de ſouſcrire aux éloges que les Miſſionnaires prodiguent à cette Nation. «En fait d'artifice, dit-il, de fauſſeté & d'attachement pour le gain, il ſerait difficile de trouver dans aucun autre pays du monde, des exemples comparables à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine. Il en rapporte un grand nombre. Qu'on juge, ajoute-t il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation qu'on préfere ſouvent au reſte des humains, comme le modèle des plus excellentes qualités.»

Mais le Chef d'Eſcadre était moins inquiet de ces difficultés, que de ſe voir preſqu'à la fin du mois de Septembre, ſans avoir reçu le moindre meſſage

meſſage de la part du Vice-Roi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour ſortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ſes Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avait été chargé de l'inſpection de ſon vaiſſeau, pour l'informer qu'il était réſolu de ſe rendre à Canton dans ſa chaloupe, & que le lendemain de ſon arrivée, il ferait prier le Vice-Roi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin ſe contenta de répondre qu'il ferait ſavoir au Vice-Roi les intentions du Chef d'Eſcadre. Anſon.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce Voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des veſtes d'une étoffe de ſoie bleue, garnies de boutons d'argent, & les armes du Chef d'Eſcadre ſur l'habit & ſur le bonnet. Pour ſe diſpoſer à tout événement, M. Anſon donna Commiſſion de Capitaine au premier Lieutenant de ſon vaiſſeau, & lui laiſſa ſes inſtructions. Elles portaient que, s'il était retenu pour la querelle des droits, le Galion ſerait détruit, & que le Centurion deſcendrait la riviere au-deſſous de Bocca-Tigris, & s'arrêterait au-delà du détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Eſcadre.

Tous les Officiers des vaiſſeaux Anglais, Danois

Anſon.

& Suédois, ſe rendirent à bord du Centurion ; pour ſervir de cortège au Chef de la Nation Anglaiſe. Le même jour, il s'embarqua dans ſa chaloupe, ſuivi de celles des vaiſſeaux Marchands. En paſſant devant la rade de Wampo, où les Européens étaient à l'ancre, il fut ſalué par tous leurs vaiſſeaux, à l'exception de ceux des Français, & le ſoir il entra dans Canton. A ſon arrivée, il reçut la viſite des principaux Marchands Chinois, qui le féliciterent d'être venu ſans obſtacle, & qui affecterent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'était un nouvel artifice, pour l'engager à ſe repoſer ſur eux du ſoin de lui ménager l'audience du Vice-Roi. Il prit confiance à leurs promeſſes, ſans avoir néanmoins à ſe reprocher trop de crédulité, puiſqu'il en fut preſſé fort vivement par les Marchands de ſa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on ſe donnait pour le ſatisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyait pas la fin, lui faiſant reconnaître qu'il était joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adreſſer directement au Vice-Roi, & de lui demander une audience, ſans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permiſſion de faire embarquer ſes vivres. Il la demanda par une lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandait la Garde, à la principale porte de Canton. Un jeune Facteur

du Comptoir Anglais, qui parlait fort bien la Langue Chinoiſe, lui ſervit d'Interprete. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent conſumées par le feu; & le ſecours que les Anglais prêterent aux habitans, pour la conſervation du reſte de la Ville, diſpoſerent ſi favorablement l'eſprit du Vice-Roi, qu'enfin l'audience fut fixée au 3 de Novembre. Anſon.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anſon, que le Conſeil n'avait pu ſe déterminer là-deſſus, ſans renoncer à la prétention des droits, & ſans avoir pris la réſolution de lui accorder tout ce qu'il avait demandé; car les Magiſtrats Chinois n'ignoraient pas ſes diſpoſitions, & leur fine politique ne leur aurait pas permis de l'admettre à l'Audience pour conteſter avec lui. Dans cette idée, il ſe prépara gaiement à ſe rendre au Palais; sûr d'ailleurs de ſon Interprete, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui ſerait dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Vice-Roi était prêt à le recevoir. Il ſe mit en chemin avec ſa ſuite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens ſoldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent juſqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avait dix mille ſous les armes, au travers deſquels il fut conduit juſqu'à la ſalle d'Audience. Il y trouva le Vice-Roi, dans un fauteuil de parade,

Anſon.

ſous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conſeil. On avait laiſſé pour le Chef d'Eſcadre un ſiége vide, qu'il occupa, n'ayant, entre le Vice-Roi & lui, que le Chef de la Loi & celui de la Tréſorerie, qui, ſuivant le cérémonial Chinois, ont la préſéance ſur tous les Officiers d'épée.

Dans le cours de cette Audience, M. Anſon apprit de la bouche même du Vice-Roi, que c'était par ſa lettre qu'il avait eu la premiere nouvelle de ſon arrivée à Canton. Mais il n'avait pas beſoin de cette humiliante confirmation, pour reconnaître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permiſſions qu'il demandait; &, lorſqu'il eut achevé ſes explications, le Vice-Roi lui fit des remerciemens fort vifs de l'important ſervice qu'il avait rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avait bien long-temps que le Centurion était ſur les Côtes de la Chine; &, pour adoucir cette eſpèce de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe.

En ſortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avait préparé des rafraîchiſſemens pour lui; mais apprenant que le Vice-Roi n'y devait pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon, nombre que

les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune céré-
monie. Sa joie fut extrême, non-ſeulement d'avoir Anſon.
obtenu des permiſſions qui le mettaient en état de partir au commencement de la mouſſon, & d'arriver en Angleterre, avant qu'on pût ſavoir en Europe, qu'il était en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi par un exemple éclatant, l'exemption des vaiſſeaux de guerre de ſa Nation dans les Ports de la Chine.

Les ordres du Vice-Roi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'eſpace de quatre jours, M. Anſon vit toutes les proviſions à bord, & qu'il ne lui reſta qu'à faire lever l'ancre pour deſcendre la riviere. Le Centurion & ſa Priſe paſſerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avaient offert ſix mille piaſtres pour le Galion, prix fort au-deſſous de ſa valeur. Ils ſouhaitaient de conclure le marché : mais, comme ils n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter à leurs offres. M. Anſon avait trouvé aſſez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être perſuadé que la guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre durait encore, & que la France ſe déclarerait pour l'Eſpagne. Il ſavait auſſi qu'on ne pouvait être informé de ſa victoire, en Europe, avant le retour des vaiſſeaux Marchands qu'il avait trouvés à la

Anſon.

Chine. Ces deux raiſons, qui devaient lui faire hâter ſon voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la ſomme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile, pour ſon retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 de Janvier, dans la rade de l'Iſle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en mer le 8, & la même fortune l'accompagna juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Trois ſemaines de repos, dans une belle Colonie Hollandaiſe, qui lui rappella les charmantes vallées de Juan Fernandez & les belles clairieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Iſle de Sainte-Hélène le 19, mais ſans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vue du Cap Lézard; & le 15 au ſoir, il arriva, ſans perte & ſans danger, à la rade de Spithéad, après un voyage de trois ans & neuf mois.

Fin du Livre premier.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE II.
Voyages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt.

Introduction.

LA PLUPART des Phyſiciens & des Navigateurs penſent que la mer eſt ouverte juſqu'aux deux Pôles; & ſi les glaces qu'on trouve dans les

Introduction.

Latitudes élevées empêchent d'y arriver, ils répondent qu'on ne doit pas en être surpris, puisque les vaisseaux ne connaissent point encore la route qu'il faudrait suivre, & que l'on ignore d'ailleurs qu'elle est la saison convenable pour mettre à la voile. Mais les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour décider cette question, n'ont point réussi. Depuis près de trois siécles, on cherche inutilement un passage aux Indes Orientales par le Nord. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Espagnols & les Russes ont suivi cette grande entreprise, avec l'ardeur qu'inspire à tous les Peuples le desir d'étendre leur commerce.

Il semble qu'il ne reste plus de nouveaux moyens à mettre en usage. On a pris des points de départ de toutes les parties du globe. Les uns ont fait voile des Isles Britanniques ou de la Hollande; les autres de la Norwège ou de la Laponie; ceux-ci, du pays des Samoyedes & du Kamtchatka; ceux-là, de la Californie, du nouveau Mexique, ou de différens Ports à l'Oueſt de l'Amérique Septentrionale; enfin de la Baie d'Hudson & des autres Ports de la partie Orientale de l'Amérique. On a longé les côtes Est & Oueſt de Groënland. Les Modernes ont profité de l'expérience des premiers Navigateurs. Les Physiciens & les Géographes ont tâché de deviner, par la théorie, en quel temps & de quel côté on peut aborder au

Pôle; mais ſi ces travaux ont eu d'ailleurs quelque utilité, ils laiſſent cependant le point capital du problême dans l'obſcurité où il était, lorſqu'on le propoſa pour la premiere fois. Introduction.

Des papiers publics annoncerent, il y a quelques années, que les Ruſſes ont trouvé ce paſſage tant cherché, & que ſe propoſant d'envahir une partie de l'Amérique Septentrionale, ils tiennent leur découverte cachée, juſqu'à ce qu'ils rencontrent un moment favorable pour exécuter leur projet. Mais l'autorité des Gouvernemens ne peut pas forcer au ſilence ſur un pareil fait, & un ſecret ſi important ſerait bientôt répandu dans toute l'Europe.

Les Lettres-Patentes de Henri VII, qui ſubſiſtent encore dans les Collections Anglaiſes, ne laiſſent aucun doute que le premier voyage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un paſſage aux grandes Indes, par le Nord-Oueſt de l'Amérique. Il parait certain que Jean Cabot partit de Briſtol dans cette vue, au printemps de l'année 1497, avec un vaiſſeau équipé aux dépens du Roi & trois ou quatre petits navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à cinq heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima-Viſta*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faiſait partie de l'Iſle de Terre-Neuve; mais, ayant Cabots.

tourné au Sud, & s'étant avancé juſqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, ſans avoir tiré d'autre fruit de ſon entrepriſe. On a déjà remarqué, ſur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit ni de l'Iſle, ni du Continent. Ramuſio cite une Lettre de Sébaſtien Cabot, fils de Jean, où l'on trouve, « qu'ayant dirigé long-» temps leur courſe Oueſt au Nord, juſqu'à la » Latitude de ſoixante-ſept degrés trente minutes, » & trouvant, le 11 de Juin, la mer ouverte, » ſans glace & ſans aucun autre obſtacle, ils n'au-» raient pas fait difficulté de continuer leur route » droit au Catay, dans les Indes Orientales, ſi la » révolte de leur équipage ne les eût forcés de » revenir en Europe : » confirmation aſſez claire de l'eſpérance & du deſſein qu'ils avaient conçus, de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. Mais Sébaſtien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Eſpagne : c'était, dit-il, la ſtructure du Globe terreſtre, qui lui avait fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant ſa navigation au Nord-Oueſt. Il ajoute, « qu'ayant rencontré la » terre, contre ſon attente, & lorſqu'il comptait » de n'en pas trouver juſqu'à la hauteur des côtes » de Tartarie, il l'avait ſuivie juſqu'à la lati-» tude de cinquante-ſix degrés, & que, trou-

Cabots.

» vant qu'elle s'étendait vers l'Eſt, il avait aban-
» donné ſon entrepriſe & dirigé ſa courſe vers
» le Sud. »

Cabots.

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés par le mauvais ſuccès de cette expédition, renoncerent à l'eſpoir de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. On a vu du moins, dans une autre partie de ce Recueil, que Sébaſtien, ſe propoſant peut-être d'en chercher un du côté du Sud, paſſa au Service des Eſpagnols, où ſa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Caſtille, & qu'après le retour du fameux vaiſſeau de Magellan, qui lui avait enlevé l'honneur auquel il paraiſſait aſpirer, il fut employé par quelques Négocians de Séville, pour conduire une Eſcadre aux Indes Orientales, par le détroit que Magellan avait découvert. Mais, au-lieu de ſuivre cette route, il entra dans la riviere de la Plata, où il paſſa pluſieurs années à faire des établiſſemens. Enſuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Eſpagne, le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avait accordée à ſon pere, ſur-tout lorſqu'à l'ancien deſſein de chercher un paſſage au Nord-Oueſt, il eut ſubſtitué celui de tourner les recherches au Nord-Eſt. A la vérité, cette tentative n'eut pas plus de ſuccès que l'autre; mais les Anglais reconnaiſſent qu'ils lui doi-

Cabots.

vent leur Commerce de Ruſſie, & la pêche de Groënland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célèbres Voyageurs fait là-deſſus la réflexion ſuivante. « Quoique les premieres entrepriſes, pour découvrir ces paſſages » au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, aient coûté quelques dépenſes, & que, juſqu'à préſent, elles » n'aient pas conduit au but qu'on s'eſt propoſé, » les réſultats en ont été ſi favorables à la Nation » Anglaiſe, que, loin de ſe refroidir dans cette » recherche, elle doit, auſſi long-temps qu'il lui » reſtera quelque eſpérance de réuſſir, continuer » des efforts dont elle reſſent l'utilité. » D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raiſons qui ont fait abandonner long-temps le projet de la recherche; c'eſt que Sébaſtien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Anglaiſe de Ruſſie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce, & ſeul conducteur de toutes les expéditions pour la découverte d'un paſſage, non-ſeulement le premier de ces deux Offices nuiſit au ſuccès de l'autre, mais l'influence d'un homme ſi reſpecté, qui avait déſeſpéré du paſſage au Nord-Oueſt, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent propoſés par cette voie. Ce ne fut qu'après ſa mort, c'eſt-à-dire, en 1576, qu'un Anglais, nommé Martin *Frobisher*, oſa propoſer un voyage,

pour la découverte d'un paſſage par le Nord-Oueſt.

Cabots.

Ce fameux Aventurier, qui méditait ſon entrepriſe depuis quinze ans, fut ſoutenu par Ambroiſe Dudley, Comte de Warwick, favori de la Reine Eliſabeth. On lui fit équiper deux navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une pinace de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la réſolution de juſtifier, à ſon retour, le fondement de ſes eſpérances, ou de ne revoir jamais ſa patrie. Les collections Angloiſes nous ont conſervé les journaux de trois navigations, qu'il fit ſucceſſivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuſe, parut un puiſſant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux ſuivantes. On ne peut refuſer, à ces trois célèbres monumens, ou du moins à leurs principales circonſtances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt ſi vif à la premere des trois expéditions, que ſe trouvant à Greenwich, lorſque Frobisher y paſſa, elle lui fit l'honneur d'envoyer un Gentilhomme à bord, pour lui ſouhaiter un heureux voyage, & que *Wolly*, Secrétaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la ſeule vue d'exhorter l'équipage à ſuivre avec une aveugle ſoumiſſion les ordres du Commandant.

Frobisher.

C'eſt à la pointe d'Ecoſſe nommée *Swinborn*, que l'Auteur ſe ſitue le 26. « Nous prîmes,

Frobisher. » dit-il, notre hauteur, qui ſe trouva de cinquante-
» neuf degrés quarante-ſix minutes, la diſtance du
» ſoleil à notre Zenith étant de trente-ſept degrés.
» Le 11 Juillet, nous vîmes, du Sud-Eſt, l'Iſlande
» Oueſt-Nord-Oueſt à ſix lieues de nous; elle ſe
» préſentait comme une haute pointe, couverte
» de neige. Nous étions à la hauteur de ſoixante
» degrés. On fit voile vers terre; & la ſonde ne
» trouva point de fond ſur cent cinquante braſſes
» d'eau. La chaloupe, qui ſe mit en mer, ſe vit for-
» cée de revenir à bord, par la quantité de glaces
» qui bordaient les côtes. Une forte brume y mit
» nos bâtimens mêmes en danger; mais nous ne
» laiſsâmes point, du jeudi à huit heures du matin
» juſqu'au vendredi à midi, de faire vingt-lieues
» au Sud-Oueſt. Le 16, le ſoleil était Sud-Eſt à
» trente-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Eſt
» à quarante degrés, & cinquante-deux à ſa plus
» grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux
» rhumbs & demi à l'Eſt.

» Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à
» laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth*
» *Forelad*, ou *Cap de la Reine Elizabeth*; &, ran-
» geant la côte au Nord, nous découvrîmes une
» autre pointe, avec un enfoncement, ou peut-être
» même un détroit entre les deux pointes. Il fut
» nommé le *Détroit de Frobisher*. Nous trouvâmes
» beaucoup de glaces; & nous tînmes le Nord, ſans

» pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du vent nous écartait. Le 21, nous vîmes des maſſes de glace, qui nous obligerent de porter à l'Oueſt, pour nous en garantir; & le 26, par les ſoixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au matin, le temps ſe trouva fort embrumé; mais étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celles de Labrador. Nous mîmes le Cap ſur la côte; mais, ne trouvant point de fond ſur cent braſſes, nous demeurâmes perſuadés que ce n'était pas de la glace, ſans aucune côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage dont nous nous approchâmes à la diſtance d'une lieue, pour chercher un havre. La baie ſe trouva pleine de glace; & la chaloupe, qui s'avança près de la côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond ſur cent braſſes. Nous filâmes le long de la côte Oueſt-Nord-Oueſt, ſuivant le giſſement de cette terre. Les courans y étaient fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pouvait dériver en avant, trois lieues & demie au moins dans l'eſpace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un temps fort clair, nous vîmes une terre haute, Nord-quart-à-l'Eſt de nous. Nous coutûmes Nord-Eſt-quart-à-l'Eſt de cette terre; mais étant plus près, nous trou- Frobisher.

Frobisher.

» vâmes que les glaces s'étendaient le long de la » côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; » ce qui la rendait inacceſſible. Le 1 d'Août, ayant » été pris d'un calme, on mit la chaloupe en mer, » & la ſonde fut jettée à la diſtance d'environ deux » cables d'une grande Iſle de glace. Elle donna » ſeize braſſes, ſur un fond pierreux: mais, en ſon- » dant une ſeconde fois, on eut cent braſſes ſur » un fond de ſable. Le 2, un quart de lieue plus » loin, la ſonde fit trouver ſoixante braſſes, ſur un » fond ferme. L'Iſle de glace ſe diviſa tout-d'un- » coup en deux pièces, avec un épouvantable fra- » cas. A quatre heures après midi, on trouva qua- » tre-vingt-dix braſſes de fond noir, mêlé de peti- » tes pierres de la blancheur des perles. Le 10, la » chaloupe s'avança vers une Iſle éloignée de la » grande. Le courant y portait au Sud-Oueſt. Qua- » tre hommes y deſcendirent en marée baſſe, & » monterent au haut de l'Iſle: mais la crainte d'être » ſurptis de la brume les fit retourner à bord. Le » 11, on entra dans le Détroit, qui avait reçu le » nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une » Iſle, qui fut nommée l'Iſle *Gabriel*, à dix lieues » de nous, & l'on mouilla dans une baie ſablon- » neuſe, à huit braſſes d'eau. On voit la terre à » l'Oueſt-Sud-Oueſt: cette mauvaiſe baie, à dix » lieues de l'Iſle Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*, » la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva

» l'ancre,

» l'ancre, pour aller mouiller dans une autre baie, Frobisher.
» ſur huit braſſes, beau fond de ſable mêlé de terre
» noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers
» Prior's-Bay; &, le 16, après un calme de quel-
» ques heures, on ſe trouva pris dans les glaces,
» de l'épaiſſeur d'un pouce. Le 17, on s'approcha
» d'une Iſle nommée *Thomas William's*; à dix
» lieues de laquelle on tomba, le 18, ſous une au-
» tre qui reçut le nom de *Burchard's*.

» Le 19, d'un fort beau temps, deux Officiers
» s'approcherent de cette Iſle, dans une chaloupe,
» avec huit hommes, pour obſerver s'il n'y avait
» point d'habitans. En abordant à la côte, ils apper-
» çurent ſept canots, qui venaient du côté Orien-
» tal. Une juſte défiance les ayant fait retourner à
» bord, on délibéra ſur cet incident; & le conſeil
» fut d'avis de renvoyer la chaloupe avec cinq
» hommes, pour ſuivre de vue les Sauvages. Un
» de leurs canots, ayant apperçu la chaloupe, ſe
» mit à la ſuivre le long de la côte; mais bien-
» tôt la vue d'un des navires parut effrayer les
» Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglais,
» ſautant ſur le rivage après eux, en ſaiſit un, qui
» fut amené à bord. On le fit boire & manger; &,
» lorſqu'on le crut apprivoiſé par ce traitement, on
» le remit à terre. Tous les autres, au nombre de
» dix-neuf, s'approcherent du vaiſſeau dans leurs

Frobisher.

» canots. Ils parlaient tous avec assez de chaleur; » mais nous n'entendimes pas un mot de leur » langage. De grands cheveux noirs, une face large, » un nez plat & un teint basané, leur donnaient » beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ils » étaient vêtus, hommes & femmes, d'une sorte » de robes, que nous prîmes pour des peaux de » chiens marins. Les hommes avaient les joues & » le tour des oreilles peints de raies bleues. Leurs » canots étaient des mêmes peaux que leurs robes, » & la quille de bois: ils nous parurent de la gran- » deur d'une chaloupe Espagnole.

» Sur des apparences si tranquilles, nous ne » fîmes pas difficulté de nous avancer au côté » Oriental de l'Isle, & d'envoyer quelques hom- » mes à terre. Ils virent les huttes des Sauvages; & » quelques-uns de ces Barbares ramerent vers la » chaloupe. Nos gens en prirent un, qu'ils ame- » nerent à bord. On lui donna une sonnette & un » couteau, dans l'espérance, non-seulement de » rendre ses compagnons plus familiers, mais de » connoître, par l'impression que ce présent feroit » sur eux, s'ils avaient déja vu des Européens. Fro- » bisher chargea cinq hommes de le reconduire, » non sur le rivage même, mais sur un rocher qui » n'en était qu'à quelques pas. Il ne fut pas obéi. » Les cinq Anglais, affectant de ne rien craindre, » allerent jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec

» la chaloupe, par une troupe de Sauvages armés. » Comme la nuit s'approchait, on n'eut aucune » connaiſſance de leur malheur : mais, lorſqu'on » vit arriver le jour ſans les avoir vu paraître, on » tira un coup de fauconneau, on ſonna de la trom- » pette, & tous ces ſoins furent inutiles. Le con- » ſeil jugea qu'il ne fallait rien eſpérer de la vio- » lence pour ſauver nos hommes. On prit le parti » de ſortir de la baie, qui fut nommée *Five-Men-* » *Bay*, c'eſt-à-dire Baie des cinq hommes; & » l'on alla jetter l'ancre ſur quinze braſſes. On y » paſſa le reſte du jour & toute la nuit ſuivante. » Le 22, au matin, on retourna dans l'endroit » même, où les cinq hommes avaient eu l'impru- » dence de deſcendre. Quatorze canots ſe détache- » rent de la côte, & vinrent aſſez proche de nous : » mais nos ſignes & nos invitations ne purent les » faire venir à bord. Cependant une ſonnette » qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut » pris avec le Sauvage qu'il portait. Tous les » autres ayant diſparu auſſi-tôt, nous perdîmes » l'eſpérance de retrouver nos cinq hommes, » & nous allâmes mouiller ſous l'Iſle *Thomas* » *William's*. » Frobisher.

Cette diſgrace, jointe à l'abondance des neiges, qui ſe trouvaient, dès le matin, épaiſſes d'un pied ſur le tillac, ne laiſſa plus d'impatience aux Anglais que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26;

Frobisher.

&, le jour ſuivant, ils étaient à la hauteur de l'Iſle Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vue de l'Iſlande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils paſſerent les Arcades; &, le 9 d'Octobre, ils entrerent dans le Port d'Hatwick.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de ſon expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un matelot lui avait donné à bord. Mais le haſard, ou la curioſité, ayant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougiſſait, on l'éteignit dans du vinaigre, & l'on crut y reconnaître de petites veines d'or. Elles furent miſes à l'eſſai. On jugea que c'était de l'or réel. C'était aſſez pour ſe promettre d'immenſes richeſſes, ſi l'on pouvait ſe procurer une grande quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du paſſage. Il ſe forma une compagnie, qui ſollicita des priviléges excluſifs; & la Reine même ſe laiſſa éblouir par de ſi belles eſpérances. On fit auſſi-tôt des préparatifs pour un ſecond voyage. Frobisher obtint un vaiſſeau de Roi, nommé l'*Aide*, ſur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux navires le Gabriel & le Michel. Le journal de cette ſeconde entrepriſe n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas pouſſée beaucoup plus loin que

dans le premier voyage. Frobisher ſe contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq hommes qu'il avait perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux Sauvages qu'il avait enlevés; &, le 24 Septembre, il arriva au petit Port de Padſtou en Cornouailles, dans le vaiſſeau de la Reine. Les deux autres navires s'étant ſéparés de lui, le Gabriel ſe rendit à Briſtol; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecoſſe, entra dans le Port d'Yarmouth. Frobisher.

Il parait que les cinq cens quintaux de mine ne ſe trouverent bons à rien; cependant l'impreſſion qui reſtait du premier morceau de pierre; & l'eſpoir de la découverte du paſſage, qui conſervait encore toute ſa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une flotte plus nombreuſe. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux pays nouvellement découverts, elle fit faire une maiſon portative, dont toutes les parties pouvaient ſe démonter, pour loger cent vingt hommes, dont quarante devaient être matelots, trente, ſoldats, & le reſte pour les mines. Ils devaient hiverner dans le canton d'où Frobisher avait tiré ſes pierres d'or, & faire une nouvelle proviſion de marcaſſites. De quinze navires, dont cette flotte fut compoſée, trois devaient demeurer ſur la côte; &, pour donner plus de poids à l'en-

Frobisher.

trepriſe, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il ſortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troiſieme navigation n'a d'intéreſſant que les diſgraces de la flotte. En arrivant ſur les côtes du pays où l'on voulait s'établir; elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le vaiſſeau chargé de la maiſon mobile & des proviſions de la nouvelle Colonie. D'autres bâtimens furent endommagés ou diſperſés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la mine. Enfin tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

On aſſure que le Capitaine Frobisher conſerva, juſqu'au dernier moment de ſa vie, l'eſpérance de découvrir un paſſage au Nord-Oueſt; mais la Cour l'ayant employé d'un autre côté, ſon troiſieme voyage fut la derniere entrepriſe qu'il tenta dans cette vue.

Dans le ſecond de ſes trois voyages, le Gabriel était commandé par Edouard Fenton, homme de naiſſance, & fort aimé du Comte de Warwick. Au troiſieme voyage, Fenton commandait *la Judith*, avec le titre de Contre-Amiral de la flotte. Il était ſi prévenu des avantages de cette entrepriſe, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans ſa Commiſſion, un article qui l'autoriſait à tenter

la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt vers la mer du Sud. Comme le principal objet de ſon voyage était de croiſer ſur les ennemis de ſa Nation, il prit ſa route vers le Bréſil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Eſcadre Eſpagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouſon, qu'un de ſes navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y paſſa pour une expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inſpiré ſes grands deſſeins au célèbre *Jean Davis.* Frobisher.

Davis était homme d'eſprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre ſi vivement parti pour la probabilité d'un paſſage au Nord-Oueſt, qu'il fut choiſi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, ſous la protection de pluſieurs perſonnes du premier rang. On lui équipa deux navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portſmouth le 7 de Juin; & le 20 du mois ſuivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris ſon nom, le pays qu'il nomma *Déſolation.* Le 29 du même mois, ayant reconnu d'autres terres à ſoixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup Davis.

Davis. de careſſes. Il ſe trouva, le 6 d'Août, par les 66 degrés quarante minutes en pleine mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une montagne dont les pentes paraiſſaient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La rade reçut le nom de *Totneſſ*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la Méridionale celui de *Cap Walſingham*. Le 11 du même mois, il donna le nom de *Cap de la Merci de Dieu* à la Pointe la plus Méridionale du pays. Enſuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de 60 lieues au Nord-Nord-Oueſt, trouvant des Iſles au milieu, le paſſage fort bon des deux côtés, & des marques d'habitation ſur les bords. La marée y montait de ſix ou ſept braſſes ; mais il ne put découvrir de quel côté elle venait. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Les Anglais ſont perſuadés que Davis fut le premier qui viſita la côte Occidentale du Groënland, & que ce fut ſur cette côte, qu'il s'avança juſqu'aux ſoixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, comme il monta de l'autre côté juſqu'aux ſoixante-ſix degrés quarante minutes. Cette expédition lui fit tant d'honneur, que, dès l'année ſuivante, on lui propoſa un ſecond voyage, avec les mêmes navires, & deux autres, nommés *la Sirène* & *l'Etoile du*

Nord, dont le premier était de cent tonneaux. Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les ſoixante degrés de latitude, & les quarante-ſept degrés de longitude Occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner juſqu'aux cinquante-ſept degrés de latitude, pour gagner & doubler la pleine mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les ſoixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude Occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les habitans du pays, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déjà donnée des Eſquimaux ou des Nodwais. Le pays lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes conſidérables. Il renvoya *la Sirène* en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais, continuant ſon voyage dans *le clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau pays par les ſoixante-ſix degrés de trente-trois minutes de latitude, & les ſoixante-dix degrés de longitude Occidentale de Londres. Il vit pluſieurs Golfes, ſans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureuſement au commencement d'Octobre. Davis.

Dans une lettre qu'il écrivit auſſi-tôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'aſſurer « qu'il

Davis.

» avait réduit le paſſage à une eſpèce de certi-
» tude, c'eſt-à-dire, qu'il devait être dans un
» des endroits qu'il avait reconnus, & qu'il mar-
» quait au nombre de quatre, ou qu'il n'y en
» avait aucun. Il ajoutait qu'à l'avenir, on pour-
» rait tenter cette découverte ſans dépenſe, parce
» que la pêche ſuffiſait ſeule pour fournir aux frais
» des expéditions. » L'opinion qu'on avait de ſon mérite, ſoutenue par un langage ſi ferme, fit équiper une troiſieme Eſcadre, compoſée du Clair du Soleil, de l'Eliſabeth de Darmouth, & de l'Hélène de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois ſuivant, il découvrit quelques terres, dont on ne marque ni le nom, ni la hauteur; &, le 16, il y mouilla dans un bon havre, où les habitans du Pays ne ſe refuſerent point au Commerce. Le 30, ſe trouvant par les ſoixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Oueſt du Groënland, il donna le nom de *Sanderson'shope*, Eſpérance de Sanderſon, à la pointe la plus Septentrionale du pays qu'il avait devant les yeux. De-là il s'avança vers l'Oueſt, ſans découvrir aucune terre. Le 17 de Juillet, il était à la vue du mont Raleigh, & le 23, il mouilla au fond du golfe, où il donna aux Iſles le nom d'*Iſles de Cumberland*. Une furieuſe tempête, qu'il eſſuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30,

entre les ſoixante-deux & les ſoixante-trois degrés de latitude, un autre golfe, qu'il nomma *Golfe de Lumley*. Enfin la ſaiſon trop avancée, l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de Septembre. Davis.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du paſſage, Davis continua d'en ſoutenir la probabilité, par le détroit auquel il avait donné ſon nom, & ne changea point d'idée juſqu'au tombeau. Montfort, qui n'était pas zélé partiſan du paſſage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui ſemblaient extrêmement plauſibles. Le Chevalier Humfroi Gilbert, Savant d'un ordre diſtingué, compoſa un Traité fort curieux, pour les confirmer, & d'autres écrits, qui furent publiés dans le même-temps, rendent témoignage que cette idée était alors celle des plus ſavans Coſmographes & des plus célèbres Marins d'Eſpagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent ſuſpendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans; & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la poſſibilité, en ſe repoſant, ſur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'eſpérance.

Mais, avant la fin du même ſiécle, les Hollandais conçurent que, ce qui paraiſſait vraiſem- Barenſz.

Barenſz. blable à tant d'habiles gens par le Nord-Oueſt ; ne devait pas être plus impoſſible par le Nord-Eſt. Le Commerce de leur Nation était borné aux mers de l'Europe ; & peut-être ne ſerait-il jamais ſorti de ces bornes, ſi les Eſpagnols n'euſſent pas enlevé leurs vaiſſeaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur. Cette tyrannie, qui ſemblait devoir cauſer leur ruine, devint, comme on l'a vu, la ſource de toutes leurs proſpérités : elle leur fit naître l'idée d'aller chercher ſous un autre Ciel, & parmi des Peuples barbares, les ſecours qui leur étaient refuſés par leurs voiſins. Faibles, comme ils l'étaient encore, il fallait éviter la rencontre de deux ennemis auſſi puiſſans que les Eſpagnols & les Portugais ; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la réſolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Eſt, quoique tentée ſans ſuccès, par Sébaſtien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vues. Ils ſavaient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avait pénétré, en 1553, juſqu'aux 72 degrés ; qu'en 1558, Etienne Burrough avait entrepris la même recherche ; que Pert & Jakman, en 1580, avaient reconnu auſſi des terres fort éloignées ; mais, pourquoi regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des hommes ? Ils ſe flatterent qu'il était échappé quelque choſe aux meſures d'un temps

moins éclairé, & qu'en faiſant route par le Nord-Eſt, ils pouvaient ranger enſuite la Côte de Tartarie, entrer dans les mers Orientales, & paſſer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines & aux Moluques. Barenſz.

C'eſt Jacques *Walt* & Chriſtophe *Roelt*, l'un Tréſorier, l'autre Penſionnaire des Etats de Zélande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande entrepriſe. Ils s'unirent avec une ſociété de Marchands, dont les principaux étaient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janſon*, Charles, & *Dirck Van Os*, pour demander aux Etats-Généraux, « la permiſſion d'aller chercher, par le » Nord, un paſſage aux Royaumes de Cathay & » de la Chine. » Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Auſſitôt la Société fit équiper trois vaiſſeaux, un dans le port d'Amſterdam, un en Zélande, & le troiſieme à Enckuiſe. La conduite de l'entrepriſe fut confiée à Guillaume *Barenſz*, célèbre Pilote du bourg de Schelling, qui prit un pêcheur du même lieu, avec ſa barque, pour ſuivre inſéparablement le premier vaiſſeau, s'il arrivait aux deux autres de s'en écarter.

Cette petite Eſcadre ayant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le 23, à l'Iſle de Kiduin, dépendante de la Moſcovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barenſz pri. hauteur, le ſoleil

Barenſz. étant alors au plus bas, c'eſt-à-dire, entre le Nord-Nord-Eſt & l'Eſt-quart-de-Nord-Eſt. Il ſe trouva par les ſoixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou ſix lieues de terre, ſous la Nouvelle Zemble. De-là, gouvernant à l'Eſt, il fit cinq ou ſix lieues, qui l'approcherent d'une pointe de terre aſſez baſſe, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de *Langenes*. A l'Eſt de cette pointe, il découvrit une grande Baie déſerte. Enſuite il remarqua deux anſes, entre un cap, qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée *Baie de Loms*. Le côté de l'Oueſt offre un très-beau Port, qui a ſix, ſept & huit braſſes d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barenſz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une eſpèce d'oiſeaux qu'il y vit en abondance, & qui, ſuivant la ſignification Hollandaiſe du mot, ſont extraordinairement lourds. Ils ont le corps ſi gros, en comparaiſon des ailes, qu'on eſt ſurpris qu'ils puiſſent enlever une ſi peſante maſſe. Ces oiſeaux font leurs nids ſur des montagnes eſcarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des hommes les effarouche ſi peu, qu'on peut en prendre un dans ſon nid, ſans que les autres s'envolent, ou quittent même leur ſituation.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Iſle

qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'eſt pas nette, & ne permet d'approcher de terre, qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva ſous un Cap, qui fut nommé *Swarhoek*, Cap noir, par les ſoixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on ſe trouva ſous une Iſle, qui reçut le nom de *Guillaume*, par les ſoixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La mer y avait jetté quantité de bois, & pluſieurs de ces monſtrueux poiſſons que les Français nomment *vaches marines*, les Ruſſes *morſes*, & les Hollandais *Walruſſes*. Barenſz.

Le 9, on alla mouiller dans un havre de cette Iſle, qui fut nommé *rade de Berenfort*, où l'on ne put ſe défendre de quelque frayeur, en y appercevant un ours blanc. Pluſieurs matelots ſe jetterent dans la chaloupe, & le percerent de coups de fuſil; mais le furieux animal, ſe ſentant bleſſé, donna une ſcène fort extraordinaire aux Hollandais. Il plongea d'abord, & revint pluſieurs fois ſur l'eau. Enſuite il voulut ſe mettre à la nage. Les matelots firent avancer vers lui la chaloupe, & lui paſſerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'eſpérance de le prendre en vie, & de le tranſporter en Hollande. Alors il ſe débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche,

Barenſz. en ſerrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la chaloupe & le laſſer par degrés; mais, lorſqu'il en fut proche, il s'y élança; il mit ſes deux pattes ſur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra juſqu'à la moitié du corps. Les matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant; & chacun crut ſa vie fort en danger. L'aventure qui les ſauva n'eſt pas moins ſinguliere. Lorſque l'ours ſemblait prêt à ſe jetter ſur eux, il fut arrêté par ſa corde, qui s'était accrochée à la penture du gouvernail. Un matelot prit ce temps pour s'avancer avec une demi-lance, & lui porta un ſi grand coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui ſe remit auſſi-tôt à nager vers le vaiſſeau, l'entraîna facilement, & ce nouvel exercice épuiſa tellement ſa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amſterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Iſle qui reçut le nom d'*Iſle des Croix*, parce qu'on y en trouva deux grandes, ſans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avait plantées. Elle eſt, non-ſeulement déſerte, mais remplies de rochers qui la rendent inhabitable, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demi-lieue de long de l'Eſt à l'Oueſt. Elle a, vers ſes deux extrémités, des bancs de roche, cachés ſous l'eau. Huit lieues au-delà, par les ſoixante-ſeize degrés & demi,

demi, on arriva au Cap de Naſſau, Pointe baſſe & unie, qui a devant elle un Banc de ſept braſſes, aſſez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. Barenſz crut reconnaître alors une Côte au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & le Cap y fut mis auſſi-tôt, dans l'opinion que c'était quelque Terre inconnue au Nord de la Nouvelle-Zemble ; mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles ; & bientôt la mer ſe trouva ſi groſſe, que pendant plus de ſeize heures, la navigation ſe fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite barque fut coulée à fond par un coup de mer. On continua de dériver à ſec ; &, vers trois heures après midi, on ſe trouva ſous la Nouvelle-Zemble, fort proche de terre. Le 13 on vit, du haut des mâts, une grande quantité de glaces ; & le 14, par les ſoixante-dix-ſept degrés quarante-cinq minutes, on ſe trouva près d'une ſurface de glace fort unie, qui s'étendait à perte de vue. Barenſz prit le parti de retourner ſous la Nouvelle-Zemble, vers le Cap de Naſſau. Il arriva, le 26, ſous le Cap de *Trooſt* ; & le 29, étant par les ſoixante-dix-ſept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le *Cap des Glaces*, lui demeura droit à l'Eſt. Le 31, ayant couru des

Barenſz.

rompues; mais le canal, qui ſépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva ſi rempli, qu'il parut impoſſible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie qui fut nommée *Baie des Truvers*, parce qu'on y trouve beaucoup de baleines. Les vaiſſeaux y peuvent être à couvert, non-ſeulement des bancs de glace, mais encore de preſque tous les vents. On y trouve par-tout un fond de bonne tenue, depuis cinq juſqu'à trois braſſes d'eau, & plus même du côté de l'Eſt. Le 21, Barenſz fit deſcendre cinquante hommes, pour reconnaître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent pluſieurs traîneaux chargés de fourrures, d'huile de baleine, & d'autres marchandiſes de même nature. Ils obſerverent auſſi des traces d'hommes & de rennes. D'ailleurs quelques Idoles qu'on découvrait ſur le Cap, devaient leur faire juger que ſi le pays n'avait point d'habitans fixes, il était du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voiſin. Ils ſe flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourraient découvrir enfin des maiſons, & quelque être de forme humaine, qui leur apprendrait l'état de la mer & de la navigation dans ces horribles parages; mais, après avoir marché long-temps, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Aventuriers, s'étant Barenſz.

Barenſz. trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre croix & trois maiſons bâties de bois, à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait ſur cette Côte une Pêcherie de ſaumon. Ils virent auſſi cinq ou ſix cercueils, près d'autant de foſſes nouvellement remplies de pierres. Cette Anſe, qui forme un fort beau Port à l'abri de tous les vents, fut nommée *Port de la Farine.* L'obſervation de la hauteur y donna ſoixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Baſtion, il ſe trouve une Baie que Barenſz nomma *Saint-Laurent*, & qui eſt auſſi fort belle, mais à l'abri des ſeuls vents de Nord-Eſt & de Nord-Oueſt.

Le 12, on découvrit deux petites Iſles, dont la derniere, qui n'eſt qu'à une lieue de terre, fut nommée *Sainte-Claire.* Le 15, vers trois heures après midi, on était par les ſoixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Eſt, on reconnut les Iſles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux haſard y fit arriver le même jour les deux autres navires qui revenaient du Détroit de Naſſau, & qui voyant paraître celui de Barenſz, jugerent d'abord qu'il avait fait le tour de la Nouvelle-Zemble, & qu'il était revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs aventures & leurs découvertes,

ils appareillerent enſemble pour la Hollande, où ils arriverent le 16 de Septembre, dans le Port d'Amſterdam. Barenſz.

Le rapport du vaiſſeau de Zélande & de celui d'Enchuyſe, donna l'eſpérance de trouver un paſſage par le Détroit de Naſſau ; & l'autorité du célèbre Jean-Hugues *Linſchot*, qui avait été du voyage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats-Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres vaiſſeaux ; non-ſeulement pour continuer la recherche du Paſſage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitans. Les négocians eurent la liberté d'y envoyer les marchandiſes qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes ſortes de droits. La conduite de cette ſeconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Coſmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les ſituations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

La nouvelle Eſcadre fut compoſée de ſept vaiſſeaux qui devaient paſſer par le Weigats, pour faire voile vers les mers Orientales. Deux étaient d'Amſterdam, deux de Zélande, deux d'Enchuyſe, & un de Rotterdam. On en chargea ſix de diverſes ſortes de marchandiſes, &

dans l'eſpérance de rejoindre les deux autres vaiſſeaux qui avaient tourné vers le *Weigats*, ou *le Détroit de Naſſau*. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Trooſt & de Naſſau furent doublés, &, le 8, on ſe trouva ſous une petite Iſle baſſe, qui n'eſt éloignée que d'une demi lieue de terre, & qui fut nommée l'*Iſle noire*, parce qu'elle parut de cette couleur. L'obſervation de la hauteur qui donna ſoixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vue d'une grande Anſe, firent juger à Barenſz que c'était à cette Iſle qu'Olivier Beunel avait abordé avant lui, & qu'il avait nommée *Conſtintſarch*. A trois lieues delà, on découvrit une petite Pointe ſur laquelle il y avait une Croix, & qui en reçut le nom. Enſuite, ayant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anſe; elle fut nommée le *cinquieme Cap*, ou *Cap Saint-Laurent*. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé *Cap du Baſtion*. Quelques Matelots, qui deſcendirent au rivage, y trouverent non-ſeulement une croix entourée d'un monceau de pierres ſur une roche noire, mais encore ſix ſacs de farine de ſeigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laiſſer aucun doute qu'il n'y fût venu des hommes, que leur arrivée avait peut-être fait fuir. La curioſité les ayant portés plus loin, ils

Barenſz.

Ugolita, Place de Tartarie. Ils ajoutèrent que la ſortie du Détroit ne ſerait tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'eſpace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourrait aller en Tartarie, ſur les glaces, par une mer qu'ils nommaient de *Marmara*. Barenſz.

Ces Ruſſes firent préſent aux Hollandais de pluſieurs oies graſſes; & quelques-uns d'entr'eux conſentirent volontiers à les reconduire juſqu'à leur vaiſſeau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une ſi grande maſſe, & de la maniere dont elle était équipée. Ils la viſiterent curieuſement. On leur ſervit de la viande, dont ils ne voulurent pas goûter; mais ils mangerent avidement du hareng-pec, qu'ils avalaient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la côte Septentrionale du Weigats, où l'on trouva pluſieurs de ces hommes à demi-Sauvages, qui ſont connus ſous le nom de *Samoïedes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, & qui ſemblaient ſe diſpoſer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, ſans armes, & leur dit, en Langue Ruſſe; ne tirez pas, nous ſommes amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à

» coups de ſabre, & le couperent en pièces, ſans » pouvoir lui faire abandonner ſa proie. Enfin » Gyſen lui donna ſur le muffle un grand coup, » de la croſſe de ſon fuſil, qui le fit tomber ſur » le côté; & l'Ecrivain, ſautant auſſi-tôt deſſus, » lui coupa la gorge. Les deux matelots, à » demi-dévorés, furent enterrés dans l'Iſle; & » la peau de l'ours fut apportée à Compagnie » d'Amſterdam. » Barenſz.

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venaient battre les flancs des vaiſſeaux, & qui bouchaient de toutes parts le paſſage, obligerent le ſoir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent ſur des rochers, qu'ils ne laiſſerent pas de franchir heureuſement. Trois jours après, on fit voile encore vers la mer de Tartarie, ſans pouvoir forcer l'obſtacle des glaces. Enfin l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le temps devenait plus doux: le vent ſe rangea au Nord Oueſt, & les courans deſcendirent, avec rapidité, de la mer de Tartarie. Le même jour, on traverſa de l'autre côté du Weigats, vers la terre-ferme, pour ſonder le canal; & l'on entra juſqu'au fond du golfe, derriere une Iſle, qui fut nommée *la Queue*, où l'on trouva une petite maiſon de bois, & un grand canal. Le 15, on eut un aſſez beau temps, pour ſe flatter de

Barenſz. s'était rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la dépoſa d'abord ſur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fut la Religion de ces Peuples, les Hollandais jugerent que ces ſtatues étaient leurs Divinités. On en avait déjà vu plus d'une centaine, ſur la Pointe du Weigats; & c'était cette raiſon qui l'avait fait nommer le *Cap des Idoles :* elles étaient un peu arrondies par le haut, avec une petite élévation qui ſervait de nez, deux petits trous, au-deſſus, pour marquer les yeux, & un autre ſous le nez, pour repréſenter la bouche. De petits tas de cendres & d'oſſemens, qu'on remarquait devant elles, firent connaître que les Samoïedes leur faiſaient des ſacrifices.

Les Hollandais ayant remis à la voile le 2 de Septembre, vers ſix heures du matin, ſe trouverent deux heures après, à la diſtance d'une lieue du Twiſthoek, à l'Eſt de ce Cap; & courant au Nord juſqu'à midi, ils firent environ ſix lieues. Enſuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume ſi noire, & des vents ſi variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Eſt d'une Iſle, qu'ils nommerent l'*Iſle des Etats*. Ils y deſcendirent, attirés par la vue d'une multitude de lièvres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amuſement fut ſuivi d'une ſcène ſi

terrible, que, pour n'en ſupprimer aucune circonſtance, elle doit être repréſentée dans le ſtyle naïf du Voyageur. Barenſz.

« Le 6 de Septembre, dit Gérard de Veer, » quelques matelots retournerent à l'Iſle des Etats, » pour y chercher une ſorte de pierres cryſtal- » lines, dont ils avaient déjà recueilli quelques- » unes. Pendant cette recherche, deux de ces » matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, » un ours blanc fort maigre, s'approcha douce- » ment d'eux, & ſaiſit l'un par la nuque du cou. » Le matelot ne ſe défiant de rien, s'écria : *qui* » *eſt-ce qui me prend ainſi parderriere ?* Son com- » pagnon, qui tourna la tête, lui dit : *hò, mon* » *cher ami, c'eſt un ours* ; & ſe levant vîte, il » prit ſa courſe & s'enfuit. L'ours mordit ce mal- » heureux en divers endroits de la tête, & la lui » ayant fracaſſée, il ſe mit à lécher le ſang. Les » autres matelots, qui étaient à terre au nombre » de vingt, accoururent auſſi-tôt avec leurs fuſils » & leurs piques. Ils trouverent l'ours qui dévo- » rait le corps, & qui les voyant paraître, courut » à eux avec une fureur incroyable, ſe jetta ſur » un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bien- » tôt en pièces. L'horreur & l'effroi dont ils » furent pénétrés, leur firent prendre à tous la » fuite.

» Ceux qui étaient demeurés à bord, les voyant

Barenſz. terre ſon arc & ſa fleche, & ſalua les Hollandais par une profonde inclination de tête. Aux queſtions qu'on lui fit, ſur la mer qui ſuivait à l'Eſt le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir paſſé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquait la poſition au Nord-Eſt, on trouverait une vaſte mer au Sud-Eſt. Il ajoura qu'à la vérité il ne devait pas cette connaiſſance à ſes propres yeux, mais qu'un Officier de ſa Nation avait été juſqu'à cette mer avec un corps de troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne paraiſſent avoir de barbare que leur habillement. Ce ſont des peaux de rennes, qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une ſorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de rennes, dont le poil eſt en-dehors, & qui prennent fort juſte autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une ſeule treſſe, qui leur pend ſur le dos, pardeſſus leur robe. Ils ſont de petite taille, ils ont le viſage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en-dehors. Ils ſont légers à la courſe, petits, rüſés, & défians pour les étrangers. Quoique, dans cette premiere entrevue, les Hollandais leur euſſent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant

de précautions, lorſqu'ils les revirent deſcendre au rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'obſerver de près leurs arcs. Leur Roi ne paraiſſait point ſans gardes, qui s'agitaient autour de lui, & qui ſemblaient veiller ſur tout ce qui ſe paſſait à quelque diſtance. Un Hollandais, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit préſent d'un peu de biſcuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ſes gardes parurent augmenter. Ils avaient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux rennes, animaux d'une extrême viteſſe, & qui ſemblaient toujours prêts à partir. Un coup de mouſquet, qu'un matelot tira vers la mer, cauſa des mouvemens furieux parmi les Samoïedes & les rennes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorſque le bruit eut ceſſé. Les Hollandais firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étaient les armes qui leur tenaient lieu de flèches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il ſe fit divers échanges des marchandiſes qu'on avait à bord, pour de l'huile de baleine & des peaux. Enfin, lorſqu'on ſe fut ſéparé avec une ſatisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une ſtatue fort groſſiere, qu'un Hollandais avait emportée; & ne la retrouvant point auſſi-tôt, il ſauta légerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait priſe, Barentz.

de cette permiſſion, pour faire équiper deux vaiſſeaux ; & les équipages furent engagés à des conditions avantageuſes ; mais, autant qu'il fut poſſible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leur femme ou leurs enfans, ne les fît trop penſer au retour. Heemskerke fut choiſi, comme dans le Voyage précédent, pour Maître & premier Commis, Barenſz, pour premier Pilote, & Jean Corneliſſ Rijp, pour Commis du ſecond vaiſſeau. Les deux bâtimens ſe trouverent prêts au commencement du mois de Mai 1596. Heemskerke.

Ils partirent du Vlie, le 18 ; &, dès le 30, ils ſe trouverent par la hauteur de ſoixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On obſerve non-ſeulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour ſuivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un ſpectacle fort étrange. Le Soleil avait de chaque côté une parelie ; & ces trois Soleils étaient traverſés par un arc-en-ciel. En même-temps, on voyait deux autres arcs-en ciel, l'un qui entourait les Soleils, & l'autre qui traverſait la rondeur du vrai Soleil, dont la plus baſſe partie était élevée de vingt-huit degrés ſur l'horizon. A midi, l'obſervation de la hauteur, faite avec l'aſtrolabe, donna ſoixante-onze degrés.

Heemſkerke.

Le 5 de Juin, on fut ſi ſurpris de voir déjà les glaces, qu'on les prit d'abord pour des cygnes. C'étaient de véritables bancs de glace, qui s'étaient détachés, & qui flottaient au haſard. Le 7, on ſe trouva par les ſoixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du vaiſſeau écartait en avant, comme ſi l'on eût couru entre deux terres, & l'eau était auſſi verte que de l'herbe. On ſe crut proche du Groënland. A meſure qu'on avançait, la glace devenait plus épaiſſe. Le 9, on découvrit par les ſoixante-quatorze degrés trente minutes, une Iſle, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Aventuriers deſcendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de mouettes. Enſuite ils monterent au ſommet d'une montagne fort eſcarpée, d'où ils ne deſcendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-deſſous d'eux, & ſur leſquelles ils ne pouvaient tomber [illegible]ns ſe briſer mille fois. Ils furent obligés de ſe coucher ſur le ventre, pour ſe laiſſer couler dans cette poſture. Barenſz, qui les voyait du rivage, où il était reſté, douta long-temps de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témérité s'était réduit à voir des précipices & des lieux déſerts. Un ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures,

fit donner à l'Iſle le nom de *Baeren Eilande*, c'eſt à-dire, *Iſle aux Ours*. Il fut écorché, & ſa peau n'avait pas moins de douze pieds de long. Heemſkerke.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers deſquelles il fallut paſſer pour arriver à la pointe du Sud de l'Iſle; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre terre, où l'obſervation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le pays dont on avait la vue, était fort vaſte : on rangea la Côte, vers l'Oueſt, juſqu'au ſoixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de Nord Eſt, qui ſoufflait de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la mer, s'étendait Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vue de terre, ſur dix-huit braſſes d'eau. Pendant que l'équipage de Barenſz était allé prendre du leſt à la Côte Occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, & nagea vers ſon bâtiment. Auſſi-tôt l'équipage, abandonnant ſon travail, ſe jetta dans la chaloupe & dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le ſuivit. La plupart des armes dont on le frappa, ſe briſerent ſur ſon corps. Enfin il frappa de ſes pattes avec tant de force contre l'étrave d'un

Heemſkerke.

des canots, que s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu, il l'aurait coulé à fond; mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avait treize pieds de long.

Une lieue plus loin ſur la Côte, on trouva un fort bon Port, de ſeize, douze & dix pieds de profondeur; & plus loin, on eut la vue de deux Iſles, qui s'étendaient à l'Eſt. Du côté oppoſé, c'eſt-à-dire vers l'Oueſt, on découvrit un grand Golfe, qui avait, au centre, une Iſle remplie d'oies ſauvages & de leurs nids. Heemskerke & Barenſz ne douterent point que ces oies ne fuſſent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, ſur-tout au *Wieringen*, dans le Zuiderſée, dans la Nord-Hollande & dans la Friſe, ſans qu'on eût pu s'imaginer juſqu'alors où elles faiſaient leur ponte. Quelques mauvais Phyſiciens avaient écrit que les œufs de ces oiſeaux étaient les fruits de certains arbres d'écoſſes, qui croiſſaient ſur les bords de la mer; que ceux qui tombaient à terre, ſe caſſaient, au-lieu que ceux qui tombaient dans l'eau, ne manquaient pas d'éclore auſſi-tôt; & que les jeunes oies nageaient en ſortant de leur coque.

Heemskerke & Barenſz ſe crurent ſur les côtes du Groënland; mais l'Editeur du Journal fait obſerver, d'après les connaiſſances qui ont ſuccédé,

que le pays où ces deux navigateurs ſe trouvaient, eſt une Iſle ſituée entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble, droit, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwège, & qu'elle s'étend depuis le ſoixantieme degré, juſqu'au-delà du quatre vingtieme, c'eſt à-dire, en longueur, plus de ſoixante lieues d'Allemagne, Nord-Oueſt de l'Iſle-aux-Ours : elle eſt ſous un climat, que l'exceſſive rigueur du froid faiſait croire inhabitable, & celui du monde où les nuits ſont les plus courtes. Pendant les ſix mois d'été, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere ; & pendant deux des ſix mois d'hiver, lorſque le Soleil eſt au-delà de la ligne, & qu'à proportion de ſon éloignement les jours ne ſont que de douze, dix, huit, & même d'une ſeule heure, il ne laiſſe pas, au milieu de cette longue nuit, étant plus bas, de monter douze degrés & demi ſur l'horizon, par les quatre-vingt degrés; de ſorte que, toutes les vingt-quatre heures, on y voit la lumiere de l'aurore. Mais, quoique le jour ſoit ſi long, & que le Soleil luiſe ſi long-temps ſans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en eſt pas moins vrai que, de tous les Pays qui ſont au Nord de la ligne, c'eſt celui qui a l'été le plus court & le moins chaud. On y a vu quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore ſi fortes à l'entrée des Ports, & le long des

Heemſkerke.

Heemſkerke. Côtes, que les vaiſſeaux n'y pouvaient paſſer. La neige même, qu'on y voit toujours en certains endroits, était ſi peu fondue dans les autres, que les rennes n'y pouvant trouver à paître, y étaient tout décharnés. La cauſe de ce perpétuel hiver, eſt que le Soleil ne montant jamais plus haut ſur l'horizon, que juſqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ſes rayons, qui ne frappent jamais la térre que de biais, gliſſent deſſus, ne la pénètrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raiſon, ils n'ont pas la force de diſſiper les vapeurs qui s'élèvent de la terre, & qui, demeurant ſur les montagnes & ſur la mer, empêchent ſouvent que la vue des navigateurs ne puiſſe s'étendre plus loin que la longueur du navire. Auſſi ne connaît-on que les côtes de cette terre. Elle paraît ſemée de hautes montagnes, toujours couvertes de neiges; & dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buiſſons, ni de fruits. La ſeule production qu'on y connaiſſe, eſt une mouſſe courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les ſeuls animaux qu'on y voie, ſont des ours blancs, plus grands que des bœufs, des cerfs, des rennes, des renards blancs ou gris, & des orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des équipages étant deſcendue pour obſerver la variation de l'aiguille,

on fut encore alarmé par la vue d'un grand ours blanc, qui nageait vers les vaiſſeaux ; mais les cris dont on fit retentir auſſi-tôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation ſe trouva de ſeize degrés. On rangea la Côte par les ſoixante dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte Occidentale ; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour ſe garantir des glaces. On revint ainſi par les ſoixante-ſeize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet, on eut encore la vue de l'Iſle-aux Ours. Là, Corneliſz & les autres Officiers de ſon vaiſſeau, ſe rendirent ſur celui de Barenſz. Dans un Conſeil, où l'on ne put s'accorder ſur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui ſerait conforme à ſes lumieres. Corneliſz, ſuivant des préventions dont il n'était jamais ſorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourrait paſſer à l'Eſt des terres qui s'y trouvent, & mettre enſuite le Cap au Nord. Heemſkerke.

Barenſz, au contraire, fut déterminé par les glaces, à courir la bande du Sud. Le 11, il ſe crut, par l'eſtime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la mer blanche, qui lui demeurait au Sud ; & portant au Sud, enſuite au Sud-quart-Sud-Eſt, par la hauteur de ſoixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvait

Heemſkerke.

être loin de la terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les ſoixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle-Zemble, vers la Baie de Saint-Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Iſle de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Iſle des Croix, ſous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le paſſage. Huit de ſes matelots deſcendirent à terre, dans le ſeul deſſein de viſiter les Croix, & s'aſſirent au pied de la premiere, pour s'y repoſer. En allant vers la ſeconde, ils apperçurent deux ours, levés contre la Croix même, ſur leurs pattes de derriere, qui ſemblaient les obſerver. Ils ne penſerent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendrait la fuite, une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris qu'il fallait demeurer en troupe, pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorſqu'ils ſe furent mis à crier enſemble, ces animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barenſz ſe trouva, par les ſoixante-ſeize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-ſix degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Naſſau; & le 7, il ſe vit ſous le Cap de Trooſt, qu'il cherchait depuis long-temps.

Une brume des plus noires, l'obligea d'amarrer ſon vaiſſeau à un banc de glace de cinquante-

deux braſſes d'épaiſſeur meſurée, c'eſt-à-dire, qu'elle en avait trente-ſix de profondeur dans l'eau, & ſeize au-deſſus. Le lendemain, tandis qu'il était à ſe promener ſur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal ſouffler; & bientôt il vit un ours à la nage, qui cherchait à s'élancer dans le navire. Il cria; *tout le monde haut.* L'équipage fut à peine ſur le pont, qu'on vit l'ours, appuyant déjà ſes griffes ſur le bâtiment, & faiſant ſes efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent pouſſés tout-à la-fois, ſemblerent effrayer l'animal: il ſe retira; mais ce fut pour revenir fierement, parderriere le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre, ſur les hauts du navire, la voile de la chaloupe; & les plus hardis étaient proche du virevaut avec leurs fuſils. L'ours fut bleſſé; & la neige, qui tombait en abondance, ne permit point de le ſuivre, pour s'aſſurer de ſa mort. Heemſkerke.

Cependant, les glaces s'étant ſéparées le jour ſuivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la peſanteur du grand banc, que les autres heurtaient ſans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de maſſes, Barenſz ſe hâta de quitter ce parage. Le péril était déjà preſſant, puiſqu'en faiſant voile, le vaiſſeau faiſait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où

Heemſkerke. l'on porta vîte un ancre, pour s'y amarrer juſqu'au ſoir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à ſe rompre avec un bruit ſi terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le vaiſſeau avait le Cap au courant, qui chariait des glaçons; il fallut filer du cable, pour ſe retirer. On compta plus de quatre cens gros bancs de glace, qui étaient enfoncés de dix braſſes dans l'eau, & qui n'avaient que deux braſſes de hauteur au-deſſus. Comme le ſeul parti était de s'amarrer de banc en banc, on en vit un, dont le haut s'élevait en pointe, avec l'apparence d'un clocher; &, s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux braſſes de hauteur, vingt dans l'eau, & douze au-deſſus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avait dix-huit braſſes de profondeur, & dix au-deſſus de l'eau. Le 12, Barenſz crut devoir employer toutes ſortes d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-ſeulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorſqu'il ſerait une fois ſur quatre ou cinq braſſes d'eau, les plus gros bancs ne pourraient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança, offrait une grande chûte d'eaux qui deſcendaient des montagnes. Il ne put aller fort loin; & ſe voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le *petit Cap des glaces*. Le 13, au matin, on vit partir, de la pointe orientale, un

ours blanc, qui venait vers le navire. Quelques coups de fuſil lui caſſerent une jambe; mais ſa bleſſure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, pluſieurs matelots y deſcendirent dans la chaloupe, le ſuivirent & le tuerent. Heemſkerke.

Le 15, on s'approcha de l'Iſle d'Orange, où le vaiſſeau ſe trouva preſqu'auſſi-tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il ſe dégagea heureuſement, en s'avançant vers la terre. Mais, pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours, qui dormait à peu de diſtance. Il courut d'abord vers le vaiſſeau, & le travail fut abandonné pour ſe défendre. L'ours reçut quelques coups de fuſil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Iſle, où il ſe plaça ſur un banc de glace. Il y fut ſuivi; & la vue de la chaloupe le fit ſauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Iſle à la nage. On lui coupa le paſſage; & d'un coup de hache ſur la tête, on lui fit une profonde bleſſure. Le matelot qui l'avait frappé, voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levait ſa hache, l'animal plongeait aſſez adroitement pour l'éviter; & ce ne fut pas ſans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de ſe mettre dans la chaloupe, pour traverſer les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils monterent, en chemin, ſur les plus hautes glaces, qui formaient

Heemſkerke.

une petite montagne ; & là, ils prirent hauteur, dans la vue de s'aſſurer de leur poſition. Ils trouverent que le continent leur demeurerait au Sud-Sud-Eſt ; enſuite une autre obſervation le leur fit juger au Sud. Dans le même-temps, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Eſt, & ne doutant plus alors du ſuccès de l'entrepriſe, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barenſz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile ; mais, après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on était parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Deſir, & l'eſpoir ſe ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer aſſez loin dans le port des glaces, & l'on y paſſa tranquillement la nuit ſur les ancres. Le lendemain, lorſqu'il en fallut ſortir, on rencontra un grand banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots monterent deſſus, & firent un récit fort ſingulier de ſa figure. Il était couvert de terre au ſommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'était pas non plus celle de la glace ; c'était un vrai bleu céleſte. Sa hauteur était de dix-huit braſſes ſous l'eau, & de dix au-deſſus.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on ſe crut par le Sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'Oueſt

du Weigats. Comme on avait paſſé la Nouvelle-Zemble, & qu'on ne trouvait aucun paſſage ouvert, l'eſpérance de pénétrer plus loin, ſemblait abſolument évanouie, & Barenſz penſait à retourner en Hollande, lorſqu'arrivant à la Baie des courans, le vaiſſeau fut arrêté par une ſi forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes, qui ſe mirent deſſus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne durent leur ſalut qu'à l'aſſiſtance du Ciel. Cependant on s'avança, le ſoir du même jour, à l'Oueſt du Port des Glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaiſſeur, on comprit que le ſort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région d'horreur. C'eſt ici que commence la peinture d'une ſituation ſans exemple. Heemſkerke.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Eſt, en détachant encore plus, les preſſait avec tant de violence contre l'avant du vaiſſeau, qu'ils lui donnaient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faiſait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une reſſource pour l'extrémité. Les glaçons s'écarterent un peu

Heemskerke.

le 28; mais, tandis qu'on obſervait les dommages que le vaiſſeau avait ſoufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un ſi grand bruit, que tout le monde ſe crut prêt à périr. Vers le ſoir, on remarqua que les glaçons s'entaſſaient les uns ſur les autres; & le 29, il s'en était accumulé de ſi grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres inſtrumens pour les rompre. Il ne reſta plus le moindre eſpoir de ſe dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du vaiſſeau; & la neige, qui tombait en abondance, hauſſait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnaient. On s'attendit à le voir crever bientôt, & ſe ſéparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entaſſés, ſous le vaiſſeau, du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort panché; mais enſuite ils s'amoncellerent auſſi de l'autre côté; de ſorte que le bâtiment ſe trouva droit, & monté ſur ces bancs de glace, comme ſi l'on eût pris plaiſir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui paſſerent ſur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave ſe trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reſte, tandis que l'arriere était enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On ſe flattait que cet incident pourrait ſervir à

conſerver le gouvernail, & que les glaçons ceſſeraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à ſauver le corps du vaiſſeau; car ſi la carcaſſe eût été expoſée comme la proue, aux glaçons qui flottaient ſans ceſſe, ils auraient enlevé tout le bâtiment, & n'auraient pu manquer à la fin de le renverſer. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot & la chaloupe ſur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étaient paſſées dans l'attente de ce qui pouvait ſuivre, lorſque les glaces ſe ſéparerent & furent emportées par le courant. On rendit graces au Ciel d'un événement dont on ſe crut redevable à ſa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail & la barre. Enſuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même riſque, ſi l'on ſe trouvait encore aſſiégé de glaçons. Heemſkerke.

Le premier de Septembre, ils recommencerent à s'entaſſer; & le corps du vaiſſeau ſe trouva élevé de pluſieurs pieds, ſans être encore offenſé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot & la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le vaiſſeau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la réſolution de traîner le canot à terre, avec

Heemſkerke.

treize tonneaux de biſcuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut aſſiégé par quantité de glaçons, qui ſe joignirent à ceux dont on était déja ſerré. Alors le ſafran de l'étambord ſe ſépara; mais le doublage ſe ſoutint encore. Bientôt le cable, qui était mouillé au vent, ſe rompit. Un autre cable neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même ſort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étaient de la hauteur des montagnes à ſel d'Eſpagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur réſiſtât. Le 5, au ſoir, ils le preſſerent tellement, qu'il demeura panché ſur un côté, & qu'il fut conſidérablement endommagé, quoique ſans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait réſiſter long-temps, on ſe hâta de porter à terre une vieille voile de miſaine, de la poudre, du plomb, des fuſils, des mouſquets & d'autres armes, pour dreſſer une tente proche du canor. On y porta auſſi du biſcuit & des liqueurs fortes, avec de inſtrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots, ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avaient jettés ſur ſes bords. Ils virent auſſi des traces de rennes & d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnaitre aux veſtiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables, que

que non-ſeulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impoſſibilité de le dégager des glaces avant l'hiver, qui s'approchait pour les augmenter, on avait tenu conſeil ſur les ſecours qu'on pouvait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde ſe promit d'autres ſecours du Ciel, qui leur fourniſſait déjà les moyens de ſe bâtir une retraite, de ſe chauffer, & de ne pas périr de froid & de ſoif : ainſi, chacun paraiſſant confirmé dans la réſolution d'hiverner, avec l'eſpérance de retourner au printemps dans ſa Patrie ; on ne penſa plus qu'à bâtir une grande hutte, où l'on put être à couvert du froid & de l'inſulte des ours. Il ſe trouvait effectivement, ſur les bords de la riviere, des arbres entiers, deſcendus apparemment de Tartarie ou de Moſcovie. On commença par faire un traîneau, pour les voiturer. Heemſkerke.

Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage ſe diſpoſait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande ; & preſqu'auſſi-tôt il reçut dans la tête un coup de mouſquet qui le fit tomber mort. L'autre ſembla marquer de la ſurpriſe : il re-

Heemſ-
kerke.

garda fixement ſon compagnon, qu'il voyait étendu ſans mouvement; il le flaira; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna ſur ſes traces. On le ſuivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva ſur ſes pattes de derriere, pour obſerver mieux les matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber ſur ſes pieds. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barenſz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre ſur ſes quatre jambes, pour le laiſſer geler dans cette poſture, & le porter en Hollande, ſi l'on parvenait à dégager le vaiſſeau.

La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avait point encore perdu ſon mouvement entre les glaçons, ſe trouva gelée de deux doigts; & la nuit ſuivante, l'épaiſſeur augmenta du double. Le 21, le froid devint ſi vif, qu'on fut obligé de tranſporter la cuiſine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chûte d'eau: envain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une foſſe. Les ſoliveaux de l'édifice, qui avaient été traînés ſur la glace ou ſur la neige, furent poſés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne conſiſtait plus qu'en ſeize hommes, dont pluſieurs ne jouiſſaient pas d'une

bonne ſanté. Le 27, il gela ſi fort, que ſi quelqu'un mettait un clou dans ſa bouche, comme il arrive ſouvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer ſans emporter la peau. Le 30, la neige, qui était tombée toute la nuit, ſe trouva d'une hauteur qui ne permit point de ſortir de la hutte, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le deſſein d'élever une ſorte de rempart, qui eût ſervi de clôture : mais la terre ſe trouva ſi gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entrepriſe. Le 2 d'Octobre, on eut la ſatisfaction de voir la hutte achevée ; & l'on y planta, ſuivant l'expreſſion du Journal, un *mai* de neige gelée, pour ſervir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer : mais le ſouvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte ; auſſi loin que la vue pouvait s'étendre, ſans que les glaces, où le vaiſſeau était pris, euſſent commencé à ſe fondre. « Il ſemblait, dit Gérard » de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace » d'environ trois pieds de haut pour l'entourer ; » & l'on reconnut que l'eſpace d'eau qu'il occu- » pait était gelé juſqu'au fond, c'eſt-à-dire, de » trois braſſes & demie. » Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la hutte, & cette couverture, qui reçut

Heemſkerke.

Heemskerke. la forme d'un toit à deux égoûts, fut achevée vers le soir. Le jour ſuivant, la chambre de pouppe fut auſſi dépecée, pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait ſoufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut ſuivi d'une neige ſi épaiſſe, qu'on n'aurait pu ſortir ſans s'expoſer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était abſolument impoſſible de ſoutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant aſſez adouci pour laiſſer la liberté de ſortir, un matelot rencontra un ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de diſtance; &, dans ſa premiere frayeur, il ſe mit à courir vers le vaiſſeau. L'ours le pourſuivit, & n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avait tué, & qu'on voulait faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder; ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laiſſa de force, en arrivant, que pour crier; *un ours, un ours.* Tous ſes compagnons jetterent auſſi-tôt de grands cris, & monterent armés ſur le pont; mais ſortant d'une épaiſſe fumée, qu'ils avaient eu peine à ſupporter dans le vaiſſeau, ils ne pouvaient retrouver tout-d'un-coup l'uſage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui aurait pu les dévorer dans cet état, s'il n'eût été chaſſé par leurs cris. Heemskerke profita d'un temps ſerein, qui continua le 10,

pour leur faire porter au rivage le vin & les autres proviſions. Le 12, une partie de l'équipage alla paſſer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvait allumer du feu ſans une fumée inſupportable. Le 13, on chargea, ſur un traîneau, deux tonneaux de bierre *Joppe*, de Dantzick, pour les tranſporter à la hutte; mais, au départ, il s'éleva un orage ſi terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laiſſerent leur charge de dehors ſur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte, & mis près du feu pour dégeler : mais la biere, loin de reprendre ſon goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours ſuivans, on fut menacé de pluſieurs ours, dont on ne ſe délivra qu'à force de cris. Le 20, lorſqu'on retourna au vaiſſeau, pour tranſporter toute la biere qui reſtait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, ſans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont pluſieurs s'étaient rompus. Tout le reſte de l'équipage paſſa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaiſſeau, & l'ancre de toue, pour les beſoins plus preſſans encore, dont il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe cruſſent menacés.

Heemſkerke.

Le Soleil, dont la vue était leur unique bien; commençant à les abandonner, ils firent, juſqu'au 25, des effotts extraotdinaires, pour tranſporter ſur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorſque Barenſz, levant les yeux, vit derriere le vaiſſeau trois ours, qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands ctis, dont ils comprirent le ſens, & qu'ils ſeconderent auſſi tôt; mais les trois monſtres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tout les matelots chercherent à ſe défendre. Il ſe trouva heureuſement, ſur un traîneau, deux hallebardes, dont Barenſz prit l'une, & Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaiſſeau; mais en paſſant ſur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours ſuivirent ceux qui couraient au vaiſſeau; d'un autre côté, Barenſz & de Veer en firent le tour, pour entrer parderriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui ſe tenait caché dans ſa fente. Mais les furieux animaux, ſe préſentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois & divers uſtenſiles, qu'on ſe hâta de leur lancer à la tête, & ſur leſquels ils ſe précipitaient

chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; &, dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussi-tôt, quoique d'un pas assez lent. Heemskerke.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voyait condamné; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe, où l'on devait brûler, au-lieu d'huile, la graisse d'un des ours qu'on avait tués; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait

Heemſkerke.

couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le premier de Novembre, au ſoir, on vit paraître la Lune à l'Eſt; & le Soleil montait encore aſſez haut ſur l'horizon pour ſe faire voir. Le 2, il ſe leva au Sud-Sud-Eſt, & ſe coucha près du Sud-Sud-Oueſt; mais ſon globe ne ſe montra point en entier ſur l'horizon. Le 3, il ſe leva au Sud-quart-de-Sud-Eſt, un peu plus vers le Sud, & ſe coucha au Sud-quart-de-Sud-Oueſt, un peu plus auſſi vers le Sud; on ne vit, ce jour-là, que la partie ſupérieure de ſon globe à l'horizon; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût auſſi haut que la hune du vaiſſeau, dont on était aſſez proche. Le 4, on ceſſa de voir le Soleil, quoique le temps fût calme & ſerein.

Si le Soleil avait quitté l'horizon, la Lune y était venue prendre ſa place; &, lorſqu'elle fut à ſon plus haut période, elle paraiſſait nuit & jour, ſans ſe coucher. Le 6 fut un jour ſi ſombre, qu'on ne put le diſtinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on aurait pu conſulter, s'arrêta. Auſſi tout le monde demeura-t-il long-temps au lit, ſans pouvoir s'imaginer que la nuit fût paſſée; & lorſqu'on prit le parti de ſe lever, perſonne ne put diſtinguer ſi ce qu'on voyait de lumiere, était celle de la Lune, ou celle du jour.

Le Journaliſte n'ajoute point comment on fit enfin cette diſtinction. Entre mille maux préſens & ceux qu'on enviſageait dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biſcuit qui reſtait, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La proviſion de poiſſon ſec & de viande était encore aſſez abondante; mais on commençait à manquer de vin, & ce qui reſtait de biere, était ſans force. On prenait quelques renards, qui venaient alors ſe montrer, au-lieu que les ours s'étaient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à ſon retour. Barenſz fit diſpoſer un cerceau, avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer, ſans ſe trouver pris; & l'on pouvait tirer auſſi-tôt le piège & l'animal dans la hutte. Enſuite il en vint un ſi grand nombre, que, pour en prendre pluſieurs, à-la-fois, on fit des trappes de planches fort épaiſſes, qu'on chargea de pierres, pour les rendre encore plus peſantes; & l'on en prit ainſi quelques-uns.

Heemſkerke.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boiſſon, qu'on eut d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barenſz fit diſtribuer à tout le monde, une pièce de gros drap, pour en faire l'uſage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Les chemiſes & les linceuls n'étaient pas

Heemſkerke.

plus ménagés ; mais on tomba dans une autre difficulté, lorſqu'il fut queſtion de les laver. On n'avait pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidiſſant, il était impoſſible de le tordre. Il demeurait même gelé près du feu, du-moins par le côté du dehors ; & c'était une occupation fort pénible, que de le tourner ſans ceſſe, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne reſtait que dix-ſept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours ſuivans, il tomba une ſi grande quantité de neige, que la hutte en étant tout-à-fait couverte, il fut impoſſible d'en ſortir ; mais l'air s'étant éclairci le 29, on ſe ſervit de pelle pour creuſer dans la neige ; & l'on y fit un trou, par lequel chacun ſortit en rampant. Les trappes ſe trouvaient auſſi couvertes : elles furent dégagées, &, dès le même jour, on y prit quelques renards, chaſſe d'autant plus précieuſe, qu'avec la chair de ces animaux, qu'on mangeait avidement, elle fourniſſait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la hutte ſe trouvant enſévelie, pour la ſeconde fois, dans les neiges, on eut à ſouffrir une ſi terrible fumée, que l'horreur de cette ſituation étant redoublée par les ténèbres, il faliut demeurer au lit pendant trois

jours, ſans autre ſoulagement que des pierres qu'on faiſait chauffer, & qu'on ſe donnait tour-à-tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jetta tout le monde dans la plus affreuſe conſternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace, qu'il avait vues pendant l'été, ſe dérachaient, ou s'amoncelaient les unes ſur les autres, pour tomber ſur la hutte. En même-temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela ſi fort au-dedans, que le plancher & les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvait juſques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura ſuſpendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids, ce qui mit Barenſz dans la néceſſité de préparer lui-même le ſable de douze heures, que les matelots nomment l'*ampoulette*, pour conſerver la connaiſſance des temps. Le 6, la gelée fut ſi forte, & le froid ſi vif, que les plus robuſtes ne pouvant le ſupporter, ils ſe regardaient tous languiſſamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter ſans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé, juſqu'au vin de Xeres, dont on connaît la chaleur. Il fallait le faire dégeler aux jours de diſtribution; & le reſte du temps, on était réduit à l'eau

Heemſkerke.

de neige fondue, qui faiſait craindre un ſurcroît de déſaſtre par les maladies qu'elle pourrait cauſer. Le 7, un accident plus horrible encore, faillit d'emporter à-la-fois tous les miſérables Hollandais. Après avoir tenu conſeil ſur les moyens de réſiſter au froid, on réſolut d'aller prendre, à bord du vaiſſeau, le charbon de terre qu'on y avait laiſſé, parce que le feu en eſt ardent, & de longue durée. On fit, vers le ſoir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & perſonne ne faiſant attention aux ſuites, on prit ſoin de boucher ſoigneuſement les fenêtres, pour s'aſſurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtaient non-ſeulement le pouvoir de ſe remuer, mais la force de ſe plaindre. Quelques-uns néanmoins ſe traînerent juſqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut ſortir, tomba ſans connaiſſance, ſur la neige. Auſſi-tôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient regardé comme leur plus grand mal, ſervit à les rétablir; mais ils demeurerent perſuadés qu'un quart d'heure plus tard, ils auraient péri tous, ſans pouvoir ſe donner mutuellement le moindre ſecours.

Heemſkerke.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le temps fut clair, & le Ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on déſeſpere de pouvoir l'ex-

primer. « Dans la hutte même, le cuir des souliers » gela aux pieds, & sa dureté ne permit plus de » s'en servir. Les Hollandais se firent des chauf- » sures du dessus des peaux de moutons qu'ils » avaient apportées, avec trois ou quatre paires » de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits » étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient » quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs » lèvres, au visage & aux oreilles, des pustules qui » gelaient aussi. » Heemskerke.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissait pas de voir d'assez loin, & l'on découvrait, dans la mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne douterent point que ce changement ne fût arrivé, lorsque le craquement des glaces s'était fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, sans en trouver un seul dans les trappes. « Le feu semblait manquer de chaleur, » ou du moins elle ne se communiquait point aux » objets les plus proches : il fallait brûler ses bas, » pour en sentir un peu aux jambes & aux pieds; » & l'on n'aurait pas même senti la brûlure des

Heemſkerke.

» bas, ſi l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle » fut la fin de Décembre ; & ce fut au milieu de » ces ſouffrances, que les malheureux reſte de » l'équipage entra dans l'année 1597. »

Le commencement n'en fut pas moins rude ; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les billets furent tirés ; & le ſort favoriſa un Canonnier, « qui ſe trouva ainſi, remarque le Journaliſte, » Roi de la Nouvelle-Zemble, c'eſt-à-dire d'un » pays qui a peut-être deux cens lieues de long » entre deux mers. » Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaiſſeau, & qu'elle s'y était convertie en glace. Le 12, la hauteur, priſe de l'étoile nommée *l'œil du Taureau*, s'accorda ſi bien avec les premieres obſervations du Soleil, qu'on ſe crut confirmé dans la ſuppoſition des ſoixante-ſeize degrés, mais plutôt au-deſſus que plus bas. Le 13, d'un temps clair & calme, on obſerva que la lumiere du jour commençait à croître : en jettant une boule, on la voyait courir ; ce qu'on n'avait pas vu juſqu'alors. Depuis ce jour, on ſortit plus librement, pour s'exercer le corps, & ſur-tout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer auſſi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une eſpèce d'aurore, avant-courriere du Soleil. D'un autre côté, le froid di-

minua ſi ſenſiblement pendant le jour, que lorſqu'il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber des cloiſons, de gros morceaux de glace, qui dégelaient ſur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biſcuit & de vin, parce que la chaſſe des renards devenait moins abondante; avertiſſement d'ailleurs aſſez fâcheux; car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours. Heemſkerke.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occaſion d'un temps fort clair, pour aller ſe promener ſur le rivage méridional. Au moment qu'ils y penſaient le moins, de Veer apperçut un côté du globe ſolaire. Ils ſe hâterent de porter cette agréable nouvelle à la hutte: mais Barens, dont on connaiſſait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, ſuivant toutes ſes ſupputations, il s'en fallait de quinze jours que le ſoleil pût ſe faire voir par cette hauteur. Les autres ſoutenaient ce qu'ils avaient vu; & la conteſtation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettait de rien voir, confirma Barenſz dans ſon opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage enſemble vit, ſur l'horizon, l'aſtre du jour dans toute ſa ſphère; ce qui ne laiſſa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Heemſkerke.

Cependant, comme cette découverte était oppoſée au ſentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvait la juger contraire au cours de la Nature, parce qu'elle ſemblait détruire la rondeur qu'on attribuait aux cieux & à la terre, les Hollandais craignirent qu'on ne les accusât d'erreur ; & qu'après avoir été ſi long-temps ſans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du temps, ou d'avoir paſſé quelques jours dans leurs lits ſans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raiſonnemens & toutes les circonſtances.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouît agréablement de la clarté du ſoleil. Il fut ſuivi de ſept jours d'orage, pendant leſquels on n'eut pas moins de brouillard & de neige qu'au cœur de l'hiver ; mais le beau temps leur ayant ſuccédé, le 8 de Février, on vit le ſoleil ſe lever au Sud-Sud-Eſt, & ſe coucher au Sud-Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par rapport au cadran de plomb qu'on avait poſé près de la hutte, au midi de ce terrein ; car la différence d'avec les compas ordinaires était au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avait paſſés ſans voir d'ours, les avaient fait oublier, lorſque le 13, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand,

fort grand, qui venait droit à la hutte. Un matelot, l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui paſſa au travers du corps, & la balle ſortit fort plate par la queue. Il ne laiſſa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoit vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit bleſſé. L'expérience qu'on avait eue de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graiſſe, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avait long-temps que faute de matiere, on avait perdu la conſolarion d'être éclairé pendant la nuit. Heemſkerke.

Le reſte de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais temps, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des ours, & de plaiſir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en deſcendit un, par les degrés qu'on avait faits à la neige, juſqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Hemskerke, qui apperçut heureuſement le monſtre, ſe hâta de la fermer, & ſe mit derriere, pour la ſoutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta ſur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de ſi grands efforts pour renver-

Heemſkerke.

ſer la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du paſſage. Il déchira la voile dont elle était entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant ceſſé le 15 d'Avril, tous les Hollandais allerent viſiter leur vaiſſeau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laiſſé. Du rivage, ils conſidérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, & qui ſemblaient offrir la perſpective d'une grande ville, c'eſt-à-dire, des maiſons, entremêlées de tours, de clochers, de baſtions & de remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils obſerverent, dans l'éloignement, que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardieſſe de monter ſur les bancs de glace, & de paſſer de l'un à l'autre juſqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou ſix mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiſeau, qui plongea auſſi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte, qu'elle ne l'avait été depuis leur ſéjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençait auſſi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, ſe trouva auſſi bonne que jamais, avec le ſeul défaut de ne pouvoir ſe garder, lorſqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Oueſt nettoya la haute mer & n'y laiſſa plus de gros glaçons. Alors tout le

monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reſte des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaiſſeau. Mais, après de ſi belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour ſuivant, que le vaiſſeau, qui n'était, au 15 de Mars, qu'à ſoixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cens! Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impoſſibilité de ſortir de la hutte, quelques matelots déſeſpérés, propoſerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'équipage était réſolu de quitter ce funeſte lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençaient à manquer, dans un temps où l'on avait plus beſoin de force que jamais, pour ſupporter le travail. A peine reſtait-il du lard pour trois ſemaines, à deux onces par tête. Cependant perſonne n'eut la hardieſſe de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne ſe remettrait en mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit ſeulement à Barenſz, à qui l'on connaiſſait beaucoup de bonté, & qui ſe contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que ſi le vaiſſeau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe & la *ſcute* en état de partir;

Heemſkerke.

Heemſkerke.

ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voyant les glaces ramenées par un vent du Nord-Eſt, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas ſortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer. Mais la ſcute qui était enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes, affaiblis comme ils étaient par un genre de vie ſi triſte, qu'ils furent obligés d'interrompre pluſieurs fois leur travail. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrerent auſſi-tôt dans la hutte; & les plus habiles tireurs, ſe diſtribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fuſils. Un autre monta ſur la cheminée, avec le ſien. L'ours marcha fierement vers la hutte, & s'avança juſqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas apperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertiſſant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré ſa premiere frayeur, il perça l'ours d'une groſſe balle. Ceux qui virent ſa ſituation tremblerent pour lui; car, lorſqu'il avait tiré ſon coup, le monſtre était ſi proche, qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer; & ſi l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait ſouvent dans un climat ſi rude, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux

animal ſerait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la bleſſure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin ; &, lorſqu'il ſe fut arrêté, on acheva aiſément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres ours, qui parurent les jours ſuivans, eurent le même ſort. Il ſemblait que ces animaux ſentiſſent que leur proie était prête à s'échapper, & qu'ils redoublaſſent leurs efforts pour s'en ſaiſir. Heemſkerke.

La chaloupe & la ſcute ſe trouverent radoubées le 7 Juin. On avait coupé à la ſcute une partie de l'arriere ; & l'on y avait fait une petite arcaſſe, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour ſuivant, une violente tempête du Sud-Oueſt, accompagnée de grêle, de neige, & ſur-tout de pluie, obligea tout le monde de ſe retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de ſec, parce qu'on en avait ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea perſonne, lorſqu'on eut remarqué que les eaux commençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage, les deux bâtimens, les agrêts, les marchandiſes, & le reſte des proviſions. La neige s'amoliſſait, & rendait le chemin fort difficile. On fut obligé

Heemskerke.

de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut très-pénible. Il était question, non-seulement d'écarter des neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance aurait soutenu le courage, si l'on eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours, maigres & décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, & qui obligeaient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, satisfait du temps & d'un bon frais de Sud Oueſt, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barensz, dont la santé s'était affaiblie depuis long-temps, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte, qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après

eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle aventure ils y trouveraient les reſtes d'une miſérable maiſon qui avait été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on allait entreprendre, avec deux petits bâtimens ſans couverte, faiſait prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres qui furent ſignées de tout l'équipage, & dépoſées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans la ſcute. « Il y faiſait le » récit de tout ce que les Hollandais avaient » ſouffert, en attendant l'ouverture des eaux, & » dans l'eſpérance que leur vaiſſeau ſe dégagerait » des glaces; mais le Ciel n'ayant point exaucé leurs » vœux, & ſe trouvant à la veille de manquer de » vivres, ſans compter l'incertitude de la belle » ſaiſon; qui paſſerait vraiſemblablement fort vîte, » ils avaient été forcés d'abandonner leur navire, » & d'entreprendre un voyage qui les expoſait » à toutes ſortes de diſgraces. Il ajoutait qu'ils » avaient jugé à propos de dreſſer ce double Mé- » moire, afin que ſi leurs deux bâtimens étaient » ſéparés par la tempête, par le naufrage de l'un, » ou par quelque autre accident de mer, on put » trouver ſur l'autre toutes les circonſtances de leur » malheureuſe hiſtoire, & la confirmation du té- » moignage de ceux qui auraient ſurvécu. »

Heemskerke.

Après ces triſtes précautions, on tira vers la mer les deux petits bâtimens, & les traîneaux, chargés

Heemſkerke.

des marchandiſes & des proviſions : c'étaient ſix paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites caiſſes remplies d'argent, deux tonneaux d'uſtenſiles & d'agrêts, treize tonneaux de biſcuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, ſix de vin, deux de vinaigre, & les hardes de l'équipage. Tout cet appareil, étalé ſur le rivage, paraiſſait difficile à ranger dans un auſſi petit eſpace que celui des deux bords; mais rien n'eſt impoſſible à l'induſtrie, ſoutenue par la néceſſité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à ſix heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Oueſt. Les deux bâtimens arrivèrent avant le ſoir au Cap des Iſles, où les glaces étaient encore ſi fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, conſterna les Hollandais. Quatre d'entr'eux deſcendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiſeaux à coups de pierre. Ils ſe croyaient menacés de ne pouvoir ſortir de ce triſte lieu : mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Fleſſingue, & s'avancerent juſqu'au Cap du Deſir. Le 16, ils ſe trouverent à l'Iſle-d'Orange, où quelques-uns deſcendirent auſſi, & firent du feu, de quelques pièces de bois qu'ils y trouverent. Leur beſoin le plus preſſant

étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre Isle, où il prit quelques oiseaux ; mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, & dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel, parce qu'il y avait un courant fort rapide. Heemskerke.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des Glaces, où les deux bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignaient à se joindre. Heemskerke, qui n'était pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé ; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin ; mais il eut le temps de se satisfaire ; car les deux bâtimens furent aussi-tôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcerent de se rapprocher des

Heemſkerke.

glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'eſpoir d'y être moins expoſés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent; mais il reſtait l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraiſſait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, & ſautant de glaçon en glaçon, arriva heureuſement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres ſortirent alors des bâtimens, & commencerent par tranſporter avec eux les malades dans leurs draps. Enſuite, débarquant ce qui était à bord, & tirant les bâtimens même ſur la glace, ils ſe virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru preſqu'inévitable.

Le 18, ils employerent une partie du jour à réparer leurs bâtimens, qui avaient beaucoup ſouffert. Le bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du goudron, dont ils calfaterent les coutures. Enſuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchiſſemens pour les malades; mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiſeaux.

Le 19, ils ſe trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces; &, de toutes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus miſérablement dans ce jour. Toutes les circonſtances ſemblerent propres à les confirmer dans cette

triſte idée. Leur ſituation ne changea point juſqu'au ſoir, & ne fit qu'empirer la nuit ſuivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer paſſa de la ſcute dans la chaloupe, pour apprendre à Barenſz, que Nicolas Andriſs, un des meilleurs matelots, tirait à ſa fin. *La mienne*, répondit tranquillement Barenſz, *n'eſt pas éloignée, non-plus.* Ses gens, qui le voyaient lire dans une Carte-Marine, ne purent s'imaginer qu'il fut ſi mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi, les yeux lui tournerent; &, ſans ajouter un mot, il expira ſi ſubitement, qu'Heemskerke, qui arrivait alors dans la ſcute, n'eut pas le temps de lui dire adieu. Preſqu'au même inſtant, Andriſs mourut auſſi. La mort de Barenſz jetta une profonde conſternation ſur les deux bords. Il avait été comme l'ame des trois Voyages; & tout le monde avait autant de confiance à ſa probité qu'à ſes lumieres. Le 21, n'ayant point amené de changement que dans les circonſtances, ce fut un jour lugubre, qu'on paſſa dans le regret de cette perte, & dans l'attente du même ſort. On ne comptait plus que treize hommes ſur les deux bâtimens. Heemſkerke.

Le vent ſouffla du Sud-Eſt, le 22; &, dans l'éloignement, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il fallait traîner les bâtimens plus de cinquante pas ſur la glace, les mettre à l'eau pour

Heemſ-kerke.

quelques momens, enſuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de ſe trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures eſpérances, qui ſe ſoutinrent juſqu'à midi; & ce fut pour retomber alors dans de nouvelles glaces. Mais bientôt elles ſe ſéparerent, en laiſſant un paſſage, tel que celui d'une écluſe ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le ſoir, les deux bâtimens ſe retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent, ſur les neuf heures du matin, au Cap de Trooſt, où les glaces les reprirent. L'obſervation de la hauteur donna ſoixante-ſeize degrés trente-neuf minutes. On n'avait point à ſe plaindre de la lumiere du Soleil, qui était aſſez brillante; mais il manquait de la chaleur pour fondre la neige, & le plus preſſant beſoin des Hollandais était la ſoif. Ils ne furent dégagés des glaces, que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route juſqu'au Cap de Naſſau, qu'on découvrit à la diſtance de trois lieues. Quelques matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui ſervit à faire fondre de la neige. Ce ſoulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le ſecours du feu, rendit un peu de force aux plus faibles.

Le 25, il s'éleva une groſſe tempête du Sud, qui dura deux jours preſqu'entiers, & pendant laquelle les glaces où les bâtimens étaient amarrés, s'étant rompues, ils dériverent au large, ſans qu'il fût poſſible de les ramener vers la glace ferme. Ils ſe virent cent fois dans un horrible danger; &, pour comble de malheur, ils ſe ſéparerent. Cependant un vent du Nord-Oueſt, qui ſe leva le ſecond jour, ramena le calme, & favoriſa leur route vers la glace ferme. La ſcute y arriva la premiere, & de Veer, qui la commandait, ayant fait une lieue le long des glaces, ſans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerke & tous ſes gens enſévelis dans les flots. La brume était fort épaiſſe, & menaçait de redoubler vers le ſoir. De Veer fit tirer inutilement pluſieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce ſignal leur ſervit à ſe rejoindre. Heemſkerke.

Ils s'avancerent enſemble, le 27, à une lieue de la côte Occidentale du Cap de Naſſau; &, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent ſur les glaces une multitude innombrable de vaches marines. Les oiſeaux commençant à paraître auſſi en troupes nombreuſes, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux feſtin. Mais le 28, ils ſe retrouverent ſi ſerrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge ſur la glace ferme, & d'y tirer auſſi les deux bâti-

Heemf-kerke.

mens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'eſpérance d'y paſſer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la ſentinelle découvrit trois ours. Tout le monde fut réveillé par ſes cris. On ſortit armé; & la premiere décharge eut peu d'effet : cependant, n'ayant pas laiſſé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fuſils; & de la ſeconde, on tua un de ces animaux, dont la chûte fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans ſa gueule, & l'emporta ſur les plus raboteuſes glaces, où ils ſe mirent tous deux à le manger. L'équipage, auſſi frappé d'étonnement que de crainte, ſe hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter priſe & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent auſſi-tôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi-mangé dans un eſpace ſi court. En obſervant ſa grandeur, ils admirerent la force de l'ours qui l'avait emporté, par un chemin ſi difficile, que tous quatre enſemble ils eurent quelque peine à tranſporter, juſqu'aux tentes, la moitié qui reſtait. Les deux jours ſuivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avaient fui, & ſucceſſivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'ils n'euſſent reçu quelques bleſſures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeſte accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venaient de la mer, heurterent avec tant d'impétuoſité contre la glace ferme, qu'ils briſerent en pluſieurs pièces, celle que les équipages avaient priſe pour aſyle. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conſerver, un autre ſoin preſſait encore plus; c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner pardeſſus les glaces, juſqu'aſſez proche de terre, où les glaçons étaient moins à craindre. Enſuite, lorſqu'il fallut retourner aux paquets, on ſe trouva dans un mortel embarras. La glace rompait ſous les pieds, à meſure qu'on avançait vers ſes bords. Un paquet, qu'on ſe croyait prêt à ſaiſir, était emporté par un glaçon, ou ſe cachait ſous un autre. Les plus hardis ne ſavaient comment s'y prendre, pour ſauver leur unique bien, & pour ſe ſauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorſqu'on entreprit de pouſſer la ſcute. La glace rompit ſous une partie des matelots; & ce petit bâtiment fut emporté avec eux, briſé en quelques endroits, ſur-tout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut ſauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la ſcute fut tirée ſur la glace même, près de

Hoemſkerke.

Heemſ. kerke.

la chaloupe. Cette fatigue dura depuis ſix heures du matin, juſqu'à ſix du ſoir. On perdit deux tonneaux de biſcuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'uſtenſiles & d'agrêts, le cercle aſtronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques oiſeaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour ſuivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la ſcute, le coffre de toiles, & un chapeau; haſard ſurprenant, qui ranima la confiance au ſecours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire ſur les côtes de la Nouvelle-Zemble, & ſervit à ſécher les pièces de drap mouillé. Les trois jours ſuivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant auſſi à flotter, on fut obligé de tirer les deux bâtimens à l'eau, l'eſpace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que perſonne n'aurait été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre ſept & huit heures du matin; mais, à ſix heures du ſoir, on fut contraint de retourner à terre & de remonter

ſur

ſur la glace ferme, qui n'était point encore ſéparée dans le lieu qui fut choiſi. Heemſkerke.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverſer les glaçons, juſqu'à deux grandes ſurfaces de glace aſſez ſemblables à deux campagnes, mais jointes par une eſpèce d'Iſthme. L'impoſſibilité du paſſage fit une nouvelle néceſſité de décharger les deux bâtimens, de tranſporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas ſur la glace, juſqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent enſuite à voguer, mais fort lentement, pour traverſer un petit eſpace qui s'offrait entre deux glaçons flottans, d'une prodigieuſe grandeur, au riſque d'être écraſés, ſi les maſſes étaient venues à ſe joindre. Lorſqu'on fut ſorti de ce Détroit, un vent d'Oueſt fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux bâtimens, avec une fatigue qui réduiſait tout le monde au déſeſpoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes. Il reçut pluſieurs coups de mouſquet, qui le firent tomber ſans mouvement. La liqueur chaude qui ſortait de ſes bleſſures, reſſemblait moins à du ſang qu'à de l'huile, ſur l'eau où elle coulait. Quelques matelots ſe mirent ſur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; &

Heemſkerke.

lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent ſur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu ſurpris de lui trouver huit pieds d'épaiſſeur.

Trois hommes de l'Equipage paſſerent dans une Iſle qui ſe préſentait devant les tentes, & découvrirent delà l'Iſle des Croix, à l'Oueſt. Le danger ne les empêcha point de traverſer à cette derniere Iſle, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur paſſage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapporterent à leurs compagnons, furent le ſeul fruit d'un voyage téméraire auquel ils avaient employé douze heures, & qui avait cauſé beaucoup d'inquiétude ſur les deux bords. Ils raconterent que, pour paſſer à l'Iſle des Croix, ils avaient quelquefois eu juſqu'aux genoux l'eau qui était ſur la glace, entre les deux Iſles, & que pour aller & revenir ils avaient fait, à-peu-près, ſix lieues. Les autres furent ſurpris de leur hardieſſe, & n'en reçurent pas les œufs de canards avec moins de joie. Le reſte du vin, qui fut diſtribué à cette occaſion, produiſit à chacun environ ſix pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, ſur lequel on ſe hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques matelots, chargés

d'aller reconnaître l'ouverture des eaux, le trouverent languiſſant de ſes bleſſures ſur un banc de glace. Il ſe mit à fuir auſſi-tôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber ſur ſes pattes de derriere. Le matelot voulut redoubler ſon coup ; mais le furieux monſtre ſaiſit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces, & renverſa le Hollandais à ſon tour. Les autres tirerent auſſi-tôt ; & leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui était tombé ſe releva, courut après lui ſans autre arme que le tronçon de ſa gaffe, & lui en donna de grands coups ſur le corps. L'ours tournait chaque fois la tête, & ſauta juſqu'à trois fois contre celui qui le frappait. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de pluſieurs balles, & rendit ſa marche plus peſante. Enfin ils acheverent de le tuer d'une troiſieme décharge ; ſuivant leur uſage, ils lui arracherent les dents. Heemſkerke.

Le 19, ſept hommes paſſerent, dès ſix heures du matin, dans l'Iſle des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Oueſt ; &, dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne ſe donnerent que le tems de ramaſſer une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'était pour reprendre les forces néceſſaires à traîner, l'eſpace d'environ trois cens

Heemſkerke.

pas, leurs bâtimens ſur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile; & la navigation fut ſi prompte, qu'à ſix heures du ſoir on fut au-deſſus de l'Iſle des Croix. Là, toutes les obſervations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne cauſerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Oueſt-quart-de-Sud-Oueſt, avec un ſi bon vent d'Eſt & d'Eſt-Nord-Eſt, que ſuivant l'eſtime on ne faiſait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; &, vers ſix heures du ſoir, on reconnut l'Iſle de l'Amirauté, qui fut dépaſſée pendant la nuit. En paſſant aſſez près de cette Iſle, les Hollandais des deux bâtimens virent environ deux cens vaches marines, qui ſemblaient y paître, & ſe firent un amuſement de les chaſſer; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de monſtres, dont la force eſt extraordinaire, ſe mit à nager vers eux, comme dans le deſſein concerté de ſe venger, & firent un bruit terrible, qui ſemblait les menacer de leur perte. Ils ne ſe crurent obligés de leur ſalut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, ſe trouvant proche du Cap

de Cant, ils deſcendirent pluſieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des oiſeaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort eſcarpés. Les oiſeaux ne paraiſſaient point effrayés de la vue des hommes, & la plupart ſe laiſſaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre, ſur la roche, ſans paille & ſans plumes pour l'échauffer; ſpectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, & les petits éclore, dans un ſi grand froid. Heemſkerke.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer ſe retrouva ſi couverte de glaces, qu'après avoir écarté le paſſage avec des peines inſupportables, ils ſe virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureuſement dans une belle Anſe, à l'abri de preſque tous les vents. Ils y deſcendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs oiſeaux. Une brume épaiſſe, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant leſquels ayant pénétré dans l'Iſle, ils trouverent de petites pièces de bon or, par les ſoixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conſervation de leur vie, ils ſaiſirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & ſortant de l'Anſe, le

Heemſkerke. 26, ils rencontrerent le 27, à 6 heures du ſoir; un courant fort rapide. ils ſe crurent près de *Çoſtingſarch*; d'autant plus qu'ils voyaient un grand golfe, qui, ſuivant leurs conjectures, devait s'étendre juſqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils paſſerent un canal, entre une Iſle & la terre ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la Baie de Saint-Laurent & le Cap du Baſtion, dont ils n'eurent pas plutôt paſſé la pointe, qu'ils apperçurent deux barques à l'ancre, & pluſieurs perſonnes ſur le ſable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, & qui pouvaient être des Sauvages ou des ennemis de leur Nation. Ils ne laiſſerent pas de s'en approcher. C'étaient des Ruſſes, qui s'avancerent vers eux ſans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compaſſion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais, qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper ſur l'épaule de Gérard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; & c'étaient effectivement les ſeuls, qui euſſent fait le ſecond voyage. Ils leur demanderent, ce qu'était devenu leur

vaiſſeau, ou du moins c'eſt ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage : &, n'ayant point d'Interprête, ils leur firent comprendre auſſi qu'ils avaient perdu un beau navire, qui avait fait leur admiration. Les civilités ne ſe relâcherent point pendant le reſte du jour : mais, le 29 au matin, les Ruſſes appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ ſi bruſque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la réſolution de les ſuivre. Malheureuſement le temps était ſi ſombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obſtacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un canal, entre deux Iſles, & le paſſerent aſſez facilement, mais ils ſe retrouverent bientôt pris dans les glaces, ſans aucune apparence d'ouverture pour en ſortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Oueſt avait pouſſé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux Iſles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vue de deux Croix leur fit eſpérer de trouver des hommes. Elle était déſerte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de biſtorte, ou cochléaria; herbe qu'ils deſiraient ardemment, parce que la plupart étaient fort incommodés du ſcorbut. Ils

Heemſkerke.

Heemſkerke.

en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut ſi prompt que, dans l'eſpace de deux jours, ils ſe trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils ſe déterminerent à paſſer droit en Ruſſie ; & dans ce deſſein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur miſere, ils mirent le Cap au Sud Sud-Oueſt ; mais, après avoir ſuivi cette route juſqu'à ſix heures du matin, ils ſe retrouverent au milieu des glaces, nouvelle ſource de déſeſpoir, pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, & qui n'avaient pris leur derniere réſolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faiſant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre reſſource qu'un mortel travail, pour ſe tirer, à force de rames. Vers trois heures après midi, ils ſe virent en haute mer; & juſqu'à neuf heures du ſoir, ils avancerent heureuſement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, ſeule Puiſſance qui pût les ſauver. Il ne leur reſtait qu'un peu de biſcuit. Dans la funeſte néceſſité de mourir de faim, de ſoif, ou de braver tous les obſtacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange ! plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils ſe retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une Côte, qu'ils prirent pour celle

qu'ils cherchaient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes, Candnoes;* mais on leur répondit *Petzora, Petzora*; ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étaient figuré, & que la terre qu'ils voyaient, était celle de Petzora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille, qui les avait trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres. Heemskerke.

Le 5, un matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots, envoyés à terre, découvrirent une balise entre Candnoes & la terre-ferme de Russie : ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes. A leur retour, ayant rencontré un chien-marin, mort depuis long-temps, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour sou-

Heemſkerke.

lager leur eſtomac affamé ; mais tous les autres s'y oppoſerent, en leur repréſentant qu'une ſi mauvaiſe nourriture était plus mortelle que la faim, & que, ſi proche d'une terre connue, il était impoſſible que les ſecours fuſſent éloignés. Le jour ſuivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau ſur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerres, fut un ſurcroît de fatigues ; mais elle annonçait du-moins un Ciel plus doux. Le 12, à ſix heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque Ruſſe, qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclairciſſemens ſur la route ; mais avec quelques pièces de monnaie Hollandaiſe, Heemskerke en obtint une eſpèce de pains cuits à l'eau, & cent deux poiſſons. Le 13, à trois heures après midi, on reconnut un Cap, qui fuyait au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on ſe flatta de pouvoir traverſer l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent auſſi-tôt le large enſemble, & firent voile d'abord avec aſſez de ſuccès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être ſéparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain *la ſcute*, dont l'équipage était le plus ſain, employa une partie du jour ſuivant à dé-

couvrir l'autre. Un brouillard épais, qui ſurvint avant midi, lui en ôta l'eſpérance; & le 15, elle fut pouſſée par un bon vent à la vue d'une côte, que de Veer crut à l'Oueſt de la Mer Blanche, au-delà de Candnoes. En approchant de la terre, il apperçut ſix barques Ruſſes, qui étaient tranquilles ſur leurs ancres: leur ayant demandé à quelle diſtance il était de Kilduin, les Ruſſes l'entendirent aſſez pour lui faire comprendre à ſon tour, qu'il n'était encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers ſignes, qui ſignifiaient aſſez clairement, qu'il avait la Mer Blanche à paſſer, & que cette route était dangereuſe avec un ſi petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à ſe le perſuader, il ne put lui en reſter aucun doute, lorſque leur ayant montré ſa Carte, ils inſiſterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de ſe voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru, & d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le ſoir, ſe trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jetta l'ancre. Quelques Ruſſes d'une barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avaient vu ſes compagnons, au nombre de ſept. Quoiqu'ils levaſſent ſept doigts, en montrant *la ſcute*, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu, en était peu diffé-

Heemſkerke.

Heemſkerke.

rent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite bouſſole, qu'ils avaient reçue de la chaloupe, en échange apparemment, pour quelque préſent de vivres. Il ſe fit montrer alors le parage où ils l'avaient laiſſée, & le Cap y fut porté auſſi-tôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le ſoir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de biſtorte.

Le 18, ayant rangé la Côte juſqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, ſur lequel il découvrit pluſieurs croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva ſur ſa Carte, l'aſſurerent enfin que c'était le Cap de Candnoes, qui eſt à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchait depuis ſi longtemps. En effet, il eſt fort reconnaiſſable à cinq croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de ſa maſſe, qui fuit des deux côtés au Sud-Eſt & au Sud-Oueſt. Pendant qu'on ſe diſpoſait à paſſer à l'Oueſt de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avait coulé des tonneaux; mais, quoique la traverſée ſoit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut eſpérer d'eau douce, le vent ſe trouva ſi bon, que, ſe fiant au Ciel ſur tout le reſte, on remit à la voile entre dix & onze heures du ſoir; & le 20, entre quatre & cinq heures

du matin, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trente heures, on eut la vue de la terre, à l'Oueſt de la Mer Blanche. Le mugiſſement des flots avait averti de Veer qu'il n'en était pas loin. Lorſqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre ſa route entre des rochers, qui le conduiſirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, & quelques maiſons ſur le rivage. Treize Ruſſes, qui les habitaient, avec trois femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le poiſſon ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui ſervait de pain dans cette contrée. Heemſkerke.

Dès le même jour, quelques Hollandais, qui s'avancerent dans les terres pour chercher de la biſtorte, virent deux hommes ſur une montagne, & s'imaginerent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à *la ſcute*, ſans pouſſer leur curioſité plus loin; mais ces deux hommes, qui n'avaient pas eu plus de bonheur à les reconnaître, étaient de l'équipage de la chaloupe, & cherchaient un canton habité, pour s'y procurer des vivres. Ils deſcendirent de leur montagne, & s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aiſément *la ſcute*. On paſſe ſur les tranſports de leur joie. La chaloupe avait beaucoup ſouffert. Elle arriva le 22, & les deux équipages rendirent graces au Ciel de les avoir

Heemskerke. raſſemblés. Ils obtinrent des Ruſſes différentes ſortes de proviſions, qu'ils payerent libéralement; mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines ſur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23; & le 24, à ſix heures du matin, ils arriverent aux ſept Iſles, où ils trouverent quantité de pêcheurs, auxquels ils demanderent la diſtance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*, car leurs Mémoires portaient ces différens noms. Les pêcheurs Ruſſes leur montrerent l'Eſt; & c'était auſſi l'opinion d'Heemskerke. Le ſoir, ils rencontrerent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs ſignes, auxquels ils mêlaient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avait des vaiſſeaux Hollandais à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vue de Kilduin, & deux heures après, on arriva heureuſement à la pointe occidentale de l'Iſle. Heemskerke deſcendit auſſi-tôt, & trouva cinq ou ſix petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-ſeulement que Kilduin était le nom de l'Iſle, mais qu'il était arrivé au Port de Kola, trois navires Hollandais, dont on les avait aſſurés que deux devaient partir ce jour même. Les deux bâtimens remirent preſqu'auſſi-tôt à la voile, pour ſe rendre à l'embouchure de la riviere de Kola, qui eſt au Sud de Kilduin,

vers l'extrémité ſeptentrionale du continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de paſſer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvaient dans une petite hutte, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Iſle. Heemskerke leur propoſa de conduire par terre un de ſes gens à Kola, & ne put les y engager par ſes offres; mais ils le conduiſirent lui-même, avec un de ſes matelots, au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur ſervir de guides, pour une ſomme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un mouſquet, & partit vers la fin de la nuit, avec le matelot Hollandais, qui n'avait pour arme qu'un ſimple croc. Heemskerke.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre, & déchargés. Heemskerke avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conſerver quelque défiance; &, ſous leur protection, il ne devait lui reſter aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit ſi promptement, que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger & de ſe chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du *quas*, liqueur Ruſſe, compoſée d'eau & de pain moiſi, & la trouverent fort bonne, après avoir été réduits ſi long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du ſcorbut, découvrirent dans les terres,

Heemſkerke.

une ſorte de prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paraître le Lapon, qu'ils avaient envoyé à Kola, mais ſeul, & leur crainte fut vive pour leur compagnon. Cependant envain s'empreſſerent-ils autour de ce guide : il était chargé d'une lettre ; & refuſant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle était adreſſée, ſe hâta de l'ouvrir : elle était en langue Hollandaiſe. On lui marquait un extrême étonnement de ſon arrivée. On l'avait cru mort, avec tous ſes gens, & l'on promettait de le venir prendre bientôt, dans une charge de toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ce billet était ſigné *Jean Corneliſz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de cauſer une extrême ſatisfaction ; mais Heemskerke, de Veer, & les deux équipages, eurent peine à comprendre quel était le Corneliſz qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'Officier qui les avait quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec ſon vaiſſeau ; mais, jugeant qu'il avait dû ſouffrir encore plus qu'eux ; ils ne pouvaient ſe perſuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappellait aucune circonſtance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerke chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de Jean Corneliſz Rijpe ; & l'écriture ſe trouva de la même main.

la même main. La joie des deux équipages éclata par des tranſports. Le guide fut généreuſement récompenſé. Cet homme marchait avec une vîteſſe, qui fit l'admiration des Hollandais. Au retour, il avait fait ſeul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avait pu faire qu'en deux jours & deux nuits, avec le matelot qui l'accompagnait. Heemſkerke.

Dès le lendemain au ſoir, on vit à la Côte, une de ces barques, que les Lapons nomment *iol*, ſur laquelle on reconnut Corneliſz & le Matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la biere de Roſtok, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverſes ſortes de viande, du lard, du ſaumon, du ſucre, & tout ce qui pouvait plaire à des Hollandais épuiſés de forces. Après les félicitations mutuelles, on ſe raſſembla dans un grand feſtin, où les Lapons des cabanes voiſines furent invités; & la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Enſuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à ſix heures du matin, on était à l'Oueſt de la riviere, qui fut remontée à voiles & à rames; & le 2, entre ſept & huit heures du ſoir, on entra dans la Ville, où tous les tranſports ſe renouvellerent entre les deux équipages & celui de Corneliſz.

Heemskerke.

Heemskerke obtint des Officiers qui commandaient à Kola pour le Czar, la permiſſion de faire tranſporter ſes deux petits bâtimens dans le magaſin Ruſſe, & de les y conſacrer à la poſtérité, comme le monument de la plus étrange navigation qui ſe ſoit conſervée dans la mémoire des hommes. Enſuite s'étant rendu, le 15 de Septembre, avec ſes gens, à bord du vaiſſeau de Corneliſz, que rien ne retenait plus à Kola, ils ſortirent de la riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuſe. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuſe; & s'étant rendus à Amſterdam, le premier de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la ſingularité de leurs aventures.

Cependant une ſi malheureuſe cataſtrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande; & l'entrepriſe de la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt fut abandonnée, comme celle du paſſage au Nord-Oueſt l'avait été en Angleterre, après le troiſieme voyage de Davis. Il ſemblait que les deux Nations, jalouſes de la même gloire, attendiſſent mutuellement le ſuccès des efforts qu'elles faiſaient comme à l'envi, pour ſe déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorſqu'on le perdait de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du temps, qu'après le retour d'Heemskerke, pluſieurs Anglais

reprirent des eſpérances qui ne s'étaient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Oueſt, & qu'elles étaient fort échauffées en 1600, lorſqu'un nouvel incident les fit éclorre avec une nouvelle ardeur. Heemſkerke.

Fin du ſeizieme Volume.

R. ISTITUTO SUPERIORE
di Studj Commerciali e Coloniali
№ 394
BIBLIOTECA

LIBRIS
Prof. D.r V. GROSSI

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE XII. *Hiſtoire Naturelle des Antilles*, Page 1

QUATRIEME PARTIE. *Voyages autour du Monde & aux Pôles*, 109

LIVRE PREMIER. *Voyages autour du Monde par le Sud-Oueſt*, 111

CHAPITRE PREMIER. *Magellan. Drake. Sarmiento. Candish. Sébald de Weert. Spilberg. Noort*, Ibid.

CHAP. II. *Le Maire*, 154

CHAP. III. *Wood Rogers*, 211

CHAP. IV. *Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil*, 230

CHAPITRE V. *Anſon*, 267

LIVRE II. *Voyages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt*, 423

Fin de la Table des Chapitres.

EX LIBRIS
PROF. D.R V. GROSSI

R. UNIVERSITÀ DI ROMA
Facoltà di Economia e Commercio
N. 4677 - 1999
BIBLIOTECA
B